

CHAPITRE 1

Le café du matin

À huit heures moins cinq, Antoine Fournier poussa la porte du café.

La clochette tinta au-dessus de lui. Marie leva les yeux de son comptoir puis se tourna vers la machine sans lui demander ce qu'il voulait.

Depuis plus de quinze ans, Antoine venait presque chaque matin boire ici son café noir. Toujours à la même table, près de la fenêtre, lorsqu'elle était libre.

Ce matin-là, elle l'attendait.

Il posa sa veste sur le dossier de la chaise et regarda Sion commencer sa journée. Un livreur déchargeait ses caisses. Une mère tirait doucement son enfant par la main. Plus loin, un homme en costume marchait trop vite en consultant son téléphone.

Marie posa le café devant lui.

— Vous êtes en retard.

Antoine regarda sa montre.

— Deux minutes.

— Trois.

— Votre horloge avance.

— Selon vous, depuis douze ans.

Elle ajouta un verre d'eau.

— Et depuis douze ans, vous arrivez après elle.

Antoine sourit.

À la table voisine, deux hommes se disputaient à propos d'une limite de propriété.

— La borne est derrière le pommier.

— Elle n'a jamais été derrière le pommier.

— Mon père l'a toujours dit.

— Ton père disait aussi qu'il ne pleuvrait pas à mon mariage.

L'un d'eux aperçut Antoine.

— Monsieur le commissaire, vous en pensez quoi ?

Antoine posa sa tasse.

— De votre mariage ou de la borne ?

Marie retint un sourire.

— De la limite.

— Consultez le plan cadastral.

— Je sais où elle passe.

— Alors vous n'avez pas besoin de moi.

L'autre homme croisa les bras, satisfait.

Antoine ajouta :

— Et si vous savez tous les deux où elle passe, vous devriez pouvoir vous mettre d'accord.

Quelques secondes plus tard, ils avaient convenu d'aller vérifier ensemble l'après-midi.

Antoine reprit son café.

Il aimait ces moments.

Pas les disputes.

L'instant où chacun renonçait à avoir entièrement raison pour pouvoir continuer à vivre à côté de l'autre.

Antoine était devenu policier parce qu'il aimait les gens.

Cette réponse surprenait parfois. On attendait d'un commissaire qu'il parle de justice, de devoir ou de vocation.

Mais Antoine voulait surtout comprendre.

Pourquoi un homme honnête mentait pour un détail. Pourquoi une personne calme se mettait soudain à crier. Pourquoi quelqu'un continuait à protéger celui qui lui avait fait du mal.

Son téléphone vibra dans sa veste.

Il termina son café avant de le prendre.

Un appel manqué.

Étienne Morand.

Ancien notaire, homme discret, connu de nombreuses familles de la région. Antoine l'avait croisé à plusieurs reprises sans jamais réellement travailler avec lui.

Étienne avait laissé un message à sept heures trente-sept.

Antoine porta le téléphone à son oreille.

La voix était calme, mais hésitante.

« Bonjour Antoine. Pardonnez-moi de vous appeler si tôt. J'aimerais vous voir lundi matin, si vous avez un moment. Il s'agit d'une vieille affaire.

Je crois que nous avons laissé une femme disparaître une seconde fois en cessant de la chercher.

Je préférerais vous expliquer cela de vive voix. Bonne journée. »

Le message s'arrêta.

Antoine resta immobile.

Autour de lui, le café se remplissait. Une cuillère tournait dans une tasse. La machine soufflait derrière le comptoir.

Il réécouta le message.

Nous avons laissé une femme disparaître une seconde fois.

Ce n'était pas une phrase improvisée.

Étienne avait certainement réfléchi avant d'appeler.

Antoine rappela.

Personne ne répondit.

Il essaya une seconde fois.

Toujours rien.

Marie passa près de lui.

— Une mauvaise nouvelle ?

— Je ne sais pas encore.

Elle n'insista pas.

Antoine sortit son petit carnet sombre et l'ouvrit à la page du lundi.

Puis il prit son vieux stylo-plume.

Élise le lui avait offert quinze ans plus tôt, lorsqu'il était devenu commissaire.

Sur la carte accompagnant le cadeau, elle avait écrit :

Pour noter ce que les autres oublient de dire.

Antoine inscrivit :

9 h — Étienne Morand. Ancienne disparition.

Puis il ajouta :

Rappeler aujourd'hui.

Les cloches de Valère sonnèrent huit heures.

Il referma son carnet.

Avant de partir, il posa quelques pièces près de sa tasse.

Marie les regarda.

— Vous avez mis trop.

— Pour la consultation cadastrale.

— Mes conseils ne sont pas à vendre.

— Alors pour le café.

— Il ne coûte pas ce prix-là.

Antoine enfila sa veste.

— Gardez le reste pour la compote des voisins.

Marie secoua la tête en souriant.

Dehors, la lumière éclairait déjà les façades de la vieille ville.

Antoine décida de rappeler Étienne dans une heure.

Puis encore dans l'après-midi, s'il le fallait.

Il ignorait encore que le rendez-vous du lundi n'aurait jamais lieu.

Et que la voix qu'il venait d'entendre serait bientôt celle d'un mort.

CHAPITRE 2

La maison au-dessus des vignes

La maison d'Étienne dominait les vignes.

Construite sur les hauteurs de Sion, elle n'avait rien d'ostentatoire malgré sa taille. Pierre sombre, bois ancien, grandes fenêtres tournées vers la vallée. Étienne y vivait depuis plus de trente ans.

Ce vendredi après-midi, quatorze assiettes étaient disposées autour de la grande table.

Anne recula de quelques pas.

— Tu es certain que tout le monde vient ?

Son père vérifia les verres.

— Tout le monde a confirmé.

— Même Hélène ?

Étienne s'arrêta.

— Surtout Hélène.

Anne ne répondit pas.

Elle connaissait suffisamment son père pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un simple dîner entre amis.

Depuis plusieurs jours, il préparait cette rencontre avec une attention inhabituelle. Il avait ressorti des photographies, téléphoné à des personnes qu'il ne voyait presque plus et demandé que personne ne quitte la maison avant le dimanche matin.

— Tu pourrais encore annuler, dit-elle.

Étienne sourit légèrement.

— À mon âge, on commence plutôt à regretter ce qu'on n'a pas fait.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la seule que j'ai.

Anne prit une pile de serviettes.

— Paul pense que tu veux parler de la succession.

— Paul pense beaucoup à la succession.

— C'est ton fils.

— Justement.

Elle leva les yeux au ciel.

— Vous êtes impossibles tous les deux.

Étienne se dirigea vers un buffet ancien.

Il ouvrit la porte du bas et en sortit une bouteille couverte de poussière.

Anne fronça les sourcils.

— Tu vas vraiment servir celle-là ?

— Non.

— Alors pourquoi la sortir ?

Étienne posa la bouteille sur la table.

L'étiquette était jaunie. On distinguait encore le nom du domaine et l'année.

Anne voulut l'essuyer.

— Laisse.

— Elle est pleine de poussière.

— C'est mieux ainsi.

Elle regarda son père.

— Depuis quand la poussière fait partie de la décoration ?

— Depuis qu'elle raconte quelque chose.

Anne connaissait cette bouteille.

Ou plutôt, elle l'avait déjà vue quelque part.

Elle chercha dans sa mémoire.

— Elle vient du refuge ?

Étienne releva brusquement les yeux.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Je ne sais pas. Une photo, peut-être.

Il prit la bouteille et la tourna légèrement.

Le bouchon semblait plus enfoncé qu'il ne l'aurait dû.

— Elle était là-bas, dit-il finalement.

Anne ne posa pas immédiatement la question suivante.

Le refuge.

Dans la famille, ce mot suffisait.

Vingt-cinq ans plus tôt, plusieurs amis s'y étaient retrouvés pour une sortie en montagne.

Marianne Rappaz avait disparu le même soir.

On ne l'avait jamais retrouvée.

— Pourquoi la ressortir maintenant ?

Étienne contempla la bouteille.

— Parce qu'on a trop longtemps regardé ailleurs.

Il la posa sur le buffet.

Anne s'approcha.

— Papa, qu'est-ce que tu prépares exactement ?

Étienne hésita.

— La vérité, si elle veut bien venir.

— Et si elle ne vient pas ?

— Elle est déjà là.

Il regarda les quatorze places.

— Elle est simplement répartie entre plusieurs personnes.

Anne croisa les bras.

— Tu me fais peur quand tu parles comme ça.

— Tu n'as rien à craindre.

— C'est généralement ce qu'on dit juste avant d'annoncer quelque chose de grave.

Étienne eut un faible sourire.

Puis son visage redevint sérieux.

— J'ai appelé Antoine Fournier ce matin.

— Le commissaire ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour lui demander de venir lundi.

Anne posa lentement les serviettes.

— Tu veux rouvrir l'affaire Marianne ?

— Elle aurait dû l'être depuis longtemps.

— Tu sais quelque chose ?

Étienne regarda vers les fenêtres.

La lumière d'été descendait sur les vignes.

— Je sais surtout ce que j'ai choisi de ne pas savoir.

— Ça veut dire quoi ?

— Qu'à l'époque, certaines questions m'arrangeaient moins que les réponses qu'on nous donnait.

Anne attendit.

— Tu savais qu'elle n'était pas partie volontairement ?

Étienne ne répondit pas tout de suite.

Ce silence suffit.

— Mon Dieu...

— Je n'ai jamais su exactement ce qui lui était arrivé.

— Mais tu savais que la version officielle était fausse.

— Oui.

Anne recula.

— Et pendant vingt-cinq ans, tu n'as rien dit ?

— Pas assez.

— Ce n'est pas pareil.

— Je sais.

Il n'essaya pas de se défendre.

C'était peut-être ce qui dérangeait le plus Anne.

— Hélène sait ?

— Pas encore.

— Tu vas lui annoncer ça ce soir, devant tout le monde ?

— Non.

Étienne ouvrit un tiroir du secrétaire.

Il en sortit une enveloppe crème portant un seul prénom.

Hélène.

— Ceci est pour elle.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Une photographie.

— De Marianne ?

— En partie.

Il sortit également une petite clé.

— Et ça ?

— Elle comprendra.

— Moi, je ne comprends rien.

— C'est préférable pour l'instant.

Anne commençait à perdre patience.

— Tu réunis quatorze personnes, tu ressors une bouteille vieille de vingt-cinq ans, tu prépares une enveloppe pour la sœur d'une disparue et tu appelles la police. Et tu voudrais que je mette simplement les serviettes sur la table ?

Étienne la regarda avec tendresse.

— Elles sont très bien mises.

— Papa !

Il posa une main sur son bras.

— Anne, il y a des choses dont je ne suis pas fier.

Elle se calma.

— Des choses que tu as faites ?

— Surtout des choses que je n'ai pas faites.

— Tu as protégé quelqu'un ?

Étienne retira sa main.

Cette fois, il ne répondit pas.

Anne comprit qu'elle venait de s'approcher d'un endroit où son père ne voulait pas encore l'emmener.

La sonnette retentit.

Ils se regardèrent.

— Les premiers, dit Étienne.

Anne ramassa les dernières serviettes.

— Tu vas vraiment aller jusqu'au bout ?

— Oui.

— Même si quelqu'un ici ne veut pas que tu parles ?

Étienne fixa l'enveloppe destinée à Hélène.

— C'est précisément pour cela qu'il faut le faire.

Il rangea la clé dans l'enveloppe, puis glissa celle-ci dans le secrétaire.

Avant de fermer le tiroir, Anne aperçut une photographie en noir et blanc.

Des silhouettes devant un refuge.

Des sourires.

Une jeune femme au premier plan.

Marianne.

Étienne referma.

La sonnette retentit une seconde fois.

— Tu peux ouvrir ? demanda-t-il.

Anne traversa le hall.

Étienne resta seul quelques secondes.

Il prit son téléphone.

Aucun appel d'Antoine Fournier.

Il ouvrit ses messages, relut celui qu'il avait envoyé le matin puis posa l'appareil.

Il aurait pu rappeler.

Il ne le fit pas.

Des voix arrivèrent depuis l'entrée.

— Étienne !

Jean-Louis apparut le premier, suivi de Claire.

Étienne changea aussitôt d'expression.

— Vous êtes les premiers.

Jean-Louis lui serra la main.

— Comme toujours. Les autres arrivent quand le vin est déjà ouvert.

— Cette fois, vous attendrez.

— Alors ce week-end commence mal.

Claire embrassa Étienne.

Son regard se posa sur la grande table.

— Quatorze ? Tu as vraiment invité tout le monde ?

— Presque.

— Ceux d'il y a vingt-cinq ans ?

Étienne la regarda.

— Ceux qui peuvent encore répondre.

Claire ne sourit plus.

Jean-Louis, lui, venait de remarquer la bouteille posée sur le buffet.

Il s'en approcha.

— Où as-tu retrouvé ça ?

Étienne ne bougea pas.

— Tu la reconnais ?

— Bien sûr que je la reconnais.

Jean-Louis se pencha pour lire l'étiquette.

— C'est celle du refuge.

Claire tourna la tête vers lui.

— Tu es sûr ?

— Gabriel avait apporté deux bouteilles ce jour-là. Celle-ci en faisait partie.

Il tendit la main.

Étienne l'arrêta.

— Ne la touche pas.

Jean-Louis le regarda, surpris.

— Pourquoi ?

— Parce que ce soir, chacun regardera les choses avant de raconter ses souvenirs.

— Quels souvenirs ?

Étienne observa tour à tour Jean-Louis et Claire.

— Ceux de la disparition de Marianne.

Le silence tomba dans la pièce.

Au même instant, une voiture remonta l'allée.

Puis une seconde.

Étienne regarda par la fenêtre.

Les autres arrivaient.

Anne se tenait dans l'embrasure de la porte.

Elle vit son père poser la main sur le dossier de sa chaise.

Pour la première fois depuis le début de l'après-midi, il paraissait inquiet.

Pas de ce qu'il allait révéler.

De ce que les autres pourraient faire pour l'en empêcher.

CHAPITRE 3

Les premiers arrivants

Jean-Louis regardait toujours la vieille bouteille lorsqu'un moteur se fit entendre dans l'allée.

Étienne jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Paul.

Son fils entra quelques secondes plus tard, une caisse de vin dans les bras.

— J'espère que vous n'avez pas commencé sans moi.

— Pas encore, répondit Jean-Louis. Ton père refuse même qu'on touche à la bouteille.

Paul posa sa caisse près du buffet.

— Quelle bouteille ?

Puis il la vit.

Son sourire disparut.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ?

Étienne l'observa.

— Toi aussi, tu la reconnais ?

— Je l'ai déjà vue sur une photo.

— Laquelle ?

Paul hésita.

— Une vieille photo de la sortie au refuge.

Jean-Louis se tourna vers lui.

— Tu t'intéresses aux archives maintenant ?

— Je dirige une maison de vins. Les vieilles bouteilles m'intéressent.

Il voulut s'approcher.

Étienne leva la main.

— On ne la touche pas.

Paul regarda son père.

— Tu comptes faire quoi avec ?

— Rien pour l'instant.

— Alors pourquoi l'avoir sortie ?

— Parce qu'elle était là.

Paul soupira.

— On commence déjà avec les devinettes.

Anne apparut dans l'encadrement de la porte.

— Tu veux que je t'aide avec les autres bouteilles ?

— Elles peuvent rester dans la voiture, répondit Paul. On a apparemment une pièce de musée pour ce soir.

Étienne ne releva pas.

Paul l'observa quelques secondes.

— Anne m'a dit que tu voulais parler de Marianne.

Anne lança un regard agacé à son frère.

— Je t'ai simplement dit que ce dîner n'était pas ordinaire.

— Ce qui revient au même.

Étienne se dirigea vers la table.

— Nous en parlerons lorsque tout le monde sera là.

Paul le suivit.

— Et la succession ?

— Quoi, la succession ?

— Tu m'as demandé les comptes de la cave pour ce week-end.

— Oui.

— Tu veux aussi en parler devant tout le monde ?

— Non.

Paul se raidit.

— J'aimerais savoir ce que tu prépares.

— Tu le sauras.

— Papa, je dirige cette entreprise depuis huit ans.

— Je sais.

— Alors si tu as quelque chose à me reprocher, dis-le.

Étienne tira légèrement une chaise pour l'aligner avec les autres.

— Tout ne tourne pas autour de toi, Paul.

Le fils eut un rire bref.

— C'est rassurant.

Claire intervint.

— On vient d'arriver. Vous pourriez attendre le dessert pour vous disputer.

— Nous ne nous disputons pas, dit Étienne.

— Bien sûr, répondit Anne. Chez nous, on hausse simplement le silence.

Jean-Louis éclata de rire.

La tension diminua un instant.

Paul ouvrit la caisse qu'il avait apportée.

— J'ai pris deux fendants, une petite arvine et un rouge.

Jean-Louis se pencha.

— De chez toi ?

— De chez nous.

— Ça dépend à qui on demande.

Paul releva la tête.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Jean-Louis prit une bouteille.

— Rien. Je constate simplement que depuis que les caves deviennent des sociétés, on ne sait plus très bien à qui appartient le vin.

— Il appartient à ceux qui le produisent et à ceux qui le vendent.

— Et au vigneron ?

— Évidemment.

Jean-Louis reposa la bouteille.

— Alors il faudrait peut-être le payer comme s'il comptait.

Claire soupira.

— Jean-Louis...

— Quoi ? On peut encore parler du prix du raisin en Valais.

Paul croisa les bras.

— Je paie les prix du marché.

— Voilà justement le problème.

— Tu voudrais que je paie plus cher que mes concurrents ?

— Je voudrais que celui qui travaille toute l'année ne soit pas toujours le premier à qui on demande de faire un effort.

Étienne les observait sans intervenir.

Paul se tourna vers lui.

— Tu vois ? C'est exactement pour ça que je ne voulais pas mélanger la cave et ce dîner.

— Personne ne les a mélangés, répondit Étienne.

Jean-Louis désigna la vieille bouteille.

— Il y a vingt-cinq ans, on parlait déjà d'argent autour de ce vin.

Le silence revint.

Paul regarda la bouteille.

— Quel argent ?

Jean-Louis sembla regretter sa phrase.

— Une vieille histoire.

— Laquelle ?

— Demande à ton père.

Paul se tourna vers Étienne.

— Papa ?

— Plus tard.

— Encore.

Étienne prit la caisse de vin et la poussa contre le mur.

— Ce soir, chacun aura le temps de parler.

— Ça ressemble de plus en plus à un interrogatoire.

— Tu préfères peut-être qu'Antoine Fournier le fasse lundi.

Paul ne répondit plus.

Claire regarda Étienne.

— Tu l'as vraiment appelé ?

— Oui.

— Pourquoi maintenant ?

— Parce que j'aurais dû le faire beaucoup plus tôt.

La sonnette retentit.

Anne alla ouvrir.

Une voix d'homme résonna dans le hall.

Luc Dayer entra le premier.

À soixante et un ans, l'ancien guide avait conservé une carrure solide. Il salua Étienne d'une poignée de main rapide.

— On aurait presque besoin d'un GPS pour retrouver ta maison avec toutes les nouvelles constructions.

Isabelle arriva derrière lui, un sac en bandoulière.

— Tu exagères. Tu connais le chemin par cœur.

Elle embrassa Anne puis Claire.

Lorsqu'elle aperçut la bouteille, elle s'immobilisa.

Étienne le remarqua.

— Elle te dit quelque chose ?

Isabelle s'approcha.

— Oui.

Luc, lui, resta près de la porte.

— C'est quoi ?

Isabelle le regarda.

— Ne me dis pas que tu ne la reconnais pas.

— J'ai vu beaucoup de bouteilles dans ma vie.

— Celle-là était au refuge.

Luc haussa les épaules.

— Si tu le dis.

Jean-Louis intervint.

— J'en suis certain.

— Tant mieux pour toi.

Étienne observa Luc.

— Tu étais pourtant là.

— Il y a vingt-cinq ans.

— Certains souvenirs durent plus longtemps.

Luc retira sa veste.

— Et certains changent avec le temps.

Il la posa sur une chaise.

Paul sourit sans humour.

— Voilà. Nous y sommes.

— Où ça ? demanda Luc.

— Marianne.

Le visage de Luc se ferma.

Isabelle tourna brusquement la tête vers Paul.

— Qui t'en a parlé ?

— Mon père vient d'annoncer qu'il a contacté Fournier.

Luc regarda Étienne.

— Pourquoi ?

— Pour rouvrir l'affaire.

— Quelle affaire ? Une femme adulte a disparu.

Étienne ne bougea pas.

— Tu crois encore à ça ?

— Je crois ce que la police avait conclu.

— Même aujourd'hui ?

Luc prit quelques secondes avant de répondre.

— Je ne vois pas ce qui a changé.

— Moi.

Le mot surprit tout le monde.

Étienne reprit :

— J'ai changé.

Luc détourna le regard.

Isabelle s'approcha de son mari.

— Tu m'avais dit que tu étais d'accord pour qu'on en parle.

— J'ai dit que je viendrais.

— Ce n'est pas pareil.

— Exactement.

Anne proposa :

— On pourrait peut-être prendre quelque chose à boire avant de commencer à s'accuser.

— Excellente idée, dit Claire.

Elle entraîna Jean-Louis vers la terrasse.

Paul les suivit.

Luc resta dans le salon.

Isabelle posa son sac sur un fauteuil.

Étienne remarqua qu'il était lourd.

— Tu as apporté quelque chose ?

— Quelques affaires.

— Quel genre ?

— Des souvenirs.

Luc se retourna.

— Isabelle...

— Quoi ?

— On avait dit qu'on ne ramenait pas toute cette histoire ici.

— Toi, tu l'as dit.

Elle ouvrit légèrement son sac.

Étienne aperçut un carnet bleu, plusieurs enveloppes et une pochette de photographies.

— Tu as gardé tout ça ?

— Oui.

Luc secoua la tête.

— Pendant vingt-cinq ans ?

— Les gens jettent trop facilement ce qui les dérange.

Étienne regarda le carnet.

— Il appartenait à Marianne ?

— Non. C'est le mien.

— Tu écrivais déjà à l'époque ?

— Je notais les sorties, les dates, les personnes présentes. Des choses ordinaires.

Elle referma son sac.

— Et parfois, vingt-cinq ans plus tard, les choses ordinaires deviennent intéressantes.

Luc s'approcha.

— On ne va pas recommencer avec tes horaires.

— Pourquoi ? Ils te dérangent ?

— Parce que tu notes tout comme si la vie était un procès-verbal.

Isabelle le regarda calmement.

— Les horaires ne changent pas parce qu'ils dérangent quelqu'un.

Étienne suivait leur échange.

— Quels horaires ?

Luc répondit immédiatement :

— Aucun qui compte.

Isabelle ne le quitta pas des yeux.

— Ça, nous le verrons.

Sur la terrasse, Jean-Louis venait d'ouvrir une bouteille récente.

— Étienne ! Tu nous autorises au moins celle-là ?

— Oui.

— Enfin une bonne nouvelle.

Les conversations reprirent peu à peu.

Mais quelque chose avait changé.

Chacun avait désormais compris que le week-end n'était pas une réunion d'anciens amis.

Étienne passa près de Paul.

Son fils lui parla à voix basse.

— Tu comptes vraiment mettre tout le monde face à ses souvenirs ?

— Oui.

— Et si leurs souvenirs ne correspondent pas ?

— C'est justement ce qui m'intéresse.

Paul regarda Luc, puis Isabelle.

— Et la cave dans tout ça ?

Étienne fronça les sourcils.

— Quelle cave ?

— Celle dont tu m'as demandé les vieux contrats.

— Nous en parlerons aussi.

— Avec Philippe ?

— S'il vient.

Paul eut un mouvement d'agacement.

— Tu sais très bien qu'il évite la famille depuis des mois.

— Il ne pourra pas éviter tout le monde éternellement.

Paul observa son père.

— Marianne avait quelque chose à voir avec ces contrats ?

Étienne resta silencieux une seconde de trop.

Paul comprit.

— Bon sang...

— Ne tire pas de conclusions.

— Tu viens de répondre sans parler.

Étienne se pencha vers lui.

— Ce soir, écoute avant de te défendre.

— Me défendre de quoi ?

— Je ne parlais pas forcément de toi.

Une nouvelle voiture entra dans la cour.

Étienne regarda sa montre.

Les invités arrivaient les uns après les autres.

Autour de la table, les places se rempliraient bientôt.

Mais Antoine Fournier aurait constaté quelque chose qu'Étienne commençait seulement à comprendre :

avant même que le dîner commence, plusieurs personnes avaient déjà choisi ce qu'elles accepteraient de raconter.

Et surtout ce qu'elles continueraient à taire.

CHAPITRE 4

Ceux qui se souviennent

Isabelle posa son sac sur la grande table.

Les conversations cessèrent presque aussitôt.

Étienne regarda autour de lui.

— On peut attendre les autres, dit Claire.

— Non, répondit Isabelle. Ce que j'ai apporté concerne surtout ceux qui étaient déjà là à l'époque.

Luc soupira.

— Voilà.

— Voilà quoi ?

— Le procès commence.

Isabelle ne répondit pas.

Elle sortit d'abord un carnet bleu à couverture rigide.

Le tissu était usé sur les coins.

— J'écrivais beaucoup à cette époque, dit-elle. Pas un journal intime. Des notes. Des horaires, des sorties, des rendez-vous.

Jean-Louis se rapprocha.

— Tu as gardé ça vingt-cinq ans ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Isabelle haussa les épaules.

— Je garde les choses.

Luc marmonna :

— Surtout celles qui peuvent créer des problèmes.

Elle ouvrit le carnet.

— Le samedi de la disparition de Marianne, nous étions douze au refuge.

Étienne rectifia :

— Treize avec Marianne.

— Oui.

Isabelle suivit une ligne du doigt.

— Départ du parking à neuf heures vingt. Arrivée au refuge vers onze heures. Déjeuner à midi trente.

Paul se tenait légèrement en retrait.

— Et tu notais même l'heure du repas ?

— J'enseignais déjà. J'avais cette habitude.

— Qu'est-ce qui est important là-dedans ?

Isabelle leva les yeux.

— Ce qui s'est passé après.

Luc se détourna.

Étienne le remarqua.

— Continue.

— Vers seize heures, plusieurs personnes sont redescendues. D'autres sont restées plus longtemps.

Elle tourna une page.

— À dix-huit heures dix, Marianne était encore au refuge.

— Ça, on le savait, dit Luc.

— Pas exactement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Le rapport indiquait qu'elle avait quitté le groupe vers dix-sept heures trente.

Luc fronça les sourcils.

— Tu es certaine ?

Isabelle leva le carnet.

— J'ai noté qu'elle m'a demandé un mouchoir à dix-huit heures dix.

Claire intervint.

— Pourquoi cette heure précise ?

— Parce que je venais de regarder ma montre. Je voulais savoir si nous pouvions encore descendre avant la nuit.

Étienne demanda :

— Tu avais signalé ça à la police ?

— Oui.

— Et ce n'est pas dans le rapport.

— Non.

Personne ne parla pendant quelques secondes.

Paul regarda son père.

— Tu savais ?

Étienne secoua la tête.

— Pas ce détail.

Luc croisa les bras.

— Une erreur de trente ou quarante minutes après vingt-cinq ans...

Isabelle le coupa.

— Ce n'est pas un souvenir d'aujourd'hui. Je l'ai écrit ce soir-là.

Elle posa le carnet devant lui.

Luc ne le toucha pas.

— Une heure dans un carnet ne prouve rien.

— Non. Mais plusieurs choses ensemble commencent à compter.

Elle sortit ensuite une enveloppe de photographies.

Étienne s'approcha.

— Qui les a prises ?

— Plusieurs personnes. Marc, principalement.

Luc eut un léger mouvement.

Isabelle le remarqua.

— Tu te souviens maintenant ?

— De quoi ?

— Qu'il avait son appareil avec lui.

— Tout le monde prenait des photos.

— Pas comme lui.

Elle posa trois clichés sur la table.

Le premier montrait le refuge.

Le deuxième, le groupe autour d'une table extérieure.

Le troisième avait été pris plus tard.

Marianne apparaissait au premier plan.

Elle tenait une feuille pliée dans une main.

À quelques mètres derrière elle, plusieurs personnes parlaient près d'une voiture.

Étienne prit la photographie.

— Je n'ai jamais vu celle-là.

— Moi non plus, jusqu'à il y a quelques années.

— Où l'as-tu trouvée ?

— Bernard Clerc me l'a donnée.

Luc releva brusquement la tête.

— Bernard ?

— Oui.

— Quand ?

— Il y a quatre ans.

— Pourquoi ?

— Il disait qu'il aurait dû la verser au dossier.

Étienne observa la photo plus attentivement.

— Elle vient du dossier de police ?

— Non. Du négatif original.

Luc se rapprocha enfin.

— Montre.

Isabelle garda la photographie.

— Tu peux la regarder d'ici.

— Arrête un peu.

— Pourquoi es-tu si nerveux ?

— Parce que tu présentes des vieilles photos comme si elles racontaient toute la vérité.

Étienne leva la main.

— Laissez.

Il posa le cliché sous la lampe.

— Qu'est-ce qu'on doit voir ?

Isabelle sortit une seconde photographie.

— Celle-ci était dans le dossier.

Elle la plaça à côté de la première.

Paul se pencha.

— Ce n'est pas la même ?

— Si.

— Alors pourquoi l'une est plus petite ?

— Parce qu'elle a été recadrée.

Étienne regarda les deux images.

La version du dossier s'arrêtait juste après Marianne.

Sur le négatif complet, on voyait beaucoup plus de choses sur la droite.

Une voiture.

Deux hommes.

Et, derrière eux, une troisième silhouette portant une veste sombre.

Jean-Louis se pencha davantage.

— Qui est-ce ?

— C'est justement le problème, répondit Isabelle.

Luc eut un rire bref.

— On ne voit même pas son visage.

— Non.

— Alors ça ne sert à rien.

— La veste, si.

Luc ne bougea plus.

Isabelle montra la silhouette.

— Tu avais une veste comme celle-là.

Claire regarda Luc.

— C'est vrai.

— Beaucoup de gens avaient des vestes sombres.

— Celle-ci avait une réparation sur l'épaule, dit Isabelle.

Luc regarda la photographie.

— Et alors ?

— Ta veste aussi.

Il haussa les épaules.

— Très bien. C'est peut-être moi.

Isabelle prit une autre photographie.

— Non.

Elle la posa sur la table.

Luc apparaissait au fond, près du refuge.

Sans veste.

Il portait un pull clair.

À quelques mètres de lui, la silhouette en veste sombre était toujours présente.

Cette fois, personne ne parla.

Paul murmura :

— Donc quelqu'un portait sa veste.

Étienne resta immobile.

Isabelle leva les yeux vers lui.

— Tu t'en souviens ?

Il ne répondit pas.

Anne s'approcha de son père.

— Papa ?

Étienne prit la photographie.

Son visage avait changé.

— Il faisait froid en fin d'après-midi.

— Oui, dit Isabelle.

— J'avais laissé ma veste dans la voiture.

Luc se retourna lentement vers lui.

Étienne poursuivit :

— Tu m'as prêté la tienne.

Claire inspira.

Jean-Louis regarda Étienne.

— C'est toi ?

— Probablement.

Luc secoua la tête.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

— Tu viens juste de t'en souvenir ?

Étienne regarda la photographie.

— Non.

— Alors tu le savais.

— Oui.

Isabelle referma le carnet.

— Pourtant, dans ta déposition, tu disais être descendu avant Marianne.

Paul fixa son père.

— C'est faux ?

Étienne resta silencieux.

— Papa ?

— Oui.

— Quoi, oui ?

— C'était faux.

Anne blêmit.

— Pourquoi ?

Étienne posa la photographie.

— Parce que j'étais encore là lorsqu'elle a quitté le refuge.

Luc se leva.

— Étienne...

— Ça suffit.

— Tu ne sais pas ce que tu fais.

— Si.

Luc regarda les autres.

— Il raconte ça aujourd'hui comme si tout était simple.

Étienne se tourna vers lui.

— Rien n'était simple. C'est justement pour cela qu'on s'est arrangé avec la vérité.

Isabelle demanda :

— Marianne est partie seule ?

Étienne hésita.

— Pas immédiatement.

— Avec qui ?

— Je ne répondrai pas encore.

Paul frappa la table du plat de la main.

— Pourquoi réunir tout le monde si tu continues à cacher des choses ?

Étienne leva les yeux vers lui.

— Parce que je veux entendre ce dont chacun se souvient avant de raconter ce que je sais.

— C'est un jeu ?

— Non.

— Alors quoi ?

— Une dernière chance.

Le silence revint.

Isabelle reprit la première photographie.

— Il y a autre chose.

Elle montra la feuille que Marianne tenait.

— J'ai fait agrandir cette partie.

Elle sortit une copie.

On distinguait plusieurs lignes, un plan et des chiffres manuscrits.

Paul regarda.

— Un plan cadastral ?

— Ou un plan de bâtiment, répondit Anne.

Étienne pâlit légèrement.

— Où as-tu eu cet agrandissement ?

— Bernard.

Luc lâcha :

— Encore lui.

— Il avait conservé le négatif.

— Pourquoi ?

Isabelle regarda Luc.

— Tu devrais peut-être lui demander.

Étienne reprit l'agrandissement.

Au bas de la feuille, un numéro apparaissait.

470.

Il le fixa plusieurs secondes.

Anne le vit.

— Tu connais ce numéro.

Étienne posa la photographie.

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une ancienne remise.

— Où ?

Étienne regarda les vignes derrière la fenêtre.

— En dessous du vieux chemin.

Luc se leva brusquement.

— On n'a aucune raison d'aller là-bas.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

Il comprit immédiatement qu'il avait parlé trop vite.

Isabelle demanda calmement :

— Qui a parlé d'y aller ?

Luc resta debout.

— Personne.

— Exactement.

Étienne fixa son ancien ami.

— Tu savais que le numéro 470 correspondait à cette remise ?

— Je connais le secteur.

— Même après vingt-cinq ans ?

— Oui.

Étienne se leva à son tour.

Les deux hommes se regardèrent.

Dans l'entrée, la sonnette retentit.

Un nouvel invité venait d'arriver.

Mais personne ne bougea.

Sur la table, la photographie de Marianne était restée ouverte.

Elle souriait encore.

Dans sa main, elle tenait ce qui ressemblait à un simple morceau de papier.

Vingt-cinq ans plus tard, ce papier venait de donner une adresse à son absence.

CHAPITRE 5

La sœur de Marianne

La sonnette retentit une seconde fois.

Anne finit par quitter la table et alla ouvrir.

Dans le salon, personne ne parlait.

La photographie de Marianne était toujours posée devant Étienne.

Quelques secondes plus tard, Anne revint accompagnée d'une femme mince, les cheveux courts, un manteau clair sur le bras.

Étienne se leva.

— Hélène.

Elle resta près de la porte.

— Bonjour Étienne.

Sa voix était calme, mais son regard parcourut immédiatement la pièce.

Jean-Louis.

Claire.

Luc.

Isabelle.

Puis la photographie.

Elle s'arrêta.

— C'est Marianne ?

Isabelle se leva.

— Oui.

Hélène s'approcha lentement.

Elle prit la photographie entre ses doigts.

Pendant quelques secondes, son visage ne trahit rien.

— Je ne connais pas celle-ci.

— Elle vient d'un négatif que Bernard Clerc avait conservé, expliqua Isabelle.

Hélène releva les yeux.

— Bernard ?

— Oui.

— Le policier qui avait signé le rapport ?

— Lui-même.

Un sourire amer passa sur le visage d'Hélène.

— C'est rassurant. Vingt-cinq ans après, tout le monde semble avoir gardé quelque chose.

Étienne désigna une chaise.

— Assieds-toi.

— Je préfère rester debout.

Elle posa son manteau.

— Tu m'as écrit que tu avais quelque chose à me dire sur ma sœur.

— Oui.

— Alors dis-le.

Étienne regarda les autres.

— Nous attendons encore quelques personnes.

— Je ne suis pas venue pour dîner.

— Je sais.

— Alors ne me fais pas attendre.

Anne s'approcha d'elle.

— Hélène...

— Ce n'est pas contre toi.

Elle regarda Étienne.

— Pendant vingt-cinq ans, on m'a demandé d'attendre.

Étienne baissa légèrement la tête.

— Tu as raison.

Il se dirigea vers le secrétaire.

Anne le suivit du regard.

Il ouvrit le tiroir et en sortit l'enveloppe crème.

Hélène.

Il la lui tendit.

Elle ne la prit pas immédiatement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une photographie. Et une clé.

— La clé de quoi ?

— Je ne sais pas exactement.

— Tu m'invites ici pour me donner une clé dont tu ignores l'usage ?

— Marianne l'avait avec elle peu avant sa disparition.

Hélène saisit l'enveloppe.

— Comment est-elle arrivée chez toi ?

Étienne hésita.

— Je l'ai récupérée plus tard.

— Où ?

— Pas ce soir.

Hélène le fixa.

— Mauvaise réponse.

Étienne ne se défendit pas.

Elle ouvrit l'enveloppe.

Une photographie glissa sur la table.

Marianne se tenait devant un café.

Elle souriait.

Derrière elle, une horloge indiquait un peu plus de sept heures.

Hélène approcha la photo de la lumière.

— C'est le café de Madeleine.

Madeleine n'était pas encore arrivée.

Étienne confirma.

— Oui.

— Cette photo date du jour de sa disparition ?

— Oui.

— À quelle heure ?

Isabelle regarda l'horloge.

— Sept heures dix-huit.

Hélène releva brusquement la tête.

— Le rapport dit qu'elle avait déjà quitté le secteur.

Étienne répondit :

— Le rapport est faux.

Le silence se fit brutal.

Hélène posa la photographie.

— Tu le savais ?

— Pas tout.

— Ce n'est pas ce que je demande.

Étienne inspira.

— Je savais qu'elle n'était pas partie volontairement comme on l'a prétendu.

Hélène resta parfaitement immobile.

— Depuis quand ?

— Depuis le début.

Anne ferma les yeux.

Paul détourna le regard.

Hélène, elle, continua de fixer Étienne.

— Tu vas répéter ça.

— Je savais que la version officielle ne correspondait pas à ce qui s'était réellement passé.

— Et tu n'as rien dit.

— Pas suffisamment.

— Arrête avec cette formule.

Sa voix monta pour la première fois.

— Tu as parlé ou tu n'as pas parlé ?

— Je n'ai pas parlé.

— Voilà.

Elle recula d'un pas.

— C'est beaucoup plus simple.

Étienne encaissa.

— Oui.

— Ma mère est morte en attendant que Marianne revienne.

Personne ne bougea.

— Mon père a laissé la lumière de l'entrée allumée chaque nuit pendant presque trois ans.

Étienne baissa les yeux.

— Je sais.

— Non. Tu ne sais pas.

Hélène reprit la photographie.

— Et pendant ce temps, vous saviez qu'elle n'était probablement pas partie.

— Oui.

Luc intervint.

— Hélène, personne ne savait ce qui lui était arrivé.

Elle se retourna vers lui.

— Je ne t'ai rien demandé.

Luc se tut.

Hélène regarda de nouveau Étienne.

— Elle était vivante après avoir quitté le refuge ?

Étienne prit plusieurs secondes.

— Oui.

— Tu l'as vue ?

— Oui.

— Où ?

Il regarda la table.

— Plus tard.

— Vivante ?

— Oui.

Un frisson parcourut Hélène.

— Et tu n'as toujours rien dit.

— Non.

— Pourquoi ?

Étienne chercha ses mots.

— Parce que j'ai eu peur.

— De quoi ?

— Des conséquences.

Hélène eut un rire sans joie.

— Pour qui ?

Étienne ne répondit pas.

Elle comprit.

— Tu protégeais quelqu'un.

— Oui.

— Qui ?

— Je veux d'abord que les autres parlent.

Hélène serra la photographie.

— Tu recommences.

— Quoi ?

— Tu choisis encore quand j'ai le droit de connaître la vérité sur ma sœur.

Étienne pâlit.

Cette phrase atteignit plus juste que toutes les autres.

Il ouvrit la bouche, mais la sonnette retentit.

Personne ne bougea.

Puis Anne alla ouvrir.

Madeleine Vaucher entra quelques instants plus tard.

À peine avait-elle retiré son manteau qu'Hélène lui tendit la photographie.

— Tu reconnais ça ?

Madeleine ajusta ses lunettes.

Son visage changea.

— Oui.

— Marianne est venue chez toi ce soir-là ?

Madeleine regarda Étienne avant de répondre.

— Oui.

— À sept heures dix-huit ?

— À peu près.

— Pourquoi la police a-t-elle dit qu'elle avait déjà disparu ?

Madeleine passa une main sur son front.

— Parce que je n'ai pas tout raconté.

Hélène ferma les yeux un instant.

— Évidemment.

Étienne demanda :

— Que s'est-il passé au café ?

Madeleine posa son sac.

— Marianne est arrivée seule.

— Dans quel état ?

— Effrayée.

— Elle t'a dit pourquoi ?

— Non. Elle m'a demandé mon téléphone.

— Elle a appelé quelqu'un ?

— Oui.

— Qui ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'as rien entendu ?

Madeleine hésita.

— Elle a dit : « Il faut que je récupère les papiers avant eux. »

Paul se pencha vers elle.

— Quels papiers ?

— Elle ne me l'a pas dit.

Hélène demanda :

— Ensuite ?

Madeleine soupira.

— Elle m'a demandé ma voiture.

Le silence revint.

— Tu lui as donné ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle tremblait.

— Où voulait-elle aller ?

— Elle n'a pas voulu me le dire.

Isabelle regarda Étienne.

— La remise 470 ?

Madeleine se tourna vers lui.

Étienne ne répondit pas.

Mais son visage suffit.

Hélène reprit :

— Marianne est partie avec ta voiture.

— Oui.

— Et tu ne l'as jamais revue.

— Non.

— Quand as-tu retrouvé la voiture ?

Madeleine baissa les yeux.

— Le lendemain matin.

— Où ?

— Près de l'ancien chemin.

— Proche de la remise ?

— Oui.

Hélène resta silencieuse.

Puis elle demanda :

— Il y avait quelque chose dans la voiture ?

Madeleine hésita.

— De la terre.

— De la terre ?

— Très claire. Presque blanche.

Luc se retourna vers la fenêtre.

Étienne le vit.

Madeleine poursuivit :

— Il y en avait sur le tapis côté conducteur et dans le coffre.

— Tu l'as dit à la police ?

— Oui.

— C'est dans le rapport ?

— Non.

Hélène posa les deux photographies côte à côte.

Marianne au refuge.

Marianne devant le café.

Deux moments d'une même soirée.

Deux preuves qu'elle avait continué à se déplacer alors que le dossier officiel la présentait déjà comme disparue.

La sonnette retentit encore.

Personne ne sembla l'entendre.

Hélène prit la petite clé dans l'enveloppe.

Une étiquette de papier était attachée à l'anneau.

On y distinguait un numéro presque effacé.

470.

Isabelle inspira.

— La remise.

Étienne ferma les yeux.

Hélène regarda la clé, puis Étienne.

— Ma sœur est allée là-bas.

Ce n'était pas une question.

Étienne répondit enfin :

— Oui.

— Et toi aussi ?

Long silence.

— Oui.

Hélène serra la clé dans sa main.

— Alors tu vas me dire une chose maintenant.

Étienne leva les yeux.

— Laquelle ?

— Quand tu as vu Marianne là-bas...

Sa voix trembla légèrement.

— Était-elle encore vivante ?

Étienne resta immobile.

Puis il répondit :

— Oui.

Hélène ne bougea plus.

Autour d'elle, les autres semblaient soudain très loin.

Étienne ajouta :

— Elle était vivante.

Cette fois, personne ne parla.

Parce qu'en quelques mots, la disparition de Marianne venait de changer de nature.

Il ne s'agissait plus seulement de savoir où elle était allée.

Il fallait désormais comprendre pourquoi ceux qui l'avaient vue vivante ce soir-là avaient décidé de se taire.

CHAPITRE 6

Le premier repas

Les derniers invités arrivèrent presque ensemble.

Marc Besse entra avec Sophie. Derrière eux, Gabriel Perrin monta les quelques marches de la terrasse en tenant une bouteille sous le bras.

— J'apporte quelque chose de plus jeune que nous, annonça-t-il.

Jean-Louis lui prit la bouteille.

— Ce n'est pas difficile.

Gabriel sourit.

— Parle pour toi.

L'atmosphère se détendit quelques secondes.

Marc salua Étienne, puis les autres. Son regard s'attarda sur la vieille bouteille posée sur le buffet.

Un peu trop longtemps.

Antoine Fournier aurait probablement remarqué ce détail.

Étienne, lui, le vit aussi.

— Elle te rappelle quelque chose ? demanda-t-il.

Marc répondit sans s'approcher.

— Le refuge.

— Tout le monde semble la reconnaître.

— On n'oublie pas certaines soirées.

Sophie posa une main légère sur le bras de son mari.

— Nous venons à peine d'arriver.

— Justement, dit Étienne. Nous allons manger.

Il ne restait plus qu'une place vide.

Celle de Nathalie Roch.

La journaliste arriva quelques minutes plus tard, essoufflée.

— Pardon. J'ai été retenue par un téléphone qui refusait de comprendre que j'avais autre chose à faire.

Étienne l'embrassa.

— Tu es la dernière.

— Comme souvent.

Elle regarda la table.

— Quatorze personnes. Tu prépares un mariage ou un règlement de comptes ?

Personne ne rit franchement.

Nathalie haussa un sourcil.

— D'accord. J'ai ma réponse.

Étienne indiqua les places.

Hélène remarqua que son siège se trouvait près du sien.

Luc était plus loin.

Marc faisait face à Étienne.

Paul, lui, était installé à l'autre bout de la table.

Ce placement n'avait rien d'improvisé.

Lorsque tout le monde fut assis, Étienne resta debout.

— Avant de commencer, je voudrais vous remercier d'être venus.

Jean-Louis leva son verre vide.

— On remerciera davantage quand il sera rempli.

Quelques sourires apparurent.

Étienne poursuivit :

— J'ai voulu réunir ici des personnes qui ont connu Marianne, ou qui ont été liées, directement ou indirectement, à ce qui s'est passé il y a vingt-cinq ans.

Nathalie posa ses mains sur la table.

— Donc je n'avais pas tort.

— Non.

— Et pourquoi maintenant ?

Étienne regarda Hélène.

— Parce que j'ai trop attendu.

Hélène ne réagit pas.

Madeleine, elle, gardait les yeux baissés.

Étienne reprit :

— Je ne vous demande pas de vous accuser les uns les autres. Je vous demande simplement de raconter ce dont vous vous souvenez.

Luc souffla.

— Vingt-cinq ans après.

— Oui.

— Et tu crois vraiment que les souvenirs deviennent meilleurs avec le temps ?

— Non. Mais les mensonges deviennent parfois plus lourds.

Luc repoussa légèrement sa chaise.

Isabelle lui toucha le bras.

— Reste.

— Je suis assis.

— Alors reste aussi dans la conversation.

Étienne se tourna vers Anne.

— On sert ?

Le repas commença.

Viande séchée, pain de seigle, fromage, salade.

Des choses simples.

Comme si le menu pouvait empêcher la soirée de devenir ce qu'elle était déjà.

Gabriel ouvrit une bouteille récente.

— Celle-ci, au moins, n'a aucun secret.

— Attends de l'avoir goûtée, répondit Jean-Louis.

Le vin circula.

La vieille bouteille resta sur le buffet.

Personne n'y toucha.

Pendant quelques minutes, la conversation revint sur des sujets ordinaires.

Les vendanges.

La météo.

Le prix des terrains.

Les changements dans la ville.

Mais chaque phrase semblait contourner la véritable raison de leur présence.

Nathalie finit par rompre l'équilibre.

— Étienne, si tu veux qu'on parle de Marianne, il faut commencer quelque part.

— Tu as raison.

Il posa sa fourchette.

— Commençons par le refuge.

Gabriel s'appuya contre sa chaise.

— Il y avait deux bouteilles.

Tout le monde le regarda.

— Deux ? demanda Hélène.

— Deux fendants dans le panier. J'en suis certain.

— Celle-ci en faisait partie ? demanda Étienne.

Gabriel regarda la vieille bouteille.

— Oui.

— Et l'autre ?

— Je ne sais plus.

Jean-Louis intervint.

— Tu notais tout à l'époque.

— Le vin, pas les personnes.

— Quelle différence ?

— Le vin ment moins.

Nathalie sourit.

— Voilà une phrase que je pourrais publier.

— Pas celle-là.

Étienne se leva et prit la bouteille ancienne.

Il la posa au centre de la table.

La poussière était toujours intacte.

Gabriel se pencha.

— Attends.

Il ne la toucha pas.

— Quoi ? demanda Anne.

— Le bouchon.

Étienne regarda.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il est trop bas.

Marc intervint :

— Après vingt-cinq ans, ça ne veut rien dire.

Gabriel secoua la tête.

— Au contraire.

Il se leva.

— Je peux ?

Étienne confirma.

Gabriel prit la bouteille entre ses mains et l'examina sous la lumière.

— Elle a été ouverte.

Paul fronça les sourcils.

— Comment peux-tu savoir ça ?

— La cire n'est pas régulière. Et le bouchon a été remis.

Jean-Louis se rapprocha.

— Tu es sûr ?

— Oui.

Il tourna lentement la bouteille.

— Il y a même deux couches de cire.

Étienne regarda Marc.

Marc ne réagit pas.

— Elle était intacte au refuge ? demanda Hélène.

Gabriel répondit :

— Oui.

— Donc quelqu'un l'a ouverte après.

— Oui.

— Pourquoi ?

Gabriel reposa la bouteille.

— Ça, je ne peux pas le dire.

Étienne demanda :

— Elle pourrait encore contenir le vin d'origine ?

— Peut-être.

— Ou autre chose ?

Gabriel regarda la bouteille.

— Aussi.

Sophie intervint.

— Vous devriez éviter de l'ouvrir.

— Je n'en avais pas l'intention, répondit Étienne.

— Et encore moins de la boire.

Jean-Louis leva son verre.

— Pour une fois, je suis d'accord avec le médecin.

Un rire nerveux parcourut la table.

Puis Hélène demanda :

— Qui a récupéré les affaires du refuge après la disparition ?

Étienne répondit :

— Plusieurs personnes.

— Qui ?

Silence.

Luc regarda son assiette.

Marc posa sa serviette.

Gabriel fixa Étienne.

— Tu y es retourné, non ?

— Oui.

— Avec qui ?

Étienne prit le temps de répondre.

— Marc.

Hélène tourna la tête vers lui.

Marc resta calme.

— C'est vrai.

— Quand ?

— Le lendemain.

— Pourquoi ?

— Pour récupérer ce qui était resté sur place.

— Dont cette bouteille ?

Marc regarda le buffet vide où elle se trouvait quelques minutes plus tôt.

— Probablement.

— Probablement ?

— Je ne me souviens pas de chaque bouteille.

Gabriel lâcha :

— Moi, si.

Marc lui adressa un regard froid.

— Tu te souviens du vin. Félicitations.

— Je me souviens surtout de ce que j'avais apporté.

Étienne reprit la bouteille et la posa sur une petite table derrière lui.

— Elle restera là pour le moment.

Puis il regarda les invités.

— Marianne n'est pas partie du refuge comme le rapport l'a indiqué.

Nathalie se redressa.

— Tu en es certain ?

— Oui.

— La police le savait ?

Étienne regarda Luc.

Puis Isabelle.

— Certains savaient que les horaires ne correspondaient pas.

Nathalie sortit instinctivement un petit carnet.

Hélène la vit.

— Pas d'article.

Nathalie arrêta son geste.

— Je ne publie rien sans ton accord.

— Même vingt-cinq ans après ?

— Surtout vingt-cinq ans après.

Elle rangea son carnet.

Étienne poursuivit :

— Marianne est descendue plus tard. Elle est passée chez Madeleine. Puis elle a pris sa voiture pour aller vers l'ancienne remise.

Marc serra légèrement son verre.

Étienne le remarqua.

— Marc, tu connaissais déjà cette remise à l'époque.

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'avais travaillé sur le bâtiment.

— Sur quoi exactement ?

— Une rénovation qui n'a jamais été terminée.

— Il existait un accès arrière.

Marc hésita.

— Oui.

Luc releva brusquement la tête.

Étienne continua :

— Et cet accès a été condamné après la disparition.

Marc répondit :

— Pour des raisons de sécurité.

— Combien de jours après ?

— Je ne sais plus.

Isabelle intervint :

— Trois.

Marc la regarda.

— Tu avais noté ça aussi ?

— Oui.

— Évidemment.

Étienne demanda :

— Qui était présent ?

Marc ne répondit pas.

Luc posa sa fourchette.

— Moi.

Hélène le fixa.

— Toi aussi ?

— Oui.

— Pour quoi faire ?

— Aider à fermer l'accès.

— Pourquoi ?

— Le bâtiment était dangereux.

— Trois jours après la disparition de ma sœur.

Luc se tourna vers Étienne.

— Dis quelque chose.

Étienne répondit :

— C'est vrai.

— Quoi ?

— La remise était dangereuse.

Hélène le regarda.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

Étienne resta silencieux.

— Vous avez muré un passage trois jours après que Marianne y est allée ?

— Oui.

— Et personne n'a trouvé ça étrange ?

Nathalie demanda doucement :

— La police avait fouillé l'endroit ?

Étienne répondit :

— Pas complètement.

— Pourquoi ?

Personne ne répondit.

Le silence devint pesant.

Paul repoussa son assiette.

— Vous réalisez ce que vous racontez ?

Marc répondit :

— On ne savait pas que Marianne était allée là-bas.

Hélène se tourna immédiatement vers lui.

— Comment savais-tu alors qu'elle n'y était pas ?

Marc se figea.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu viens de dire que vous ne saviez pas qu'elle y était allée.

— Oui.

— Donc pourquoi avoir condamné l'accès à ce moment précis ?

Marc posa sa serviette.

— Parce que le bâtiment était dangereux. C'est tout.

Étienne regarda ses mains.

Hélène comprit qu'il savait davantage.

— Tu étais là quand ils ont muré ?

— Non.

— Mais tu avais demandé qu'ils le fassent ?

Étienne leva les yeux.

— Oui.

La réaction fut immédiate.

Paul jura à voix basse.

Anne resta immobile.

Luc se leva.

— Je vais prendre l'air.

— Tu restes, dit Étienne.

— Tu n'es pas commissaire.

— Non.

— Alors ne me donne pas d'ordres.

Étienne soutint son regard.

— Antoine Fournier sera là lundi.

Luc eut un sourire bref.

— Lundi.

— Oui.

— Et jusque-là, quoi ? On reste enfermés ici ?

— Personne ne vous retient.

Luc regarda vers la porte.

Puis il se rassit.

Ce simple geste n'échappa à personne.

Il aurait pu partir.

Il ne le fit pas.

Gabriel rompit le silence.

— Étienne, pourquoi avoir attendu ce week-end ?

— Parce que certains objets ont réapparu.

Il désigna la bouteille.

Puis les photographies.

— Et parce que Bernard Clerc a recommencé à parler.

Luc fixa immédiatement Étienne.

Marc, lui aussi, leva les yeux.

Nathalie remarqua les deux réactions.

— Bernard a dit quoi ?

— Pas assez.

Étienne prit son verre.

— Mais suffisamment pour comprendre qu'on ne pouvait plus laisser cette histoire enterrée.

À cet instant, un bruit sec retentit derrière lui.

Tout le monde se retourna.

La vieille bouteille avait bougé.

Une fine ligne sombre descendait le long du verre.

Gabriel se leva immédiatement.

— Ne la touchez pas.

— Elle fuit ? demanda Anne.

Il s'approcha sans prendre la bouteille.

— Oui.

Étienne fronça les sourcils.

— Pourquoi maintenant ?

— Peut-être la température.

Gabriel se pencha.

Puis il vit autre chose.

— Il y a un trou.

— Où ?

— Dans la cire.

Il montra un minuscule point, presque invisible.

Sophie se rapprocha.

— Une aiguille ?

Gabriel releva les yeux.

— Peut-être.

Le silence devint total.

Étienne regarda la bouteille.

Quelqu'un avait pu introduire quelque chose à travers le bouchon.

Ou en retirer.

Marc demanda :

— Tu comptes appeler la police pour une bouteille ?

Étienne se tourna vers lui.

— Non.

— Alors qu'est-ce que tu veux faire ?

— La mettre de côté.

Il prit un torchon sans toucher directement au verre et plaça la bouteille dans une petite armoire vitrée.

Puis il ferma la porte à clé.

— Personne n'y touche.

Jean-Louis regarda son verre.

— Ça devient un drôle de dîner.

Nathalie répondit :

— Je crois que le dîner est terminé depuis longtemps.

Personne ne la contredit.

Étienne resta debout devant eux.

— Nous continuons demain matin.

Hélène secoua la tête.

— Non.

— Hélène...

— Tu m'as fait venir pour parler de Marianne. Maintenant tu me dis qu'elle était vivante, qu'elle est allée à une remise que vous avez fait condamner trois jours après, et qu'une bouteille de cette soirée a été trafiquée.

Elle posa la clé marquée 470 sur la table.

— Je ne vais pas dormir tranquillement et attendre le petit-déjeuner.

Étienne regarda la clé.

— Tu as raison.

— Alors ?

Il inspira.

— Je vais vous dire une chose que je n'ai jamais dite à personne ici.

Luc se raidit.

Marc détourna légèrement les yeux.

Étienne regarda Hélène.

— Quand je suis arrivé près de la remise ce soir-là...

Il s'interrompit.

Un bruit venait du couloir.

Un tiroir qu'on refermait.

Anne tourna la tête.

— Il y a quelqu'un ?

Personne ne répondit.

Paul se leva.

Étienne regarda le secrétaire.

Le tiroir dans lequel il avait rangé l'enveloppe d'Hélène était entrouvert.

Et le carnet bleu d'Isabelle, posé quelques minutes plus tôt près de son sac, avait disparu.

Cette fois, personne ne parla de souvenirs.

Quelqu'un, dans la maison, venait de décider que certaines preuves ne devaient pas attendre le matin.

CHAPITRE 7

Trois versions d'une disparition

Paul fut le premier à atteindre le secrétaire.

— Le carnet était là ?

Isabelle montra l'angle de la table.

— Juste à côté de mon sac.

Anne vérifia le tiroir entrouvert.

L'enveloppe d'Hélène avait disparu elle aussi.

— Elle est chez moi, dit Hélène.

Tous se tournèrent vers elle.

Elle sortit l'enveloppe de son sac.

— Je l'ai prise après avoir regardé la photographie.

Paul souffla.

— Donc il manque seulement le carnet.

— « Seulement » ? répéta Isabelle.

Luc se leva.

— Quelqu'un l'a peut-être déplacé.

— Pourquoi ?

— Pour faire de la place.

Isabelle regarda la table presque vide devant elle.

— Bien sûr.

Étienne ferma la porte du salon.

— Personne ne sort avant qu'on l'ait retrouvé.

Luc eut un rire sec.

— Il y a dix minutes, tu disais que personne n'était retenu ici.

— Il y a dix minutes, personne n'avait pris un document.

Marc resta assis.

— Vous êtes certains qu'il n'est pas dans son sac ?

Isabelle vida elle-même son sac sur une chaise.

Portefeuille.

Lunettes.

Mouchoirs.

Quelques enveloppes.

Pas de carnet.

— Satisfait ?

Marc ne répondit pas.

Anne fouilla le salon avec Paul.

Ils ouvrirent les tiroirs, regardèrent derrière les fauteuils et sous la table.

Rien.

Hélène demanda :

— Qu'y avait-il exactement dedans ?

— Mes notes de l'époque.

— Seulement les horaires ?

Isabelle hésita.

— Non.

Luc leva les yeux.

— Quoi d'autre ?

— Des phrases que certaines personnes m'avaient dites.

— Lesquelles ?

— Nous verrons quand le carnet réapparaîtra.

— Tu ne peux pas lancer ça et refuser d'expliquer.

Isabelle lui répondit calmement :

— C'est exactement ce que nous faisons tous depuis vingt-cinq ans.

Étienne intervint.

— Nous allons procéder autrement.

Il reprit sa place.

— Puisque le carnet a disparu, chacun va raconter sa version de cette soirée.

Nathalie regarda autour d'elle.

— Comme un interrogatoire.

— Non. Comme une comparaison.

— Quelle différence ?

— Pour l'instant, personne n'est obligé de répondre.

Hélène murmura :

— Cela n'a pas très bien fonctionné jusqu'ici.

Étienne l'entendit.

— Tu as raison.

Il se tourna vers Nathalie.

— Commence par ce qui a été publié.

La journaliste croisa les bras.

— Pourquoi moi ?

— Parce que ton article a longtemps été la seule histoire que les gens aient lue.

Nathalie réfléchit.

— La version publiée disait que Marianne avait quitté seule le groupe en fin d'après-midi après une dispute. Qu'elle traversait une période difficile et qu'elle avait pu décider de partir.

Hélène se raidit.

— « Une période difficile ».

Nathalie baissa les yeux.

— Oui.

— D'où venait cette information ?

— Philippe.

Paul releva la tête.

— Philippe Darbellay ?

— Oui. Il travaillait déjà dans la fiduciaire où Marianne était employée.

— Il t'a dit quoi ?

— Qu'elle était nerveuse depuis plusieurs semaines. Qu'elle parlait de quitter son travail et peut-être le canton.

Hélène secoua la tête.

— Elle n'avait jamais parlé de partir.

— Je sais maintenant que cette information était fragile.

— Mais tu l'as publiée.

— Oui.

Nathalie ne chercha pas d'excuse.

— J'avais vingt-neuf ans. Je voulais publier vite. La police confirmait qu'aucun élément criminel n'avait été découvert.

— Et tu leur as fait confiance.

— Oui.

Étienne demanda :

— Quelle était la version officielle ?

Nathalie répondit :

— Marianne quitte le refuge vers dix-sept heures trente. Elle marche seule. Ensuite, plus de trace certaine.

Isabelle intervint :

— C'est faux. Elle était encore avec nous à dix-huit heures dix.

— Nous le savons maintenant.

Madeleine ajouta :

— Et elle était dans mon café après dix-neuf heures.

Étienne hocha lentement la tête.

— Donc la version officielle s'arrête avant que Marianne ne disparaisse réellement.

Personne ne répondit.

Il regarda Hélène.

— Et votre famille ?

— Nous avons une troisième version.

— Laquelle ?

— Qu'elle reviendrait.

Sa voix resta calme.

— Pendant des années, mes parents ont préféré croire qu'elle avait eu peur, qu'elle avait voulu changer de vie, qu'elle avait rencontré quelqu'un.

Elle regarda Nathalie.

— Votre article leur a permis d'espérer.

Nathalie baissa les yeux.

— Je suis désolée.

— Je ne vous demande pas de l'être.

Hélène prit la petite clé marquée 470.

— Je veux savoir ce qui s'est réellement passé.

Étienne se tourna vers Luc.

— Tu t'es disputé avec Marianne au refuge.

Luc resta silencieux.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Une bêtise.

— Laquelle ?

Luc passa une main sur son visage.

— Elle posait des questions sur des terrains.

Paul regarda son père.

— Encore les terrains.

Luc poursuivit :

— Elle disait que certaines parcelles avaient changé de propriétaire à des prix absurdes. Que des gens s'étaient arrangés entre eux.

— Qui ?

— Je ne sais plus.

Isabelle répondit :

— Si.

Luc se tourna vers elle.

— Quoi ?

— Tu lui as dit : « Si tu continues, tu vas mettre des familles entières dans la merde. »

Luc pâlit.

— Tu as écrit ça ?

— Oui.

— Elle exagérait.

— Tu l'as dit ou pas ?

Il soupira.

— Oui.

Hélène demanda :

— Pourquoi des familles ?

— Parce qu'il y avait des héritages, des terrains, des dettes. Des affaires privées.

— Qui concernait Marianne ?

— Elle travaillait à la fiduciaire.

— Et elle avait vu quelque chose.

Luc regarda Étienne.

— Probablement.

— Pas probablement, dit Étienne. Elle avait vu quelque chose.

Paul se pencha vers son père.

— Quoi ?

Étienne ne répondit pas.

— Encore une fois, tu sais et tu ne dis rien.

— Je dirai ce que je sais.

— Quand ?

— Après avoir entendu tout le monde.

Paul se leva.

— Tu te rends compte que cette méthode est insupportable ?

— Oui.

— Alors pourquoi continuer ?

— Parce que si je raconte d'abord ma version, chacun adaptera la sienne.

Paul resta debout quelques secondes puis se rassit.

Madeleine prit la parole.

— Marianne est arrivée chez moi vers sept heures.

Tous se tournèrent vers elle.

— Elle avait marché vite. Elle était essoufflée.

— Elle avait peur de quelqu'un ? demanda Hélène.

— Oui.

— Qui ?

— Elle ne m'a pas donné de nom.

— Qu'a-t-elle dit ?

Madeleine réfléchit.

— Que plusieurs personnes savaient qu'elle avait copié des documents.

— Quels documents ?

— Des comptes. Un plan. Peut-être des contrats.

Étienne regarda la photographie sur laquelle Marianne tenait la feuille marquée 470.

— Elle a téléphoné depuis ton café.

— Oui.

— Tu as entendu quelque chose ?

— Seulement la fin.

— Quoi ?

— « Je vais les chercher moi-même. »

Luc demanda :

— « Les » quoi ?

— Je suppose les papiers.

— Ensuite elle a pris ta voiture.

— Oui.

— Tu lui as donné les clés comme ça ?

Madeleine le regarda.

— Elle avait peur.

— Et tu ne lui as pas demandé où elle allait ?

— Si.

— Elle t'a répondu ?

Madeleine hésita.

— « Là où ils pensent que je n'oserai pas retourner. »

Étienne ferma les yeux un instant.

Hélène le vit.

— La remise ?

— Oui, répondit-il.

Cette fois il n'essaya pas d'éviter la question.

Madeleine continua :

— Le lendemain matin, ma voiture était près du vieux chemin. Il y avait cette terre claire sur les tapis et dans le coffre.

Jean-Louis demanda :

— Pourquoi dans le coffre ?

— Je ne sais pas.

— Quelqu'un avait transporté quelque chose ?

Madeleine haussa les épaules.

— C'est possible.

Gabriel se leva et alla près de l'armoire vitrée où Étienne avait enfermé la vieille bouteille.

— Il y a autre chose que je n'ai jamais dit.

Tous se tournèrent vers lui.

— Après la sortie, j'avais compté les bouteilles.

Jean-Louis sourit.

— Évidemment.

— Deux au départ. Une vide, une presque pleine.

— Celle-ci ?

— Oui.

Gabriel montra l'armoire.

— Quand je l'ai revue quelques jours plus tard, elle était fermée.

— Donc personne ne l'avait ouverte ? demanda Hélène.

— Je n'ai pas dit cela.

Il regarda la bouteille.

— Le bouchon était déjà plus bas.

— Tu l'avais remarqué ?

— Oui.

— Pourquoi ne rien avoir dit ?

— Parce qu'à l'époque, une bouteille refermée n'était pas une preuve.

— Et aujourd'hui ?

Gabriel montra le petit trou dans la cire.

— Aujourd'hui, je me demande pourquoi quelqu'un a pris autant de peine pour qu'elle ait l'air intacte.

Marc demanda :

— Tu accuses quelqu'un ?

— Non.

— Pourtant tu regardes dans ma direction.

Gabriel resta calme.

— Je regarde celui qui pose la question.

Un silence tendu suivit.

Étienne consulta sa montre.

Il était presque minuit.

— Trois versions, dit-il.

Nathalie releva la tête.

— Lesquelles ?

— Celle de la police : Marianne est partie seule.

Il regarda Madeleine.

— Celle des témoins : elle est descendue, a demandé de l'aide et s'est rendue à la remise.

Puis Hélène.

— Et celle de sa famille : elle pouvait encore revenir.

Hélène serra la clé dans sa main.

— Laquelle est vraie ?

Étienne répondit doucement :

— Aucune entièrement.

Luc se leva.

— Je vais me coucher.

Étienne ne l'en empêcha pas.

— Nous continuerons demain.

Luc prit sa veste.

Au moment de quitter la pièce, Anne remarqua quelque chose.

— Attends.

Luc se retourna.

Un petit morceau de papier bleu dépassait de la poche intérieure de sa veste.

Isabelle se leva brusquement.

— Mon carnet.

Luc baissa les yeux.

Il tira le papier.

Ce n'était qu'un fragment de couverture bleue.

Pas le carnet.

— Je ne sais pas comment c'est arrivé là.

Isabelle s'approcha.

— Tu as touché mon sac ?

— Non.

— Alors pourquoi as-tu un morceau de mon carnet dans ta poche ?

Luc regarda le fragment.

Pour la première fois depuis le début de la soirée, il ne trouva aucune réponse.

Étienne lui prit doucement le morceau des doigts.

Le bord avait été arraché récemment.

Au revers, quelques mots écrits de la main d'Isabelle restaient lisibles :

19 h 40 — Étienne revient sans Marianne.

Étienne fixa la phrase.

Puis il regarda Hélène.

— Cette heure est fausse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'à dix-neuf heures quarante...

Il s'interrompit.

— Quoi ?

Étienne inspira.

— Je n'étais pas revenu.

— Où étais-tu ?

Il regarda la petite clé marquée 470.

— En route vers la remise.

Cette fois, Hélène ne posa pas d'autre question.

Elle comprit simplement qu'à mesure qu'ils approchaient de Marianne, les horaires perdaient leur innocence.

CHAPITRE 8

La parcelle oubliée

Le fragment de couverture bleue resta sur la table.

19 h 40 — Étienne revient sans Marianne.

Étienne le relut.

— Cette note est fausse, répéta-t-il.

Isabelle fronça les sourcils.

— Je ne l'ai pas inventée.

— Non. Mais tu as noté ce que quelqu'un t'a dit.

Elle réfléchit.

— C'est possible.

— Qui ?

Isabelle regarda Luc.

— Je ne sais plus.

Luc leva les mains.

— Ne recommence pas.

Étienne prit une feuille blanche.

— Alors reprenons autrement.

Il écrivit au centre :

PARCELLE 470

Paul soupira.

— Encore cette remise.

— Pas seulement la remise.

Étienne ajouta un second numéro.

Puis un nom :

Terrasses du Midi.

Paul releva immédiatement la tête.

— Pourquoi tu écris ça ?

— Parce que le bâtiment faisait partie d'un ensemble plus grand.

— Quel ensemble ?

Étienne regarda Jean-Louis.

— Les terrains au-dessus de l'ancien chemin.

Jean-Louis confirma.

— À l'époque, plusieurs petites parcelles avaient été regroupées.

— Pour construire ?

— C'était le projet.

Paul demanda :

— Et ça n'a jamais été fait.

— Pas comme prévu, répondit Étienne.

Anne s'approcha.

— Tu étais notaire pour ces transactions ?

— Pour certaines.

— Philippe aussi ?

— Il travaillait sur le financement.

Hélène demanda :

— Et Marianne ?

— Elle avait accès aux comptes de la fiduciaire.

Madeleine murmura :

— Voilà les papiers.

Étienne confirma.

— Probablement.

Paul se leva et se dirigea vers le buffet.

— J'aimerais comprendre une chose. Quel rapport avec notre cave ?

Étienne posa le stylo.

— Une partie des terrains a été revendue quelques années plus tard à une société liée à la cave.

— Quelle société ?

— Une ancienne structure.

— Laquelle ?

Étienne ne répondit pas immédiatement.

Paul comprit.

— Tu parles de celle que Philippe avait créée.

— Oui.

— Et tu savais ça ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Depuis le début.

Paul secoua la tête.

— Magnifique.

Jean-Louis demanda :

— À quel prix les terrains avaient-ils été achetés ?

Étienne donna le montant.

Un silence suivit.

Jean-Louis eut un rire incrédule.

— C'était presque donné.

— Oui.

— Et revendus combien ?

Étienne indiqua une somme plusieurs fois supérieure.

Paul se tourna vers son père.

— Qui a gagné la différence ?

— Plusieurs personnes.

— Toi ?

La question tomba sèchement.

Étienne regarda son fils.

— Non.

— Philippe ?

— Oui.

— Qui d'autre ?

— Des intermédiaires.

Luc intervint.

— Tout cela était légal.

Étienne se tourna vers lui.

— Une partie.

— Donc ?

— Légal ne signifie pas toujours honnête.

Luc soupira.

— On refait maintenant toutes les affaires immobilières du Valais ?

Hélène répondit :

— Seulement celles qui ont peut-être coûté la vie à ma sœur.

Luc se tut.

Étienne continua :

— Marianne avait remarqué que certaines compensations ne correspondaient pas aux ventes.

Anne demanda :

— Quelles compensations ?

— Des versements privés. Des dettes effacées. Des créances déplacées.

Paul revint vers la table.

— Combien ?

— Environ quatre-vingt mille francs sur l'opération principale.

— Il y a vingt-cinq ans ?

— Oui.

Jean-Louis siffla doucement.

— Ce n'était pas rien.

— Non.

Paul regarda Étienne.

— Et ces montants apparaissaient dans les comptes de la cave ?

— Pas directement.

— Alors où ?

— Dans des sociétés intermédiaires.

— Philippe.

— En partie.

Paul passa une main sur son visage.

— Pourquoi m'avoir demandé les anciens contrats cette semaine ?

— Parce que je voulais vérifier si les liens existaient encore.

— Et ?

Étienne hésita.

— Oui.

Paul pâlit.

— Aujourd'hui ?

— Certaines garanties anciennes n'ont jamais été complètement supprimées.

— Tu veux dire que la cave est encore liée à cette histoire ?

— Sur le papier, oui.

— Bon Dieu.

Claire intervint doucement :

— Paul n'était qu'un jeune homme à l'époque.

Étienne confirma.

— Je le sais.

— Alors ne le traite pas comme s'il avait participé.

— Je ne le fais pas.

Paul eut un sourire amer.

— Pas encore.

Hélène prit la photographie de Marianne.

— Elle avait découvert les mouvements d'argent ?

— Oui, répondit Étienne.

— Et elle voulait les dénoncer.

— Je le crois.

— Tu le crois ou tu le sais ?

Étienne prit le temps de répondre.

— Je le sais.

— Elle te l'avait dit.

— Oui.

— Quand ?

— Le soir de sa disparition.

Le silence revint.

Hélène s'assit.

— Où ?

Étienne regarda la table.

— Au café de Madeleine.

Madeleine releva brusquement les yeux.

— Tu es venu ?

— Oui.

— Je ne t'ai pas vu.

— Tu étais dans l'arrière-salle.

Madeleine réfléchit.

— J'étais au téléphone avec ma sœur.

— Marianne venait de partir.

— Avec ma voiture.

— Oui.

Hélène demanda :

— Pourquoi étais-tu là ?

— Je la suivais.

— Depuis le refuge ?

— Pas immédiatement.

— Explique.

Étienne passa une main sur son front.

— Après notre dispute, Marianne est partie à pied. Je suis descendu plus tard avec la voiture.

Isabelle demanda :

— Celle de la photo ?

— Oui.

— Avec la veste de Luc.

— Oui.

Luc regarda le sol.

Étienne poursuivit :

— Je pensais qu'elle rentrerait chez elle. Mais en arrivant au village, j'ai vu Marianne entrer chez Madeleine.

— Et tu l'as attendue ?

— Quelques minutes.

— Puis ?

— Elle est ressortie avec les clés de la voiture.

— Tu l'as suivie.

— Oui.

Hélène demanda :

— Jusqu'à la remise 470.

— Oui.

Anne murmura :

— C'est pour ça que tu savais où elle était.

Étienne confirma.

— Oui.

— Et ton retour à dix-neuf heures quarante ?

— Faux.

— À quelle heure es-tu réellement revenu ?

— Bien plus tard.

— Combien ?

— Après vingt et une heures.

Isabelle resta immobile.

— Alors quelqu'un m'a donné une fausse heure.

— Oui.

Luc se leva.

— Ça ne prouve pas que c'était moi.

— Personne n'a dit ça, répondit Étienne.

— Vous le pensez tous.

Il prit sa veste.

— Assieds-toi, Luc.

— Non.

Hélène désigna la poche.

— Et le morceau de carnet ?

Luc s'arrêta.

— Je n'ai pas pris ce carnet.

— Pourtant tu as un morceau de sa couverture.

— Quelqu'un l'a mis là.

Paul ricana.

— Pratique.

Luc se retourna vers lui.

— Tu ferais mieux de regarder ce que ton père vient de dire sur ta cave.

Paul se leva à son tour.

— Ne me mêle pas à ce qui s'est passé avant que je travaille là-bas.

— La cave a bénéficié de ces terrains.

— Pas moi.

Étienne frappa doucement la table du bout des doigts.

— Assez.

Les deux hommes se rassirent.

Anne prit la photographie de la remise.

— Qui avait travaillé sur le bâtiment ?

Marc répondit :

— Moi.

— Tu avais les plans ?

— Oui.

— Ils existent encore ?

— Probablement dans mes archives.

— Tu connaissais les accès ?

— Évidemment.

— L'accès arrière aussi.

Marc confirma.

Anne se tourna vers Luc.

— Et toi ?

— J'avais aidé sur quelques travaux.

— Avant la disparition ?

— Oui.

— Après ?

Luc hésita.

— Aussi.

— Pour condamner le passage.

— On l'a déjà dit.

Hélène demanda :

— Pourquoi vous deux ?

Marc répondit :

— Parce que je connaissais le bâtiment et que Luc pouvait m'aider.

— Étienne vous l'a demandé.

— Oui.

— Sans vous expliquer pourquoi ?

Marc regarda Étienne.

— Il a dit que l'endroit devenait dangereux.

Hélène secoua la tête.

— Vous avez muré un accès trois jours après la disparition d'une femme qui s'y était rendue, et personne n'a posé de question ?

Marc resta calme.

— À l'époque, nous ne savions pas ce que vous savez aujourd'hui.

Étienne le fixa.

— Certains savaient davantage.

Marc soutint son regard.

— Toi, par exemple.

La phrase tomba comme une menace discrète.

Nathalie, silencieuse jusque-là, demanda :

— Marianne avait-elle quelque chose sur elle lorsqu'elle est arrivée à la remise ?

Étienne regarda la photographie.

— Son sac.

— Et les documents ?

— Probablement dedans.

— Le plan 470 ?

— Oui.

— Autre chose ?

Étienne réfléchit.

— Une petite boîte.

Hélène releva la tête.

— Quelle boîte ?

— Métallique. Pas très grande.

— Tu l'as revue ?

— Non.

Madeleine fronça les sourcils.

— Il y avait aussi une broche.

— Quelle broche ? demanda Hélène.

— Marianne en portait une ce soir-là.

Hélène resta immobile.

— Une petite fleur en argent ?

— Oui.

Hélène porta instinctivement la main à son col.

— C'était celle de notre mère.

— Tu en es sûre ?

— Marianne ne l'enlevait presque jamais.

Madeleine continua :

— Je l'ai trouvée plusieurs semaines plus tard.

— Où ?

— Dans ma voiture.

Tout le monde se tourna vers elle.

— Où exactement ?

— Coincée sous la garniture du coffre.

Hélène se leva.

— Et tu ne l'as pas donnée à la police ?

— Si.

— Où est-elle ?

Madeleine secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Nathalie demanda :

— Elle apparaît dans l'inventaire ?

Hélène répondit avant elle :

— Non.

Madeleine baissa les yeux.

— J'en avais parlé à Bernard Clerc.

Luc lâcha un juron.

Isabelle le regarda.

— Bernard, encore.

— Cet homme a gardé tout ce qui pouvait lui servir, répondit Luc.

— Tu en sais beaucoup sur ce qu'il gardait.

Luc se tut.

Étienne regarda Madeleine.

— Tu avais décrit la broche ?

— Oui.

— Et la terre dans le coffre ?

— Oui.

— Pourtant rien n'apparaît.

— Non.

Hélène s'assit lentement.

— La voiture a servi à transporter quelque chose.

Personne ne répondit.

— Ou quelqu'un.

Étienne leva les yeux vers elle.

— Je ne sais pas.

— Mais tu étais là.

— Oui.

— Alors qu'est-ce qui s'est passé dans cette remise ?

Étienne resta silencieux.

Marc intervint :

— Peut-être qu'il faudrait attendre Fournier.

Hélène se retourna vers lui.

— Depuis le début, vous voulez tous attendre quelqu'un.

Marc ne répondit pas.

Étienne prit enfin la parole.

— Marianne est entrée dans le bâtiment.

Hélène ne le quittait plus des yeux.

— Et toi ?

— Je l'ai suivie.

— Elle t'a vu ?

— Oui.

— Vous vous êtes disputés ?

— Oui.

— À propos des documents ?

— Oui.

— Tu as essayé de les lui prendre ?

Étienne ferma les yeux.

— Oui.

Anne murmura :

— Papa...

— Je voulais éviter qu'elle les rende publics.

— Pourquoi ?

Étienne regarda son fils.

Puis Hélène.

— Parce qu'ils ne concernaient pas seulement de l'argent.

Personne ne bougea.

— Quoi d'autre ? demanda Hélène.

— Un accident.

Luc se raidit.

Marc regarda immédiatement Étienne.

Nathalie demanda :

— Quel accident ?

Étienne secoua la tête.

— Pas ce soir.

Hélène frappa la table.

— Tu viens encore de décider pour nous !

Étienne se tut.

Puis il dit :

— Tu as raison.

Il se leva et alla vers le secrétaire.

— Demain, je raconterai tout.

— Pourquoi demain ?

Étienne ouvrit un tiroir.

— Parce que je veux d'abord retrouver une chose.

— Quoi ?

Il sortit une vieille enveloppe vide.

— Les documents que Marianne voulait remettre à la police.

Paul demanda :

— Tu les avais ?

— Une partie.

— Où sont-ils ?

Étienne regarda l'enveloppe.

— Ils ont disparu cette semaine.

La tension monta d'un cran.

— De cette maison ? demanda Anne.

— Oui.

— Qui savait qu'ils étaient là ?

Étienne parcourut les visages.

— Très peu de personnes.

Marc demanda :

— Philippe ?

— Oui.

— Paul ?

Étienne regarda son fils.

— Oui.

Paul se leva brusquement.

— Tu me soupçonnes ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu viens de prononcer mon nom.

— Parce que tu connaissais l'existence de l'enveloppe.

— Tu me l'as montrée !

— Je sais.

Paul recula.

— Magnifique week-end.

Il quitta la pièce.

Anne voulut le suivre.

Étienne l'arrêta.

— Laisse-le.

Hélène reprit la petite clé marquée 470.

— Demain, nous allons à la remise.

Marc répondit immédiatement :

— Non.

Tous se tournèrent vers lui.

— Le bâtiment est dangereux.

— Encore, dit Hélène.

— C'est vrai.

— Alors la police y ira.

Marc regarda Étienne.

— Tu comptes vraiment les faire entrer ?

Étienne répondit :

— Oui.

Marc resta silencieux.

Mais pour la première fois depuis son arrivée, son calme paraissait forcé.

Sur la table, le plan cadastral, la photographie de Marianne et la clé formaient désormais une ligne presque simple.

Une parcelle vendue trop bas.

De l'argent déplacé.

Une remise oubliée.

Et une femme qui avait voulu comprendre pourquoi.

Étienne referma l'enveloppe vide.

Il savait qu'au matin, il ne pourrait plus se contenter de parler des autres.

Il devrait raconter ce qu'il avait fait, lui aussi.

Et surtout ce qu'il avait choisi de ne pas faire.

CHAPITRE 9

Le carnet bleu

Le lendemain matin, personne ne parla vraiment au petit-déjeuner.

Le café refroidissait dans les tasses.

Les regards, eux, restaient éveillés.

Isabelle avait passé une partie de la nuit à chercher son carnet bleu. Paul avait fouillé le salon une seconde fois. Anne avait vérifié les chambres du rez-de-chaussée.

Rien.

Étienne entra le dernier.

Il portait une chemise claire et tenait une grande enveloppe cartonnée.

— J'ai retrouvé quelque chose, dit-il.

Luc leva les yeux.

— Le carnet ?

— Non.

Étienne posa l'enveloppe sur la table.

— Une autre photographie.

Isabelle se rapprocha.

— D'où vient-elle ?

— D'un dossier que j'avais rangé avec les anciens actes.

Il sortit un tirage plus grand que les précédents.

La photo montrait le groupe devant le refuge.

Marianne était sur la gauche.

Luc apparaissait au fond, en pull clair.

Et, à quelques mètres de lui, une silhouette portait la veste sombre à l'épaule réparée.

Hélène regarda Étienne.

— Donc c'était bien toi.

— Oui.

Cette fois, il n'hésita pas.

— Luc m'avait prêté sa veste.

Luc croisa les bras.

— Tu pourrais aussi dire pourquoi.

— Il faisait froid.

— Et après ?

Étienne ne répondit pas.

Isabelle prit une loupe.

— Attendez.

Elle examina la partie droite de l'image.

— La silhouette tient quelque chose.

Anne se pencha.

— Un bâton ?

Marc répondit trop vite :

— Un mètre pliant.

Tous se tournèrent vers lui.

Marc comprit aussitôt.

— Enfin... ça y ressemble.

Étienne le regarda.

— Tu es certain ?

— Non.

— Pourtant tu l'as reconnu immédiatement.

Marc haussa les épaules.

— Je suis architecte. J'en ai utilisé pendant des années.

Nathalie observa la photographie.

— Celui qui porte la veste sombre tient donc peut-être un outil de chantier.

Luc intervint :

— Ou n'importe quoi d'autre.

— Oui, répondit Anne.

Mais personne ne plaisanta.

Isabelle prit une seconde loupe.

— Marianne aussi tient quelque chose.

— Le plan, dit Hélène.

— Oui.

On distinguait mieux le papier désormais.

Une ligne de façade.

Une série de mesures.

Et, dans un coin, le numéro 470.

Anne regarda Marc.

— Tu reconnais ce plan ?

Il prit quelques secondes.

— Pas précisément.

— Tu as travaillé sur cette remise.

— Oui.

— Tu avais dessiné les plans ?

— Une partie.

— Alors regarde mieux.

Marc se pencha.

Cette fois, il resta silencieux.

Étienne demanda :

— C'est le tien ?

— Peut-être.

— Peut-être ?

— Après vingt-cinq ans, je ne peux pas identifier chaque trait.

Hélène répondit :

— Pourtant tu as reconnu un mètre pliant sur une photo floue.

Marc ne releva pas.

Paul entra dans la pièce.

Il n'avait pas participé au début de la conversation.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Anne lui montra le cliché.

— Papa portait bien la veste de Luc.

Paul regarda son père.

— Donc tu as menti sur l'heure de ton départ et sur tes vêtements.

— Oui.

— Et probablement sur autre chose.

Étienne ne répondit pas.

Paul soupira.

— Très bien.

Il allait s'asseoir lorsqu'il vit le sac d'Isabelle.

— Toujours pas de carnet ?

— Non.

— J'ai regardé dans le petit salon.

— Moi aussi.

Nathalie demanda :

— Il contenait quoi de vraiment dangereux ?

Isabelle regarda Luc.

Puis Étienne.

— Des noms.

— Quels noms ?

— Des initiales, surtout.

— Lesquelles ?

Isabelle ferma les yeux pour se concentrer.

— E.M.

Étienne ne bougea pas.

— M.B.

Marc resta impassible.

— L.D.

Luc fronça les sourcils.

— Et ?

— Peut-être d'autres.

— Tu ne te souviens plus ?

— Je me souviens des trois qui revenaient plusieurs fois.

Hélène regarda les hommes.

Étienne Morand.

Marc Besse.

Luc Dayer.

— Pourquoi ces initiales ?

Isabelle secoua la tête.

— Des rendez-vous. Des phrases. Des choses que j'avais entendues.

— Par exemple ?

— « E.M. veut régler ça avant lundi. »

Étienne baissa les yeux.

— « M.B. a les plans. »

Marc ne réagit pas.

— Et « L.D. sait pour l'accès arrière ».

Luc se leva.

— J'en ai assez.

Isabelle le regarda.

— Pourtant tu es toujours là.

— Parce que vous transformez trois notes vieilles de vingt-cinq ans en accusation.

— Je n'accuse personne.

— Tu prononces nos initiales devant tout le monde.

— Parce qu'elles sont dans mon carnet.

Luc prit sa tasse.

— Ton carnet qui a disparu.

— Justement.

Un silence lourd tomba sur la table.

Étienne se leva.

— Nous allons tous chercher une dernière fois.

— Encore ? demanda Paul.

— Oui.

— Dans toutes les chambres ?

— Dans les pièces communes uniquement.

Hélène demanda :

— Et si quelqu'un l'a brûlé ?

Personne ne répondit.

Ils commencèrent par le salon.

Paul déplaça les coussins.

Anne regarda derrière les rideaux.

Gabriel vérifia les meubles.

Madeleine ouvrit les placards bas.

Nathalie inspecta la bibliothèque.

Marc resta près de la porte.

Étienne le remarqua.

— Tu ne cherches pas ?

— Je ne vais pas fouiller chez toi sans raison.

— La raison est devant toi.

Marc s'approcha du secrétaire.

Il ouvrit un tiroir.

Puis un autre.

— Rien.

Isabelle passa dans le couloir.

Quelques secondes plus tard, elle appela :

— Venez.

Tous la rejoignirent.

Son sac était posé sur une petite banquette.

À l'intérieur, le carnet bleu se trouvait de nouveau à sa place.

Elle le sortit lentement.

— Il n'était pas là.

Luc répondit :

— Tu l'avais peut-être simplement oublié.

Isabelle ouvrit le carnet.

Plusieurs pages avaient été arrachées.

— Non.

Le bord était net.

Récent.

Elle tourna les feuilles.

— Il manque toute la soirée.

Hélène s'approcha.

— Les initiales ?

— Disparues.

Paul regarda autour de lui.

— Quelqu'un a remis le carnet après avoir retiré ce qui l'intéressait.

Étienne confirma.

— Oui.

— Donc quelqu'un est entré ici pendant que nous étions tous au salon.

Nathalie répondit :

— Ou pendant la nuit.

— Qui connaissait l'endroit où Isabelle avait laissé son sac ?

— Tout le monde.

Marc ajouta :

— Ce qui ne nous avance pas beaucoup.

Étienne prit le carnet.

— Il reste peut-être quelque chose.

Isabelle le feuilleta.

Une page avait été déchirée trop vite.

Un petit triangle de papier subsistait près de la reliure.

On pouvait lire :

...470 / accès derrière remise.

Puis, plus bas :

Marc dit que...

La suite avait disparu.

Marc regarda le fragment.

— Ça ne prouve rien.

Hélène répondit :

— Tu le répètes souvent.

Isabelle passa son doigt sur la page suivante.

La pression du stylo avait laissé une empreinte légère.

— Attendez.

Anne apporta un crayon.

Isabelle inclina la feuille sous la lumière.

Quelques lettres apparaissaient en relief.

Paul lut :

— « Pas par devant. »

Puis une autre phrase.

— « P. déjà au courant. »

Étienne pâlit.

Hélène le vit.

— Qui est P. ?

Personne ne répondit.

Paul murmura :

— Philippe.

Étienne ne confirma pas.

Mais une fois encore, son silence parla pour lui.

Nathalie demanda :

— Philippe Darbellay connaissait la remise ?

— Oui, dit enfin Étienne.

— À quel titre ?

— Il suivait les aspects financiers du projet.

— Et après la disparition ?

— Il y est allé.

Hélène se tourna brusquement vers lui.

— Quand ?

— Le lendemain.

— Avec qui ?

Étienne hésita.

— Je ne sais pas exactement.

Luc répondit :

— Moi, je sais.

Tous le regardèrent.

— Il est arrivé avec une Volvo grise.

Madeleine murmura :

— La voiture près de mon café.

Luc confirma.

— Peut-être.

— Qui conduisait ?

Luc resta silencieux.

Étienne demanda :

— Philippe ?

Luc secoua la tête.

— Non.

— Alors qui ?

Luc regarda Marc.

Marc détourna les yeux.

— Je ne me souviens plus.

Hélène eut un rire bref.

— Quelle surprise.

Étienne reprit la photographie agrandie.

Au dos, trois initiales avaient été écrites au crayon.

E.M.

M.B.

L.D.

Et, plus bas, presque effacé :

P.D.

Paul regarda son père.

— Tous les mêmes noms.

— Oui.

— Et Marianne avait découvert quelque chose qui les reliait.

Étienne répondit :

— Oui.

— Alors pourquoi continuer à parler par morceaux ?

Étienne posa la photographie.

— Parce qu'il manque encore une chose.

— Quoi ?

— La preuve de ce qu'il y avait derrière le mur.

Le silence tomba.

Marc releva les yeux.

— Quel mur ?

Étienne le regarda.

— Celui que tu as fait construire trois jours après la disparition.

Marc ne bougea plus.

— Il y en avait déjà un.

— Non.

— Étienne...

— J'ai retrouvé les anciens plans.

Il sortit une feuille de l'enveloppe cartonnée.

— Avant les travaux, l'espace était ouvert.

Il posa ensuite une seconde feuille.

— Après, une cloison apparaîtrait.

Anne examina les deux plans.

— Tu as signé celui-ci, Marc.

L'architecte ne répondit pas.

Hélène prit la petite clé marquée 470.

— Alors on y va.

Marc dit immédiatement :

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que le bâtiment peut s'effondrer.

— Tu as déjà dit ça.

— Et c'est toujours vrai.

Étienne regarda la fenêtre.

— Antoine Fournier devait venir lundi.

Paul répondit :

— Nous sommes samedi.

— Oui.

— Tu vas attendre encore deux jours ?

Étienne secoua la tête.

— Non.

Il prit son téléphone.

— J'appelle la police aujourd'hui.

Pour la première fois depuis le début du week-end, Marc perdit réellement son calme.

— Tu avais dit lundi.

Étienne le regarda.

— J'ai déjà trop attendu.

Marc serra les mâchoires.

Sur la table, les photographies, les plans et le carnet mutilé racontaient désormais la même chose.

Quelqu'un avait essayé d'effacer les souvenirs.

Quelqu'un avait modifié les plans.

Et quelqu'un, vingt-cinq ans plus tard, avait encore suffisamment peur de la remise 470 pour arracher quelques pages d'un vieux carnet.

Étienne composa le numéro d'Antoine Fournier.

Personne ne vit Marc glisser la main dans la poche intérieure de sa veste.

CHAPITRE 10

Sous la cire

Antoine Fournier arriva peu avant dix heures.

Il gara sa voiture devant la maison d'Étienne et resta quelques secondes derrière le volant.

Les vignes descendaient vers la plaine. Le soleil était déjà haut. De l'extérieur, rien ne distinguait la maison d'un simple lieu de week-end.

Pourtant, deux voitures étaient mal garées dans la cour et plusieurs personnes attendaient derrière les fenêtres.

Antoine prit son carnet.

Puis le stylo qu'Élise lui avait offert.

Lorsqu'Anne lui ouvrit, elle ne chercha pas à sourire.

— Merci d'être venu.

— Votre père est là ?

— Dans le salon.

Antoine entra.

Il connaissait certains visages.

D'autres seulement de nom.

Étienne s'avança.

— J'avais prévu de vous voir lundi.

— J'ai compris que le programme avait changé.

Il regarda la grande table.

Photographies.

Plans.

Carnet bleu mutilé.

Une clé.

Et, dans une armoire vitrée, une vieille bouteille.

— Vous avez commencé sans moi.

Étienne baissa les yeux.

— Depuis vingt-cinq ans.

Antoine posa sa veste sur une chaise.

— Alors reprenons depuis le début.

Personne ne parla.

Il se tourna vers Hélène.

— Vous êtes la sœur de Marianne ?

— Oui.

— Et cette clé ?

— Elle appartenait à ma sœur.

Antoine lut l'étiquette.

470.

— La remise.

— Oui.

Il regarda Étienne.

— Vous y êtes allé le soir de la disparition.

— Oui.

— Marianne y était vivante.

Le silence tomba.

Antoine ne manifesta aucune surprise.

— Vous l'avez vue ?

— Oui.

— Nous y reviendrons.

Il se tourna ensuite vers Isabelle.

— Votre carnet a disparu cette nuit.

— Puis il a réapparu.

— Avec des pages arrachées.

— Oui.

Elle lui montra le fragment restant.

...470 / accès derrière remise.

Marc dit que...

Antoine observa Marc.

— Vous êtes architecte ?

— Oui.

— Vous avez travaillé sur cette remise ?

— Il y a longtemps.

— Vous avez condamné un accès quelques jours après la disparition de Marianne.

Marc répondit calmement :

— Pour des raisons de sécurité.

— Avec Luc Dayer.

— Oui.

Antoine nota simplement la réponse.

— Les plans ont été modifiés après les travaux.

— Naturellement.

— Une cloison apparaît là où il n'y en avait pas.

— Parce qu'une cloison a été construite.

— Vous savez pourquoi ?

Marc regarda Étienne.

— Parce qu'il me l'a demandé.

Antoine se tourna vers Étienne.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Étienne hésita.

— Je pensais que l'accès était dangereux.

Hélène eut un mouvement d'agacement.

Antoine leva légèrement la main.

— Laissez-le répondre à son rythme.

Puis il regarda Étienne.

— Vous pensiez qu'il était dangereux pour qui ?

Étienne ne répondit pas.

Antoine referma son carnet.

— Très bien. Nous reviendrons aussi là-dessus.

Il s'approcha de l'armoire.

— Et cette bouteille ?

Gabriel se leva.

— Elle vient du refuge.

— Du jour de la disparition ?

— Oui.

— Elle a été ouverte puis refermée.

— J'en suis presque certain.

— Presque ?

Gabriel s'approcha.

— Regardez la cire.

Antoine demanda à Étienne d'ouvrir l'armoire.

Il ne toucha pas immédiatement la bouteille.

Il se pencha.

La cire formait deux couches distinctes.

Plus sombre dessous.

Plus claire au-dessus.

Le bouchon semblait légèrement enfoncé.

Et près du bord, un petit point traversait la cire.

— Une aiguille ? demanda Antoine.

Sophie répondit :

— C'est possible.

— Vous êtes médecin ?

— Oui.

— Une aiguille pourrait traverser le bouchon ?

— Une fine, oui.

— Pour introduire un liquide ?

— Oui.

Marc souffla.

— Nous parlons d'une bouteille vieille de vingt-cinq ans.

Antoine tourna la tête.

— C'est exact.

— Elle a pu être manipulée cent fois.

— Peut-être.

— Alors pourquoi lui donner autant d'importance ?

Antoine sourit légèrement.

— Parce que vous venez de m'expliquer pourquoi je ne devrais pas.

Marc ne répondit pas.

Antoine demanda à Anne :

— Avez-vous des gants ?

Quelques minutes plus tard, il examina la bouteille avec Gabriel.

Sous la cire supérieure, une autre teinte apparaissait.

Presque noire.

Gabriel fronça les sourcils.

— Cette cire n'est pas celle du domaine.

— Vous en êtes certain ?

— À l'époque, on utilisait une cire rouge brun.

— Et celle-ci ?

— Noire.

Paul, resté près de la fenêtre, se retourna.

— On utilise encore de la cire noire à la cave.

Antoine leva les yeux.

— Votre cave ?

— Oui.

Étienne regarda son fils.

Paul poursuivit aussitôt :

— Mais beaucoup de caves en utilisent.

— Depuis quand chez vous ?

— Plusieurs années.

Jean-Louis intervint :

— Avant aussi.

Paul se tourna vers lui.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ton père avait déjà un vieux sceau pour certaines bouteilles privées.

Étienne fronça les sourcils.

— Quel sceau ?

— Celui avec les initiales.

Paul pâlit légèrement.

Antoine remarqua sa réaction.

— Quelles initiales ?

Jean-Louis répondit :

— P.M.

Paul Morand.

Antoine regarda Paul.

— Vous avez encore ce sceau ?

— Peut-être dans les archives de la cave.

— Vous l'avez utilisé récemment ?

— Non.

— Qui y a accès ?

Paul prit quelques secondes.

— Moi. Certains employés. Philippe aussi autrefois.

— Philippe Darbellay ?

— Oui.

Hélène regarda Étienne.

— Encore lui.

Antoine ne commenta pas.

Il demanda :

— La bouteille était où avant ce week-end ?

Étienne répondit :

— Dans ma cave personnelle.

- Depuis vingt-cinq ans ?
- Je le croyais.
- Vous ne l'aviez jamais ressortie ?
- Non.
- Et cette semaine ?

Étienne hésita.

- Je l'ai trouvée sur une étagère différente.
- Quelqu'un avait donc pu la déplacer.

- Oui.
- Qui entre dans cette cave ?

Étienne regarda les invités.

- Plusieurs personnes ici connaissent la maison.

Antoine nota.

Puis il demanda :

- Vous avez retrouvé les documents de Marianne ?
- Non.
- Ils ont disparu quand ?
- Je l'ai constaté mercredi.
- Où étaient-ils ?
- Dans mon bureau.
- Qui savait qu'ils existaient ?

Étienne répondit :

- Paul.

Paul se raidit.

- Marc.

Marc ne bougea pas.

- Et Philippe.

Hélène demanda :

- Personne d'autre ?

Étienne secoua la tête.

Antoine observa les trois noms écrits sur son carnet.

Puis il regarda le salon.

- Vous avez tous dormi ici ?
- Oui, répondit Anne.
- Personne n'est parti dans la nuit ?

Luc réagit immédiatement.

— Je suis sorti sur la terrasse.

— À quelle heure ?

— Je ne sais pas.

— Longtemps ?

— Quelques minutes.

— Seul ?

Luc hésita.

— Oui.

Isabelle le regarda.

— Non.

— Quoi ?

— Je t'ai vu près du couloir.

— J'allais aux toilettes.

— À l'étage ?

— Et alors ?

— Mon sac était dans ce couloir.

Luc serra les mâchoires.

— Tu m'accuses encore du carnet.

— Je dis seulement où tu étais.

Antoine intervint.

— Personne n'accuse personne pour l'instant.

Il regarda Luc.

— Vous aviez un fragment de couverture bleue dans votre poche.

— Oui.

— Comment est-il arrivé là ?

— Je n'en sais rien.

— Vous aviez touché le carnet ?

— Non.

Antoine nota encore.

Puis il se tourna vers Hélène.

— Vous avez une photographie prise devant le café de Madeleine.

Elle la lui tendit.

Antoine examina Marianne.

Puis la silhouette en veste sombre.

— Qui est cet homme ?

Étienne répondit :

— Moi.

— Avec la veste de Luc.

— Oui.

— Pourquoi l'avoir caché à la police ?

— Parce que cela prouvait que j'étais encore avec Marianne plus tard que je ne l'avais déclaré.

— Et vous ne vouliez pas qu'on vous pose certaines questions.

Étienne baissa les yeux.

— Oui.

Antoine posa la photographie.

— Maintenant, je vais vous en poser une.

Étienne releva la tête.

— Que s'est-il passé quand vous avez retrouvé Marianne à la remise ?

Personne ne bougea.

Étienne inspira.

— Elle cherchait des papiers.

— Dans le bâtiment ?

— Oui.

— Les documents sur les terrains ?

— Entre autres.

— Vous êtes entré derrière elle.

— Oui.

— Puis ?

— Je lui ai demandé de me donner son sac.

Hélène serra les mains.

— Elle a refusé.

— Oui.

— Vous l'avez menacée ?

— Non.

— Vous l'avez touchée ?

Étienne ferma les yeux.

— J'ai essayé de prendre le sac.

Un silence brutal tomba.

Antoine resta calme.

— Et ensuite ?

— Elle a reculé.

— Où ?

— Près d'un ancien plancher technique.

Marc détourna légèrement la tête.

Antoine le vit.

— Qu'est-ce que c'est ?

Marc répondit :

— Une zone de maintenance sous le bâtiment.

— Profonde ?

— Quelques mètres.

— Accessible ?

— À l'époque, oui.

Antoine revint vers Étienne.

— Marianne est tombée ?

Étienne murmura :

— Oui.

Hélène se leva.

Anne posa une main sur son bras.

— Tu l'as poussée ?

— Non.

— Tu viens de dire que tu lui prenais son sac !

— Je l'ai tiré. Elle a reculé. Le plancher a cédé.

— Et après ?

Étienne resta silencieux.

— Papa, dit Anne.

Il regarda Hélène.

— Elle était vivante.

— Tu me l'as déjà dit.

— Elle parlait.

Le visage d'Hélène se vida.

— Qu'est-ce qu'elle disait ?

Étienne avala difficilement.

— Elle demandait de l'aide.

— Et tu l'as aidée ?

Il ne répondit pas.

Hélène comprit.

— Tu n'as pas appelé les secours.

Étienne ferma les yeux.

— Pas tout de suite.

— Pourquoi ?

— J'ai paniqué.

— Combien de temps ?

— Je ne sais plus.

— Elle était au fond d'un trou et tu réfléchissais ?

— Oui.

Hélène se détourna.

Antoine demanda :

— Vous avez appelé quelqu'un.

Étienne regarda Marc.

Marc cessa de respirer une seconde.

— Qui ? demanda Antoine.

— Marc.

La pièce sembla se contracter.

Antoine se tourna vers lui.

— Vous êtes venu à la remise ?

Marc répondit lentement :

— Oui.

— Marianne était encore vivante ?

— Je ne sais plus.

Étienne le fixa.

— Si.

Marc tourna la tête.

— Étienne...

— Tu l'as entendue.

— Elle faisait du bruit. Je ne savais pas si...

— Elle parlait.

Marc serra les mâchoires.

Antoine ne le quittait pas des yeux.

— Vous avez appelé une ambulance ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Étienne disait qu'il fallait d'abord comprendre ce qu'elle avait dans son sac.

Hélène resta immobile.

La phrase était plus violente que s'il avait crié.

— Vous avez cherché les papiers avant de la sauver.

Marc répondit :

— Nous ne savions pas dans quel état elle était.

— Mais vous saviez qu'elle était vivante.

Personne ne répondit.

Antoine reprit :

— Qui d'autre est venu ?

Étienne hésita.

— Luc plus tard.

Luc pâlit.

— Quand elle était déjà morte.

Hélène se tourna vers lui.

— Tu as vu Marianne ?

— Non.

— Mais tu savais qu'elle était là ?

Luc regarda Étienne.

— Il m'a dit qu'il y avait eu un accident.

— Et tu as aidé à fermer le passage trois jours plus tard.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Étienne me l'a demandé.

— Sans poser de question ?

Luc baissa la tête.

— Pas assez.

Antoine demanda :

— Philippe Darbellay est venu ?

Étienne répondit :

— Le lendemain.

— Pourquoi ?

— Pour les documents.

Paul s'assit lentement.

— Les documents financiers.

— Oui.

— Vous les avez retrouvés ?

— Une partie.

— Et vous les avez cachés.

— Oui.

Antoine écrivit quelques mots.

Puis il referma son carnet.

— Personne ne quitte la maison.

Marc se leva.

— Vous n'avez aucune autorité pour nous retenir ici.

Antoine le regarda.

— Vous avez raison.

Marc sembla surpris.

— Je vais donc appeler le procureur.

— Pour quoi ?

— Pour sécuriser cette maison, les documents et la remise 470.

Il prit son téléphone.

— Et aussi cette bouteille.

Gabriel regarda l'armoire.

Une nouvelle goutte sombre avait coulé le long du verre.

Antoine s'approcha.

— Personne ne la touche.

Il observa la cire.

À la base du bouchon, un minuscule fragment noir s'était détaché.

Sous celui-ci apparaissait une empreinte.

Gabriel fronça les sourcils.

— Ce n'est pas seulement de la cire.

— Quoi alors ?

— Un cachet.

Il approcha la lampe de son téléphone.

Deux lettres se dessinaient dans le relief.

P. M.

Paul resta figé.

Luc le regarda.

Marc aussi.

Paul recula.

— Ce n'est pas moi.

Antoine ne répondit pas.

— Commissaire, ce sceau est ancien. N'importe qui aurait pu l'utiliser.

— Oui.

— Philippe aussi.

— Oui.

— Mon père aussi.

Antoine confirma.

— Oui.

Paul passa une main sur son visage.

— Vous pensez que quelqu'un essaie de me faire porter ça ?

Antoine regarda la bouteille.

— Je pense surtout que quelqu'un veut que nous regardions les initiales.

Puis il se tourna vers l'ensemble des invités.

— Ce qui m'intéresse maintenant, c'est de savoir ce qu'on espère nous empêcher de regarder ailleurs.

Dans le couloir, un bruit sourd retentit.

Anne sursauta.

— Qu'est-ce que c'était ?

Paul ouvrit la porte.

Au sol, devant l'escalier, se trouvait le sac d'Isabelle.

Il avait été vidé.

Le carnet bleu gisait à côté.

Et sur sa couverture, quelqu'un avait posé un morceau de papier.

Antoine le ramassa avec précaution.

Trois mots étaient écrits en lettres capitales :

LAISSEZ LA REMISE FERMÉE.

Hélène regarda la clé 470 dans sa main.

Antoine, lui, observa les visages.

Vingt-cinq ans plus tôt, plusieurs personnes avaient accepté qu'un mur se referme.

Aujourd'hui, quelqu'un était prêt à tout pour qu'il reste debout.

CHAPITRE 11

Ce que chacun accepte de dire

Antoine Fournier relut le message posé sur le carnet bleu.

LAISSEZ LA REMISE FERMÉE.

— Qui avait accès à cette feuille ? demanda-t-il.

Anne regarda le papier.

— Elle vient du bloc qui se trouve dans le bureau de mon père.

— Tout le monde connaît le bureau ?

— Presque.

Antoine posa le message dans une pochette transparente.

— Et le stylo ?

Étienne regarda le secrétaire.

— Il y en a plusieurs là-bas.

— Donc quelqu'un n'a pas eu besoin de préparer grand-chose.

Luc souffla.

— Ou quelqu'un veut simplement nous faire peur.

Antoine se tourna vers lui.

— Cela fonctionne ?

Luc ne répondit pas.

Hélène tenait toujours la petite clé portant le numéro 470.

— Moi, ça ne change rien.

— Vous voulez aller à la remise.

— Oui.

— Vous n'irez pas seule.

— Quand ?

— Lorsque le bâtiment pourra être sécurisé.

— Aujourd'hui ?

— Si possible.

Marc intervint aussitôt :

— Ce n'est pas raisonnable.

Antoine le regarda.

— Vous l'avez déjà dit.

— Parce que c'est vrai.

— Et parce que vous connaissez mieux le bâtiment que nous.

— Aussi.

Antoine prit son carnet.

— Vous viendrez donc expliquer les risques aux spécialistes.

Marc comprit qu'il venait de s'enfermer lui-même dans son argument.

Il ne répondit pas.

Étienne était resté près de la fenêtre.

— Antoine.

— Oui ?

— Il y a encore quelque chose.

Il ouvrit un tiroir du secrétaire et en sortit une enveloppe ancienne.

— Je ne l'ai pas montrée hier.

Hélène se raidit.

— Encore une chose cachée ?

— Oui.

Étienne ne chercha plus à se justifier.

Il tendit l'enveloppe à Antoine.

Sur le devant, une écriture féminine indiquait simplement :

Pour Louise.

Anne regarda son père.

— Maman ?

Étienne confirma.

— Marianne l'avait écrite quelques jours avant sa disparition.

— Pourquoi à maman ?

— Parce qu'elle pensait que je ne l'écouterais pas.

Antoine sortit la lettre.

Le papier avait jauni, mais l'écriture restait nette.

Il lut d'abord en silence.

Puis regarda Étienne.

— Votre femme l'a reçue ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je l'ai interceptée.

Anne ferma les yeux.

— Papa...

Étienne poursuivit :

— Marianne disait qu'elle avait découvert des mouvements d'argent liés à la parcelle 470, à des successions et à un ancien accident. Elle voulait remettre les copies à quelqu'un qui n'était pas impliqué.

Hélène demanda :

— Quel accident ?

Étienne resta silencieux.

Antoine leva les yeux de la lettre.

— Un accident concernant la famille Vernay.

Marc bougea légèrement.

Nathalie le remarqua.

— François Vernay ? demanda-t-elle.

Étienne confirma.

— Son frère avait été impliqué dans un accident grave plusieurs années auparavant.

— Mortel ? demanda Paul.

— Oui.

— Et quel rapport avec Marianne ?

— Une indemnisation avait été organisée discrètement. Pas seulement par les assurances.

Paul comprit.

— Les terrains.

— En partie.

— La parcelle vendue trop bas servait à compenser quelqu'un ?

— Oui.

Hélène demanda :

— Qui voulait-on protéger ?

Étienne regarda la lettre.

— Valérie Vernay.

— Elle avait fait quoi ?

— Rien.

— Alors pourquoi la protéger ?

Étienne prit le temps de répondre.

— Parce qu'elle risquait de payer pour les décisions prises par sa famille.

Hélène secoua la tête.

— Vous avez donc protégé une personne innocente en en abandonnant une autre.

Étienne ne répondit pas.

Antoine replia la lettre.

— Marianne connaissait tout ?

— Presque.

— Philippe Darbellay aussi ?

— Oui.

— Roland Métral ?

Le silence changea.

Hélène regarda Étienne.

— Le policier ?

— Oui, répondit-il.

Antoine ne manifesta rien.

— Expliquez.

Étienne retourna s'asseoir.

Il paraissait soudain plus vieux.

— Lorsque Marianne est tombée dans le vide technique, elle n'est pas morte immédiatement.

— Combien de temps ? demanda Antoine.

— Je ne sais pas exactement.

— Vous avez dit qu'elle parlait.

— Oui.

— Qu'a-t-elle demandé ?

Étienne fixa ses mains.

— Une ambulance.

Hélène ferma les yeux.

— Combien de fois ?

— Plusieurs.

La pièce resta silencieuse.

Étienne poursuivit :

— J'ai essayé de descendre. Je n'ai pas réussi. Le plancher était instable.

— Alors vous avez appelé Marc, dit Antoine.

— Oui.

— Pourquoi Marc plutôt que les secours ?

Étienne leva les yeux.

— Parce qu'il connaissait le bâtiment.

— Ce n'est pas la seule raison.

— Non.

— Vous vouliez récupérer le sac.

— Oui.

Hélène se leva brusquement.

— Pendant qu'elle vous demandait une ambulance.

Étienne ne chercha pas à fuir son regard.

— Oui.

Marc intervint :

— Étienne, ça suffit.

Antoine se tourna vers lui.

— Au contraire.

Marc serra la mâchoire.

Étienne continua.

— Marc est arrivé une dizaine de minutes plus tard.

— Marianne était encore vivante ?

— Oui.

Marc secoua la tête.

— Elle ne répondait presque plus.

— Tu as pris son pouls.

Marc se tut.

— Il y avait quelque chose ? demanda Antoine.

Marc finit par répondre :

— Très faible.

— Donc vous saviez qu'elle vivait.

— Oui.

— Et toujours pas d'ambulance.

Marc regarda Étienne.

— Il disait que si la police arrivait, tout serait terminé.

Hélène répondit froidement :

— Pour vous.

Marc ne répondit pas.

— Quand Marianne est-elle morte ? demanda Antoine.

Étienne secoua la tête.

— Je ne peux pas donner l'heure exacte.

— Avant l'arrivée de Luc ?

— Oui.

Luc pâlit.

Antoine se tourna vers lui.

— Vous êtes arrivé quand ?

— Plus tard.

— Vous avez vu le corps ?

— Non.

— Mais Étienne vous a dit qu'elle se trouvait dans le vide technique.

Luc resta silencieux.

— Oui.

— Et trois jours plus tard, vous avez aidé Marc à condamner l'accès.

— Oui.

— Pourquoi ?

Luc prit une profonde respiration.

— Parce que j'ai eu peur.

— De la police ?

— De tout.

— Vous avez pensé qu'elle pouvait être encore là derrière le mur ?

Luc regarda Hélène.

— Oui.

Cette fois, Hélène ne dit rien.

Elle s'assit lentement.

Antoine reprit :

— Philippe est venu le lendemain.

Étienne confirma.

— Il voulait les documents.

— Avec qui ?

— Roland Métral.

Cette fois, plusieurs personnes réagirent.

Nathalie posa une main sur la table.

— Métral dirigeait l'enquête.

— Plus tard officiellement, oui.

— Mais il était déjà là avant ?

— Oui.

Antoine demanda :

— Pourquoi ?

Étienne répondit :

— Philippe l'avait appelé.

— Pour récupérer les documents ?

— Et pour éviter que l'affaire prenne une autre direction.

— Métral savait donc que Marianne n'était pas partie volontairement.

Étienne le regarda.

— Oui.

— Avant même de participer à l'enquête.

— Oui.

Antoine écrivit le nom.

Roland Métral.

Puis il souligna une fois.

— Qui a modifié l'heure de disparition ?

Étienne répondit :

— Métral a demandé que les dépositions soient simplifiées.

Nathalie murmura :

— Voilà pourquoi mon article reprenait dix-sept heures trente.

— Oui.

Isabelle demanda :

— Et Michel Aymon ?

— Son témoignage a été raccourci.

— Il avait vu quelque chose ?

Étienne confirma.

— Deux voitures.

Madeleine releva la tête.

— La Volvo grise.

— Oui.

— Qui conduisait ?

Étienne hésita.

— Je ne l'ai pas vu.

Luc se raidit.

Antoine remarqua sa réaction.

— Mais Luc le sait peut-être.

Luc secoua immédiatement la tête.

— Non.

Antoine ne le força pas.

Il inscrivit simplement une nouvelle ligne dans son carnet.

À cet instant, Sophie se leva.

— J'aimerais vérifier quelque chose.

— Quoi ? demanda Antoine.

— Ma trousse médicale.

Marc la regarda.

— Pourquoi ?

— Parce que nous parlons d'aiguilles depuis une heure.

Elle sortit dans le couloir.

Antoine attendit.

Quelques secondes plus tard, elle revint avec une petite trousse noire.

Son visage avait changé.

— Elle a été ouverte.

Marc se leva.

— Tu l'as peut-être mal fermée.

— Non.

Sophie posa la trousse sur la table.

— Il manque quelque chose.

Antoine s'approcha.

— Quoi ?

— Deux aiguilles longues.

— Autre chose ?

Elle vérifia les compartiments.

— Un petit flacon.

— Quel produit ?

Sophie hésita.

— Un médicament à base de digitalique.

Gabriel fronça les sourcils.

— Pour le cœur ?

— Oui.

— Dangereux ?

— À forte dose, très.

Antoine regarda la vieille bouteille enfermée dans l'armoire.

Puis le petit trou dans la cire.

Paul suivit son regard.

— Vous pensez que le produit a pu être injecté dans la bouteille ?

Sophie répondit :

— Techniquement, oui.

Marc soupira.

— On revient encore à cette bouteille.

Antoine se tourna vers lui.

— Elle vous dérange beaucoup.

— Parce qu'elle transforme ce week-end en mauvais roman policier.

Nathalie murmura :

— Nous avons dépassé ce stade depuis longtemps.

Soudain, toutes les lumières s'éteignirent.

La maison plongea dans le noir.

Anne poussa un cri.

Une chaise tomba.

— Personne ne bouge ! ordonna Antoine.

Des pas résonnèrent pourtant dans le couloir.

Puis un choc.

Sophie cria :

— Ma trousse !

Antoine alluma la lampe de son téléphone.

La table apparut dans un halo blanc.

La trousse médicale avait disparu.

— Marc ? appela Sophie.

Aucune réponse.

Antoine balaya la pièce du faisceau.

La chaise de Marc était vide.

Hélène serrait toujours la clé 470 dans sa main.

Et dans l'armoire, derrière la vitre, la vieille bouteille semblait attendre tranquillement.

Vingt-cinq ans plus tôt, ils avaient utilisé l'obscurité pour cacher une mort.

Cette fois, Antoine Fournier était là lorsqu'on venait de l'éteindre.

CHAPITRE 12

Dans le noir

— Personne ne bouge ! répéta Antoine.

La lampe de son téléphone balayait les visages.

Anne.

Paul.

Hélène.

Luc.

Isabelle.

Sophie.

Marc avait disparu.

Et avec lui, la trousse médicale.

— Où est le tableau électrique ? demanda Antoine.

— Au sous-sol, répondit Anne.

— Paul, vous venez avec moi. Les autres restent ici.

Sophie fit un pas.

— Je viens aussi.

— Non. Vérifiez d'abord qui est encore dans la pièce.

Elle parcourut rapidement les chaises.

— Tout le monde sauf Marc.

Antoine regarda Carrel sur son téléphone.

Aucun réseau intérieur fiable.

Il composa néanmoins le numéro du poste.

— Fournier. Envoyez une patrouille chez Étienne Morand. Et une ambulance en attente.

Il coupa.

Paul avait allumé la lampe de son propre téléphone.

— Par ici.

Ils traversèrent le couloir.

La maison paraissait différente dans l'obscurité.

Plus étroite.

Plus silencieuse.

Au pied de l'escalier menant à la cave, Antoine s'arrêta.

Un objet noir gisait sur une marche.

La trousse médicale.

— Ne touchez pas.

Paul éclaira davantage.

— Elle est ouverte.

Une petite boîte transparente avait glissé au sol.

Vide.

Antoine regarda la porte du sous-sol.

Elle était entrouverte.

— Marc ?

Aucune réponse.

Il descendit lentement.

Paul resta deux marches derrière lui.

Un bruit métallique résonna.

Puis une voix.

— Je suis là.

Marc était assis contre le mur, près du tableau électrique.

Une petite coupure saignait sur son front.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Antoine.

— J'ai voulu remettre le courant.

— Avec la trousse médicale ?

Marc regarda vers l'escalier.

— Quelle trousse ?

— Celle qui se trouve juste au-dessus.

— Je ne l'ai pas prise.

— Pourtant vous avez quitté la salle au moment où elle disparaissait.

Marc essuya son front.

— Quelqu'un m'a bousculé dans le couloir.

— Qui ?

— Je n'ai pas vu.

— Ensuite ?

— J'ai entendu Sophie crier. Puis je suis descendu.

Antoine éclaira le sol.

Près du pied de Marc se trouvait un petit morceau de plastique bleu.

Il se baissa sans le toucher.

— C'est quoi ?

Marc regarda.

— Aucune idée.

Paul murmura :

— Ça ressemble à un embout d'aiguille.

Antoine se redressa.

— Vous êtes blessé ailleurs ?

— Non.

— Votre veste ?

— Quoi, ma veste ?

— Ouvrez-la.

Marc hésita.

— Vous n'avez pas le droit de me fouiller.

— Je ne vous fouille pas. Je vous demande de l'ouvrir.

Après quelques secondes, Marc s'exécuta.

Rien d'évident.

Mais sur la manche droite, près du poignet, une petite trace sombre apparaissait.

— Du sang ? demanda Antoine.

Marc regarda.

— Probablement.

— Le vôtre ?

— J'imagine.

Antoine ne répondit pas.

— Paul, remontez.

— Et vous ?

— Je reste avec lui.

Paul hésita puis obéit.

Antoine éclaira le tableau électrique.

Le disjoncteur principal avait été abaissé.

— Vous avez touché à ça ?

— Non.

— Vous êtes descendu pour remettre le courant sans toucher au disjoncteur ?

Marc soupira.

— Je venais d'arriver.

— Qui savait où se trouvait le tableau ?

— Toute la famille, j'imagine.

— Et vous ?

— Oui.

— Parce que vous avez travaillé dans cette maison ?

— Il y a longtemps.

Antoine regarda la porte donnant sur une petite fenêtre de cave.

Elle était ouverte.

— Elle l'était avant ?

Marc se retourna.

— Je ne sais pas.

Antoine s'approcha.

Dehors, dans le gravier humide, quelque chose brillait.

Il dirigea la lampe.

Une petite boîte blanche.

Il ne sortit pas.

— Vous reconnaissez ?

Marc se pencha.

— Non.

Antoine appela Paul.

— Dites à personne de sortir. Et demandez à Sophie si ses aiguilles étaient conditionnées dans une boîte blanche.

Quelques secondes plus tard, Paul répondit depuis l'escalier :

— Oui.

Marc ferma les yeux.

— Ce n'est pas moi.

Antoine le regarda.

— Je n'ai encore accusé personne.

— Tout est fait pour que vous me regardiez.

— C'est possible.

— Alors regardez ailleurs.

— J'essaie.

Antoine remonta avec lui.

Lorsque le courant revint, la pièce sembla trop lumineuse.

Sophie se précipita vers Marc.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je suis tombé.

Elle regarda son front.

Puis sa manche.

— Tu as du sang là.

— Oui.

Elle s'approcha de la trousse.

— Ne touchez pas, dit Antoine.

Elle s'arrêta.

— Il manque toujours les deux aiguilles et le flacon.

— Nous avons trouvé une boîte dehors.

Sophie pâlit.

— Vide ?

— Oui.

— Alors quelqu'un a sorti les aiguilles.

Hélène regarda Marc.

— Pendant la panne.

Marc se tourna vers elle.

— Vous voulez vraiment croire que je serais assez stupide pour jeter la boîte sous une fenêtre ?

Hélène répondit :

— Je ne sais pas encore jusqu'où vous avez été stupide il y a vingt-cinq ans.

Étienne intervint.

— Ça suffit.

Antoine regarda l'ensemble du groupe.

— Non. Pas tout à fait.

Il désigna les téléphones posés sur la table.

— À partir de maintenant, chacun dépose son téléphone ici.

Luc protesta :

— Pourquoi ?

— Parce que quelqu'un a déjà déplacé un carnet, écrit une menace, coupé le courant et pris du matériel médical.

— Vous nous retenez ?

— Non. Je protège une scène qui devient de plus en plus intéressante.

Nathalie posa son téléphone la première.

— Voilà.

Les autres suivirent.

Marc fut le dernier.

Antoine observa son appareil.

— Vous en avez un seul ?

— Oui.

— Certain ?

Marc le regarda.

— Oui.

Antoine ne commenta pas.

Puis il se tourna vers Madeleine.

— Vous aviez parlé hier d'une Volvo grise près de votre café.

— Oui.

— Vous vous souvenez de la plaque ?

— Non.

— Du conducteur ?

— Non plus.

Michel Aymon, arrivé tôt le matin à la demande d'Étienne, se trouvait jusqu'alors près de la fenêtre.

Antoine se tourna vers lui.

— Vous aviez vu une voiture le soir de la disparition.

Michel confirma.

— Deux.

— Le rapport final n'en mentionne qu'une.

— Oui.

— La seconde ?

— Une Volvo grise.

— Vous avez vu qui conduisait ?

Michel hésita.

— Pas le visage.

— Mais ?

— L'homme portait une veste claire. Philippe, lui, portait toujours du sombre à cette époque.

Luc releva les yeux.

Antoine remarqua sa réaction.

— Vous pensez donc que Philippe n'était pas au volant.

— Non.

— Mais sa voiture était là.

— Oui.

— Quelqu'un d'autre la conduisait.

Michel confirma.

Étienne regarda Luc.

— Tu sais qui.

Luc se raidit.

— Non.

— Tu étais près de la remise.

— Plus tard.

— Luc.

— J'ai dit non.

Antoine intervint.

— Nous n'avons pas besoin de forcer la réponse maintenant.

Il nota simplement :

Volvo de Philippe. Conducteur non identifié.

Puis il demanda :

— Bernard Clerc avait votre première déposition ?

Michel confirma.

— Oui.

— Avec la mention de la Volvo ?

— Oui.

— Il vous avait recontacté récemment ?

— Il y a quelques semaines.

— Pourquoi ?

— Il voulait savoir si je maintiendrais ce que j'avais vu.

— Et vous avez répondu ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Michel sourit tristement.

— Parce que j'ai passé vingt-cinq ans à me demander si j'avais rêvé cette voiture.

Antoine referma son carnet.

Un téléphone vibra sur la table.

Tous se figèrent.

Ce n'était pas l'un des téléphones déposés.

Le bruit venait du secrétaire d'Étienne.

Antoine s'en approcha.

Dans le tiroir du haut, un ancien appareil noir s'allumait.

Étienne pâlit.

— Ce n'est pas à moi.

Antoine ne le toucha pas.

L'écran affichait un message.

SI LA POLICE ENTRE DANS LA REMISE, QUELQU'UN D'AUTRE MOURRA.

Hélène inspira brusquement.

Paul regarda son père.

— Depuis combien de temps ce téléphone est là ?

— Je ne l'ai jamais vu.

Marc répondit :

— C'est ridicule.

Antoine se tourna vers lui.

— Pourquoi ?

— Parce que celui qui envoie ça sait déjà que la police est ici.

— Oui.

— Donc il est soit dans cette maison...

Il s'interrompit.

Antoine termina :

— ...soit quelqu'un lui parle depuis cette maison.

Marc ne répondit plus.

Au même moment, on entendit des voitures dans l'allée.

La patrouille arrivait.

Antoine regarda les invités.

— Très bien.

Il désigna la vieille bouteille, la trousse médicale, le carnet mutilé, le téléphone noir.

— À partir de maintenant, plus rien n'est une simple vieille histoire.

Hélène serra la clé 470.

— Et la remise ?

Antoine regarda le message.

— Nous irons.

— Malgré la menace ?

— À cause d'elle.

Il ouvrit la porte aux policiers.

Derrière lui, dans le salon, personne ne parlait.

Quelqu'un venait de comprendre qu'il n'était plus possible de retenir la vérité avec un mur.

Alors il essayait désormais de la retenir avec la peur.

CHAPITRE 13

Le plan de table

Le sergent Carrel entra le premier.

Un jeune agent le suivait avec deux valises de matériel.

Antoine lui montra immédiatement le téléphone noir, le carnet mutilé, la trousse médicale et la vieille bouteille.

— Personne ne touche à rien sans gants.

Carrel regarda autour de lui.

— Combien de personnes ?

— Quatorze invités, plus Anne et quelques témoins arrivés ce matin.

— Et tout le monde reste ?

— Pour l'instant.

Carrel désigna la vieille bouteille.

— C'est elle qui aurait été trafiquée ?

— Peut-être.

Antoine regarda la table du repas.

Quelque chose le dérangeait depuis son arrivée.

Les verres.

Il s'approcha.

La table avait été débarrassée en partie, mais Anne avait laissé les places comme elles étaient.

— Qui a rangé ici ?

— Personne, répondit-elle. Papa ne voulait pas.

— Bien.

Antoine observa chaque couvert.

— Vous aviez préparé les places à l'avance ?

— Oui.

— Votre père avait fait un plan ?

Anne réfléchit.

— Je crois.

Elle ouvrit un tiroir du buffet et en sortit une feuille.

Quatorze noms avaient été disposés autour d'un rectangle.

Antoine la prit.

Étienne au centre.

Hélène à sa droite.

Marc en face.

Sophie près de Marc.

Paul plus loin.

— C'est le plan définitif ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Papa a changé deux places juste avant le dîner.

Antoine releva les yeux.

— Lesquelles ?

Anne montra.

— Hélène devait être là.

Elle indiqua une chaise légèrement plus éloignée d'Étienne.

— Et finalement ?

— Papa l'a mise à côté de lui.

— Qui devait occuper sa place actuelle ?

Anne chercha.

— Madeleine, je crois.

Madeleine confirma.

— Oui.

Antoine regarda les verres.

— Est-ce que tous les verres étaient identiques ?

Anne répondit :

— Presque.

Hélène intervint.

— Le mien avait un éclat sur le bord.

Antoine se tourna vers elle.

— Un éclat ?

— Petit. Mais je l'ai senti avec la lèvre.

— Quand ?

— Au début du repas.

— Vous avez bu dedans ?

— Une gorgée.

— Ensuite ?

Hélène regarda Étienne.

— Il m'a donné son verre.

Antoine resta immobile.

— Et il a pris le vôtre ?

— Oui.

Dans la pièce, les conversations cessèrent.

Carrel s'approcha.

— Vous êtes certaine ?

— Oui.

— Pourquoi avoir échangé ?

Hélène répondit :

— Étienne disait toujours qu'on ne laissait pas un invité avec un verre abîmé.

Jean-Louis confirma.

— C'était son genre.

Claire ajouta :

— Il faisait pareil avec une assiette ébréchée ou un couvert taché.

Antoine regarda Étienne.

— Vous vous souvenez de l'échange ?

— Oui.

— Qui était présent ?

— Tout le monde.

Antoine se tourna vers Gabriel.

— Vous l'avez vu ?

— Oui.

— Le verre d'Hélène était-il déjà rempli ?

— Oui. De fendant.

— Par qui ?

Gabriel réfléchit.

— J'avais commencé à servir. Puis la bouteille a circulé.

— Vous ne savez donc pas qui a rempli précisément ce verre.

— Non.

Antoine demanda à Hélène :

— Après l'échange, avez-vous vu quelqu'un toucher au verre qu'Étienne avait pris ?

Elle réfléchit.

— Non.

Sophie se redressa.

— Moi, oui.

Marc tourna la tête vers elle.

— Sophie...

Antoine s'approcha.

— Dites-moi.

Elle regarda son mari.

Puis Antoine.

— Marc s'est baissé derrière ma chaise.

— Pourquoi ?

— Il disait qu'il avait fait tomber une cuillère.

Marc soupira.

— J'ai fait tomber une cuillère.

— À quel moment ? demanda Antoine.

Sophie hésita.

— Peu après l'échange des verres.

Marc croisa les bras.

— Quel rapport ?

Antoine ne lui répondit pas.

— Combien de temps êtes-vous resté baissé ?

Sophie réfléchit.

— Dix secondes. Peut-être quinze.

— Vous avez vu ses mains ?

— Non.

— Son corps se trouvait près de quelle place ?

Elle regarda la table.

— Celle d'Étienne.

Marc se leva.

— C'est absurde.

Carrel fit un pas.

Antoine leva la main.

— Asseyez-vous.

— Vous allez vraiment construire une accusation sur une cuillère ?

— Pour l'instant, je construis seulement un ordre des événements.

Marc se rassit.

Antoine regarda Anne.

— Où est cette cuillère ?

Elle montra un petit plateau contenant les couverts retirés après le repas.

— Là.

Antoine demanda au jeune agent de l'isoler.

Puis il se tourna vers Hélène.

— Lorsque vous avez pris le verre d'Étienne, il contenait quoi ?

— Du vin.

— Vous avez bu ?

— Oui.

— Et vous vous êtes sentie mal ?

— Non.

Antoine regarda Étienne.

— Et vous ?

— Un peu fatigué.

Sophie fronça les sourcils.

— Depuis quand ?

Étienne réfléchit.

— Après le repas.

— Nausées ?

— Un peu.

— Vertiges ?

— Oui.

Sophie se leva immédiatement.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Je pensais que c'était la fatigue.

Elle s'approcha de lui et prit son poignet.

Son visage changea.

— Son pouls est irrégulier.

Antoine se redressa.

— Depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas.

Étienne voulut retirer son bras.

— Ça va.

— Non.

Sophie posa deux doigts sur son poignet.

— Antoine, appelez l'ambulance.

Carrel avait déjà son téléphone en main.

Étienne pâlit brutalement.

Anne s'approcha.

— Papa ?

— Ça va...

Il voulut se lever.

Ses jambes cédèrent.

Paul le rattrapa avant qu'il ne tombe.

— Papa !

Sophie donna des instructions.

— Allongez-le. Doucement.

On écarta les chaises.

Étienne fut placé au sol.

Sophie vérifia sa respiration.

— Il est conscient.

Antoine s'agenouilla près de lui.

— Étienne, regardez-moi.

Les yeux du vieil homme cherchèrent son visage.

— Antoine...

— L'ambulance arrive.

Étienne remua les lèvres.

Antoine se pencha.

— Quoi ?

— Ce n'était pas...

Sa respiration devint courte.

— Ce n'était pas quoi ?

Étienne tenta encore.

— Pour elle...

Hélène s'approcha.

— Marianne ?

Étienne secoua faiblement la tête.

Puis ferma les yeux.

Sophie reprit son pouls.

— Il ralentit.

Les minutes suivantes semblèrent longues.

L'ambulance arriva pourtant rapidement.

Les secouristes prirent le relais.

Électrocardiogramme.

Oxygène.

Voie veineuse.

Un ambulancier regarda Sophie.

— Antécédents cardiaques ?

— Rien de majeur à ma connaissance.

— Médicaments ?

Anne répondit.

— Un traitement léger pour la tension.

Sophie demanda :

— Vous voyez quelque chose ?

L'ambulancier regarda l'écran.

— Troubles du rythme importants.

Sophie se tourna vers Antoine.

Son regard se posa sur la trousse médicale.

Puis sur la vieille bouteille.

— Le digitalique.

Antoine comprit.

— Quels symptômes ?

— Nausées, faiblesse, troubles du rythme, ralentissement cardiaque. À forte dose, cela peut tuer.

Marc se leva.

— Vous êtes en train de dire qu'il a été empoisonné ?

Sophie ne répondit pas.

Antoine demanda :

— Combien de temps après ingestion les symptômes peuvent-ils apparaître ?

— Cela dépend de la dose et du produit. Mais l'ordre de grandeur correspond.

— Depuis le dîner ?

— Oui.

Antoine regarda la table.

Et le verre échangé.

— Carrel.

— Oui ?

— Personne ne touche aux verres.

Le sergent confirma.

Les ambulanciers placèrent Étienne sur le brancard.

Anne attrapa sa veste.

— Je viens avec lui.

— Moi aussi, dit Paul.

L'ambulancier répondit :

— Une seule personne.

Anne regarda son frère.

— Vas-y.

Paul hésita.

Puis suivit le brancard.

Avant de franchir la porte, Étienne ouvrit les yeux une dernière fois.

Son regard chercha Antoine.

Le commissaire s'approcha.

— Vous voulez dire quelque chose ?

Étienne murmura :

— Verre...

Antoine se pencha davantage.

— Quel verre ?

Étienne respira difficilement.

— Pas elle.

Puis les ambulanciers l'emmenèrent.

La porte se referma.

Personne ne parla.

Hélène regardait la chaise vide d'Étienne.

— « Pas elle ».

Antoine retourna vers la table.

Il observa les deux places.

Celle d'Hélène.

Celle d'Étienne.

Puis le plan de table.

— Le verre abîmé était destiné à Hélène, dit Carrel.

— Oui.

— Donc elle était la cible.

Antoine secoua la tête.

— Peut-être pas.

Carrel fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

Antoine regarda Anne.

— Votre père avait-il l'habitude de remplacer les objets défectueux de ses invités ?

— Toujours.

Madeleine confirma.

— Toujours.

Jean-Louis aussi.

— Il ne supportait pas qu'un invité ait une assiette ou un verre abîmé.

Antoine regarda le verre.

— Alors quelqu'un qui connaissait bien Étienne pouvait prévoir l'échange.

Carrel comprit.

— Le verre d'Hélène n'était pas destiné à Hélène.

— Il était destiné à passer par elle.

Un silence lourd suivit.

Hélène pâlit.

— On s'est servi de moi.

— Peut-être.

Marc intervint :

— Vous allez un peu vite.

Antoine se tourna vers lui.

— Non.

— Vous ne savez même pas si le poison était dans le verre.

— Pas encore.

— Il pourrait venir de la bouteille.

— Laquelle ?

Marc désigna l'armoire.

— Celle dont vous parlez depuis ce matin.

Antoine regarda la vieille bouteille.

Puis les verres.

— Si le poison venait de cette bouteille, plusieurs personnes auraient dû être malades.

Gabriel confirma.

— On a tous bu du fendant hier soir.

— De cette bouteille ? demanda Marc.

Gabriel secoua la tête.

— Non. Elle n'a jamais été ouverte.

Marc se tut.

Antoine regarda Sophie.

— Le flacon manquant pourrait contenir suffisamment de produit pour une dose ciblée ?

— Oui.

— Et une aiguille pourrait déposer le liquide dans un verre sans qu'on le remarque ?

— Oui.

Marc secoua la tête.

— Tout le monde avait accès à cette trousse.

Sophie le regarda.

— Non.

— Elle était dans notre chambre.

— Justement.

Le silence devint plus dur.

Marc tourna vers elle un regard incrédule.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Rien.

— Alors ne dis pas « justement ».

Sophie ne répondit pas.

Antoine intervint.

— Laissons les insinuations pour plus tard.

Il se tourna vers Carrel.

— Nous allons reconstituer le repas minute par minute.

Le sergent ouvrit son carnet.

— À commencer par l'échange des verres.

— Oui.

Antoine regarda Hélène.

— Quand avez-vous constaté l'éclat ?

— Peu après l'entrée.

— Étienne a échangé immédiatement ?

— Presque.

— Qui était debout à ce moment ?

Hélène réfléchit.

— Gabriel servait.

— D'autres ?

— Marc s'était levé pour chercher du pain.

Marc répondit :

— Comme plusieurs personnes.

— Sophie ?

— Assise.

— Luc ?

— Je crois qu'il parlait avec Isabelle.

— Paul ?

— À l'autre bout de la table.

Antoine nota.

— Ensuite, vous avez échangé les verres.

— Oui.

— Puis Marc s'est baissé derrière Sophie.

— Oui.

Marc intervint :

— Pour ramasser ma cuillère.

Antoine regarda le couvert placé devant Marc.

Il y avait déjà une cuillère.

Marc suivit son regard.

— J'en avais peut-être deux.

Anne secoua la tête.

— Non.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Parce que j'ai mis la table.

Marc ne répondit pas.

Antoine regarda la cuillère isolée par le jeune agent.

— Nous verrons ce qu'elle raconte.

Son téléphone sonna.

Paul.

Antoine répondit.

— Oui ?

La voix de Paul était brisée.

— Ils l'emmènent directement aux soins intensifs.

— Il est conscient ?

— Par moments.

— Les médecins ont une idée ?

— Ils parlent d'intoxication.

Antoine regarda Sophie.

— À quoi ?

— Ils ne savent pas encore.

Un silence.

— Commissaire...

— Oui ?

— Avant qu'ils l'emmènent, mon père a encore parlé.

— Qu'a-t-il dit ?

— J'ai mal compris.

— Essayez.

Paul respira.

— « Le verre... pas elle. »

Antoine regarda Hélène.

Les mêmes mots.

— Merci. Restez avec lui.

Il raccrocha.

Carrel demanda :

— Il a répété ?

— Oui.

— Alors il savait.

— Peut-être.

Antoine prit le plan de table.

Il barra doucement la place initialement prévue pour Hélène.

Puis traça une flèche vers celle située à côté d'Étienne.

Enfin, il dessina une seconde flèche entre leurs deux verres.

— Le changement de place n'était probablement pas prévu par celui qui a préparé le verre.

Carrel suivit le raisonnement.

— Mais l'habitude d'Étienne de prendre le verre abîmé, oui.

— Exactement.

Antoine observa les invités.

— Quelqu'un connaissait assez bien cet homme pour prévoir un geste banal.

Il regarda Marc.

Puis Sophie.

Puis Paul.

Puis les autres.

— Le meurtre, s'il s'agit bien d'un meurtre, n'a pas commencé avec le poison.

Il posa un doigt sur le plan de table.

— Il a commencé avec une habitude.

Hélène regarda le verre posé devant la chaise vide.

— Donc ce n'était pas moi.

Antoine répondit doucement :

— Je ne le pense pas.

— Étienne était la cible.

— Oui.

Le mot tomba dans le silence.

Une voiture de police supplémentaire entra dans l'allée.

Antoine referma son carnet.

Depuis vingt-cinq ans, ils essayaient de comprendre pourquoi Marianne avait disparu.

Désormais, une seconde question venait de s'imposer.

Quelqu'un, dans cette maison, avait-il décidé qu'Étienne Morand ne parlerait jamais lundi matin ?

CHAPITRE 14

Le dernier verre

Le salon ressemblait désormais à une scène de crime.

Les policiers photographiaient la table, les verres, les couverts, la trousse médicale et le téléphone noir.

Antoine Fournier resta quelques instants en retrait.

Il regardait surtout les personnes.

Marc parlait à voix basse avec Sophie.

Luc fixait la fenêtre.

Hélène ne quittait plus la chaise vide d'Étienne des yeux.

Nathalie avait rangé son carnet.

Même elle avait compris que tout ce qui se disait ici ne pouvait plus être traité comme un simple récit du passé.

Carrel s'approcha.

— Le verre d'Étienne part au laboratoire.

— Et celui qu'Hélène avait avant l'échange ?

— Aussi.

— La cuillère de Marc ?

— Isolée.

— La vieille bouteille ?

— Pareil.

Antoine confirma.

— Il faut comparer tout.

Carrel consulta ses notes.

— Nous avons donc une intoxication probable au digitalique, un flacon manquant, deux aiguilles disparues et Marc qui se trouvait près du verre au bon moment.

— Oui.

— Ça commence à faire beaucoup.

— Ça commence seulement.

Carrel sourit légèrement.

— Vous dites toujours ça quand j'aimerais pouvoir rentrer chez moi.

Antoine regarda la table.

— Reprenons l'échange.

Hélène s'assit en face de lui.

— Encore ?

— Une dernière fois.

Elle confirma.

— Vous buvez une première gorgée.

— Oui.

— Vous sentez l'éclat.

— Oui.

— Étienne prend votre verre et vous donne le sien.

— Oui.

— Après cela, quelqu'un touche au verre ?

Hélène réfléchit.

— Marc s'est baissé.

— Vous l'avez vu ?

— Pas directement. Sophie l'a vu.

Antoine se tourna vers Sophie.

— Vous confirmez ?

— Oui.

Marc soupira.

— On tourne en rond.

Antoine le regarda.

— Vous pouvez nous aider à aller plus vite.

— J'ai déjà expliqué.

— Alors expliquez encore.

Marc posa les mains sur la table.

— J'ai fait tomber une cuillère.

— Anne dit qu'il n'y en avait qu'une par place et que la vôtre était encore sur la table.

— Peut-être un couvert de service.

— Lequel ?

Marc hésita.

— Je ne sais plus.

— Vous vous êtes baissé combien de temps ?

— Quelques secondes.

— À quelle distance du verre d'Étienne ?

— Je n'en sais rien.

— Moins d'un mètre ?

— Probablement.

Antoine nota.

— Vous aviez quelque chose dans les mains ?

— Non.

Sophie regarda son mari.

Antoine le vit.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

Elle hésita.

— Je ne sais pas.

— Dites ce que vous avez vu.

— Quand il s'est relevé, il avait la main droite fermée.

Marc se tourna brusquement vers elle.

— Sophie.

— C'est ce que j'ai vu.

— Tu veux vraiment faire ça ?

— Je réponds à une question.

Antoine intervint.

— Continuez.

— Il a remis sa main dans sa poche.

— Quelle poche ?

— Celle de sa veste.

Marc secoua la tête.

— Cela ne veut rien dire.

— Peut-être, répondit Antoine.

Puis il regarda la manche où ils avaient vu une trace sombre.

— Votre veste sera également examinée.

— Je refuse.

— Vous en avez le droit. Le procureur décidera.

Marc se leva.

— Alors j'appelle mon avocat.

— Faites-le.

Marc regarda son téléphone posé avec les autres.

— Vous l'avez pris.

— Vous pouvez l'utiliser devant nous.

Marc se rassit.

Pour la première fois, sa colère remplaçait réellement son calme.

Une heure plus tard, Paul revint de l'hôpital.

Il entra seul.

Anne comprit immédiatement.

— Papa ?

Paul ne répondit pas tout de suite.

Puis il secoua la tête.

— Il est mort à dix-huit heures vingt-sept.

Anne porta une main à sa bouche.

Claire se leva pour la prendre dans ses bras.

Hélène ferma les yeux.

Même Luc baissa la tête.

Antoine s'approcha de Paul.

— Je suis désolé.

Paul regarda la table.

— Les médecins sont presque certains qu'il a été empoisonné.

— Ils savent avec quoi ?

— Un produit digitalique. Ils attendent les analyses.

Sophie s'assit.

Paul la regarda.

— Ça venait de ta trousse ?

— Probablement du même type de produit.

— Probablement ?

— Il faudra comparer.

Paul se tourna vers Marc.

— Qui a pris ce flacon ?

Marc répondit immédiatement :

— Je n'en sais rien.

Paul fit un pas vers lui.

Carrel se plaça entre les deux.

— Pas maintenant.

Paul recula.

— Mon père voulait parler à Fournier lundi matin.

Antoine confirma.

— Oui.

— Et il meurt avant.

Personne ne répondit.

— C'est ça que vous pensez ?

— Je pense qu'il faut établir les faits.

Paul regarda la chaise d'Étienne.

— Il savait quelque chose.

Hélène murmura :

— Il savait beaucoup de choses.

— Et quelqu'un voulait l'empêcher de parler.

Cette fois, Antoine ne le contredit pas.

Le procureur rappela peu après.

Antoine s'isola dans le bureau.

La discussion fut courte.

Le procureur voulait des faits.

Antoine lui donna les faits.

Intoxication probable.

Médicament disparu.

Menaces.

Téléphone caché.

Bouteille trafiquée.

Carnet mutilé.

Témoin mort avant une déposition prévue.

Et surtout une vieille disparition dont plusieurs témoignages avaient été volontairement modifiés.

Le procureur finit par accepter.

La maison devenait officiellement une scène d'enquête.

La remise 470 serait sécurisée dès que les spécialistes pourraient intervenir.

Antoine revint dans le salon.

— Personne ne quitte les lieux sans être entendu.

Luc leva les yeux.

— Cette fois, vous nous retenez ?

— Cette fois, oui.

— Sur quelle base ?

— Une enquête pour homicide.

Le mot pesa immédiatement.

Homicide.

Étienne n'était plus seulement mort.

Quelqu'un l'avait peut-être tué.

Nathalie demanda :

— Et Marianne ?

— Son dossier sera également rouvert.

Hélène resta silencieuse.

Elle avait attendu vingt-cinq ans pour entendre cette phrase.

Elle n'en éprouvait aucun soulagement.

Antoine organisa les premières auditions.

Il ne voulait pas encore de longues dépositions.

Une seule question.

La même pour chacun.

Qu'est-ce qu'Étienne pouvait révéler qui vous aurait fait le plus de mal ?

Jean-Louis répondit :

— Rien qui mérite de tuer.

Claire parla d'anciennes transactions foncières.

Madeleine admit avoir menti sur la voiture.

Isabelle évoqua son carnet.

Luc resta longtemps silencieux.

— Que j'avais aidé à fermer la remise.

— Cela vous aurait conduit en prison ?

— Je ne sais pas.

— Cela vous faisait peur ?

— Oui.

Gabriel parla de la bouteille.

Nathalie de son ancien article.

Paul des comptes de la cave.

Sophie regarda Marc avant de répondre.

— Je ne sais pas ce qu'Étienne savait sur mon mari.

Marc eut un sourire froid.

— Très élégant.

Antoine se tourna vers lui.

— Et vous ?

— Rien.

— Rien ?

— Tout ce qui s'est passé il y a vingt-cinq ans est prescrit ou déjà connu.

— Vous en êtes certain ?

— Oui.

— Alors pourquoi avoir essayé d'empêcher l'ouverture de la remise ?

Marc se pencha vers lui.

— Parce qu'elle est dangereuse.

Antoine attendit.

Marc ne développa pas.

— Vous pouvez rejoindre le petit salon.

Marc se leva.

Avant de partir, il regarda Sophie.

Elle ne croisa pas son regard.

Carrel entra quelques minutes plus tard.

— Une première information du laboratoire.

Antoine releva la tête.

— Déjà ?

— Test rapide seulement.

— Alors ?

— Le verre d'Étienne contient des traces compatibles avec un digitalique.

— La vieille bouteille ?

— Rien pour l'instant.

Antoine regarda la table.

— Donc ce n'est probablement pas le vin servi à tout le monde.

— Non.

— Le poison était dans le verre.

— Oui.

— Et très localisé.

— Comment ça ?

Carrel regarda ses notes.

— La concentration semble plus forte près d'un côté du bord.

Antoine pensa immédiatement à l'éclat.

— Près de la partie abîmée ?

— Exactement.

Il resta silencieux.

Le verre avait été préparé avant le repas.

Pas empoisonné au hasard.

Quelqu'un avait créé un défaut visible.

Quelqu'un savait qu'Hélène le signalerait.

Et quelqu'un connaissait suffisamment Étienne pour prévoir qu'il échangerait son propre verre avec celui de son invitée.

Carrel murmura :

— C'était planifié.

— Oui.

— Depuis quand ?

Antoine regarda la vieille bouteille.

— Probablement avant le début du week-end.

Il demanda à voir de nouveau le verre.

Sous la lumière, le petit éclat paraissait presque insignifiant.

Un défaut banal.

Exactement le genre de chose qu'Étienne aurait remarqué.

Antoine regarda Anne.

— Qui a choisi les verres ?

— Ils étaient déjà dans le buffet.

— Tous ?

— Oui.

— Vous les avez placés ?

— Avec Madeleine.

— Vous avez vu celui-ci abîmé ?

Anne secoua la tête.

Madeleine aussi.

— Je l'aurais mis de côté, dit-elle.

Antoine regarda Hélène.

— Donc l'éclat a pu être fait après la mise en place.

— Par quelqu'un qui savait où j'allais m'asseoir.

— Oui.

Anne intervint.

— Mais papa a changé sa place juste avant le repas.

Antoine se retourna.

— Quand ?

— Dix minutes avant.

— Qui était là ?

Anne réfléchit.

— Marc.

Marc, depuis le petit salon, ne pouvait pas entendre.

— Il faisait quoi ?

— Il parlait avec papa près de la table.

— Et Hélène ?

— Elle n'était pas encore assise.

Antoine demanda :

— Qui savait qu'Étienne avait déplacé sa place à côté de lui ?

— Marc. Moi. Papa.

— D'autres ?

— Peut-être Sophie.

Sophie secoua la tête.

— Je ne m'en souviens pas.

Antoine regarda le plan de table.

Si quelqu'un avait préparé le verre pour Hélène avant le changement de place, son plan aurait été perturbé.

Mais si le véritable objectif avait toujours été Étienne, l'emplacement précis d'Hélène comptait moins.

Il suffisait qu'Étienne voie le défaut.

Et qu'il fasse ce qu'il faisait toujours.

Prendre pour lui ce qui était abîmé chez ses invités.

Antoine posa le verre.

— Le meurtrier n'a pas seulement connu les habitudes d'Étienne.

Carrel attendit.

— Il les a utilisées contre lui.

La nuit commençait à tomber lorsqu'un agent apporta un nouveau sachet.

— Trouvé sous la table.

À l'intérieur se trouvait une petite cuillère.

Antoine regarda Carrel.

— Encore une ?

— Celle-ci était coincée sous le pied de la chaise de Sophie.

Sophie pâlit.

Marc, rappelé dans la pièce, fronça les sourcils.

— Voilà ma cuillère.

Antoine l'observa.

— Vous l'aviez donc réellement fait tomber.

Marc eut un sourire.

— Je vous l'avais dit.

— Oui.

— Votre théorie tombe un peu.

Antoine regarda la cuillère.

— Pas forcément.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous aviez réellement fait tomber une cuillère, vous n'aviez pas besoin d'inventer une raison pour vous baisser.

Marc cessa de sourire.

Antoine poursuivit :

— C'était un excellent prétexte.

Le silence revint.

Il fit placer la cuillère sous scellés.

Puis il referma son carnet.

Étienne Morand avait organisé ce week-end pour révéler une vérité vieille de vingt-cinq ans.

Quelqu'un avait préparé une autre vérité à sa place.

Une bouteille ancienne.

Un verre abîmé.

Des initiales.

Un carnet déplacé.

Des menaces.

Des preuves assez visibles pour attirer les regards dans plusieurs directions.

Antoine regarda les invités.

Le meurtrier ne cherchait peut-être pas seulement à cacher son geste.

Il voulait choisir les suspects.

Et dans ce cas, le dernier verre d'Étienne n'était pas uniquement l'arme du crime.

Il était le début d'une mise en scène.

CHAPITRE 15

L'appel à Élise

La maison s'était vidée de son bruit.

Pas de ses habitants.

Les invités étaient répartis entre le salon, la salle à manger et deux chambres transformées en pièces d'audition. Deux policiers surveillaient les sorties.

Dehors, la nuit avait recouvert les vignes.

Étienne Morand était mort depuis un peu plus de deux heures.

Antoine Fournier se tenait dans la cuisine, seul pour la première fois depuis son arrivée.

Sur une planche, quelqu'un avait laissé du pain de seigle, un morceau de fromage et quelques tranches de viande séchée.

Il prit un morceau de pain.

Son téléphone vibra.

Le procureur.

— Fournier.

— J'ai reçu votre première synthèse.

— Oui.

— Vous avez beaucoup d'éléments et très peu de certitudes.

— C'est généralement dans cet ordre que les enquêtes commencent.

Le procureur ne releva pas.

— Vous considérez la mort de Morand comme un homicide ?

— Oui.

— Sur quelle base définitive ?

— Le poison était dans son verre. Pas dans la bouteille commune. Le produit correspond à celui disparu de la trousse médicale. Et le verre avait été préparé pour provoquer un échange avec Étienne.

— Vous pouvez prouver que l'éclat a été fait volontairement ?

— Pas encore.

— Alors restez prudent.

— Je le suis.

— Et la remise ?

Antoine regarda par la fenêtre.

— Je veux une équipe technique demain matin.

— Le bâtiment est dangereux.

— Marc Besse le répète depuis vingt-quatre heures.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il a tort.

— Non.

— Vous entrez seulement après validation d'un spécialiste.

— D'accord.

— Et personne ne joue au héros.

Antoine sourit.

— Ce n'est pas mon genre.

— C'est ce que disent toujours les gens avant de faire quelque chose que je dois ensuite expliquer.

La ligne se coupa quelques secondes plus tard.

Antoine mangea son morceau de pain.

Puis il regarda l'heure.

Il était tard.

Il hésita avant d'appeler Élise.

Elle répondit après deux sonneries.

— Tonio ?

— Je te réveille ?

— Non.

— Tu mens.

— Un peu.

Il entendit un bruit de draps.

— Tu rentres ?

— Pas tout de suite.

— Alors c'est sérieux.

— Oui.

Élise ne demanda pas ce qui s'était passé.

Elle ne le faisait presque jamais lorsqu'il travaillait.

Elle attendait simplement qu'il parle s'il en avait besoin.

— Tu as mangé ? demanda-t-elle.

Antoine regarda le fromage.

— Oui.

— Quelque chose qui nécessite une assiette ?

— Techniquement, non.

— Donc tu n'as pas mangé.

Il sourit.

— Il y a du pain et du fromage.

— Formidable. Le régime officiel de la police valaisanne.

Antoine s'appuya contre le plan de travail.

Pendant quelques secondes, aucun des deux ne parla.

Puis Élise demanda :

— Qu'est-ce qui te dérange ?

— Pourquoi tu crois que quelque chose me dérange ?

— Parce que lorsque tu veux simplement m'annoncer que tu rentres tard, tu le fais en trente secondes.

Il regarda le salon au bout du couloir.

— Il y a beaucoup de gens qui savent quelque chose.

— C'est souvent le cas.

— Mais chacun ne raconte que la partie qui l'arrange.

— C'est aussi souvent le cas.

— Et quelqu'un a préparé plusieurs indices pour qu'on regarde les autres.

Élise réfléchit.

— Alors ne regarde pas seulement ce qu'ils te montrent.

— C'est ce que j'essaie de faire.

— Et écoute ceux qui expliquent avant que tu leur demandes.

Antoine ne répondit pas immédiatement.

— Pourquoi ?

— Parce que quelqu'un qui donne une explication sans question a peut-être peur de la question qui va venir.

Antoine regarda la porte du salon.

Marc lui revint immédiatement à l'esprit.

La bouteille.

Le bâtiment dangereux.

La cuillère.

Chaque fois, Marc avait expliqué rapidement.

Parfois avant même qu'Antoine ne l'interroge.

— Tu es encore là ? demanda Élise.

— Oui.

— Alors mange ton fromage.

— Oui, madame.

— Et rentre quand tu peux.

— Je t'embrasse.

— Moi aussi, Tonio.

Il raccrocha.

Puis il resta quelques secondes immobile.

Il sortit son carnet et écrivit :

Qui explique avant qu'on lui demande ?

En dessous :

Marc.

Il referma le carnet.

Carrel entra dans la cuisine.

— Je vous cherchais.

— Vous m'avez trouvé.

— Les techniciens ont commencé avec le téléphone noir.

Antoine posa le fromage.

— Quelque chose ?

— Le numéro qui a envoyé les menaces n'est enregistré sur aucun des téléphones que nous avons saisis.

— Prépayé ?

— Probablement.

— Localisation ?

— On travaille dessus.

— Et le message reçu pendant notre présence ?

Carrel consulta une feuille.

— Envoyé depuis le même numéro.

— Donc quelqu'un pouvait commander l'appareil à distance.

— Oui.

— Ou le téléphone noir n'était qu'une boîte aux lettres.

— C'est aussi notre hypothèse.

Ils retournèrent dans le salon.

Le téléphone noir se trouvait maintenant dans une pochette de protection.

Un technicien travaillait sur une copie de ses données.

— Commissaire.

— Vous avez quelque chose ?

— Plusieurs messages ont été supprimés.

— Récupérables ?

— Certains.

Il tourna l'écran.

Une suite apparaissait.

NE PARLE PAS DE LA REMISE.

Puis :

BERNARD A GARDÉ LA PHOTO.

Et, trois jours auparavant :

LUNDI EST TROP TARD.

Antoine relut la dernière phrase.

— Étienne avait dit à quelqu'un qu'il me verrait lundi.

Carrel confirma.

— Très peu de personnes devaient le savoir.

— Ou quelqu'un surveillait ses messages.

Le technicien fit défiler l'écran.

— Il y a autre chose.

Un nouveau message venait d'arriver.

Tous les regards se fixèrent sur l'appareil.

TU AURAS DÛ TE TAIRE.

Carrel regarda Antoine.

— Le destinataire est mort.

— L'expéditeur ne le sait peut-être pas encore.

— La mort d'Étienne est déjà connue de tous ceux qui sont ici.

Antoine observa les portes.

— Alors le message n'est peut-être pas réellement destiné à Étienne.

— À qui ?

— À nous.

Le technicien photographia l'écran.

— Je peux essayer d'obtenir la cellule utilisée.

— Faites.

Antoine s'éloigna.

Il n'aimait pas les menaces trop spectaculaires.

Elles avaient souvent une fonction simple :

faire regarder dans une direction précise.

Sophie attendait dans le petit salon.

Marc se trouvait dans une autre pièce.

Antoine avait demandé qu'ils ne puissent plus se parler avant leurs auditions.

Il s'assit face à elle.

— Comment va-t-il ?

Sophie eut un sourire sans joie.

— Vous parlez de mon mari ?

— Oui.

— Il est furieux.

— Contre qui ?

— Tout le monde.

— Et vous ?

Elle regarda ses mains.

— Surtout contre moi.

Antoine attendit.

— Parce que j'ai parlé de sa main fermée.

— C'était important.

— Peut-être.

— Vous regrettez ?

— Je regrette surtout d'avoir commencé à remarquer certaines choses seulement aujourd'hui.

Antoine ouvrit son carnet.

— Lesquelles ?

Sophie hésita.

— Marc savait pour le verre.

— Quel verre ?

— Celui qui était abîmé.

Antoine ne bougea pas.

— Comment le savez-vous ?

— Hier après-midi, avant l'arrivée d'Hélène, il m'a demandé si Étienne utilisait toujours sa vieille vaisselle.

— Ce sont ses mots ?

— Presque. Il a dit : « Tu crois qu'il sert encore dans ses vieux verres ? »

— Vous avez répondu quoi ?

— Que je n'en savais rien.

— Cela vous a paru étrange ?

— Pas vraiment.

— Maintenant ?

— Oui.

Antoine nota.

— Autre chose ?

Sophie regarda la porte.

— Sa veste.

— Celle que nous avons saisie ?

— Oui.

- Qu'a-t-elle de particulier ?
- Elle sentait la fumée hier matin.
- Marc fume ?
- Non.
- Étienne ?
- Non plus.
- Quel type de fumée ?
- Pas de cigarette. Du bois. Comme après un feu ou une cheminée.

Antoine réfléchit.

- Marc avait été dehors ?
- Il m'a dit qu'il était allé marcher tôt.
- Où ?
- Il n'a pas précisé.
- Vous lui avez demandé ?
- Non.
- Pourquoi vous en souvenir maintenant ?

Sophie haussa les épaules.

- Parce qu'il a changé de veste juste avant le déjeuner.
- Pourquoi ?
- Il disait qu'elle sentait mauvais.

Antoine écrivit.

- Avez-vous vu quelque chose dans ses poches ?

Sophie prit quelques secondes.

- Une enveloppe transparente.
- Grande ?
- Assez pour une photographie.
- Elle était vide ?
- Je n'ai vu qu'un coin.
- Autre chose ?

Elle ferma les yeux.

- De la cire.
- Quelle couleur ?
- Noire.

Antoine releva la tête.

- Vous êtes certaine ?
- Oui.

— Beaucoup ?

— Un petit morceau collé près d'une couture.

— Vous lui avez fait remarquer ?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il avait bricolé quelque chose dans son atelier.

Antoine pensa au sceau P.M. sous la cire de la bouteille.

— Votre mari utilise de la cire dans son travail ?

— Pour des maquettes, parfois. Mais pas habituellement ce genre-là.

— Il possède un sceau ?

— Pas que je sache.

— Un outil de gravure ?

Sophie réfléchit.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour le métal, les plaques, les maquettes.

Antoine referma son carnet.

— Sophie, connaissez-vous Philippe Darbellay ?

— Depuis longtemps.

— Marc le voit encore ?

— Oui.

— Souvent ?

— Pas vraiment.

— Ces dernières semaines ?

Elle hésita.

— Deux fois, je crois.

— Où ?

— Une fois chez nous.

— Et l'autre ?

— Je ne sais pas. Marc a simplement dit qu'il devait voir Philippe.

— Il vous a dit pourquoi ?

— Une vieille affaire.

— Marianne ?

Sophie baissa les yeux.

— Je pense.

Antoine attendit.

— Marc ne prononçait presque jamais son nom avant ce mois-ci.

— Et ensuite ?

— Il a commencé à en parler souvent.

— Comment ?

— Il disait qu'Étienne devenait dangereux.

Cette fois, Antoine resta parfaitement immobile.

— Ce sont ses mots ?

— Oui.

— « Étienne devient dangereux. »

— Oui.

— Quand ?

— La semaine dernière.

— Pourquoi dangereux ?

— Je lui ai demandé.

— Et ?

— Il m'a répondu : « Parce qu'un homme qui veut soulager sa conscience finit toujours par charger celle des autres. »

Antoine écrivit la phrase exactement.

Lorsqu'il sortit, Carrel l'attendait dans le couloir.

— Vous avez une tête qui ne me plaît pas.

— C'est ma tête habituelle.

— Non. Celle-là signifie que vous venez d'apprendre quelque chose.

Antoine lui résuma l'audition.

Carrel souffla.

— Cire noire. Enveloppe. Outil de gravure. Question sur les verres.

— Oui.

— Vous voulez arrêter Marc ?

— Pas encore.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons des comportements, pas une preuve de meurtre.

— Et le poison ?

— Nous ne savons pas encore qui l'a pris.

Carrel consulta ses notes.

— Le laboratoire va analyser sa veste.

— Bien.

— Et la cuillère.

— Bien.

— Vous attendez quoi de plus ?

Antoine regarda la porte derrière laquelle Marc attendait.

— Qu'il continue à expliquer.

Un agent arriva du jardin.

— Commissaire, on a trouvé ceci près de la terrasse.

Il tendit une pochette transparente.

À l'intérieur se trouvait un carton plié.

Anne le reconnut.

— C'est un ancien plan de table.

— Du dîner ? demanda Antoine.

— Oui. Papa en avait fait plusieurs.

Antoine mit des gants et ouvrit le carton.

Les noms étaient disposés autour de la table.

Sur cette version, Marc Besse avait d'abord été écrit à côté d'Étienne.

Puis barré.

Son nom avait été déplacé en face.

Au verso, quelques mots de la main d'Étienne :

Après le verre, lui demander qui conduisait.

Antoine relut la phrase.

Carrel s'approcha.

— « Lui », c'est Marc ?

— Probablement.

— Le verre ?

— Peut-être la vieille bouteille.

— Et « qui conduisait » ?

Antoine pensa à la Volvo de Philippe aperçue vingt-cinq ans plus tôt.

Michel avait dit que Philippe n'était probablement pas au volant.

Luc semblait connaître la réponse.

Et maintenant Étienne avait prévu de poser exactement cette question à Marc.

— Étienne voulait le confronter pendant le repas.

— Il n'en a pas eu le temps.

Antoine retourna le carton.

Le nom de Marc avait été barré avec force.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Dans les buissons sous la fenêtre du petit salon.

— Quelqu'un l'a jeté.

— Oui.

— Aujourd'hui ?

— Le papier est sec. Probablement avant la pluie de cette nuit.

Antoine regarda la fenêtre.

Marc avait passé une partie de la veille dans ce salon.

Carrel comprit son regard.

— Encore lui.

— Encore une direction qui mène vers lui.

— Ça commence à devenir une autoroute.

Antoine sourit à peine.

— Justement.

Il glissa le carton dans une pochette.

— Lorsque trop de panneaux indiquent le même chemin, je commence à regarder qui les a installés.

Ils interrogèrent Marc peu avant minuit.

Il s'assit face à Antoine sans attendre qu'on l'y invite.

— Sophie vous a parlé.

Ce n'était pas une question.

Antoine se souvint des mots d'Élise.

Ceux qui expliquent avant qu'on leur demande.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Marc haussa les épaules.

— Parce qu'elle croit que je lui en veux.

— Est-ce le cas ?

— Elle raconte des détails sans importance.

— Comme lesquels ?

— Ma veste. Une promenade. Probablement la cire.

Antoine ne réagit pas.

Marc comprit trop tard.

— Elle vous a donc parlé de la cire.

— Je ne l'avais pas encore dit.

Marc resta silencieux.

Carrel baissa les yeux vers son carnet pour cacher sa réaction.

Antoine poursuivit :

— Vous voulez m'expliquer la cire ?

— Je travaille avec mes mains.

— Vous utilisez de la cire noire ?

— Parfois.

— Pour quoi ?

— Des maquettes. Des moulages.

— Et un outil de gravure ?

— Bien sûr.

— Vous avez demandé à Sophie si Étienne utilisait encore ses vieux verres.

Marc hésita à peine.

— Une conversation sans importance.

— Pourquoi poser la question ?

— Parce qu'on parlait du dîner.

— Vous saviez qu'Étienne prenait pour lui les objets abîmés de ses invités ?

Marc regarda Antoine.

Une seconde.

Puis deux.

— Comme beaucoup de gens polis.

— Je ne vous demande pas si c'est poli.

Marc se pencha en arrière.

— Oui. Je le savais.

— Depuis longtemps ?

— Oui.

Antoine nota.

— Vous êtes allé marcher hier matin.

— Oui.

— Où ?

— Dans les environs.

— Près de la remise 470 ?

Marc fixa Antoine.

— Non.

— Vous êtes certain ?

— Oui.

— Votre veste sentait la fumée.

— J'ai croisé quelqu'un qui brûlait des branches.

— Où ?

Marc répondit immédiatement :

— Près du vieux chemin.

Antoine leva les yeux.

Marc comprit.

Le vieux chemin menait à la remise.

— Vous venez de me dire que vous n'étiez pas près de la remise.

— Le vieux chemin est long.

— Oui.

Marc serra la mâchoire.

Antoine posa devant lui une copie du vieux plan de table.

Il montra la phrase écrite au dos.

Après le verre, lui demander qui conduisait.

Pour la première fois, Marc resta longtemps sans parler.

— Qui conduisait ? demanda Antoine.

Marc regarda la phrase.

— Je ne sais pas.

— La Volvo de Philippe.

— Je ne me souviens plus.

— Vous étiez là.

— Il y a vingt-cinq ans.

— Étienne pensait que vous vous souveniez.

— Étienne pensait beaucoup de choses.

— Assez pour mourir avant de pouvoir me les raconter.

Marc releva les yeux.

— Vous m'accusez ?

— Non.

Antoine récupéra la feuille.

— Je vous pose la question qu'Étienne n'a pas eu le temps de poser.

Marc eut un léger sourire.

— Alors vous avez votre réponse.

— Non.

— Laquelle vouliez-vous ?

Antoine referma le dossier.

— La vraie.

Marc ne répondit plus.

Lorsqu'Antoine quitta la pièce, il était près d'une heure du matin.

Carrel le suivit.

— Vous pensez qu'il ment.

— Oui.

— Sur le conducteur ?

— Oui.

— Sur la cire ?

— Probablement.

— Sur la promenade ?

— Certainement.

— Et sur le meurtre ?

Antoine regarda par la fenêtre.

Dans l'obscurité, les vignes descendaient jusqu'aux lumières de la plaine.

— Je ne sais pas encore.

— Vous avez beaucoup de patience.

— Non.

Il prit son téléphone.

Un message d'Élise l'attendait.

Le fromage ne compte toujours pas comme un repas.

Antoine sourit.

Puis son regard se posa sur la dernière phrase d'Étienne :

Après le verre, lui demander qui conduisait.

Il ouvrit son carnet.

Sous la question écrite plus tôt :

Qui explique avant qu'on lui demande ?

Il ajouta :

Et qui prépare les réponses avant même que les questions existent ?

Au loin, les premières lumières d'un véhicule technique remontaient la route.

Au matin, la police irait à la remise 470.

Et Antoine avait la sensation que certains, dans cette maison, redoutaient davantage ce qu'ils allaient trouver derrière le mur que l'homme qui venait de mourir devant eux.

CHAPITRE 16

Le téléphone noir

À six heures trente, personne n'avait vraiment dormi.

La maison était silencieuse, mais pas calme.

Dans la cuisine, du café avait été préparé pour tout le monde. Certains en buvaient sans parler. D'autres restaient debout, comme si s'asseoir revenait déjà à accepter une place dans l'histoire.

Antoine Fournier, lui, était dans le bureau d'Étienne.

Le téléphone noir reposait sur une table, relié à l'ordinateur d'un spécialiste.

— On a récupéré une partie des messages supprimés, annonça le technicien.

— Et les appels ?

— Très peu. L'appareil servait surtout à recevoir.

— Depuis quand ?

— Plusieurs semaines.

— Un seul expéditeur ?

— Non. Mais un numéro revient souvent.

Il lui montra une série de communications.

Toujours le même numéro prépayé.

Carrel s'approcha.

— On peut l'identifier ?

— Pas directement.

— Une borne ?

— Plusieurs. Sion, Sierre, environs. Rien d'assez précis.

Antoine regarda l'historique.

Un nom apparaissait dans les notes d'Étienne.

Bernard Clerc.

— Ce numéro lui appartenait ?

Le technicien secoua la tête.

— Pas officiellement.

— Mais Étienne le pensait.

— Apparemment.

Antoine demanda :

— Le téléphone noir avait-il été acheté par Étienne ?

— Non.

— Alors par qui ?

— On cherche encore.

Le technicien fit défiler l'écran.

— Il y a aussi plusieurs photos.

Une image apparut.

Une photographie ancienne, en noir et blanc.

Le même groupe au refuge.

Puis une seconde.

Cette fois, un négatif photographique avait été posé devant une lampe.

Sur le bord droit, on distinguait nettement une voiture.

Une Volvo.

Et près d'elle, plusieurs silhouettes.

Antoine se pencha.

— Agrandissez.

Le technicien obéit.

Un homme se trouvait près de la portière conducteur.

Le visage restait flou.

Mais la voiture appartenait bien à Philippe Darbellay.

Carrel murmura :

— C'est peut-être ce fameux conducteur.

— Peut-être.

Antoine regarda la date d'envoi.

Trois jours auparavant.

— Envoyé par le même numéro ?

— Oui.

— Donc quelqu'un avait récemment la photographie complète.

— Exactement.

Antoine pensa immédiatement à Bernard Clerc.

Isabelle avait dit qu'il lui avait remis le négatif.

Luc avait reconnu l'avoir vu.

Marc savait qu'il existait.

Et Étienne avait prévu de demander à Marc qui conduisait.

Tout revenait sans cesse vers la même photographie.

Isabelle fut appelée la première.

Elle entra avec son carnet bleu serré contre elle.

— Vous connaissez Bernard Clerc depuis longtemps ? demanda Antoine.

— Depuis l'enquête.

— Vous le voyiez encore ?

— Rarement.

— Pourquoi vous donner le négatif il y a quatre ans ?

Isabelle prit le temps de répondre.

— Il disait qu'il avait fait quelque chose dont il n'était pas fier.

— Le rapport ?

— Oui.

— Il l'avait rédigé ?

— Une partie.

— Et ensuite ?

— Il avait accepté qu'on le modifie.

Antoine releva la tête.

— Par qui ?

— Roland Métral.

— Il vous l'a dit clairement ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas être venu plus tôt à la police ?

Isabelle eut un sourire amer.

— Bernard disait qu'il ne savait plus à qui faire confiance.

— Et vous ?

— Je pensais surtout qu'il avait peur.

— De Métral ?

— Oui.

— De quelqu'un d'autre ?

Elle hésita.

— De Luc.

Antoine ne bougea pas.

— Pourquoi Luc ?

— Parce que Bernard lui avait demandé de l'argent.

— Pour quoi ?

— Pour garder le silence.

Carrel releva immédiatement les yeux.

— Un chantage ?

— Oui.

— Combien ?

— Je ne sais pas exactement.

Antoine demanda :

— Bernard vous l'a dit ?

— Non. Luc.

— Quand ?

— Il y a plusieurs mois.

— Pourquoi vous l'avouer ?

— Parce que j'avais trouvé le négatif.

— Bernard lui avait donc déjà parlé de cette preuve.

— Oui.

— Et Luc savait qu'elle existait.

— Oui.

Antoine nota.

— Que possédait Bernard d'autre ?

— Une copie de la première déposition de Michel.

— Celle où il parlait de deux voitures.

— Oui.

— Et ?

Isabelle réfléchit.

— Peut-être un négatif supplémentaire.

— Pourquoi « peut-être » ?

— Parce qu'il disait toujours : « J'ai gardé ce qu'il fallait garder. »

— C'était son expression ?

— Oui.

Antoine se leva.

— Il faut lui parler aujourd'hui.

Isabelle pâlit.

— Vous ne savez pas ?

— Quoi ?

— Bernard est malade.

— Depuis quand ?

— Son cœur. Depuis plusieurs années.

— Où habite-t-il ?

Elle lui donna l'adresse.

Antoine se tourna vers Carrel.

— Faites envoyer quelqu'un.

Luc entra quelques minutes plus tard.

Antoine posa le fragment de couverture bleue devant lui.

— Toujours aucune idée ?

— Non.

— Bernard Clerc vous demandait de l'argent.

Luc resta silencieux.

— Isabelle nous l'a dit.

Luc ferma les yeux.

— Oui.

— Depuis combien de temps ?

— Deux ans.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il avait gardé une copie du rapport original.

— Et le négatif.

— Oui.

— Combien lui avez-vous donné ?

Luc hésita.

— Cinq mille francs.

— Une fois ?

— Oui.

— Il en voulait davantage ?

— Vingt mille.

— Pourquoi avoir payé les cinq premiers ?

— Pour qu'il me laisse tranquille.

— Il vous accusait de quoi ?

— D'avoir aidé à fermer la remise.

— Ce qui est vrai.

— Oui.

— Alors pourquoi payer pour cacher quelque chose que vous venez de reconnaître ?

Luc serra les mains.

— Parce qu'à l'époque, personne ne savait que Marianne était derrière ce mur.

Antoine le regarda.

— Vous, si.

Luc ne répondit pas.

— Vous saviez qu'elle pouvait être là.

— Je savais seulement ce qu'Étienne m'avait dit.

— Qu'elle était morte dans le bâtiment.

— Oui.

— Et vous avez tout de même aidé à condamner l'accès.

Luc baissa les yeux.

— Oui.

— Bernard possédait-il une preuve de votre présence ?

— Une photo.

— Laquelle ?

Luc leva la tête.

— Marc avait pris des photos près du refuge et plus tard près de l'ancien chemin.

— Marc ?

— Oui.

— Donc la photographie du véhicule pouvait venir de lui.

— Probablement.

Antoine pensa à la caméra de Marc.

Au mètre pliant.

Au plan.

— Marc vous a parlé récemment de Bernard ?

Luc hésita.

— Oui.

— Quand ?

— Il y a une semaine.

— Que voulait-il savoir ?

— Si Bernard avait encore le négatif.

— Vous avez répondu ?

— Que je pensais que oui.

— Et vous lui avez dit qu'Isabelle l'avait vu.

Luc ferma les yeux.

— Oui.

Antoine resta silencieux quelques secondes.

— Vous avez aussi dit à Marc que Bernard était malade ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. On parlait de lui.

— Vous lui avez donné son adresse ?

Luc releva brusquement les yeux.

— Non.

Antoine ne commenta pas.

Carrel entra alors dans la pièce.

Son visage suffisait.

— Quoi ? demanda Antoine.

— La patrouille est chez Bernard.

— Et ?

— Il est inconscient.

Isabelle, dans le couloir, entendit la phrase.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Carrel répondit :

— Ils ont trouvé une bouteille de fendant ouverte, plusieurs médicaments au sol et Bernard sur un fauteuil.

Sophie s'approcha.

— Il respire ?

— Oui. L'ambulance est sur place.

Antoine regarda Luc.

— Vous saviez qu'il était seul ?

Luc pâlit.

— Oui.

— Qui d'autre le savait ?

— Marc.

Le silence changea immédiatement.

Antoine se leva.

— Personne ne quitte la maison.

— Encore ? protesta Luc.

— Cette fois, un second homme lié à cette affaire vient d'être retrouvé entre la vie et la mort.

Une heure plus tard, les premières informations arrivèrent.

Bernard était vivant.

Son état restait grave.

Le laboratoire de l'hôpital recherchait une intoxication.

Antoine se rendit dans la salle à manger où les invités attendaient.

— Bernard Clerc a été hospitalisé.

Isabelle se rassit lentement.

Hélène demanda :

— Empoisonné ?

— Nous ne savons pas encore.

Sophie intervint :

— Quels symptômes ?

— Troubles du rythme, perte de connaissance.

Elle regarda Antoine.

— Comme Étienne ?

— Peut-être.

Marc se leva.

— Vous allez encore regarder vers moi.

Antoine ne répondit pas.

— Je n'étais pas chez Bernard.

— Je n'ai pas dit que vous y étiez.

— Je suis resté ici toute la nuit.

— Oui.

— Alors ?

Antoine le regarda.

— Alors pourquoi vous défendez-vous d'un déplacement que personne ne vous reproche encore ?

Marc serra la mâchoire.

Sophie détourna les yeux.

Antoine reprit :

— Bernard possédait une photographie ancienne et une copie d'une première déposition de Michel. Il avait également parlé avec plusieurs personnes ici.

Nathalie demanda :

— Quelqu'un a essayé de le faire taire ?

— C'est une possibilité.

— Comme Étienne.

— Peut-être.

Marc intervint :

— Ou Bernard a simplement pris trop de médicaments.

Antoine se tourna lentement vers lui.

— Vous connaissiez son traitement ?

Marc resta silencieux.

— Non.

— Pourtant vous venez d'évoquer ses médicaments.

— Carrel a dit qu'ils avaient été retrouvés au sol.

Carrel secoua la tête.

— Pas devant vous.

Marc pâlit légèrement.

— J'ai dû l'entendre dans le couloir.

Antoine ne répondit pas.

Il nota simplement quelque chose.

Dans l'après-midi, le technicien revint.

— Commissaire, on a retrouvé l'origine d'une des photos envoyées au téléphone noir.

— Oui ?

— Elle a été prise avec un appareil numérique très ancien. Le fichier porte encore une partie de ses métadonnées.

— Quoi ?

— Un code d'appareil.

Il lui montra.

Antoine ne comprit rien.

Le technicien sourit.

— Ça correspond à une série professionnelle du début des années 2000.

— Et ?

— Marc Besse utilisait exactement ce modèle.

Carrel regarda Antoine.

— Vous êtes certain ?

— Une photo publiée dans une revue d'architecture de l'époque le montre avec cet appareil.

Antoine resta prudent.

— Cela ne prouve pas qu'il a pris cette image.

— Non.

— Mais ?

— Le fichier n'est pas une copie récente. Il vient vraisemblablement de l'appareil d'origine.

Antoine regarda de nouveau le négatif.

Marc avait donc probablement pris la photographie montrant la Volvo.

Il savait qui conduisait.

Et Étienne le savait.

En fin d'après-midi, un agent retrouva Luc dans le couloir.

— Commissaire, venez voir.

Sous une console, près du vestiaire, un téléphone portable ancien avait été découvert.

Pas le téléphone noir.

Un autre.

Petit.

Abîmé.

Éteint.

Luc pâlit immédiatement.

— Je ne l'ai jamais vu.

Antoine mit des gants.

Sous la coque, un autocollant portait des initiales.

B.C.

Bernard Clerc.

Isabelle murmura :

— C'est son téléphone.

— Vous êtes certaine ?

— Je l'ai vu chez lui.

Antoine regarda Luc.

— Comment le téléphone de Bernard arrive-t-il dans cette maison ?

Luc secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Vous étiez récemment chez lui ?

— Oui.

— Quand ?

— Il y a dix jours.

— Pour l'argent.

Luc baissa les yeux.

— Oui.

— Vous avez pris son téléphone ?

— Non.

Marc était apparu au bout du couloir.

Il regarda l'appareil.

Une seconde seulement.

Puis détourna les yeux.

Antoine le remarqua.

— Vous le reconnaissez ?

— Non.

— Même réponse que Luc.

— C'est pratique, non ?

Antoine fit placer l'appareil sous scellés.

— Nous verrons.

La nuit approchait lorsque Bernard reprit brièvement connaissance à l'hôpital.

Il ne pouvait pas encore être interrogé.

Mais il avait prononcé deux mots avant d'être rendormi.

Carrel les écrivit sur une feuille.

Le négatif.

Puis :

Marc.

Antoine relut.

— Il a dit autre chose ?

— Non.

— Il accusait Marc ?

— Impossible à savoir.

— Il pouvait aussi vouloir dire que Marc avait pris la photo.

— Oui.

Antoine regarda le téléphone de Bernard.

Le négatif.

Marc.

Deux mots.

Deux possibilités.

Carrel demanda :

— Ça suffit pour l'arrêter ?

— Non.

— Même avec tout le reste ?

— Pas encore.

Carrel soupira.

— Vous voulez quoi de plus ?

Antoine regarda les portes de la maison.

— Comprendre ce que Marc essaie de nous faire croire.

Il retourna dans le bureau d'Étienne.

Le téléphone noir avait livré un dernier message supprimé.

Daté de la veille du dîner.

BERNARD N'AURAIT JAMAIS DÛ DONNER LE NÉGATIF À ISABELLE.

Antoine resta immobile.

Cette information était connue de très peu de personnes.

Bernard.

Isabelle.

Luc.

Et, par Luc...

Marc.

Il prit son carnet.

Sous le nom de Marc, il écrivit :

Il savait pour le négatif.

Puis :

Il savait pour Bernard.

Puis :

Il savait pour la Volvo.

Carrel entra.

— Encore quelque chose ?

— Oui.

— Mauvais ?

Antoine referma son carnet.

— Intéressant.

— C'est votre mot quand ça devient mauvais.

— Probablement.

Au même instant, le téléphone noir vibra dans sa pochette.

Un nouveau message venait d'arriver.

VOUS CHERCHEZ LE MAUVAIS TÉLÉPHONE.

Carrel regarda Antoine.

— Ça veut dire quoi ?

Antoine observa la pièce.

Le bureau.

Le secrétaire.

Les cartes au mur.

Les tiroirs.

Puis il leva lentement les yeux vers la grande carte du Valais accrochée derrière le fauteuil d'Étienne.

— Ça veut dire qu'il y en a un autre.

Il s'approcha.

Derrière la carte, quelque chose émettait une minuscule lumière verte.

Antoine appela le technicien.

Personne ne toucha au mur.

Quelques minutes plus tard, la carte fut décrochée.

Un petit boîtier noir était fixé derrière.

À l'intérieur, un second téléphone.

Allumé.

Actif.

Et sa caméra filmait la pièce.

Carrel resta silencieux.

Antoine, lui, regarda l'objectif.

Depuis combien de temps quelqu'un observait-il le bureau d'Étienne ?

Et surtout...

qui venait de regarder la police découvrir son téléphone ?

CHAPITRE 17

Treize récits

À vingt et une heures trente-cinq, Nathalie Roch entra dans la cuisine.

Antoine Fournier referma la porte sans la verrouiller.

La journaliste posa son ordinateur sur la table, mais ne l'ouvrit pas.

— Vous voulez également un avocat ? demanda Antoine.

— Non.

— Vous pouvez changer d'avis à tout moment.

— Je le sais.

Elle regarda le vieux stylo-plume du commissaire.

— Vous écrivez tout à la main ?

— Ce que je veux relire autrement que sur un écran.

— Cela ralentit.

— C'est parfois utile.

Nathalie s'assit.

— Vous pensez que je vais parler trop vite ?

— Je pense que vous avez l'habitude de transformer des faits en récit.

— C'est mon métier.

— Justement.

Antoine ouvrit son carnet.

— Ce soir, je ne veux pas encore le récit.

— Seulement les faits.

— Ce que vous avez vu, entendu ou reçu directement.

— Comme à table.

— Oui.

Nathalie croisa les mains.

— Très bien.

— Quand avez-vous appris l'existence du téléphone secret d'Étienne ?

Elle ne s'attendait pas à cette première question.

— Il y a environ un mois.

— Par qui ?

— Étienne.

— Comment ?

— Il m'a appelée depuis ce numéro.

— Sur votre téléphone personnel ?

— Oui.

— Avez-vous enregistré le numéro ?

— Sous les initiales M. R.

— Marianne Rappaz ?

— Oui.

Antoine nota.

— Pourquoi ne pas l'avoir enregistré sous le nom d'Étienne ?

— Il m'avait demandé de rester discrète.

— Que voulait-il ?

— Les copies de mes anciens articles sur la disparition. Les notes non publiées. Les noms des personnes qui avaient tenté d'influencer mon premier papier.

— Les avez-vous envoyés ?

— Une partie.

— Par message ?

— Par courrier électronique, à une adresse qu'il m'avait donnée.

— Pas sur le téléphone secret.

— Non. Il disait ne pas vouloir y conserver de documents.

— Pourtant Isabelle lui a écrit au sujet du négatif.

— Je ne le savais pas.

— Étienne vous a-t-il parlé de Bernard Clerc ?

Nathalie réfléchit.

— Il m'a demandé s'il était encore vivant.

— Quand ?

— Lors de notre premier appel.

— Pourquoi ?

— Je pensais qu'il voulait reprendre contact avec lui.

— Vous avez donné l'adresse de Bernard ?

— Non. Je ne la connaissais pas.

— Son numéro ?

— Non.

— Saviez-vous qu'il avait conservé des documents ?

— Je le soupçonnais.

— Pourquoi ?

Nathalie regarda le mur.

— Lorsqu'un rapport est réécrit, quelqu'un conserve presque toujours une première version.

— Bernard avait-il réécrit le rapport ?

— Il l'avait signé. Je ne savais pas s'il en était l'auteur.

— Vous lui aviez parlé à l'époque ?

— Une seule fois.

— Que vous avait-il dit ?

— Que Michel Aymon était un témoin fragile.

— Fragile à cause de l'alcool ?

— Oui.

— Et vous avez repris cette idée dans votre article.

Nathalie acquiesça.

— J'ai écrit qu'un témoin ayant consommé de l'alcool affirmait avoir vu Marianne après l'heure retenue.

— Sans donner son nom.

— Non.

— Mais suffisamment pour que les gens du village comprennent.

Nathalie baissa les yeux.

— Oui.

— Pourquoi cette formulation ?

— Roland Métral m'avait expliqué que l'homme avait changé plusieurs fois de version.

— Était-ce vrai ?

— Je ne l'ai pas vérifié.

— Vous aviez parlé à Michel.

— Oui.

— Sa version avait-elle changé ?

— Non.

Antoine laissa un silence.

Nathalie le supporta quelques secondes.

— J'étais jeune, dit-elle enfin. C'était mon premier grand article.

— Cela explique.

— Mais cela n'excuse pas.

— Non.

Elle acquiesça.

— J'ai donné plus de poids au responsable de l'enquête qu'à l'homme qui avait regardé sa montre.

— Pourquoi ?

— Parce que Métral avait un uniforme, un bureau et une certitude. Michel avait bu deux ballons de blanc et parlait trop précisément.

Antoine écrivit la phrase.

— Aujourd'hui, qui vous paraît le plus crédible ?

- Michel.
- Depuis quand ?
- Depuis longtemps.
- Avez-vous corrigé publiquement votre article ?
- Non.
- Pourquoi ?

Nathalie se redressa.

- Parce qu'une journaliste ne publie pas une correction vingt-cinq ans plus tard sans faits nouveaux.
- Vous en aviez.
- Des soupçons.
- La photographie complète ?
- Je ne l'ai vue qu'ici.
- La copie de la déposition ?
- Je savais qu'Isabelle possédait quelque chose, pas quoi.
- Le négatif ?
- Je l'ignorais.

Antoine observa son visage.

- Vous êtes certaine ?
- Oui.
- Le message envoyé à Isabelle mentionne précisément le négatif.
- Je sais.
- Qui, selon vous, pouvait connaître son existence ?
- Bernard. Isabelle. Étienne. Luc.
- Marc ?
- Maintenant, nous savons que Luc lui en avait parlé.
- Philippe Darbellay ?
- Peut-être.
- Roland Métral ?
- Probablement.
- Vous ?
- Non.

La réponse était nette.

- Étienne vous avait-il demandé de venir avec votre ordinateur ?
- Oui.
- Pourquoi ?

— Il voulait que je compare les articles publiés avec mes anciennes notes.

— Il savait donc que vous conserveriez des copies numériques.

— Oui.

— La personne qui a pris le carnet pouvait également le savoir.

— Oui.

Antoine regarda l'ordinateur.

— Avez-vous remarqué quelqu'un qui s'intéressait particulièrement à vos sauvegardes ?

Nathalie réfléchit.

— Marc.

— Quand ?

— Après que j'ai envoyé les photographies sur mon adresse sécurisée.

— Qu'a-t-il demandé ?

— Si une adresse électronique pouvait vraiment être protégée.

— Autre chose ?

— Il a regardé la marque de mon ordinateur.

— Pourquoi cela vous a-t-il frappée ?

— Il avait le même modèle dans son ancien bureau.

— Pouvait-il connaître votre mot de passe ?

— Non.

— Votre adresse ?

— Probablement. Elle figure sur mes articles.

— Et Luc ?

— Il m'a demandé si j'avais photographié le dos des images.

Antoine cessa d'écrire.

— Quand ?

— Après la disparition du carnet.

— Devant les autres ?

— Non. Dans le couloir.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Je pensais qu'il voulait savoir si les initiales avaient été sauvegardées.

— Quels mots a-t-il utilisés ?

Nathalie ferma les yeux.

— « Tu as aussi pris ce qu'il y avait derrière ? »

— Vous avez répondu ?

— Que j'avais seulement photographié le devant.

— Sa réaction ?

— Il a dit : « Tant mieux. »

Antoine écrivit lentement.

— Tant mieux.

— Oui.

— Pourtant, les initiales au dos reliaient son nom à Étienne et Marc.

— Oui.

— Il avait donc une raison de se réjouir qu'elles ne soient pas copiées.

— Oui.

— Pourquoi protéger Luc maintenant ?

— Je ne le protège pas.

— Vous avez attendu que je vous pose la question.

Nathalie regarda le commissaire.

— J'ai passé ma vie à demander aux gens pourquoi ils n'avaient pas parlé plus tôt. Ce soir, je découvre que la réponse est rarement noble.

— Quelle est la vôtre ?

— Je voulais d'abord savoir si Luc avait volé le carnet.

— Et si vous l'aviez su ?

— J'aurais parlé.

— Vous venez de décider seule du moment où une information devenait assez importante pour la police.

Elle eut un sourire sans joie.

— Voilà qui me rapproche d'Étienne.

— Un peu.

Nathalie baissa les yeux.

— Je vais vous donner tout ce que j'ai.

— Y compris les notes que vous n'avez jamais publiées.

— Oui.

— Pourquoi maintenant ?

Elle regarda la porte.

— Parce que Michel avait raison. Nous avons déjà perdu assez de temps à choisir la version qui dérangeait le moins de monde.

Antoine ferma son carnet.

— Une dernière question. Qui conduisait la voiture visible sur la photographie du refuge ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez une hypothèse.

— Marc.

— Parce que le véhicule portait le logo de son atelier.

— Oui.

— Était-il seul ?

— Je ne sais pas.

— Étienne a écrit : « Après le verre, lui demander qui conduisait. »

Nathalie réfléchit.

— Peut-être qu'il ne voulait pas savoir qui conduisait la voiture.

— Quoi d'autre ?

— Qui dirigeait les autres.

Antoine ne nota pas immédiatement.

— Expliquez.

— Depuis hier, nous parlons de voitures, de routes et de personnes qui suivent Marianne.

Elle se pencha légèrement.

— Mais quelqu'un dirigeait aussi les décisions. Qui devait se taire. Quel rapport devait être écrit. Quel bâtiment devait être fermé. Qui devait protéger quelle famille.

— Philippe Darbellay ?

— Ou quelqu'un au-dessus de lui.

— François Vernay.

— Peut-être.

— Et Marc ?

— Marc conduisait peut-être la voiture.

Nathalie regarda le commissaire.

— Mais je ne suis pas certaine qu'il conduisait l'histoire.

À vingt-deux heures quatre, Michel inscrivit l'heure de sortie de Nathalie.

Antoine appela ensuite Madeleine Vaucher.

L'ancienne tenancière entra dans la cuisine avec précaution.

Elle regarda la chaise laissée libre.

— Je dois m'asseoir là ?

— Où vous vous sentez le mieux.

Elle choisit la chaise la plus proche de la porte.

— Vous voulez de l'eau ?

— Non.

— Vous avez entendu l'entretien précédent ?

— Seulement des voix.

— Les mots ?

— Non.

Antoine ouvrit son carnet.

— Étienne est entré dans votre café à sept heures dix-huit.

— Oui.

— Comment connaissez-vous l'heure ?

— L'horloge derrière le comptoir.

— Vous l'aviez regardée ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Madeleine serra ses mains.

— Parce que Marianne venait de partir avec ma voiture.

— Et que vous aviez peur.

— Oui.

— D'Étienne ?

— Je ne savais pas encore.

— De qui ?

— D'un homme qui attendait dehors.

Antoine releva la tête.

— Dans la voiture grise ?

— Oui.

— Vous avez dit ne pas avoir vu le conducteur.

— Je n'ai pas vu son visage.

— Mais ?

Madeleine hésita.

— J'ai reconnu la voiture.

— À qui appartenait-elle ?

— Philippe Darbellay.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit devant les autres ?

— Parce que Philippe n'est pas ici.

— Ce n'est pas une raison.

— Je sais.

— Alors pourquoi ?

Madeleine regarda la porte.

— Paul travaille encore avec lui.

— Étienne également.

— Oui.

— Vous vouliez protéger Paul ?

— Je ne voulais pas que la cave tombe avec tout le reste.

— La cave appartient-elle en partie à Philippe ?

— Pas officiellement.

— Officieusement ?

Madeleine secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Vous pensez qu'il contrôle Paul.

— Il contrôle ses dettes.

Antoine nota.

— Revenons au café. La Volvo de Philippe était stationnée où ?

— Plus bas, de l'autre côté de la route.

— Moteur allumé ?

— Oui.

— Phares ?

— Non.

— Quelqu'un est-il sorti ?

— Non.

— Avez-vous aperçu un passager ?

Madeleine ferma les yeux.

— Une forme.

— Devant ou derrière ?

— À l'avant.

— Taille ?

— Je ne sais pas.

— Homme ou femme ?

— Je pensais un homme.

— Pourquoi ?

— Les épaules.

— Vêtements ?

— Sombres.

— Étienne ?

— Il est arrivé à pied.

— Depuis quelle direction ?

— Depuis le chemin qui descend du refuge.

— Il portait la veste de Luc.

— Oui.

— Était-il essoufflé ?

- Un peu.
- En colère ?
- Surtout inquiet.
- Que vous a-t-il demandé ?
- Si Marianne était venue.
- Vous avez répondu non.
- Oui.
- Pourquoi ?
- Parce qu'elle me l'avait demandé.
- Quels mots avait-elle utilisés ?

Madeleine regarda la table.

- « S'il vient, dites que vous ne m'avez pas vue. »
- Elle parlait d'Étienne ?
- Je lui ai demandé.
- Sa réponse ?
- « Lui ou les autres. »

Antoine écrivit.

- Les autres.
- Oui.
- Qui craignait-elle ?
- Elle n'a pas donné les noms.
- Philippe se trouvait déjà dehors.
- Oui.
- Marianne l'avait-elle vu ?
- Je ne sais pas.
- La voiture était-elle présente lorsqu'elle est arrivée ?

Madeleine réfléchit longuement.

- Non.
- Vous en êtes certaine ?
- Oui.
- Elle est arrivée après.
- Peu avant Étienne.
- Étienne pouvait-il savoir que Philippe attendait ?
- Il n'a pas regardé vers la voiture.
- Peut-être parce qu'il savait déjà.

Madeleine resta silencieuse.

- Que s'est-il passé après son départ ?
 - Étienne a bu un café.
 - Combien de temps ?
 - Dix minutes environ.
 - Seul ?
 - Oui.
 - Philippe attendait toujours ?
 - La voiture est partie avant lui.
 - Direction ?
 - Vers la route du haut.
 - Vers la remise.
 - Oui.
 - Étienne est ensuite parti ?
 - À pied.
 - Vers sa maison ?
 - Il a dit cela.
 - Mais ?
 - Il est allé derrière le café.
 - Où vous gariez votre voiture.
 - Oui.
 - La voiture que Marianne avait prise n'était plus là.
 - Non.
 - Qu'a-t-il fait ?
 - Il a regardé les traces de pneus.
 - Comment le savez-vous ?
 - Je l'ai observé depuis la fenêtre de la cuisine.
 - Puis ?
 - Il est revenu devant le café et a téléphoné.
- Antoine releva la tête.
- À qui ?
 - Je ne sais pas.
 - Avez-vous entendu un nom ?
- Madeleine hésita.
- Marc.
 - Étienne a prononcé le nom de Marc ?
 - Oui.

— Les mots exacts ?

— « Marc, elle a pris la voiture. »

Antoine posa son stylo.

— Vous n'avez jamais mentionné cet appel.

— Non.

— Même aujourd'hui.

— Non.

— Pourquoi ?

Madeleine se mit à pleurer.

— Parce que chaque fois que je parle, quelqu'un semble devenir plus coupable.

— Ce n'est pas votre parole qui crée ce qu'ils ont fait.

— Mais elle peut détruire ce qu'il reste.

Antoine attendit qu'elle reprenne son souffle.

— Étienne a-t-il dit autre chose ?

— « Va directement là-bas. »

— Là-bas ?

— Je suppose la remise.

— Puis ?

— « Philippe est déjà en route. »

Le commissaire sentit les événements changer légèrement de place.

Étienne avait donc appelé Marc depuis le café.

Philippe montait déjà vers la remise.

Marianne n'avait peut-être pas été suivie par un seul homme.

Trois personnes convergeaient vers le même bâtiment.

— Marc savait donc où Marianne allait.

— Oui.

— Avant qu'Étienne arrive à la remise.

— Oui.

— Combien de temps après l'appel Étienne est-il parti ?

— Presque immédiatement.

— À pied ?

— Non.

Madeleine baissa les yeux.

— Une autre voiture est venue le chercher.

— Laquelle ?

— Celle de Marc.

— La Volvo bleu gris avec le logo de son atelier.

— Oui.

— Qui conduisait ?

Madeleine serra les doigts.

— Marc.

Antoine ne parla pas.

— Étienne est monté côté passager, poursuivit-elle.

— Seul ?

— Oui.

— Et ils sont partis vers la remise.

— Oui.

— Vous avez donc vu Marc conduire Étienne.

— Oui.

— Pourquoi la photographie du refuge montre-t-elle déjà la voiture de Marc plus tôt ?

Madeleine secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Marc était-il monté au refuge en voiture avant de redescendre ?

— Peut-être.

— Ou quelqu'un d'autre conduisait son véhicule.

Madeleine regarda le commissaire.

— Étienne voulait lui demander qui conduisait.

— Oui.

— Peut-être parce que Marc n'était pas au volant sur la photographie.

— C'est possible.

— Mais vous l'avez vu conduire plus tard.

— Oui.

Antoine nota lentement la chronologie.

— Une dernière question. La voiture de Madeleine a été retrouvée où ?

Elle eut un mouvement de surprise.

— Je croyais que vous le saviez.

— Dites-le-moi avec vos mots.

— Près du café. Le lendemain matin.

— Qui l'a ramenée ?

— Je ne sais pas.

— Les clés ?

— Sous le siège.

— Terre dans le coffre ?

— Oui.

— Avez-vous nettoyé.

— Oui.

— Pourquoi le coffre ?

Madeleine ferma les yeux.

— Parce que quelque chose de lourd y avait été posé.

— Quelque chose ou quelqu'un ?

Elle ne répondit pas.

— Avez-vous trouvé du sang ?

— Non.

— Des fibres ?

— Une couverture manquait.

— Laquelle ?

— Une vieille couverture brune que je gardais pour l'hiver.

— A-t-elle été retrouvée ?

— Non.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

— Parce que je ne voulais pas imaginer ce qu'ils avaient transporté.

Antoine referma son carnet.

— Et maintenant ?

Madeleine regarda vers les vignes invisibles.

— Maintenant, je n'arrive plus à imaginer autre chose.

À vingt-deux heures quarante, Michel Aymon entra à son tour.

Il apporta avec lui le carnet d'Anne.

— Je l'ai posé dans le salon, dit Antoine.

— J'ai recopié les heures sur une feuille.

Il la tendit.

Les horaires étaient alignés avec une précision régulière.

Début des recherches.

Coupure de courant.

Découverte de Marc.

Appel à la police.

Arrivée de la patrouille.

Arrivée d'Antoine.

Départ de l'ambulance.

Annnonce de la mort.

Découverte du téléphone noir.

Début des entretiens.

— Vous avez une montre particulière ? demanda Antoine.

Michel montra son poignet.

Une montre simple, au cadran clair.

— Elle avance de six secondes.

— Comment le savez-vous ?

— Je la compare chaque matin.

— Pourquoi ?

Michel réfléchit.

— Parce que l'heure est l'une des rares choses qui ne change pas selon la personne qui la raconte.

— Elle change pourtant si la montre avance.

— Seulement si on l'ignore.

Antoine posa la feuille devant lui.

— À l'époque, vous avez vu deux voitures.

— Oui.

— La première ?

— Sombre. Elle descendait depuis le secteur du café.

— Heure ?

— Six heures quarante-deux.

— Vous avez vu le conducteur ?

— Non.

— Passager ?

— Non.

— Deuxième voiture ?

— Volvo grise montant vers le chemin de la remise.

— Heure ?

— Sept heures cinquante et une.

— Philippe conduisait ?

Michel hésita.

— Je l'ai toujours pensé.

— Vous avez vu son visage ?

— Une partie.

— Suffisamment ?

— Non.

— Autocollant ?

— Non.

— Plaque partielle ?

— Oui.

— Correspondant au véhicule de Philippe ?

— Oui.

— Pourrait-il s'agir de la voiture de Marc ?

Michel secoua la tête.

— La Volvo de Marc avait une plaque différente.

— Même couleur ?

— Presque.

— Même modèle ?

— Non. Celle de Philippe était plus grande.

— Vous êtes certain ?

— Oui.

— Comment ?

Michel regarda Antoine.

— J'ai conduit des véhicules communaux pendant trente ans. Je reconnais une voiture par la hauteur des feux arrière, pas seulement par sa couleur.

Antoine nota.

— Bernard Clerc avait donc reçu une description précise.

— Oui.

— Et l'a supprimée.

— Oui.

— Vous lui en vouliez ?

Michel resta silencieux.

— Pendant longtemps.

— Assez pour lui faire du mal ?

— Non.

— Assez pour souhaiter qu'il vive ce que vous aviez vécu ?

Michel regarda sa montre.

— Peut-être.

La réponse était honnête.

— Mais je ne serais pas allé chez lui.

— Où étiez-vous aujourd'hui avant d'arriver chez Étienne ?

- Chez moi.
- Seul ?
- Oui.
- Quelqu'un peut le confirmer ?
- Non.
- Téléphone ?
- Il était allumé.
- Déplacements enregistrés ?
- Je ne sais pas.
- Accepterez-vous qu'on les vérifie ?
- Oui.

Antoine tourna une page.

- Lors de la coupure de courant, où étiez-vous ?
- Près de Nathalie.
- L'avez-vous entendue ?
- Oui.
- Isabelle ?
- Oui.
- Luc ?

Michel réfléchit.

- Non.
- Marc ?
- J'ai entendu une chaise bouger du côté où il se trouvait.
- Puis ?
- Des pas dans le couloir.
- Combien de personnes ?
- Deux.
- Vous en êtes certain ?
- Oui.
- Direction ?
- Une personne vers l'escalier du sous-sol. Une autre vers l'entrée.
- Qui est revenu en premier ?
- Luc.
- D'où ?
- Du couloir de l'entrée.
- Marc ?

- Nous l'avons retrouvé plus tard en bas.
- Luc dit avoir vu Marc descendre.
- C'est possible.
- Avez-vous vu Luc tenir quelque chose ?
- Non.
- Entendu une fermeture, un papier, un objet tomber ?

Michel ferma les yeux.

- Un petit claquement.
- Quel type ?
- Comme un téléphone que l'on referme.
- Un téléphone à clapet ?
- Oui.

Antoine pensa au petit téléphone noir.

- Quand ?
- Juste avant que les lumières reviennent.
- D'où venait le son ?
- Près de la porte du salon.
- Qui se trouvait là ?
- Je ne sais pas.
- Luc ?
- Il venait de revenir.
- Nathalie ?
- Près de moi.
- Hélène ?
- Plus loin.
- Madeleine ?
- Dans la cuisine.
- Claire ?
- Près de la table.
- Anne ?
- Avec son père.
- Marc ?
- Au sous-sol.

Antoine nota.

- Le téléphone secret d'Étienne n'a pas quitté le tiroir, selon les premières constatations.
- Alors c'était un autre.

— Probablement.

— Celui qui a envoyé les messages.

— Peut-être.

Michel regarda la feuille des heures.

— Vous pensez que la personne avait deux téléphones.

— Au moins.

— Étienne aussi.

— Oui.

— Dans cette maison, tout le monde semble avoir une seconde version de quelque chose.

Antoine eut un léger sourire.

— Les téléphones compris.

— Commissaire ?

— Oui.

— Bernard Clerc n'était pas un homme mauvais.

— Vous le défendez maintenant ?

— Non.

Michel regarda sa montre.

— Je veux seulement que vous sachiez qu'il avait peur de Roland Métral.

— Il vous l'a dit ?

— Pas avec ces mots.

— Avec lesquels ?

— Lorsque je lui ai demandé pourquoi ma déposition avait changé, il a répondu : « Tu ne sais pas comment ces gens-là peuvent te faire disparaître sans te tuer. »

Antoine écrivit la phrase.

— Ces gens-là.

— Oui.

— Philippe ? François ? Roland ?

— Je ne sais pas.

— Bernard Clerc acceptait-il de l'argent ?

— À l'époque, je ne le croyais pas.

— Luc affirme qu'il lui a demandé vingt mille francs pour détruire le négatif.

Michel resta silencieux.

— Cela ne vous surprend pas ?

— Un peu.

— Pourquoi seulement un peu ?

— Parce qu'un homme qui a eu peur pendant vingt-cinq ans peut finir par vouloir être payé pour sa peur.

À vingt-trois heures dix, Gabriel Perrin prit place dans la cuisine.

Il sentait légèrement la cire et le vin.

— Vous avez touché la bouteille plusieurs fois, dit Antoine.

— Oui.

— Vendredi également ?

— Non.

— Quand l'avez-vous vue pour la première fois ce week-end ?

— Samedi matin, dans la cave.

— Étienne vous l'a montrée.

— Oui.

— Seul ?

— Paul est passé quelques minutes.

— Paul a-t-il touché la bouteille ?

— Il l'a prise par le fond.

— Sans gants.

— Oui.

— Marc ?

— Il se trouvait dans l'escalier lorsque nous sommes remontés.

— A-t-il touché ?

— Pas devant moi.

— Était-il seul ?

— Sophie était plus haut.

— La bouteille portait-elle déjà la cire noire ?

— Oui.

— La perforation était-elle visible ?

— Non.

— La pression ?

— Non.

— Quand avez-vous compris qu'elle avait été ouverte ?

— Lorsque j'ai examiné la différence de niveau et la cire.

— Marc semblait-il connaître la méthode ?

— Oui.

— Davantage qu'un simple amateur de vin ?

Gabriel réfléchit.

- Il a demandé si le bouchon portait une perforation avant que je la montre.
 - Peut-il avoir vu la marque ?
 - Pas à cette distance.
 - Comment expliquer sa question ?
 - Il connaissait la technique.
 - Qui d'autre la connaissait ?
 - Paul. Moi. Beaucoup de professionnels.
 - Luc ?
 - Probablement pas.
 - Étienne ?
 - Je lui en avais parlé autrefois.
 - Sophie ?
 - Une médecin comprend le fonctionnement d'une aiguille, pas nécessairement celui d'un bouchon.
 - Nathalie ?
 - Elle avait écrit un article sur des bouteilles anciennes il y a quelques années.
 - Madeleine ?
 - Je ne pense pas.
 - Jean-Louis ?
 - Il connaît le vin, mais pas ce genre de manipulation.
- Antoine regarda Gabriel.
- Vous aviez une raison de modifier la bouteille ?
 - Non.
 - Étienne détenait-il quelque chose qui pouvait vous compromettre ?
- Gabriel sourit tristement.
- Nous avons tous quelque chose qu'une personne pourrait utiliser pour nous compromettre si elle choisissait bien les mots.
 - Dans votre cas ?
 - J'ai acheté autrefois du raisin provenant de la parcelle après la vente contestée.
 - À un prix trop bas ?
 - Au prix proposé.
 - Saviez-vous qu'il était injuste ?
 - Oui.
 - Cela suffisait-il à craindre les révélations d'Étienne ?
 - À avoir honte. Pas à le tuer.
- Antoine nota.

- Pourquoi Étienne avait-il conservé cette bouteille ?
- Il disait qu'elle n'avait jamais été ouverte après la sortie.
- Pourtant, elle avait été manipulée.
- Oui.
- Qui l'avait récupérée au refuge ?
- Étienne.
- Seul ?

Gabriel regarda le commissaire.

- C'est ce qu'il disait.
- Vous le croyiez ?
- Jusqu'à ce week-end.
- Et maintenant ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Le panier.
- Expliquez.
- La bouteille avait été apportée dans un panier en osier avec quatre emplacements.
- Oui.
- Lorsque je l'ai revue dans la cave d'Étienne, le panier n'était plus le même.

Antoine releva les yeux.

- Comment le savez-vous ?
- Une poignée avait été réparée avec du fil métallique sur l'original.
- Celui montré à table ?
- Sans réparation.
- Donc quelqu'un avait remplacé le panier.
- Oui.
- Quand l'avez-vous remarqué ?
- Samedi matin.
- Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

Gabriel baissa les yeux.

- Parce que je pensais qu'Étienne avait simplement confondu.
- Après vingt-cinq ans.
- Oui.
- Le panier original pouvait contenir autre chose.
- Peut-être.
- Des documents.

— Ou plusieurs bouteilles.

— Combien avaient été apportées au refuge ?

Gabriel hésita.

— Deux.

Antoine cessa d'écrire.

— Jusqu'ici, tout le monde a parlé d'une seule bouteille.

— Une petite arvine et un fendant.

— Où est le fendant ?

— Je ne sais pas.

— Étienne vous a-t-il demandé de ne pas le mentionner ?

— Non.

— Pourquoi ne l'avez-vous jamais fait ?

— Parce qu'il n'avait rien d'exceptionnel.

— Et la petite arvine ?

— Une vendange tardive offerte par un producteur décédé.

— Pourquoi était-elle importante pour Étienne ?

— Marianne avait tenu la bouteille sur la photographie.

Antoine regarda Gabriel.

— Laquelle des deux ?

— La petite arvine.

— Et le fendant ?

— Il se trouvait également dans le panier.

— Quelqu'un l'a donc retiré.

— Oui.

— Qui avait bu du fendant au refuge ?

Gabriel réfléchit.

— Étienne. Marc. Luc. Jean-Louis. Peut-être Marianne.

— Des verres différents ?

— Non. Les mêmes verres ont circulé.

— Des empreintes ou traces pouvaient rester.

— Après vingt-cinq ans, probablement peu.

— Mais quelqu'un pouvait vouloir faire disparaître la bouteille.

— Oui.

— Ou la conserver.

Gabriel acquiesça.

— Le fendant pouvait-il être le véritable « dernier verre » ?

— Je ne sais pas.

— Étienne a prononcé « verre » avant de mourir.

— Oui.

— Tout le monde pense au verre empoisonné.

— Ou à la vieille bouteille.

— Mais il pouvait parler d'un verre bu vingt-cinq ans plus tôt.

Gabriel resta silencieux.

— Qui avait servi le dernier verre au refuge ? demanda Antoine.

Le visage de l'ancien maître de chai changea.

— Marianne.

— À qui ?

— À Marc.

Le commissaire posa lentement son stylo.

— Vous en êtes certain ?

— Oui.

— Pourquoi vous en souvenir maintenant ?

— Parce qu'Étienne avait plaisanté. Il avait dit que Marianne servait toujours les hommes qu'elle voulait faire parler.

— Et Marc avait répondu ?

— Qu'elle devrait d'abord choisir le bon vin.

— Puis ?

— Ils se sont éloignés vers la voiture.

— Ensemble ?

— Oui.

— Étienne a dit que Marianne n'avait pas quitté la montagne seule.

— Elle est partie du refuge avec Marc.

— Dans sa voiture ?

— Je le pense.

— Mais Madeleine affirme que Marianne est arrivée seule au café.

— Alors Marc l'a peut-être laissée plus bas.

— Ou elle a quitté la voiture avant lui.

Gabriel regarda la table.

— Je n'avais jamais relié les deux moments.

— Étienne, lui, les avait peut-être reliés.

Antoine écrivit sur une page séparée :

Dernier verre au refuge : Marianne sert Marc. Ils quittent le groupe ensemble.

À vingt-trois heures cinquante, Claire et Jean-Louis demandèrent à être entendus séparément.

Antoine commença par Claire.

Elle entra avec une fatigue calme.

— Vous allez me demander ce que je savais sur la parcelle.

— Plus tard.

— Sur le carnet ?

— Plus tard également.

— Alors quoi ?

— Le déjeuner.

Claire sembla surprise.

— Nous l'avons déjà reconstitué.

— Ensemble.

— Oui.

— Maintenant, je veux votre version seule.

Elle acquiesça.

— Qui s'est levé après l'échange des verres ?

— Marc.

— Seulement Marc ?

Claire réfléchit.

— Paul aussi.

— Quand ?

— Peu après.

— Pourquoi ?

— Son téléphone avait vibré.

— Où est-il allé ?

— Dans le couloir.

— Combien de temps ?

— Deux ou trois minutes.

— Avant ou après que Marc se baisse derrière Sophie ?

— Avant.

— Paul pouvait-il atteindre le verre d'Étienne ?

— En passant derrière lui, oui.

— L'a-t-il fait ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Qui d'autre ?

— Madeleine est allée chercher du pain.

— Gabriel s'est levé pour la bouteille.

— Luc est sorti.

— Nathalie s'est penchée.

— Anne a déplacé un plat.

Antoine nota.

— Le geste de Marc n'était donc pas la seule occasion.

— Non.

— Pourquoi personne ne l'a dit lors de la reconstitution ?

Claire baissa les yeux.

— Parce que vous posiez des questions sur Marc.

— J'ai demandé qui s'était levé.

— Tout le monde pensait déjà que vous vouliez savoir qui pouvait atteindre le verre.

— Et vous avez laissé Marc devenir la seule réponse.

Claire resta silencieuse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me fait peur.

— Depuis quand ?

— Depuis vingt-cinq ans.

— Pourquoi ?

Elle regarda la porte.

— Après la disparition de Marianne, il est venu chez nous.

— Chez Jean-Louis et vous ?

— Oui.

— Motif ?

— Il voulait acheter la partie restante de la parcelle.

— Pour les Terrasses du Midi ?

— Officiellement.

— Officieusement ?

— Il disait que si nous refusions, les dettes de la famille seraient rendues publiques.

— Il vous menaçait.

— Sans prononcer une menace.

— Jean-Louis était présent ?

— Oui.

— Il a accepté ?

— Non.

— Que s'est-il passé ?

— Marc a posé une photographie sur la table.

— De quoi ?

Claire ferma les yeux.

— De l'accident de François Vernay.

— L'accident impliquant son frère ?

— Oui.

— Pourquoi cette photographie concernait-elle Jean-Louis ?

— Parce que son père apparaissait derrière le véhicule.

— Était-il impliqué ?

— Il avait aidé à déplacer la voiture avant l'arrivée de la police.

— Pour protéger la famille Vernay.

— Oui.

— Marc utilisait donc une ancienne dissimulation pour en obtenir une nouvelle.

— Oui.

— Étienne le savait ?

— Probablement.

— Marianne ?

— Elle avait découvert le paiement lié à cet accident.

— Et Jean-Louis craignait qu'elle révèle le rôle de son père.

— Oui.

— Suffisamment pour la faire taire ?

Claire releva brusquement la tête.

— Non.

— Vous avez hésité.

— Parce que je ne peux plus répondre pour lui.

Antoine nota.

— Où se trouvait Jean-Louis pendant la coupure de courant ?

— Dans la cuisine.

— Près de vous ?

— Au début.

— Ensuite ?

— Je ne sais pas.

— L'avez-vous entendu ?

— Non.

— Sa voix ?

— Après le retour de la lumière.

— Vous avez donc supposé qu'il était resté.

Claire ferma les yeux.

— Oui.

— Comme Isabelle avec Luc.

— Oui.

— Comme chacun dans cette maison.

Elle regarda le commissaire.

— Nous croyions savoir où se trouvaient les personnes que nous aimions.

— Et maintenant ?

— Maintenant, nous savons seulement où elles nous avaient dit être.

Jean-Louis entra à minuit dix-sept.

Antoine lui posa les mêmes questions.

L'ancien vigneron répondit sans détour.

— Oui, je me suis levé pendant la coupure.

— Pourquoi ?

— J'ai vu une lumière près du couloir.

— Vous l'avez suivie ?

— Oui.

— Jusqu'où ?

— La porte de la salle à manger.

— Qui avez-vous vu ?

— Paul.

Antoine leva les yeux.

— Avec quoi ?

— Son téléphone.

— La trousse médicale ?

— Non.

— Un carnet ?

— Non.

— Pourquoi Paul avait-il quitté la cuisine ?

— Il disait vouloir vérifier son père.

— Étienne se trouvait où ?

— Dans le salon.

— Paul le savait.

— Probablement.

— Avez-vous parlé à Paul ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il est remonté vers l'étage.

— Paul n'a jamais mentionné être monté.

— Je sais.

— Combien de temps est-il resté ?

— Je ne sais pas.

— L'avez-vous vu redescendre ?

— Oui.

— Avec quelque chose ?

— Une veste.

— La sienne ?

— Non.

— Celle de qui ?

Jean-Louis regarda Antoine.

— Marc.

— La veste sombre qui sentait la fumée.

— Oui.

— Que faisait-elle à l'étage ?

— Dans sa chambre, probablement.

— Paul l'a-t-il cachée ?

— Il l'a posée dans le placard près de l'entrée.

— Celui où le sac d'Isabelle a été retrouvé plus tard.

— Oui.

Antoine se pencha.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ?

— Parce qu'Étienne venait d'être empoisonné et que Paul était son fils.

— Vous l'avez protégé.

— Oui.

— Malgré ce que vous aviez reproché aux autres.

Jean-Louis accepta la phrase.

— Oui.

— Pourquoi Paul prenait-il la veste de Marc ?

— Je ne sais pas.

— L'avez-vous interrogé ?

— Plus tard.

- Sa réponse ?
- Il disait qu'elle se trouvait dans sa chambre.
- Pourquoi était-il entré dans la chambre de Marc ?
- Il cherchait le carnet.
- Pour qui ?
- Pour lui-même.
- Il vous l'a dit ?
- Oui.
- Pourquoi voulait-il le carnet ?

Jean-Louis regarda la table.

- Parce qu'une page mentionnait un paiement provenant de sa cave.
- Quel paiement ?
- Cinquante mille francs versés à une société liée à Philippe.
- Récent ?
- Il y a deux ans.
- Légal ?
- Paul disait qu'il s'agissait d'honoraires.
- Vous le croyiez ?
- Non.
- Le carnet pouvait prouver une fraude.
- Oui.
- Paul avait donc un motif pour le voler.
- Oui.
- Et peut-être pour faire taire Étienne.

Jean-Louis serra les mâchoires.

- Non.
- Pourquoi cette certitude ?
- Parce que Paul aimait son père.
- L'amour n'empêche pas toujours le meurtre.
- Non.

Jean-Louis regarda le commissaire.

- Mais Paul voulait qu'Étienne paie ses dettes. Pas qu'il meure avant.

Antoine nota.

- La veste de Marc pouvait contenir quoi ?
- Je ne sais pas.
- Le carnet ?

— Peut-être.

— Le flacon ?

— Peut-être aussi.

— Paul l'a-t-il fouillée devant vous ?

— Non.

— Où se trouve-t-elle maintenant ?

— Dans le placard, si personne ne l'a déplacée.

Antoine se leva immédiatement.

Le sergent Carrel fut appelé.

Le placard près de l'entrée fut isolé.

À l'intérieur, derrière plusieurs manteaux, se trouvait une veste sombre.

Sophie la reconnut.

— C'est celle de Marc.

L'odeur de fumée était nette.

Le spécialiste photographia le vêtement.

Dans la poche extérieure, il trouva de petits fragments de cire noire.

Dans la poche intérieure, une photographie pliée.

Elle représentait l'ancien bâtiment quatre cent soixante-dix.

Au dos, quelqu'un avait écrit :

L'accès arrière doit disparaître avant lundi.

Aucun carnet.

Aucun flacon.

Aucun négatif.

Mais, dans la doublure, près de la poche, une petite déchirure retenait un morceau de plastique transparent.

La partie arrachée d'une enveloppe photographique.

Sophie regarda la veste sous scellés.

— Marc avait le négatif.

L'avocat intervint immédiatement :

— Rien ne prouve que ce fragment provienne du carnet.

Antoine ne répondit pas.

Il regarda Paul, qui venait de revenir de l'hôpital et se tenait dans le couloir.

Son visage pâlit en voyant la veste.

— Vous êtes entré dans la chambre de Marc, dit le commissaire.

Paul regarda Jean-Louis.

— Tu lui as parlé.

— Oui.

— Pourquoi avoir déplacé la veste ?

Paul passa une main sur son visage.

— Je cherchais le carnet.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il contenait les transferts de la cave.

— Vous l'avez trouvé ?

— Non.

— Qu'avez-vous trouvé dans la veste ?

— La photographie.

— L'enveloppe transparente ?

— Oui.

— Contenait-elle le négatif ?

Paul hésita.

— Oui.

Un silence tomba.

— Où est-il ? demanda Antoine.

— Je ne sais pas.

— Vous venez de dire l'avoir trouvé.

— Il était dans la poche quand j'ai pris la veste. Lorsque je l'ai ouverte dans le placard, l'enveloppe était vide.

— Quelqu'un vous a vu monter.

— Qui ?

— Jean-Louis.

Paul regarda l'ancien vigneron.

— Tu me suivais ?

— Non. Je t'ai vu.

Antoine s'approcha.

— Avez-vous retiré le négatif avant de descendre ?

— Non.

— L'avez-vous donné à quelqu'un ?

— Non.

— Avez-vous rencontré Luc ?

Paul se figea.

— Où ?

— À l'étage.

— Oui.

— Que voulait-il ?

— La veste.

— Pourquoi ?

— Il disait qu'elle lui appartenait.

Sophie secoua la tête.

— Elle appartient à Marc.

— Luc disait qu'il lui avait prêté une veste semblable autrefois et qu'un document était resté dans la doublure.

Antoine regarda Luc.

Celui-ci se trouvait dans le salon, près de son avocat arrivé quelques minutes auparavant.

— Luc a-t-il touché l'enveloppe ? demanda le commissaire.

— Oui.

— Il l'a ouverte ?

— Il l'a prise quelques secondes.

— Puis ?

— Il me l'a rendue.

— Vide.

Paul ferma les yeux.

— Je n'ai pas vérifié tout de suite.

Antoine se tourna vers le sergent.

— Monsieur Dayer reste séparé des autres.

Luc se leva.

— Je n'ai pas le négatif.

— Vous avez touché l'enveloppe.

— Elle était déjà vide.

— Paul affirme le contraire.

— Paul ment pour se protéger.

— Peut-être.

Antoine regarda les deux hommes.

— Mais à partir de maintenant, vos versions ne se rencontreront plus avant que nous ayons vérifié chaque minute.

Le téléphone du sergent Carrel sonna.

Il s'éloigna.

Lorsqu'il revint, il tenait son carnet ouvert.

— Des nouvelles de Bernard Clerc.

Isabelle se leva.

— Il est vivant ?

— Oui.

— Conscient ?

— Pas encore.

— Le produit ?

— Les premiers symptômes évoquent également une intoxication digitalique.

Sophie pâlit.

— Comme Étienne.

— Oui.

— Le verre contenait-il du vin ?

— Du fendant.

Gabriel releva la tête.

Antoine le vit immédiatement.

— Quoi ?

L'ancien maître de chai regarda le commissaire.

— Le fendant manquant du panier.

Le silence s'étendit dans la maison.

— Vous pensez qu'il peut s'agir de la même bouteille ? demanda Nathalie.

— Je ne sais pas.

Gabriel réfléchit.

— Mais Bernard possédait peut-être le second vin du refuge.

Antoine se tourna vers Isabelle.

— Bernard vous a-t-il parlé d'une bouteille ?

— Non.

— Luc ?

L'ancien guide ne répondit pas.

Son avocat posa une main sur son bras.

— Mon client ne fera aucune déclaration supplémentaire.

Antoine regarda la veste de Marc placée sous scellés.

Les fragments de cire noire.

L'enveloppe déchirée.

La photographie du bâtiment.

Puis il regarda Paul.

Luc.

Sophie.

Nathalie.

Michel.

Madeleine.

Gabriel.

Claire.

Jean-Louis.

Hélène.

Isabelle.

Anne.

Marc, derrière la porte.

Treize personnes restaient dans la maison.

Treize récits avaient commencé.

Aucun n'était entièrement faux.

Aucun n'était entièrement vrai.

Chacun avait retiré un détail, déplacé une minute ou protégé une personne.

Antoine ouvrit son carnet à une page blanche.

Il écrivit les noms les uns sous les autres.

Puis, en face de chacun, une seule question :

Qui protégez-vous encore ?

Il regarda la pendule.

Une heure douze.

La nuit était loin d'être terminée.

Mais, pour la première fois, les mensonges ne formaient plus un mur.

Ils commençaient à montrer les endroits où il fallait frapper.

CHAPITRE 18

Le verre déplacé

À une heure dix-sept, l'un des spécialistes de la police scientifique demanda à parler à Antoine Fournier.

Le commissaire le rejoignit dans le couloir.

La salle à manger était désormais entièrement isolée. Les verres, les couverts et la carafe avaient été placés dans des récipients séparés. Sur la table, seules subsistaient les assiettes, les cartes portant les noms et les traces laissées par le repas interrompu.

— Nous avons un premier résultat, annonça le spécialiste.

— Sur le verre d'Étienne ?

— Oui.

Il montra une photographie prise avant le prélèvement.

Le verre ébréché apparaissait sous une lumière bleue.

— Nous avons détecté une substance compatible avec la préparation décrite par la docteure Besse.

— Du digitalique ?

— Le test est seulement indicatif. Le laboratoire devra confirmer. Mais la réaction est nette.

— Dans le fond du verre ?

— Très peu.

Le spécialiste agrandit une autre image.

— La concentration principale se trouve ici.

Il indiqua la paroi intérieure, juste sous l'éclat du bord.

— Sur le côté où Étienne a posé les lèvres ?

— Probablement.

— La carafe ?

— Rien au premier test.

— Son verre habituel ?

— Rien non plus.

Antoine regarda vers le salon.

Le verre portant les initiales E. M. avait été utilisé par Hélène après l'échange.

Elle avait bu plusieurs gorgées d'eau sans présenter le moindre symptôme.

— Le produit a donc été placé directement dans le verre ébréché.

— C'est l'hypothèse la plus probable.

— Avant ou après que l'eau ait été servie ?

— Difficile à dire. Mais le produit semble avoir coulé le long de la paroi sans se mélanger complètement.

— Une petite quantité déposée près du bord.

— Oui.

— Avec une aiguille ?

— Ou une pipette très fine.

Le spécialiste referma son dossier.

— Il y a autre chose.

— Le verre a-t-il été essuyé ?

— Une partie du pied porte plusieurs empreintes. La paroi extérieure a été touchée par Étienne, Hélène et probablement Claire lorsqu'elle servait.

— Et près de l'éclat ?

— Une trace partielle. Trop petite pour une identification certaine.

— À qui peut-elle appartenir ?

— Nous devons comparer.

Antoine regarda la salle à manger.

— Le verre était-il déjà ébréché depuis longtemps ?

— Non.

— Vous en êtes certain ?

— Les arêtes sont encore vives. Il n'y a presque aucune usure. L'éclat est récent.

— De quelques jours ?

— Peut-être de quelques heures.

Le commissaire resta silencieux.

Le verre n'avait donc pas seulement été choisi parce qu'il était abîmé.

Quelqu'un pouvait l'avoir abîmé volontairement.

— Avec quoi a-t-il été frappé ?

— Un objet métallique, probablement.

— Une cuillère ?

Le spécialiste regarda Antoine.

— C'est possible.

La petite cuillère différente du service se trouvait déjà sous scellés.

Elle provenait du buffet du salon.

Marc avait affirmé l'avoir trouvée sous la chaise de Sophie.

— Examinez-la en priorité, demanda Antoine.

— C'est déjà en cours.

— Et la bouteille ?

— Le prélèvement extérieur ne donne pas la même réaction que le verre.

— Pas de digitalique ?

— Pas selon le premier test.

— L'odeur reconnue par Sophie ?

— Elle peut provenir d'une autre substance végétale ou d'un produit ajouté pour modifier le vin.

— La bouteille était donc peut-être uniquement un leurre.

— C'est possible.

Antoine regarda la porte de la petite pièce.

Quelqu'un avait percé le bouchon, remplacé la cire et créé une pression à l'intérieur.

Une opération complexe.

Visible.

Inquiétante.

Pendant que tous regardaient la bouteille, une quantité minuscule de produit avait été déposée dans un simple verre d'eau.

Le meurtre avait été caché derrière un spectacle.

— Prévenez-moi dès que vous avez le résultat sur la cuillère.

— Bien.

Le commissaire retourna dans le salon.

La plupart des invités étaient encore éveillés.

Madeleine avait fermé les yeux, mais ne dormait pas.

Claire et Jean-Louis se tenaient à distance l'un de l'autre depuis leurs entretiens.

Isabelle regardait Luc, désormais installé dans une pièce séparée avec son avocat.

Paul restait debout près de la cheminée.

Sophie était assise seule.

Marc se trouvait toujours avec son propre avocat sous la surveillance du sergent Carrel.

Antoine regarda Michel.

— Quelle heure ?

Michel consulta sa montre.

— Une heure vingt-deux. Elle avance toujours de six secondes.

— Merci.

Le commissaire prit le carnet dans lequel il avait inscrit les treize noms.

En face de chacun figurait la même question :

Qui protégez-vous encore ?

Il ajouta une seconde ligne :

Qui savait que le verre serait déplacé ?

— Madame Rappaz, dit-il.

Hélène leva les yeux.

— J'ai encore besoin de vous dans la salle à manger.

— Maintenant ?

— Oui.

Sophie se leva.

— Je viens également.

Antoine la regarda.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez reçu un résultat concernant le verre.

Ce n'était pas une question.

— Oui.

— Et parce que vous voulez vérifier la manière dont Étienne a pu absorber le produit.

— Oui.

— J'ai besoin de voir.

Antoine réfléchit.

— Vous restez à distance des objets et vous ne touchez à rien.

— D'accord.

Michel demanda :

— Je viens ?

— Oui.

Claire se leva également.

— J'ai servi l'eau.

— Venez.

Le sergent retira provisoirement le ruban, puis les accompagna jusqu'au seuil de la salle à manger.

Les éléments principaux avaient été prélevés, mais les places restaient visibles.

Des repères numérotés indiquaient l'endroit exact où se trouvait chaque objet.

Antoine demanda à Hélène de reprendre sa chaise.

Elle s'assit à droite de la place vide d'Étienne.

Sophie se plaça à gauche.

Michel regagna sa position plus loin.

Claire resta debout près de la porte.

— Ne reproduisez aucun geste sans que je vous le demande, précisa Antoine.

Il se tourna vers Hélène.

— Lorsque vous avez découvert l'éclat, votre verre était où ?

Elle montra le repère placé devant elle.

— Là.

— Contenait-il déjà de l'eau ?

— Oui.

— Claire ?

— J'avais rempli tous les verres avant que nous nous asseyions.

— Hélène avait-elle déjà bu ?

— Non.

Hélène confirma :

— J'ai passé le doigt sur le bord avant de boire.

— Pourquoi ?

— Il y avait une petite irrégularité. Je l'ai sentie lorsque j'ai pris le verre.

— Vous avez dit quelque chose ?

— J'ai regardé l'éclat et Étienne l'a remarqué.

— Ses mots exacts ?

Hélène réfléchit.

— « Ne buvez pas là-dedans, vous allez vous couper. »

— Puis ?

— Il a pris mon verre et m'a donné le sien.

— Sans demander à Claire d'en apporter un autre.

— Oui.

Antoine se tourna vers cette dernière.

— Était-ce habituel chez lui ?

— Étienne n'aimait pas interrompre une conversation pour un détail.

— Même lorsqu'un objet était abîmé ?

— Il disait souvent qu'il suffisait de faire attention.

— Pourquoi prendre lui-même le verre ?

Claire regarda la place vide.

— Parce qu'il estimait probablement qu'il savait où poser ses lèvres.

— Il connaissait donc le risque.

— Oui.

— La personne qui avait créé l'éclat pouvait-elle prévoir sa réaction ?

Claire hésita.

— Quelqu'un qui le connaissait bien, peut-être.

— Vous l'auriez prévu ?

— J'aurais plutôt pensé qu'il demanderait un autre verre.

— Anne ?

— Peut-être.

— Paul ?

— Probablement.

— Marc ?

Claire regarda vers le bureau.

— Il connaissait la manière de recevoir d'Étienne.

— Cela ne répond pas.

— Oui.

Elle prit une inspiration.

— Marc aurait pu prévoir qu'Étienne préférerait échanger les verres plutôt que se lever ou appeler quelqu'un.

Hélène observa le repère du verre.

— Vous pensez que l'éclat a été fait exprès.

— Il est récent, répondit Antoine.

— Pour m'obliger à le montrer à Étienne.

— Peut-être.

— La personne voulait donc que nous échangions.

— C'est une hypothèse.

Sophie regarda la place de son mari.

— Marc savait où Hélène serait assise.

— Étienne affirme qu'il le lui avait demandé.

— Et il savait que le verre marqué des initiales serait utilisé.

— Oui.

Hélène fronça les sourcils.

— Pourquoi ne pas avoir simplement empoisonné le verre habituel d'Étienne ?

— Parce qu'il ne pouvait pas être certain qu'Étienne l'utiliserait jusqu'au moment du repas, répondit Antoine.

— Pourtant, il l'avait demandé.

— Demander n'est pas la même chose que voir.

Le commissaire regarda les deux repères.

— Avant l'échange, le verre marqué E. M. se trouvait devant Étienne.

— Oui.

— Le verre ébréché devant vous.

— Oui.

— Si le produit avait été placé dans le verre d'Étienne avant le repas, c'est vous qui auriez pu le boire après l'échange.

Hélène regarda le repère devant elle.

— Mais je vais bien.

— Avez-vous bu dedans ? demanda Sophie.

— Oui.

— Combien ?

— De l'eau. Plusieurs gorgées.

— Aucun goût amer ?

— Non.

Antoine se tourna vers le sergent.

— Ce verre sera analysé également.

Puis il regarda le verre ébréché.

— Si le produit se trouve uniquement ici, il a probablement été ajouté après l'échange.

Sophie regarda le commissaire.

— Ce qui signifie que l'éclat n'était pas destiné à contaminer Hélène.

— Il servait à déplacer les verres.

— Pour mettre le verre ébréché devant Étienne.

— Oui.

Michel leva légèrement la main.

— Et deux minutes plus tard, Marc s'est baissé.

Antoine se tourna vers lui.

— Reprenons l'heure.

Michel consulta sa feuille.

— Hélène touche le bord vers treize heures neuf.

— L'échange ?

— Entre treize heures neuf et treize heures dix.

— Marc se lève ?

— Vers treize heures douze.

— Trois minutes environ.

— Oui.

Sophie resta assise.

— Le temps de vérifier qu'Étienne gardait le verre.

Antoine la regarda.

— Peut-être.

— Puis de se lever avec une fausse raison.

— Peut-être.

— Et de déposer une goutte sur la paroi.

— C'est possible.

Elle serra les mains.

— Vous refusez toujours de dire que c'est lui.

— Je refuse de transformer une possibilité en réponse parce qu'elle vous fait souffrir.

Sophie releva les yeux.

— Ce n'est pas pour me protéger.

— Non.

— Alors pourquoi ?

— Parce que si quelqu'un a préparé les indices pour qu'ils conduisent tous vers Marc, l'arrêter trop rapidement offrirait du temps au véritable meurtrier.

Sophie regarda la chaise vide de son mari.

— Et s'il est réellement le meurtrier ?

— Alors les faits continueront à le désigner même après que nous aurons cessé de les aider.

Michel regarda le sol.

— Il y a quelque chose qui me dérange.

— Quoi ? demanda Antoine.

— La cuillère.

— Expliquez.

— Marc s'est levé en disant qu'elle était tombée.

— Oui.

— Mais lorsqu'il s'est assis, il la tenait encore.

— Oui.

— S'il voulait seulement la ramasser, pourquoi ne pas l'avoir posée immédiatement devant Sophie ?

Sophie regarda sa place.

— Parce qu'elle ne m'appartenait pas.

— Il pouvait le savoir, dit Michel.

— Il connaissait le service ?

— Peut-être pas.

— Alors pourquoi la garder dans sa main ? demanda Hélène.

Antoine regarda le repère correspondant à la cuillère.

— Pour que les personnes se souviennent de l'avoir vue.

Michel se redressa.

— Comme preuve qu'il s'était baissé pour une raison.

— Exactement.

— Une explication préparée avant même que quelqu'un demande.

Élise avait utilisé presque les mêmes mots au téléphone.

Les innocents expliquaient ce qu'ils avaient fait.

Les autres expliquaient parfois ce que la police n'avait pas encore découvert.

— Où se trouvait la cuillère avant le repas ? demanda Antoine à Claire.

— Dans le buffet du salon, avec le service à café.

— Le buffet était-il fermé ?

— Non.

— Qui est entré dans le salon samedi matin ?

Claire réfléchit.

— Presque tout le monde.

— Plus précisément.

— Étienne. Anne. Marc et Sophie. Isabelle pour montrer son carnet. Nathalie avec son ordinateur. Gabriel est passé. Paul également.

— Luc ?

— Oui.

— Jean-Louis ?

— Je ne sais plus.

— Hélène ?

— Plus tard.

Antoine regarda le nombre de personnes pouvant avoir pris la cuillère.

L'objet ne désignait pas encore un seul coupable.

— Qui a préparé la table du déjeuner ? demanda-t-il.

— Madeleine et moi avons dressé les assiettes vendredi.

— Avec les verres ?

— Oui.

— Tous provenaient-ils du même service ?

— Oui.

— Le verre ébréché aussi ?

Claire resta silencieuse.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi ?

— Les verres que nous avons placés étaient identiques. Fins, avec un pied long.

— Comme celui portant les initiales d'Étienne ?

— Presque. Les initiales étaient la seule différence.

— Le verre ébréché avait un pied plus épais.

— Oui.

— Il a donc remplacé l'un des verres après que vous avez dressé la table.

— Oui.

— Quand l'avez-vous remarqué ?

— Seulement pendant le repas.

— Vous ne vous êtes pas demandé d'où il venait ?

Claire baissa les yeux.

— Je pensais qu'Étienne avait encore changé quelque chose.

— Il changeait souvent les objets de place ?

— Ce week-end, oui.

— A-t-il changé les verres ?

— Il ne me l'a pas dit.

Antoine regarda Hélène.

— Quand êtes-vous entrée pour la première fois dans la salle à manger samedi ?

— Peu avant le déjeuner.

— Le verre était déjà devant votre place ?

— Oui.

— Quelqu'un se trouvait dans la pièce ?

Elle réfléchit.

— Marc.

Sophie se tourna brusquement.

— Seul ?

— Oui.

— Que faisait-il ?

— Il regardait les cartes.

— Vous lui avez parlé ?

— Je lui ai demandé si le plan de table lui convenait.

— Sa réponse ?

— Il a dit qu'Étienne avait toujours aimé placer les gens comme des pièces sur un échiquier.

Antoine nota.

— Avait-il quelque chose dans la main ?

Hélène ferma les yeux.

— Je ne sais pas.

— Prenez votre temps.

— Une serviette, peut-être.

— En tissu ?

— Non.

Elle réfléchit encore.

— Quelque chose de petit et brillant.

Michel regarda le repère de la cuillère.

— La cuillère.

— Je ne peux pas l'affirmer, répondit Hélène.

— Où se tenait-il ?

— Près de ma place.

Sophie baissa les yeux.

Antoine demanda :

— Marc savait-il que vous étiez Hélène Rappaz ?

— Oui.

— Vous avait-il déjà rencontrée ?

— Une fois, il y a longtemps.

— Avant ou après la disparition de Marianne ?

— Après.

— A-t-il parlé de votre sœur samedi matin ?

— Non.

— De la remise ?

— Non.

— Du verre ?

Hélène rouvrit les yeux.

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il m'a demandé si je buvais du vin blanc.

— Votre réponse ?

— Que je ne savais pas encore si j'en avais envie.

— Puis ?

— Il a regardé mon verre et a dit que la maison d'Étienne possédait encore de la vaisselle plus vieille que ses secrets.

Personne ne parla.

— Vous ne l'avez pas mentionné plus tôt, dit Antoine.

— Cela me semblait être une plaisanterie.

— Maintenant ?

— Maintenant, il parlait peut-être déjà de l'éclat.

Sophie se leva.

— Je veux retourner dans le salon.

— Attendez encore quelques minutes, demanda Antoine.

— Pourquoi ?

— Parce que votre mari connaissait peut-être l'existence du verre ébréché avant qu'Hélène le remarque.

— Vous venez de l'établir.

— Non.

— Il se trouvait près de sa place et il a parlé de la vaisselle.

— Ce sont encore vos possibilités.

Sa voix tremblait.

— Combien vous en faut-il avant d'appeler une chose par son nom ?

Antoine resta calme.

— Assez pour que son avocat ne puisse pas la faire disparaître avec une explication simple.

Sophie regarda la chaise vide d'Étienne.

— Marc dira qu'il avait remarqué le verre en passant.

— Oui.

— Qu'il n'a pas créé l'éclat.

— Oui.

— Que quelqu'un avait déjà pris la cuillère.

— Oui.

— Que les fragments de cire étaient dans sa veste parce qu'il avait examiné la bouteille.

— Oui.

— Que l'enveloppe du négatif y avait été placée par Paul ou Luc.

— Oui.

Sophie se tourna vers Antoine.

— Il aura toujours une explication.

— Alors nous devons trouver le fait qu'il ne pourra pas expliquer.

Le téléphone du spécialiste vibra dans le couloir.

Il apparut à la porte.

— Commissaire.

Antoine le rejoignit.

— La cuillère ?

— Oui.

Le spécialiste lui montra une photographie prise au microscope.

Sur le bord du manche apparaissait une petite marque récente.

— Nous avons trouvé deux fragments de verre dans une rayure.

— Correspondant au verre ébréché ?

— La composition semble identique. Le laboratoire devra confirmer définitivement.

— La cuillère a donc probablement servi à frapper le bord.

— Oui.

— Empreintes ?

- Plusieurs traces.
- Identifiables ?
- Une empreinte complète de Marc Besse sur le manche.

Sophie avait entendu.

Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise.

- Il l'a tenue pendant le repas, rappela Antoine.
- L'empreinte ne prouve pas quand il l'a utilisée.
- Non, confirma le spécialiste.
- D'autres empreintes ?
- Une trace de Madeleine Vaucher.
- Elle manipulait le service à café.
- Oui.
- Une troisième partielle, non encore attribuée.
- Paul ?
- Nous attendons la comparaison.
- Luc ?
- Également.
- Étienne ?
- Pas encore vérifié.

Le spécialiste rangea les photographies.

- Le verre présente une seconde marque.
- Où ?
- À l'extérieur, près du pied.

Il montra un minuscule trait sombre.

- Du métal ?
- Un dépôt noir. Il peut provenir de la cuillère ou d'un autre objet.
- La cire noire ?
- La composition est différente.
- Très bien.

Antoine revint vers les autres.

- La cuillère a probablement servi à créer l'éclat.

Hélène regarda le repère.

- Et Marc l'avait dans la main.
- Oui.
- Son empreinte se trouve dessus.
- Oui.

Sophie ferma les yeux.

— Dites-le.

Antoine la regarda.

— Votre mari a tenu l'objet qui a probablement abîmé le verre.

— Merci.

— Cela ne prouve pas encore qu'il a créé l'éclat.

Elle eut un rire bref et douloureux.

— Vous êtes un homme difficile à satisfaire.

— Dans mon métier, cela évite parfois d'enfermer un innocent.

— Et parfois de laisser un coupable parler trop longtemps.

— Oui.

Antoine accepta la remarque.

Michel regarda la place de Marc.

— Il faudrait savoir quand la cuillère a quitté le buffet.

— Exactement.

— Quelqu'un l'a peut-être vu.

Antoine se tourna vers Claire.

— Qui a préparé le café samedi matin ?

— Moi.

— Avez-vous utilisé le service du buffet ?

— Non. Nous avons pris les grandes tasses de la cuisine.

— Le buffet a-t-il été ouvert ?

— Pas par moi.

Hélène réfléchit.

— Lorsque je suis entrée dans le salon avant le déjeuner, une porte du buffet était ouverte.

— Marc s'y trouvait ?

— Non. Il était déjà dans la salle à manger.

— Qui était dans le salon ?

— Anne, je crois.

Claire secoua la tête.

— Anne était dans le bureau avec Étienne.

— Alors je ne sais plus.

Michel regarda sa feuille.

— À quelle heure êtes-vous entrée ?

— Vers midi cinquante.

— J'étais sur la terrasse à ce moment-là, dit Michel. J'ai vu Paul sortir du salon.

Tous se tournèrent vers lui.

— Paul ? demanda Antoine.

— Oui.

— Avait-il quelque chose dans la main ?

— Son téléphone.

— Autre chose ?

Michel réfléchit.

— Non.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ?

— Parce que sortir d'un salon n'est pas encore un crime.

Antoine confirma.

— Vous avez raison.

Paul devait donc être entendu de nouveau.

Mais avant cela, le commissaire voulait comprendre le mouvement des verres dans son ensemble.

— Madame Rappaz, reprit-il, après l'échange, avez-vous déplacé le verre marqué E. M. ?

— Non.

— Avez-vous quitté votre place ?

— Une fois.

— Quand ?

— Lorsque Madeleine a parlé de Marianne au café.

— Avant ou après que Marc se baisse ?

Michel répondit :

— Après.

— Combien de temps après ?

— Environ cinq minutes.

— Où êtes-vous allée ?

— Près de la fenêtre.

— Votre verre est resté devant votre assiette ?

— Oui.

— Quelqu'un aurait-il pu y déposer quelque chose ?

— Probablement.

— Pourtant, il est propre.

— Oui.

Antoine regarda la place d'Étienne.

— La personne ne cherchait donc pas seulement un verre accessible.

— Elle cherchait celui d'Étienne, dit Sophie.

— Oui.

— Après qu'il l'a échangé.

— Oui.

— Cela exclut un accident.

— Oui.

Pour la première fois, Antoine n'ajouta pas « probablement ».

Sophie le remarqua.

— Enfin.

Le commissaire regarda les deux repères.

Un verre portant les initiales d'Étienne.

Un autre verre, récemment ébréché, placé devant Hélène.

L'échange n'avait pas perturbé le meurtrier.

Il faisait partie du plan.

— La question n'est plus de savoir si Hélène était la cible, dit Antoine.

Hélène se redressa.

— Je ne l'étais pas.

— Non.

— Le verre avait été préparé pour que je le refuse.

— Oui.

— Quelqu'un comptait sur Étienne pour me donner le sien.

— Oui.

— Puis il devait empoisonner le verre qui arriverait devant lui.

— Oui.

Claire porta une main à sa bouche.

— Cela signifie que la personne connaissait Étienne très intimement.

— Ou qu'elle l'avait observé assez longtemps.

Antoine regarda Sophie.

— Marc avait-il déjà vu votre mari échanger un verre ou une assiette avec quelqu'un ?

Elle réfléchit.

— Oui.

— Quand ?

— Souvent.

— Expliquez.

— Lorsqu'un invité trouvait un verre sale ou un couvert mal placé, Étienne prenait l'objet pour lui et donnait le sien.

— Pourquoi ?

— Il disait qu'un hôte devait garder les défauts de sa maison pour lui.

Hélène ferma les yeux.

— Quelqu'un a transformé sa politesse en piège.

— Oui.

Sophie regarda la place de Marc.

— Il le savait.

— Beaucoup d'amis d'Étienne pouvaient le savoir.

— Mais ils n'étaient pas tous près de mon mari au bon moment.

Antoine se tourna vers Michel.

— Après l'échange, en dehors de Marc, qui s'est approché à moins d'un mètre de la place d'Étienne ?

Michel consulta sa feuille.

— Anne a pris un plat.

— Avant ou après ?

— Avant que Marc se lève.

— Paul ?

— Il était encore dans le couloir.

— Madeleine ?

— Elle a apporté le pain après.

— Distance ?

— Elle a posé la corbeille devant Hélène.

— Elle pouvait atteindre le verre ?

Hélène réfléchit.

— Oui.

— Gabriel ?

— Trop loin.

— Luc ?

— Il est passé derrière Étienne en sortant.

— Quand ?

— Après Marc.

— Claire ?

— Elle a rempli de nouveau la carafe.

— Le verre ?

— Je ne l'ai pas touché, répondit-elle.

— Nathalie ?

— Elle ne s'est pas levée.

— Isabelle ?

— Non.

— Jean-Louis ?

— Non.

Antoine nota les possibilités.

Marc n'était pas le seul à avoir pu déposer le produit.

Mais il était le seul à avoir créé une raison visible de se baisser immédiatement après l'échange.

— Le produit a été déposé très près de l'éclat, dit Sophie.

— Oui.

— Une personne debout aurait-elle pu le faire sans prendre le verre ?

— Avec une longue aiguille, probablement.

— Une aiguille comme celles disparues de ma trousse.

— Oui.

Sophie regarda ses mains.

— Marc savait exactement où elles étaient.

— Oui.

— Il savait comment les utiliser.

— Le saviez-vous ?

Elle releva les yeux.

— Bien sûr.

— Vous aviez donc également les connaissances.

— Oui.

La question lui fit mal.

— Vous pensez que j'aurais pu tuer Étienne pour accuser mon mari.

— Je pense que vous aviez accès au produit et aux aiguilles.

— Et un motif ?

— Peut-être pour empêcher la vérité sur Marc de détruire votre vie.

Sophie resta silencieuse.

— Vous m'avez demandé de ne pas choisir trop vite, poursuivit Antoine. Cela vaut également lorsque les faits désignent la personne que vous avez cessé de vouloir protéger.

— Je ne le protège plus.

— Peut-être.

— Vous ne me croyez pas.

— Je crois que vous voulez dire la vérité maintenant.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non.

Sophie accepta la réponse.

— Où étiez-vous le samedi matin, avant le déjeuner ? demanda Antoine.

— Dans notre chambre.

— Seule ?

— Une partie du temps.

— Marc ?

— Il est sorti plusieurs fois.

— Votre trousse médicale était où ?

— Dans la valise.

— Fermée ?

— Oui.

— À clé ?

— Non.

— Qui pouvait l'ouvrir ?

— N'importe qui entrant dans la chambre.

— Le flacon et les aiguilles avaient-ils déjà disparu ?

— Je ne les ai pas vérifiés avant la coupure.

— Vous auriez pu les prendre vous-même.

— Oui.

— Votre mari pouvait-il le savoir ?

— Oui.

— Paul ou Luc ?

— S'ils avaient fouillé la chambre.

Antoine nota.

— Avez-vous créé l'éclat sur le verre ?

— Non.

— Pris la cuillère ?

— Non.

— Déposé le produit ?

— Non.

— Pris votre propre flacon ?

— Non.

— Retiré les aiguilles ?

— Non.

Elle soutint son regard.

— Je n'ai pas tué Étienne.

Antoine écrivit la phrase exacte.

— Je ne vous ai pas encore accusée.

— Non.

— Pourquoi répondre ainsi ?

Sophie ferma les yeux.

La question la ramena aux paroles d'Élise, que Sophie ne pouvait pas connaître.

— Parce que vous venez de me montrer que j'avais également la possibilité.

— Oui.

— Et parce que, pendant quelques secondes, j'ai compris comment Marc devait se sentir.

— C'est-à-dire ?

— Lorsqu'une série de faits justes forme une conclusion qui peut encore être fausse.

Antoine referma son carnet.

— C'est exactement pour cela que nous continuons.

Ils retournèrent dans le salon.

À une heure cinquante-trois, Paul Morand entra dans la cuisine.

Son visage portait la fatigue de l'hôpital et celle de la maison.

Il resta debout.

— Je préfère ne pas m'asseoir.

— Comme vous voulez.

Antoine posa la photographie de la cuillère sur la table.

— Vous étiez dans le salon vers midi cinquante.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je téléphonais.

— À qui ?

— Philippe Darbellay.

— Depuis votre téléphone personnel ?

— Oui.

— L'appel figure-t-il dans l'historique ?

— Oui.

— Durée ?

— Environ quatre minutes.

— Objet ?

— Il voulait savoir si mon père avait parlé des anciens contrats.

— Comment savait-il que votre père pouvait en parler ?

Paul hésita.

- Je l'avais prévenu du week-end.
 - Quand ?
 - Jeudi.
 - Étienne vous avait-il demandé de rester discret ?
 - Oui.
 - Pourquoi avoir parlé à Philippe ?
 - Parce que les contrats concernaient la cave.
 - Et vos dettes.
 - Oui.
 - Que vous a-t-il conseillé ?
 - De ne rien signer et de ne reconnaître aucun transfert avant d'avoir vu les pièces.
 - Autre chose ?
 - De lui envoyer une photographie de tout document portant le nom des Terrasses du Midi.
 - L'avez-vous fait ?
 - Non.
 - Pourquoi ?
 - Je n'avais encore rien.
 - Le carnet d'Isabelle contenait ces informations.
 - Je l'ai compris plus tard.
 - Vous avez donc voulu le chercher.
 - Oui.
 - Dans la veste de Marc.
 - Oui.
 - Mais avant le déjeuner, vous vous trouviez près du buffet contenant le service à café.
- Paul regarda la photographie de la cuillère.
- Vous pensez que je l'ai prise.
 - L'avez-vous prise ?
 - Non.
 - Le buffet était-il ouvert ?
 - Oui.
 - Par qui ?
 - Marc.
- Antoine ne bougea pas.
- Vous l'avez vu ?
 - Lorsque je suis entré dans le salon.
 - Que faisait-il ?

— Il tenait une petite cuillère.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

Paul regarda vers le couloir.

— Parce que je n'avais pas compris son importance.

— Après que Marc a affirmé avoir ramassé une cuillère sous la chaise de Sophie ?

— Je pensais qu'il s'agissait d'une autre.

— Le service à café possède combien de cuillères de ce modèle ?

— Je ne sais pas.

— Marc vous a-t-il vu ?

— Oui.

— Que vous a-t-il dit ?

— Qu'il cherchait quelque chose pour retirer de la cire sur une bouteille.

— Une cuillère ?

— Oui.

— Cela vous a paru logique ?

— Non.

— Pourquoi ne pas l'avoir interrogé ?

— Parce que Philippe m'appelait.

Antoine écrivit.

— Marc a-t-il quitté le salon avec la cuillère ?

— Oui.

— Direction ?

— La salle à manger.

— Heure ?

— Peu avant treize heures.

— Hélène est-elle arrivée à ce moment-là ?

— Je l'ai croisée dans le couloir.

Le récit d'Hélène était donc confirmé.

Marc se trouvait près de sa place avec un objet brillant.

— Avez-vous vu Marc frapper le verre ?

— Non.

— Entendu un bruit ?

Paul réfléchit.

— Un petit choc.

— Verre contre métal ?

— Peut-être.

- Où étiez-vous ?
- Dans le couloir.
- Avant ou pendant l'appel avec Philippe ?
- Juste avant de décrocher.
- Vous avez regardé dans la salle à manger ?
- Oui.
- Qu'avez-vous vu ?

Paul ferma les yeux.

- Marc penché sur la table.
- Près de quelle place ?
- Celle d'Hélène.
- Ses mains ?
- Une sur le verre.
- L'autre ?
- Je ne sais pas.
- Avait-il encore la cuillère ?
- Peut-être.
- Pourquoi ne pas avoir dit cela pendant la reconstitution ?

Paul ouvrit les yeux.

- Parce qu'il venait de perdre son père.

La phrase resta suspendue entre eux.

- Votre père était mort à ce moment-là, dit Antoine.
- Oui.
- Vous vouliez donc une réponse immédiate.
- Marc.
- Et vous avez conservé une information qui semblait le désigner.

Paul comprit.

- Vous pensez que je voulais pouvoir l'utiliser plus tard.
- Je me demande pourquoi vous ne l'avez pas utilisée immédiatement.

Paul se rassit enfin.

- Parce que je ne voulais pas expliquer que j'appelais Philippe.
- Vous protégez vos contrats.
- Ma cave.
- Vos dettes.
- Les emplois.
- Vous utilisez les mêmes mots que votre père.

Paul baissa les yeux.

— Je sais.

— Le silence pour protéger une entreprise.

— Oui.

— Même après la mort d'un homme.

— Oui.

Paul regarda le commissaire.

— Voilà ce que vous vouliez entendre ?

— Je ne veux jamais entendre une réponse particulière.

— Alors quoi ?

— Celle que vous avez passé le plus de temps à éviter.

Paul resta silencieux.

— Philippe vous a-t-il demandé de prendre le carnet ?

— Non.

— Le négatif ?

— Non.

— La veste de Marc ?

— Non.

— De déplacer un verre ?

— Non.

— D'empoisonner votre père ?

Paul frappa la table du plat de la main.

— Non !

Le sergent Carrel apparut à la porte.

Antoine leva une main.

— Cela va.

Paul respira difficilement.

— Je voulais qu'il m'aide.

— Financièrement.

— Oui.

— Votre père menaçait-il de retirer sa garantie ?

— Oui.

— Quand vous l'a-t-il dit ?

— Vendredi soir.

— Pourquoi ?

— Il avait découvert les transferts vers la société de Philippe.

- Combien ?
- Plusieurs paiements. Environ cent vingt mille francs sur deux ans.
- Légaux ?
- Une partie.
- Le reste ?
- Des commissions.
- Pour quoi ?
- Maintenir les conditions du bail et retarder certaines échéances.
- Des pots-de-vin ?
- Non.
- Quelle différence ?

Paul ne répondit pas.

- Si votre père parlait, votre cave risquait quoi ?
- La faillite.
- Et vous ?
- Des poursuites.
- Une condamnation ?
- Peut-être.
- Vous aviez donc un motif important pour le faire taire.

Paul regarda ses mains.

- Oui.
- Avez-vous placé le produit dans son verre ?
- Non.
- Pris le flacon ?
- Non.
- Les aiguilles ?
- Non.
- Créé l'éclat ?
- Non.
- Aidé quelqu'un ?
- Non.

Antoine attendit.

Paul finit par ajouter :

- Mais j'ai déplacé le verre après la mort de mon père.

Le commissaire resta immobile.

- Quand ?

— Après son départ en ambulance.

— La table était déjà isolée.

— Pas encore complètement.

— Pourquoi ?

— Je voulais le sentir.

— Le verre ?

— Oui.

— Pour vérifier le goût amer ?

— Oui.

— Vous l'avez pris ?

— À peine soulevé.

— Avec quelle main ?

— La droite.

— Avez-vous posé vos lèvres ?

— Non.

— Touché le bord ?

— Avec un doigt.

Antoine regarda le salon.

— Vous avez contaminé la scène.

— Je sais.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

— Parce que vous auriez pensé que je voulais effacer quelque chose.

— Le spécialiste a trouvé une empreinte partielle près de l'éclat.

Paul baissa la tête.

— Elle est probablement à moi.

— Peut-être.

— Je n'ai rien essuyé.

— Avez-vous déplacé le verre de place ?

— Quelques centimètres.

— Dans quelle direction ?

Paul reproduisit le geste.

— Vers moi.

— Puis vous l'avez remis.

— Oui.

— Exactement ?

— Je le pensais.

Antoine ouvrit son carnet.

— Le verre empoisonné a donc été déplacé une seconde fois.

— Oui.

— Qui vous a vu ?

— Personne, je crois.

— Marc ?

— Il était dans le bureau.

— Sophie ?

— Non.

— Anne ?

— Elle parlait avec Claire.

— Hélène ?

— Non.

Antoine écrivit lentement.

Après le départ d'Étienne, Paul soulève le verre empoisonné et le replace.

Une scène de crime n'était jamais aussi immobile qu'elle le paraissait.

Les objets conservaient les gestes des coupables.

Mais aussi ceux des enfants, des épouses, des témoins et des personnes qui voulaient seulement comprendre.

— Pourquoi avez-vous dit maintenant que vous l'aviez touché ?

Paul regarda la photographie de la cuillère.

— Parce que si mon empreinte se trouve sur le verre, vous penserez que je l'ai empoisonné.

— Et si vous n'aviez rien dit ?

— Vous l'auriez pensé plus longtemps.

Antoine ferma le carnet.

— C'est la première décision raisonnable que vous prenez depuis votre retour de l'hôpital.

Paul eut un sourire épuisé.

— Mon père aurait dit que j'aurais dû réfléchir avant.

— Votre père a beaucoup réfléchi avant de parler.

— Trop.

— Oui.

Un policier entra dans la cuisine.

— Commissaire, le laboratoire provisoire a rappelé.

— Le verre ?

— La concentration la plus importante se trouve sous l'éclat, mais une seconde trace apparaît sur la partie extérieure du pied.

Antoine regarda Paul.

— Votre doigt ?

— Peut-être.

— Le produit était donc également à l'extérieur.

Le policier poursuivit :

— Ils ont trouvé une petite goutte séchée sous la base.

— Cela peut provenir d'un débordement ?

— Ou d'un objet ayant touché le verre.

— Une aiguille ?

— Peut-être.

Antoine regarda la photographie de la table prise avant tout prélèvement.

Sous le pied du verre d'Étienne, presque invisible, se trouvait une petite marque sombre.

— Quelqu'un a-t-il pu placer le produit sous le verre avant qu'il soit déplacé ? demanda Paul.

— Pourquoi ?

— Pour contaminer celui qui le prendrait.

— Le produit principal était à l'intérieur.

— Oui.

Paul fixa l'image.

— Mais la goutte sous le pied pouvait laisser une trace sur la table.

Antoine agrandit la photographie.

Un petit cercle apparaissait sur la nappe.

— Prélevez la nappe à cet endroit, ordonna-t-il.

Le policier repartit.

Paul regarda la place de son père.

— Il y a autre chose.

— Quoi ?

— Lorsque j'ai pris le verre, il ne se trouvait pas exactement devant sa carte.

— Où ?

— Plus près de Sophie.

Antoine cessa d'écrire.

— Combien ?

— Dix ou quinze centimètres.

— Vous êtes certain ?

— Oui.

— Qui l'avait déplacé avant vous ?

— Je ne sais pas.

— L'ambulancier ?

— Peut-être.

— Sophie, lorsqu'elle a pris le pouls de votre père ?

— Peut-être.

— Marc, pendant la reconstitution ?

— Non. Il n'a pas touché.

Antoine regarda le parcours du verre.

Avant le repas, il était placé devant Hélène.

Étienne l'avait déplacé devant lui.

Quelqu'un avait déposé le poison.

Étienne avait porté le verre à ses lèvres.

Après son malaise, le verre s'était retrouvé légèrement plus près de Sophie.

Puis Paul l'avait pris, senti et remplacé.

Le verre avait voyagé entre plusieurs personnes.

Chaque déplacement ajoutait une empreinte.

Chaque geste pouvait être utilisé pour dissimuler le précédent.

— Vous allez reprendre votre place dans le salon, dit Antoine.

— Vous me croyez ?

— Je crois que vous venez de me donner une version que nous pouvons vérifier.

— Ce n'est toujours pas une réponse.

— C'est la seule que je puisse vous donner cette nuit.

À deux heures vingt-deux, Antoine resta seul dans la salle à manger.

Le sergent Carrel se tenait près de la porte.

La nappe avait été prélevée autour de la place d'Étienne.

Les repères dessinaient désormais le parcours des objets disparus.

Antoine regarda les deux verres photographiés.

Le verre marqué E. M.

Le verre ébréché.

Pendant plusieurs heures, ils avaient pensé que l'échange improvisé avait surpris le meurtrier.

C'était faux.

L'échange avait été provoqué.

Le verre abîmé avait été placé devant Hélène pour qu'elle le refuse.

Le caractère d'Étienne avait fait le reste.

Quelqu'un savait qu'il prendrait pour lui le défaut destiné à une invitée.

Quelqu'un avait préparé une cuillère.

Un éclat.

Une fausse chute.

Puis un geste derrière la chaise de Sophie.

Marc se trouvait au centre de cette construction.

Mais Paul avait touché le verre.

Sophie avait accès au poison.

Luc connaissait le négatif.

Philippe suivait les événements à distance.

Et Bernard venait d'être intoxiqué avec un autre verre de vin.

Antoine regarda Carrel.

— Faites revenir Madeleine.

— Elle dort presque.

— Seulement une question.

Quelques minutes plus tard, l'ancienne tenancière apparut dans le couloir.

— Je suis désolée, dit Antoine.

— Je ne dormais pas vraiment.

Il lui montra la photographie du verre ébréché.

— Reconnaissez-vous ce modèle ?

Madeleine approcha son visage.

— Oui.

— D'où vient-il ?

— De mon ancien café.

Antoine regarda le verre.

— Vous en êtes certaine ?

— Le pied épais et le petit cercle sous la base. J'en avais plusieurs dizaines.

— Comment un verre de votre café est-il arrivé chez Étienne ?

Madeleine réfléchit.

— Après la fermeture, j'ai donné des cartons de vaisselle.

— À qui ?

— À plusieurs personnes.

— Étienne ?

— Non.

— Marc ?

Elle pâlit légèrement.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour un chantier. Il voulait des verres anciens afin de photographier une cave rénovée.

- Quand ?
- Environ vingt ans plus tôt.
- Les avait-il conservés ?
- Je ne sais pas.
- Reconnaissez-vous précisément celui-ci ?
- Pas individuellement.
- Il porte une marque noire sous le pied.

Madeleine regarda l'image agrandie.

- Ce n'est pas une marque noire.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Une lettre.
- Laquelle ?
- Un M.

Antoine se pencha.

Le petit trait sombre sous la base formait effectivement une lettre presque effacée.

- Vous marquiez vos verres ?
- Oui. Avec un feutre spécial, lorsque nous les prêtions pour les fêtes.
- M pour Madeleine.
- Oui.
- Ce verre venait donc bien de votre café.
- Oui.
- Était-il déjà ébréché à l'époque ?
- Non. Je jetais toujours les verres abîmés.

Antoine regarda la place vide d'Étienne.

Le verre avait été choisi parmi une ancienne vaisselle provenant du café où Marianne s'était réfugiée.

Il avait ensuite été placé devant sa sœur.

Puis empoisonné lorsqu'Étienne l'avait pris.

- Qui savait que Marc possédait ces verres ? demanda-t-il.
- Sophie, probablement. Étienne aussi. Marc avait utilisé certains objets pour aménager une cave témoin.
- Laquelle ?
- Celle des Terrasses du Midi.

Antoine regarda le sergent Carrel.

Le verre reliait désormais trois lieux.

Le café de Madeleine.

La société ayant acheté la parcelle.

Et la table où Étienne venait d'être tué.

— Pourquoi choisir ce verre précis ? demanda Madeleine.

Antoine regarda le petit M sous le pied.

— Pour quelqu'un qui connaissait son origine, ce n'était pas seulement un verre abîmé.

— C'était un message.

— Peut-être.

— Pour Étienne ?

— Ou pour Hélène.

Madeleine porta une main à sa bouche.

— Sa sœur avait bu dans les mêmes verres.

— Oui.

Le verre n'avait donc pas été choisi au hasard.

Mais le poison n'avait pas été placé avant l'échange.

Hélène n'était pas la cible.

Elle devait seulement reconnaître, peut-être trop tard, un objet venant du dernier endroit où Marianne avait été vue vivante par un témoin innocent.

Antoine regarda la photographie.

— Étienne a dit : « Ce n'était pas pour elle. »

— Il parlait d'Hélène ?

— Peut-être.

— Le verre était devant elle.

— Oui.

— Mais le poison était pour lui.

— Oui.

Madeleine ferma les yeux.

— Alors pourquoi utiliser un verre de mon café ?

Antoine ne répondit pas immédiatement.

Quelqu'un avait voulu tuer Étienne.

Mais quelqu'un avait également voulu raconter quelque chose à travers les objets.

La bouteille du refuge.

La cire de la cave de Paul.

Le verre du café de Madeleine.

Le produit de Sophie.

Le négatif de Bernard.

La veste de Marc.

Le plan de table d'Étienne.

Chaque élément provenait d'une personne différente.

Comme si le meurtrier avait voulu répartir le crime entre tous les invités.

— Pour que chacun reconnaisse une partie de lui-même, dit finalement Antoine.

Madeleine le regarda.

— Et que personne ne puisse reconnaître le meurtrier.

— Exactement.

Elle retourna dans le salon.

Antoine resta devant la table.

Dans son carnet, sous la question Qui protégez-vous encore ?, il écrivit une nouvelle phrase :

Le meurtrier n'a pas seulement déplacé un verre. Il a déplacé la culpabilité d'une personne à l'autre.

Puis il ajouta :

Hélène n'était pas la cible. Elle était le passage.

Il referma son carnet.

Le verre empoisonné avait appartenu au café de Madeleine.

Marc avait reçu cette vaisselle.

Son empreinte se trouvait sur la cuillère ayant créé l'éclat.

Il connaissait les habitudes d'Étienne.

Il savait où Sophie rangeait les aiguilles.

Il avait eu le temps de déposer le produit.

Tout semblait enfin prendre une direction claire.

Trop claire.

Antoine regarda une dernière fois la photographie prise avant le prélèvement.

Sous le pied du verre, à côté de la lettre M, apparaissait une seconde marque.

Plus petite.

Une rayure récente.

Deux traits croisés.

Le commissaire agrandit l'image sur la tablette du spécialiste.

Ce n'était pas une rayure.

C'étaient deux lettres tracées à la pointe d'un objet.

P. D.

Philippe Darbellay.

Antoine sentit le calme de la nuit changer.

Marc avait peut-être possédé le verre.

Mais quelqu'un avait voulu que le nom de Philippe soit découvert sous le pied.

Le meurtrier ne se contentait pas de déplacer la culpabilité.

Il signait chaque objet avec le nom d'un autre.

CHAPITRE 19

Le téléphone manquant

Antoine Fournier agrandit une nouvelle fois la photographie du pied du verre.

Sous la lettre M, tracée autrefois par Madeleine, deux initiales plus fines apparaissaient dans la surface du verre.

P. D.

Les traits étaient irréguliers, mais récents. Une pointe métallique avait rayé le verre sans parvenir à entamer profondément sa base.

Le sergent Carrel se pencha vers l'écran.

— Philippe Darbellay.

— Peut-être.

— Qui d'autre porte ces initiales ?

Antoine parcourut mentalement la liste des personnes liées à l'affaire.

Paul Morand.

Marc Besse.

Luc Dayer.

Philippe Darbellay.

François Vernay.

Roland Métral.

Aucun autre nom évident ne correspondait.

— Cela semble tout de même assez clair, dit Carrel.

— C'est justement ce qui me dérange.

Le sergent regarda le verre placé sous scellés.

— Trop clair.

— Oui.

Madeleine attendait encore dans le couloir.

Antoine lui montra l'agrandissement.

— Ces initiales existaient-elles lorsque le verre se trouvait dans votre café ?

Elle mit ses lunettes.

— Non.

— Vous en êtes certaine ?

— Je marquais mes verres avec un seul M, sous le pied. Jamais avec le nom d'un client.

— Philippe Darbellay utilisait-il parfois votre vaisselle ?

— Pour des réceptions, oui.

— Et Marc ?

— Il avait emporté plusieurs cartons après la fermeture.

— Pour la cave témoin des Terrasses du Midi.

— Oui.

— Philippe travaillait-il sur ce projet avec lui ?

— Il s'occupait des contrats et du financement.

— Avait-il accès aux objets utilisés pour les photographies ?

— Probablement.

— Ce verre a donc pu passer par leurs deux mains.

Madeleine regarda l'image.

— Mais pourquoi graver les initiales de Philippe sous le pied ?

— Pour qu'on les découvre.

— Après la mort d'Étienne.

— Oui.

— Le meurtrier voulait donc accuser Philippe.

Antoine remit la tablette au spécialiste.

— Ou Philippe voulait nous faire croire que quelqu'un l'accusait.

Madeleine soupira.

— Avec vous, une réponse ouvre toujours une nouvelle question.

— Les réponses qui ferment tout trop rapidement sont souvent les plus dangereuses.

Il la raccompagna vers le salon.

La maison était plongée dans une fatigue silencieuse.

La nuit avait effacé les vignes derrière les fenêtres. Les lampes éclairaient les visages, les rubans de police et les portes désormais surveillées.

Paul se trouvait près de la cheminée.

Il observait la photographie de la veste de Marc, posée sur un écran appartenant aux spécialistes.

Les fragments de cire noire.

L'enveloppe déchirée.

Le message concernant l'accès arrière de la remise.

Tout semblait conduire vers l'architecte.

Mais le téléphone noir d'Étienne recevait encore des menaces.

Bernard Clerc avait été intoxiqué à plusieurs kilomètres de là.

Et le négatif avait disparu après avoir circulé entre Paul et Luc.

Antoine regarda l'horloge.

Deux heures trente-huit.

Il demanda au sergent Carrel :

— Le procureur a-t-il rappelé ?

— Pas encore.

— Insistez. Nous avons besoin d'une autorisation urgente pour les véhicules, les téléphones et les effets personnels directement liés aux menaces.

— Marc ne donnera jamais son accord.

— Son avocat fera son travail.

— Et Luc ?

— Pareil.

— Paul ?

Antoine regarda le fils d'Étienne.

— Il acceptera probablement.

— Vous lui faites confiance ?

— Non.

Carrel attendit la suite.

— Mais il a commencé à comprendre que cacher une chose la rend toujours plus lourde lorsqu'on la retrouve.

Le téléphone du spécialiste chargé de l'appareil noir vibra.

Il se trouvait dans la petite pièce aménagée près de l'entrée.

— Commissaire.

Antoine le rejoignit.

Le téléphone secret d'Étienne reposait dans une cage isolant les signaux, reliée à un ordinateur par un câble.

— Nous avons pu préserver une partie des données, expliqua le technicien. L'appareil est ancien et peu protégé.

— Les appels ?

— Plusieurs numéros ont été effacés du journal visible, mais pas de la mémoire complète.

— Le numéro masqué ?

— Les appels ne provenaient pas réellement d'un numéro masqué. L'affichage a été volontairement bloqué.

— Pouvez-vous l'identifier ?

— Oui.

Le technicien tourna l'écran vers Antoine.

Un numéro suisse apparaissait.

— À qui appartient-il ?

— Carte prépayée. Enregistrement ancien et incomplet.

— Nom ?

— Bernard Clerc.

Antoine resta immobile.

— Le téléphone de Bernard.

— Probablement un second appareil. Pas son numéro principal.

— Celui retrouvé chez lui ?

— Aucun téléphone n'a encore été retrouvé sur place.

— La personne qui a envoyé les menaces utilisait donc un appareil appartenant à Bernard.

— Ou une carte enregistrée à son nom.

— Quand le dernier message a-t-il été envoyé ?

— À vingt heures quarante-six.

Étienne était déjà mort.

Bernard avait été retrouvé inconscient peu après vingt et une heures trente.

— L'appareil émetteur se trouvait où ?

— Nous avons demandé les données de localisation à l'opérateur. Cela prendra du temps. Mais il existe une autre indication.

Le technicien ouvrit une liste de connexions.

— Le téléphone s'est connecté brièvement à un réseau sans fil à dix-sept heures vingt-six.

— Quel réseau ?

— MORAND-MAISON.

Antoine regarda le salon.

À dix-sept heures vingt-six, tous les invités étaient encore dans la maison.

La police n'était pas encore arrivée.

— Vous êtes certain ?

— Oui.

— Le téléphone utilisé pour envoyer les menaces se trouvait ici.

— Au moins à ce moment-là.

— Qui connaissait le mot de passe du réseau ?

— Nous devons le demander.

Antoine retourna dans le salon.

— Qui possède le mot de passe du réseau sans fil de cette maison ?

Anne leva la tête.

— Il est écrit sous le routeur.

— Où se trouve le routeur ?

— Dans le bureau.

Marc occupait justement ce bureau lorsque le téléphone caché avait sonné.

Mais avant l'arrivée de la police, presque tous avaient pu y entrer ou passer devant.

Paul intervint :

— Le mot de passe n'est pas nécessaire. Le téléphone peut s'être connecté automatiquement.

— S'il avait déjà utilisé ce réseau, répondit Antoine.

— Oui.

— Bernard Clerc est-il déjà venu ici ?

Anne secoua la tête.

— Pas à ma connaissance.

Luc regarda le sol.

Antoine le remarqua.

— Monsieur Dayer ?

L'avocat de Luc répondit :

— Mon client ne fera aucune déclaration supplémentaire.

— Je ne lui ai encore posé aucune question.

Luc finit par parler malgré son avocat.

— Bernard est venu une fois.

Isabelle se tourna vers lui.

— Quand ?

— L'année dernière.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Il voulait parler à Étienne.

Antoine s'approcha.

— Vous étiez présent ?

— Oui.

— Sujet de la conversation ?

— Le rapport.

— Le négatif ?

Luc hésita.

— Peut-être.

— Vous le saviez donc déjà depuis un an.

— Je savais qu'une image existait.

— Bernard avait-il son second téléphone avec lui ?

— Je ne sais pas.

— S'il s'était connecté au réseau, l'appareil aurait conservé les données.

— Oui.

— Cela explique la connexion automatique.

— Oui.

— Mais pas la présence du téléphone dans cette maison aujourd'hui.

Luc ne répondit pas.

Isabelle le regarda.

— Bernard vous a-t-il remis le téléphone ?

— Non.

— L'avez-vous pris chez lui ?

— Non.

— Vous êtes-vous rendu à son domicile récemment ?

— Non.

— Votre téléphone peut le prouver ? demanda Antoine.

L'avocat intervint :

— Nous examinerons toute demande officielle.

— Elle le sera.

Antoine se tourna vers le technicien.

— Les messages reçus par Étienne ont-ils été envoyés depuis ce même appareil ?

— Oui.

— Tous ?

— Les deux menaces récentes, certainement. Plusieurs anciens échanges également.

— Pouvez-vous les lire ?

— Une partie.

Le technicien ouvrit une conversation.

Les messages étaient courts.

Certaines lignes avaient été effacées.

Les données récupérées laissaient apparaître les dates.

Trois semaines plus tôt :

ÉTIENNE : Je les réunis tous.

NUMÉRO BERNARD : Ne fais pas cela.

ÉTIENNE : Le verre sera sur la table.

NUMÉRO BERNARD : Tu crois encore pouvoir décider pour les autres.

Puis, deux jours plus tard :

ÉTIENNE : Il faut que Marianne revienne dans l'histoire avec son vrai visage.

NUMÉRO BERNARD : Laisse les morts tranquilles.

Enfin, le vendredi matin :

ÉTIENNE : Si tu ne viens pas, je parlerai devant eux.

NUMÉRO BERNARD : Je ne peux pas venir.

Antoine relut la dernière phrase.

— Étienne invitait Bernard au repas ?

— Probablement.

— Bernard avait-il été prévu parmi les quatorze ?

Anne secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu son nom sur les cartes.

— Il pouvait être le quinzième invité.

— Papa avait préparé exactement quatorze places.

Antoine regarda le plan de table.

Étienne avait peut-être souhaité rencontrer Bernard en dehors du repas.

Ou il ne s'adressait pas à Bernard lui-même.

Quelqu'un utilisait déjà son téléphone.

— Les messages prouvent-ils que Bernard répondait personnellement ? demanda Nathalie.

— Non, répondit Antoine.

Le technicien confirma :

— Nous identifions l'appareil et la carte. Pas la personne qui les tenait.

— Bernard peut-il avoir envoyé ces premiers messages ? demanda Isabelle.

— Oui.

— Et les derniers après avoir été intoxiqué ?

— Probablement pas.

Le technicien poursuivit :

— Il existe également un brouillon non envoyé sur le téléphone d'Étienne.

Antoine regarda l'écran.

Le message ne comportait pas de destinataire.

P. D. n'était pas au volant. Marc sait qui conduisait. Après le verre, lui demander pourquoi elle est descendue.

La pièce sembla se figer.

— Elle, répéta Hélène.

— Marianne, probablement, dit Antoine.

Madeleine s'approcha.

— Je l'ai vue arriver seule au café.

— Le brouillon indique qu'elle était auparavant dans un véhicule.

— Celui de Marc ?

— Peut-être.

Gabriel avait déclaré que Marianne et Marc s'étaient éloignés ensemble du refuge.

La photographie montrait la voiture portant le logo de l'atelier.

Madeleine avait ensuite vu Marc conduire Étienne vers la remise.

Mais Étienne pensait que quelqu'un d'autre se trouvait au volant lors du premier trajet.

— P. D. n'était pas au volant, relut Nathalie. Cela veut dire que tout le monde pensait que Philippe conduisait sa propre voiture.

— Ou qu'Étienne voulait exclure Philippe, répondit Antoine.

— Qui conduisait alors ?

Le commissaire regarda Marc derrière la porte vitrée de la pièce où il attendait avec son avocat.

— Étienne croyait que Marc le savait.

Hélène s'approcha.

— « Après le verre, lui demander pourquoi elle est descendue. »

— Oui.

— Le dernier verre n'était donc pas seulement celui d'Étienne.

— Non.

— C'était le verre servi par Marianne à Marc au refuge.

Gabriel confirma :

— Le dernier que je les ai vus boire ensemble.

— Puis ils sont partis vers la voiture, dit Hélène.

— Oui.

— Marianne est descendue avant d'arriver au café.

— Probablement.

— Pourquoi ?

Personne ne répondit.

Antoine reprit le téléphone secret.

— Le brouillon a été enregistré quand ?

— Samedi à onze heures quarante-deux.

— Avant le déjeuner.

— Oui.

Étienne avait donc préparé sa question quelques heures avant sa mort.

Il comptait demander à Marc qui conduisait.

Et pourquoi Marianne était descendue du véhicule.

Peut-être que la réponse expliquait comment Philippe, Étienne et Marc avaient convergé vers la remise.

— Le numéro de Bernard a-t-il appelé Étienne samedi ? demanda Antoine.

— Trois fois.

— Heures ?

— Dix heures quatorze. Douze heures trois. Puis dix-sept heures dix-neuf.

— Le dernier appel a eu lieu peu avant la connexion au réseau de la maison.

— Oui.

— Étienne a-t-il répondu ?

— Au premier appel seulement. Durée : quarante-sept secondes.

- Les autres ?
- Refusés ou manqués.
- Pouvons-nous écouter le contenu ?
- Non.

Antoine se tourna vers Michel.

- Où se trouvait Étienne à dix heures quatorze ?

Michel réfléchit.

- Nous étions revenus du petit-déjeuner. Il est allé dans son bureau.

Anne confirma :

- J'ai entendu sa voix derrière la porte.
- Des mots ?
- Non.
- À midi trois ?
- Nous marchions vers la parcelle, répondit Jean-Louis. Étienne s'était éloigné du groupe.
- Il pouvait avoir parlé.
- Oui.
- À dix-sept heures dix-neuf ?

Michel consulta les notes.

- Après la découverte du flacon manquant. Avant l'arrivée de la police.
- Étienne avait-il son téléphone secret ?

Anne secoua la tête.

- Il était encore dans le tiroir.
- Comment le savez-vous ?
- Nous ne l'avions pas encore découvert.
- Cela ne signifie pas qu'il n'avait pas été sorti puis remis.

Elle resta silencieuse.

Le technicien intervint :

- L'appel de dix-sept heures dix-neuf n'a pas été pris. Mais le téléphone a quitté le réseau sans fil peu après.
- À quelle heure ?
- Dix-sept heures vingt-neuf.
- Trois minutes après sa connexion.
- Oui.
- Quelqu'un a donc allumé ou déplacé l'appareil émetteur dans la maison, puis l'a éteint ou emporté.
- C'est probable.

Antoine regarda les treize personnes.

— Qui se trouvait dans le bureau entre dix-sept heures dix-neuf et dix-sept heures vingt-neuf ?

Anne ouvrit son carnet de notes.

— Nous étions presque tous dans le salon après l'appel au commissaire.

— Presque ?

— Marc avait été retrouvé dans le sous-sol. Nous étions remontés.

— Personne n'était censé être dans le bureau.

— Non.

— La porte était-elle fermée ?

— Je ne sais plus.

Michel intervint :

— Elle était entrouverte à dix-sept heures vingt-deux.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai regardé la pendule depuis le couloir. La porte apparaissait dans le reflet de la vitre.

Antoine nota.

— Avez-vous vu quelqu'un entrer ?

— Non.

— Sortir ?

Michel réfléchit.

— Paul.

Tous se tournèrent vers lui.

Paul se redressa.

— Je ne suis pas entré dans le bureau.

— Vous veniez de ce côté, dit Michel.

— Je revenais des toilettes.

— Les toilettes sont à l'opposé.

Paul regarda la porte.

— J'étais allé chercher mon chargeur.

— Dans le bureau ? demanda Antoine.

— Mon père en avait un dans un tiroir.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

— Parce que cela n'avait aucune importance.

Antoine s'approcha.

— Avez-vous vu un téléphone noir ?

— Non.

— Ouvert le tiroir inférieur ?

— Non.

— Le secrétaire ?

— Non.

— Combien de temps êtes-vous resté dans le bureau ?

— Une minute.

— Seul ?

— Oui.

— Votre téléphone avait-il besoin d'être chargé ?

— Oui.

— Il lui restait combien de batterie ?

Paul hésita.

— Je ne sais pas.

L'un des policiers consulta l'appareil de Paul, placé en mode avion sur le plateau.

— Nous pourrions vérifier l'état de la batterie enregistré dans les données.

Paul serra les mâchoires.

— Très bien.

— Avez-vous utilisé le réseau sans fil de la maison ?

— Oui. Mon téléphone s'y connecte automatiquement.

— Le téléphone de la menace pouvait-il se trouver dans votre poche sans que nous distinguions les appareils ?

— Je n'avais qu'un téléphone.

— Acceptez-vous une fouille de votre voiture et de vos affaires ?

Paul regarda Antoine.

— Oui.

L'avocat de Marc, depuis le couloir, demanda :

— Sur quelle base fouillez-vous maintenant les véhicules ?

Carrel s'approcha.

— L'autorisation du procureur vient d'arriver.

L'avocat lut rapidement le document présenté.

— Elle concerne tous les véhicules et les objets pouvant contenir un appareil de communication, un produit toxique ou les documents volés.

— Exactement.

— Mon client assistera à la fouille de sa voiture.

— Depuis une distance sécurisée.

Marc sortit de la pièce accompagné de son avocat.

Il regarda Paul.

— Ils ont enfin compris que tu pouvais entrer dans le bureau.

Paul fit un pas vers lui.

Le sergent s'interposa.

— Restez chacun de votre côté.

Marc eut un sourire froid.

— Ton père allait retirer sa garantie. Tu avais accès à la cire, au sceau, à la maison et au verre.

— Et toi, tu avais accès au poison de ta femme.

— Il manque dans sa trousse. Cela ne signifie pas que je l'ai pris.

— Ta veste contient la cire et l'enveloppe du négatif.

— Une veste que tu as déplacée.

Antoine leva la voix.

— Cela suffit.

Les deux hommes se turent.

— Vos accusations ne remplaceront pas les objets que nous allons trouver ou ne pas trouver.

Les policiers commencèrent par les véhicules garés devant la maison.

La nuit était froide.

Les phares de la camionnette scientifique éclairaient les carrosseries et la pente du chemin.

Marc possédait une berline sombre.

Sophie avait voyagé avec lui.

Paul était venu dans un véhicule appartenant à la cave.

Luc et Isabelle avaient une voiture blanche.

Jean-Louis et Claire, un petit véhicule gris.

Les autres voitures furent photographiées avant ouverture.

Antoine resta près de la terrasse.

Il observa les propriétaires remettre leurs clés une à une.

Marc protesta lorsque les policiers ouvrirent le coffre.

— Il contient du matériel professionnel fragile.

— Vous pourrez signaler tout dommage, répondit Carrel.

Dans le coffre se trouvaient des plans, un casque de chantier, des chaussures, plusieurs vestes de sécurité et une boîte d'outils.

Aucun carnet.

Aucun téléphone supplémentaire.

Aucune aiguille.

Dans la boîte à gants, un ancien badge portant le logo aux trois lignes inclinées fut placé sous scellés.

— Le même que sur la photographie, dit Nathalie.

Marc regarda l'objet.

— Je n'ai jamais nié avoir utilisé ce symbole.

Dans la voiture de Luc, les policiers trouvèrent plusieurs cartes topographiques, une corde fine et une enveloppe contenant cinq mille francs en espèces.

Isabelle regarda son mari.

— Le reste de l'argent de Bernard ?

Luc ne répondit pas.

Son avocat demanda qu'aucune question ne soit posée sur place.

Dans le véhicule de Jean-Louis, rien d'inhabituel ne fut découvert.

Madeleine n'avait apporté qu'un sac de vêtements et quelques aliments.

La voiture de Nathalie contenait du matériel photographique et d'anciens dossiers.

Puis les policiers ouvrirent le véhicule de la cave utilisé par Paul.

La cabine était propre.

Le coffre contenait des cartons de bouteilles, des brochures commerciales et une caisse d'outils pour les dégustations.

Un spécialiste examina le dessous des sièges.

Il retira d'abord une pièce de monnaie.

Puis un bouchon en liège.

Enfin, sous le siège du conducteur, un petit objet noir apparut.

— Ne touchez plus, dit-il.

Paul s'approcha malgré le ruban.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le spécialiste utilisa une pince.

Un petit téléphone noir fut extrait de l'espace situé entre le rail du siège et la moquette.

L'écran était éteint.

Un coin de la coque portait une trace blanche.

— Ce n'est pas à moi, dit Paul.

Antoine ne répondit pas.

— Je n'ai jamais vu cet appareil.

Le téléphone fut photographié dans sa position exacte.

— Votre véhicule est-il verrouillé habituellement ? demanda Carrel.

— Oui.

— Qui possède une clé ?

— Moi. Mon responsable de cave. Mon père avait encore un double.

— Où se trouvait le double ce week-end ?

Paul regarda la maison.

— Dans le bureau de mon père.

— Le trousseau retrouvé dans sa veste ?

— Probablement.

— Marc avait-il accès à ce véhicule ?

— Non.

— Luc ?

— Non.

— Philippe Darbellay ?

Paul hésita.

— Il possède parfois les clés lorsqu'il doit déplacer les véhicules de la cave.

— Quand a-t-il utilisé celui-ci pour la dernière fois ?

— La semaine dernière.

Antoine regarda le téléphone.

— Pouvez-vous reconnaître la trace blanche sur la coque ?

Paul se pencha sans toucher.

— De la cire.

— Celle de la cave ?

— Peut-être.

Marc eut un rire bref.

— Voilà qui devient intéressant.

Paul se tourna vers lui.

— Tu l'as mis là.

— Comment serais-je entré dans ton véhicule ?

— Les clés étaient dans l'entrée vendredi.

— Comme celles de toutes les voitures.

Antoine nota la remarque.

— Les clés étaient-elles accessibles ?

Claire confirma :

— Étienne avait placé une corbeille sur le meuble de l'entrée. Plusieurs personnes y ont déposé leurs clés.

— Jusqu'à quand ?

— Samedi matin. Ensuite, certains les ont reprises.

— Paul ?

— Je les ai gardées dans ma veste après le petit-déjeuner, répondit-il.

— Où se trouvait la veste pendant le déjeuner ?

— Dans l'entrée.

Le spécialiste plaça le téléphone dans une pochette permettant de préserver les signaux.

— Nous pouvons vérifier rapidement si la carte correspond au numéro de Bernard.

L'appareil fut transporté dans la camionnette.

Paul resta dehors.

— Vous pensez que j'ai empoisonné mon père et Bernard.

— Je pense que le téléphone se trouvait sous votre siège, répondit Antoine.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non.

Paul sembla surpris par la réponse.

— Quelqu'un veut me faire porter cela.

— C'est possible.

— Marc.

— Peut-être.

— Philippe avait les clés.

— Peut-être.

— Mon père aussi.

— Oui.

Paul regarda le commissaire.

— Et si vous trouvez les messages dans cet appareil ?

— Cela prouvera qu'il a servi à les envoyer.

— Pas que je l'ai utilisé.

— Exactement.

Marc secoua la tête.

— Vous lui accordez beaucoup de prudence.

Antoine se tourna vers lui.

— Je vous accorde la même.

— Vraiment ?

— Oui. C'est la raison pour laquelle vous n'êtes pas encore arrêté malgré la veste, la cuillère, la cire, les aiguilles et vos mensonges.

L'avocat de Marc posa une main sur son bras avant qu'il réponde.

Le technicien sortit de la camionnette quelques minutes plus tard.

— La carte correspond.

Paul ferma les yeux.

— C'est le téléphone de Bernard, annonça le technicien. Ou du moins l'appareil utilisant sa carte prépayée.

— Les messages sont-ils encore présents ?

— Oui.

— Ceux envoyés à Étienne et Isabelle ?

— Oui.

Un murmure parcourut le groupe.

— Le dernier message a-t-il été envoyé depuis cet appareil ? demanda Antoine.

— Oui.

— À quelle heure a-t-il été éteint ?

— Vingt heures quarante-sept.

— Après la mort d'Étienne.

— Oui.

— L'appareil était donc probablement encore dans la maison à ce moment-là.

— Ou dans le véhicule stationné devant.

Paul secoua la tête.

— Je n'ai pas quitté le salon.

— Quelqu'un pouvait sortir sur la terrasse, dit Marc.

— Toi, tu l'as fait plusieurs fois.

— Et toi, tu connaissais ton véhicule.

Antoine leva la main.

— Plus personne ne parle.

Il regarda le technicien.

— Empreintes ?

— Trop tôt.

— Données de manipulation ?

— Nous vérifierons.

— Connexion au réseau de la maison ?

— À dix-sept heures vingt-six.

— Puis ?

— L'appareil est resté connecté jusqu'à dix-sept heures vingt-neuf. Il a ensuite utilisé le réseau mobile.

— Pouvait-il déjà se trouver dans le véhicule ?

— Le signal sans fil atteint probablement le parking.

— Nous devons tester la portée.

— Faites-le.

Antoine regarda la maison.

Si le téléphone était déjà sous le siège de Paul à dix-sept heures vingt-six, il avait pu se connecter automatiquement au réseau depuis l'extérieur.

La personne qui l'avait placé là pouvait l'avoir fait avant la découverte de la menace.

Puis elle pouvait l'avoir utilisé à distance ?

— Peut-on programmer l'envoi des messages ? demanda Nathalie.

— Sur cet appareil, oui, répondit le technicien. Avec une application simple.

Marc regarda Sophie.

— Je l'avais dit.

Antoine se tourna vers lui.

— Vous aviez proposé cette explication avant que nous sachions quel téléphone avait été utilisé.

— Parce que c'était logique.

— Pour vous.

— Pour n'importe qui connaissant les appareils.

— Cet appareil est ancien.

— Les anciens téléphones peuvent également programmer des messages.

— Pas avec le système d'origine.

Le technicien confirma :

— Une application spécifique a été installée récemment.

Antoine regarda Marc.

— Vous connaissiez ce modèle ?

— Non.

— Pourtant, vous saviez qu'une programmation était possible.

— C'était une hypothèse.

— Oui.

Antoine nota cette réponse.

Le téléphone avait peut-être été caché sous le siège de Paul pour l'accuser.

La cire provenait de sa cave.

L'ancien sceau portait ses initiales.

Son père menaçait de retirer sa garantie.

Paul avait déplacé le verre après le départ de l'ambulance.

Chaque élément pouvait le désigner.

Mais, comme pour Marc, l'ensemble paraissait presque trop complet.

— Quelqu'un a-t-il pu déposer le téléphone dans votre voiture après l'arrivée de la police ?
demanda Antoine.

Paul réfléchit.

— Non. Les véhicules étaient déjà surveillés.

Carrel confirma :

— Une agente se trouvait près de l'entrée à partir de dix-sept heures trente-huit. Elle n'a vu personne s'approcher du parking.

— Avant ?

— Tout le monde pouvait circuler plus librement.

— Le téléphone a donc probablement été placé avant l'arrivée des premiers policiers.

— Oui.

— Pendant la coupure de courant ?

— Possible.

Antoine regarda Luc.

L'ancien guide avait quitté la cuisine et rejoint le couloir.

Marc était descendu au sous-sol.

Paul avait été aperçu près du bureau.

Jean-Louis avait circulé.

Plusieurs personnes s'étaient déplacées dans l'obscurité.

— Qui portait les clés de Paul pendant la coupure ? demanda Antoine.

Paul toucha instinctivement la poche de son pantalon.

— Je pensais les avoir sur moi.

— Pensiez ?

— Je ne les ai pas vérifiées.

— Où les avez-vous retrouvées ?

— Dans ma veste après le retour de la lumière.

— La veste était dans l'entrée.

— Oui.

— N'importe qui pouvait donc les prendre, ouvrir le véhicule, déposer le téléphone et les remettre.

— Oui.

Marc sourit.

— Pratique.

Paul voulut avancer vers lui.

Carrel le retint.

— Retournez tous à l'intérieur.

Le téléphone fut transporté dans la maison sous scellés.

Antoine demanda que Paul soit installé séparément dans la salle à manger, désormais libérée de ses principaux prélèvements, mais toujours surveillée.

— Suis-je arrêté ? demanda-t-il.

— Non.

— Je peux appeler un avocat ?

— Oui.

— Je le fais.

— Très bien.

Paul se tourna vers Anne.

Elle semblait déchirée entre l'envie de le rejoindre et la peur de découvrir une nouvelle vérité.

— Je n'ai pas tué papa, dit-il.

Anne ferma les yeux.

— Je veux te croire.

— Alors crois-moi.

Elle secoua la tête.

— Je ne veux plus décider avant de savoir.

Paul suivit le policier.

Antoine retourna vers le technicien.

— Le téléphone contient-il des photographies ?

— Quelques-unes ont été effacées.

— Récupérables ?

— Probablement.

— Regardez en priorité tout ce qui concerne le négatif, le verre et la remise.

— Très bien.

— Historique des appels ?

— Il y en a un qui revient souvent.

— Lequel ?

Le technicien montra le numéro.

Antoine ne le reconnut pas.

— À qui appartient-il ?

— Nous venons de recevoir l'identification.

— Philippe Darbellay ?

— Non.

Le technicien regarda les données.

— Roland Métral.

L'ancien responsable de l'enquête sur la disparition de Marianne.

Antoine relut le nom.

Bernard Clerc avait conservé les documents.

Roland Métral avait ordonné de simplifier la déposition de Michel.

Luc affirmait que Bernard et Roland connaissaient l'existence du négatif.

Et le téléphone utilisé pour menacer Étienne communiquait encore régulièrement avec l'ancien enquêteur.

— Dernier appel ? demanda Antoine.

— Samedi à seize heures cinquante-huit.

— Quelques minutes après la coupure de courant.

— Oui.

— Durée ?

— Douze secondes.

— Appel entrant ou sortant ?

— Sortant depuis le téléphone de Bernard.

— La personne qui se trouvait ici a donc appelé Roland Métral.

— Oui.

— Le message a-t-il été programmé avant ou après ?

— Nous devons vérifier.

Antoine regarda Michel.

— Où habite Roland Métral ?

— Près de Sierre.

— Prévenez une patrouille, ordonna Antoine à Carrel. Nous devons savoir où il se trouve et s'il possède encore son téléphone.

— Vous pensez qu'il est en danger comme Bernard ?

— Ou qu'il dirige encore ce qui doit apparaître dans les rapports.

Carrel transmet la demande.

Hélène s'approcha.

— Philippe n'est donc pas seul derrière tout cela.

— Nous ne savons pas encore qui se trouve derrière.

— Le téléphone appelle Roland. Les initiales de Philippe sont sous le verre. Marc possède la veste et Paul le téléphone.

— Oui.

— Chaque objet accuse une personne différente.

— Exactement.

— Comme vous l'avez écrit.

Antoine la regarda.

— Comment savez-vous ce que j'ai écrit ?

— Vous l'avez dit à Madeleine.

— Elle vous l'a répété.

— Oui.

— Les conversations circulent vite dans cette maison.

— Même lorsque vous nous séparez.

Antoine regarda les portes.

— C'est pour cela que quelqu'un a peut-être réparti les indices entre plusieurs personnes. Il savait que chacun complèterait lui-même l'accusation contre son voisin.

— Et le véritable meurtrier ?

— Il pouvait rester au centre en prétendant seulement observer.

Hélène regarda Marc.

Puis Paul.

Puis Luc.

— Lequel observe le plus ?

— Tous, lorsqu'ils ont peur.

Le téléphone de Carrel sonna.

Le sergent écouta quelques secondes.

— La patrouille est arrivée chez Roland Métral.

— Il est là ?

— Oui.

— Conscient ?

— Oui. Et très mécontent d'être réveillé.

— Son téléphone ?

— Il affirme l'avoir perdu hier.

Antoine regarda le technicien.

— Pourtant, le numéro a reçu un appel aujourd'hui.

Carrel poursuivit :

— Métral dit qu'il n'a parlé ni à Bernard ni à Étienne depuis des années.

— C'est faux.

— Probablement.

— Qu'il ne touche à rien. La patrouille reste sur place jusqu'à nouvel ordre.

Carrel transmet les instructions.

— Autre chose, dit-il ensuite.

— Quoi ?

— Métral affirme que Philippe Darbellay l'a appelé vendredi soir.

— Motif ?

— Il voulait savoir si les anciens rapports concernant Marianne pouvaient encore être consultés.

Hélène serra les mâchoires.

— Philippe savait donc qu'Étienne allait parler.

— Oui.

— Où se trouve-t-il maintenant ?

Antoine regarda Carrel.

— Avons-nous réussi à le joindre ?

— Toujours aucune réponse.

— Téléphone localisé ?

— Éteint depuis dix-neuf heures.

— Véhicule ?

— Pas à son domicile.

Le commissaire regarda le brouillon d'Étienne.

P. D. n'était pas au volant. Marc sait qui conduisait.

Philippe Darbellay restait invisible.

Son nom se trouvait sous le verre.

Il avait contacté l'ancien responsable de l'enquête.

Il contrôlait les dettes de Paul.

Il connaissait le bâtiment.

Et pourtant Étienne voulait établir qu'il n'était pas au volant.

Quelqu'un essayait peut-être d'accuser Philippe.

Ou de l'écarter d'une accusation plus ancienne.

— Trouvez-le, dit Antoine.

— Nous lançons une recherche ?

— Pas encore comme suspect en fuite.

— Alors comment ?

— Comme témoin indispensable dont l'absence commence à devenir une décision.

Carrel s'éloigna.

Le technicien continua l'extraction du téléphone découvert dans la voiture de Paul.

Après quelques minutes, une première photographie supprimée apparut sur l'écran.

Floue.

Sombre.

Prise probablement à la hâte.

Elle représentait un morceau de papier transparent tenu devant une lampe.

— Le négatif, dit Isabelle.

Tout le monde s'approcha.

Antoine leva une main.

— Restez à distance.

Le technicien améliora l'image.

Le négatif montrait une scène devant l'ancienne remise.

Trois silhouettes.

Une voiture.

Une personne près du coffre ouvert.

— Pouvez-vous inverser l'image ? demanda Nathalie.

Le technicien transforma le négatif en photographie positive.

Les couleurs apparurent progressivement.

La voiture était une Volvo gris bleu portant l'ancien logo de l'atelier de Marc.

Étienne se tenait près de la porte de la remise.

Philippe Darbellay apparaissait de profil, près du coffre.

Et une troisième personne se trouvait au volant.

Le visage était partiellement caché par le montant de la portière.

Mais on distinguait une veste claire et des cheveux courts.

— Ce n'est pas Marc, dit Sophie.

— Non, répondit Antoine.

— Ce n'est pas Luc, ajouta Isabelle.

Michel s'approcha.

— Je connais cette silhouette.

— Qui ? demanda Hélène.

Michel regarda l'image longtemps.

— Roland Métral.

Le silence tomba.

L'ancien responsable de l'enquête apparaissait donc sur une photographie prise après la disparition officielle de Marianne.

Devant la remise.

Avec Étienne et Philippe.

— Il conduisait, murmura Hélène.

Antoine relut le brouillon.

P. D. n'était pas au volant. Marc sait qui conduisait.

— Oui.

— Et Marc le savait.

— Probablement.

— Pourquoi cette photographie se trouvait-elle dans le téléphone caché dans la voiture de Paul ?

— Parce que la personne qui a pris le négatif l'a photographié avant de le faire disparaître.

— Elle voulait conserver une copie.

— Oui.

— Ou l'envoyer à quelqu'un.

Le technicien consulta les données.

— La photographie a été envoyée.

— À qui ?

Il ouvrit l'historique.

Le destinataire était enregistré sous une seule lettre.

M

— Marc ? demanda Sophie.

— Métral, répondit Antoine.

— Madeleine, ajouta Hélène.

— Ou quelqu'un dont le nom ne commence pas par M, dit le commissaire. Une lettre dans un téléphone n'est pas une identité.

— Date d'envoi ? demanda Nathalie.

— Samedi à dix-sept heures vingt-huit.

Antoine regarda Michel.

— Pendant que le téléphone était connecté au réseau de la maison.

— Oui.

La personne qui avait utilisé l'appareil dans le bureau d'Étienne avait photographié le négatif et envoyé l'image.

Puis elle avait caché le téléphone sous le siège de Paul.

— Le message accompagnant la photographie ? demanda Antoine.

Le technicien lut :

IL SAIT POUR LE CONDUCTEUR. IL PARLERA CE SOIR.

Aucune réponse n'apparaissait.

Seulement une confirmation de lecture.

La photographie avait été vue à dix-sept heures trente et une.

Au moment où ils attendaient l'arrivée de la police.

Antoine regarda les treize personnes.

À cette heure-là, l'une d'elles savait déjà qu'Étienne avait identifié le conducteur.

L'une d'elles avait utilisé le téléphone de Bernard.

L'une d'elles avait envoyé le négatif à un destinataire encore inconnu.

Et, quelques heures plus tard, Étienne avait bu dans un verre empoisonné.

— La menace ne concernait pas seulement la remise, dit Hélène.

— Non.

— Elle concernait cette photographie.

— Oui.

— Celui qui conduisait avait peut-être participé au transport de Marianne.

Antoine regarda le coffre ouvert sur l'image.

Madeleine avait retrouvé sa voiture avec de la terre dans le coffre et une couverture disparue.

— Ou de ses affaires.

— Et Roland Métral avait ensuite dirigé l'enquête.

— Oui.

Hélène recula.

— Il enquêtait sur ce qu'il avait lui-même aidé à cacher.

Antoine ne répondit pas.

La patrouille se trouvait actuellement chez Roland.

Il fallait l'empêcher de détruire quoi que ce soit.

— Carrel !

Le sergent revint immédiatement.

— Dites à la patrouille de saisir le téléphone actuel de Métral et de sécuriser son domicile. Il apparaît sur le négatif devant la remise.

Carrel transmet l'ordre.

Son visage changea pendant la communication.

— Trop tard.

— Quoi ?

— Métral vient de demander à aller aux toilettes.

— Et ?

— Il a tenté de sortir par la fenêtre arrière.

Antoine referma son carnet.

— Qu'ils l'interpellent.

— Sur quelle base ?

— Soupçon de participation à la dissimulation d'un corps, altération d'une enquête et risque de destruction de preuves.

Carrel donna les instructions.

Hélène regardait toujours la photographie.

— Vous avez enfin quelqu'un.

— Nous avons un homme sur une photographie.

— Qui tente de fuir.

— Oui.

— Ce n'est toujours pas suffisant pour vous ?

— Pour l'interpeller, oui.

Antoine regarda le téléphone découvert dans la voiture de Paul.

— Pour savoir qui a tué Étienne, non.

Paul se trouvait derrière la porte de la salle à manger.

Il ne pouvait pas voir l'écran, mais il avait entendu son nom plusieurs fois.

— Commissaire !

Antoine s'approcha.

— Le téléphone contient-il quelque chose qui me disculpe ?

— Il contient une photographie du négatif.

— Qui l'a envoyée ?

— Nous ne le savons pas.

— Elle a été prise quand ?

— Samedi.

— Avec le téléphone trouvé dans mon véhicule.

— Oui.

— Alors quelqu'un l'avait avant de le cacher.

— Oui.

Paul posa une main contre la porte vitrée.

— Je vous ai dit que ce n'était pas moi.

— Vous avez également caché vos appels à Philippe, les transferts et le fait que vous aviez touché le verre.

— Parce que chacun de ces faits me faisait paraître coupable.

— Et chaque silence vous a rendu encore plus suspect.

Paul ferma les yeux.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Cesser de décider quelles vérités sont dangereuses pour vous.

— Je vous ai tout dit.

Antoine le regarda.

— Non.

— Qu'est-ce qu'il reste ?

— Pourquoi aviez-vous réellement appelé Philippe samedi midi ?

— Je vous l'ai expliqué.

— Vous avez dit qu'il voulait connaître les documents concernant les contrats.

— C'est vrai.

— Avez-vous parlé du négatif ?

Paul ne répondit pas.

— Vous saviez qu'il existait.

— Luc m'en avait parlé.

— Quand ?

— Vendredi soir.

— Et vous l'avez dit à Philippe.

— Oui.

— Pourquoi le cacher ?

— Parce qu'il m'a demandé de le récupérer.

Antoine resta immobile.

— Philippe voulait le négatif.

— Oui.

— Vous êtes donc entré dans la chambre de Marc pour le chercher.

— Oui.

— Vous l'avez trouvé dans la veste.

— Oui.

— Puis Luc l'a pris quelques secondes.

— Oui.

— Et ensuite ?

Paul regarda le sol.

— Ensuite, je l'ai donné à mon père.

— Étienne avait le négatif ?

— Oui.

— Quand ?

— Avant le déjeuner.

— Où l'a-t-il mis ?

— Dans son bureau.

— Le négatif a donc été remplacé dans le carnet plus tard ?

— Je ne sais pas.

Antoine sentit la chronologie se déplacer encore.

Isabelle avait affirmé que le négatif se trouvait dans son carnet lorsqu'elle avait montré les photographies.

Paul disait l'avoir pris dans la veste de Marc et remis à Étienne avant le déjeuner.

Quelqu'un avait donc remplacé l'enveloppe dans le carnet ou Isabelle s'était trompée.

— Pourquoi votre père voulait-il le négatif ?

— Il a dit qu'il en avait besoin pour le dîner.

— L'a-t-il développé ?

— Non.

— L'a-t-il montré à quelqu'un ?

— Je ne sais pas.

— Philippe savait-il que vous l'aviez donné à Étienne ?

— Non.

— Vous lui avez fait croire que vous ne l'aviez pas trouvé.

— Oui.

— Le téléphone trouvé dans votre voiture contient une photographie prise à partir du négatif.

— Alors quelqu'un l'a récupéré dans le bureau.

— Pendant que vous y cherchiez un chargeur.

— Je n'ai pas pris le téléphone.

— Mais vous saviez où se trouvait le négatif.

— Oui.

— Qui d'autre ?

Paul réfléchit.

— Marc m'a vu le donner à mon père.

— Où ?

— Dans le couloir.

— Sophie ?

— Peut-être.

— Luc ?

— Il savait que je l'avais.

— Anne ?

— Non.

— Philippe ?

— Il savait seulement que je le cherchais.

Antoine nota les noms.

La personne qui avait photographié le négatif n'avait pas eu besoin de voler le carnet.

Elle pouvait l'avoir récupéré dans le bureau après que Paul l'avait remis à Étienne.

Puis le négatif avait peut-être été replacé dans le carnet afin que sa disparition semble liée à celle des notes d'Isabelle.

Les objets changeaient de place.

Les personnes changeaient leurs versions.

Et chaque déplacement créait un nouveau coupable possible.

Le téléphone de Carrel sonna de nouveau.

— Métral est maîtrisé.

— Blessé ?

— Légèrement à la main.

— Téléphone retrouvé ?

— Oui.

— Correspond-il au numéro appelé par l'appareil de Bernard ?

— Oui.

— Messages ?

— Ils voient déjà une notification effacée reçue samedi.

— La lettre M dans le téléphone de Bernard désignait donc probablement Métral.

— Oui.

— A-t-il reçu la photographie ?

— Ils vérifient.

Antoine regarda le négatif affiché.

Roland Métral conduisait.

Philippe se trouvait près du coffre.

Étienne devant la remise.

Mais Marc n'apparaissait pas sur l'image.

— Où était Marc lorsque cette photographie a été prise ? demanda Hélène.

Personne ne répondit.

Sophie parla finalement :

— Derrière l'appareil.

Tous se tournèrent vers elle.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda Antoine.

— Parce que le cadrage.

Elle s'approcha de l'écran.

— Marc photographiait toujours légèrement de travers. Il inclinait l'appareil vers la gauche lorsqu'il utilisait une main.

— Vous reconnaissez sa manière de prendre une photographie ?

— J'ai vécu avec lui pendant vingt-six ans.

— Qui possédait l'appareil ?

— Probablement Marc.

— Pourquoi aurait-il photographié les autres devant la remise ?

— Pour se protéger.

— En conservant une preuve.

— Oui.

— Bernard a ensuite récupéré le négatif.

— Peut-être.

— Comment ?

Sophie secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Antoine regarda Marc.

L'architecte avait demandé à retourner dans la pièce avec son avocat, mais il observait la scène depuis la porte.

— Vous avez pris cette photographie, dit Antoine.

L'avocat leva une main.

— Mon client ne répondra pas.

— Ce n'est pas nécessaire immédiatement.

Marc regarda l'image.

Son visage ne trahissait presque rien.

Presque.

— Vous étiez devant la remise, poursuivit Antoine. Vous saviez que Métral conduisait. Vous saviez que Philippe n'était pas au volant. Vous saviez ce qui se trouvait dans le coffre.

Marc ferma les yeux.

— Plus un mot, répéta son avocat.

Antoine s'approcha.

— Étienne allait vous demander pourquoi Marianne était descendue de la voiture.

Marc rouvrit les yeux.

— Je ne l'ai pas tué.

— Je n'ai pas encore parlé de son meurtre.

— Tout le monde ne parle que de cela.

— Non.

Antoine montra la photographie.

— Pour le moment, je parle de Marianne.

Marc regarda les trois silhouettes.

— Elle n'était pas dans le coffre.

Hélène poussa un cri étouffé.

L'avocat de Marc se tourna brusquement vers lui.

Le silence devint absolu.

Antoine ne bougea plus.

— Je n'ai jamais dit qu'elle y était.

Marc comprit son erreur.

— Je sais ce que vous essayez de faire.

— Non.

Le commissaire parla doucement.

— Je n'essaie plus rien. Vous venez de répondre avant ma question.

Marc regarda son avocat.

Cette fois, aucune explication ne vint immédiatement.

Antoine se tourna vers Carrel.

— Monsieur Besse reste sous surveillance stricte. Plus aucun contact avec les autres.

— Suis-je arrêté ? demanda Marc.

— Pas encore pour le meurtre d'Étienne.

Antoine regarda le coffre ouvert sur l'image.

— Mais vous êtes désormais soupçonné d'avoir participé à la dissimulation de Marianne Rappaz.

Hélène s'avança.

— Qu'y avait-il dans le coffre ?

Marc ne la regarda pas.

— Demandez à Philippe.

— Il n'est pas là.

— Alors trouvez-le.

Antoine referma son carnet.

— C'est exactement ce que nous faisons.

À trois heures vingt-six, un nouveau message apparut sur le téléphone noir d'Étienne.

L'appareil était pourtant sous scellé.

Le technicien lut la notification à voix haute :

VOUS AVEZ LE MAUVAIS TÉLÉPHONE.

Tous les regards se tournèrent vers l'écran.

Le message ne provenait pas de la carte de Bernard.

Il venait d'un autre numéro.

Inconnu.

Antoine regarda les appareils alignés sur le plateau.

Le téléphone de Bernard avait été retrouvé.

Celui de Métral venait d'être saisi.

Pourtant, une personne continuait à communiquer avec eux.

Le commissaire demanda :

— Peut-on localiser l'expéditeur ?

Le technicien commença immédiatement.

Quelques secondes plus tard, il releva la tête.

— Le signal provient du réseau de cette maison.

Personne ne bougea.

Treize personnes se trouvaient encore sur place.

Plusieurs téléphones avaient été saisis.

D'autres étaient restés dans des sacs, des chambres ou des véhicules.

Et quelque part, derrière une porte, dans une poche ou sous un meuble, un autre appareil venait de s'allumer.

Antoine regarda chacun des invités.

— Personne ne se déplace.

Michel consulta sa montre.

— Trois heures vingt-sept.

Le commissaire ouvrit son carnet.

Sous la question Qui protégez-vous encore ?, il ajouta :

Qui possède le dernier téléphone ?

Puis il regarda les portes fermées de la maison.

Le meurtrier avait déplacé le verre.

Déplacé le négatif.

Déplacé le téléphone de Bernard.

Et maintenant, il venait de leur rappeler qu'il lui restait encore une voix.

CHAPITRE 20

La voix dans la maison

— Personne ne se déplace.

Antoine Fournier n'avait pas élevé la voix.

Pourtant, les treize personnes encore présentes dans la maison s'immobilisèrent.

Le message restait affiché sur l'écran du téléphone noir d'Étienne.

VOUS AVEZ LE MAUVAIS TÉLÉPHONE.

Le technicien gardait les mains au-dessus de son clavier.

— Le signal provient bien du réseau de la maison ? demanda Antoine.

— Oui.

— D'un appareil connecté maintenant ?

— Oui. Il est encore actif.

— Pouvez-vous identifier lequel ?

— Pas immédiatement. Le routeur me donne une adresse technique, mais pas le modèle exact.

Le commissaire regarda le salon.

Les téléphones personnels déjà recueillis reposaient sur un plateau numéroté.

Certains invités avaient également apporté une tablette ou un ordinateur. Plusieurs appareils étaient placés en mode avion. D'autres étaient enfermés dans des pochettes empêchant toute communication.

Il restait les chambres.

Les sacs.

Les voitures.

Les tiroirs.

Et peut-être un appareil assez petit pour être caché dans la maison depuis plusieurs jours.

— Sergent Carrel, dit Antoine, personne ne quitte sa place sans être accompagné.

— Compris.

— Deux agents restent aux sorties.

— Oui.

— Nous allons reprendre l'inventaire de chaque appareil, un par un.

Marc Besse regarda son avocat.

— Vous allez encore nous fouiller ?

— Les effets personnels directement liés à un appareil de communication sont couverts par l'autorisation de la procureure, répondit Antoine.

— Et si le téléphone ne se trouve pas sur nous ?

— Alors nous le chercherons ailleurs.

Luc Dayer leva les yeux.

— Le message peut avoir été programmé.

— Oui.

— Il ne prouve donc pas que quelqu'un vient de l'envoyer.

— Non.

— Pourtant vous nous empêchez de bouger.

— Parce qu'un appareil vient de communiquer depuis cette maison.

— Cela peut être celui d'un policier.

Le technicien secoua la tête.

— Non. L'adresse n'appartient à aucun de nos équipements.

— Vous en êtes certain ?

— Oui.

Luc regarda son avocat.

— Alors trouvez-le.

— C'est ce que nous allons faire, répondit Antoine.

Le commissaire se tourna vers Anne.

— Combien d'appareils connectés utilisez-vous habituellement dans cette maison ?

— Mon téléphone. Celui de papa. Deux ordinateurs. La télévision. L'imprimante du bureau.

— Des caméras ?

— Non.

— Une alarme ?

— Oui.

— Reliée au réseau ?

— Je ne sais pas.

— Chauffage, éclairage, haut-parleurs ?

— Un thermostat dans le couloir. Papa avait également une petite radio connectée dans la cuisine.

— Autre chose ?

Anne réfléchit.

— Un ancien système de surveillance avait été installé après un cambriolage.

— Quand ?

— Il y a une quinzaine d'années.

— Est-il encore utilisé ?

— Non.

— Qui l'avait installé ?

Anne regarda Marc.

— Son bureau.

L'architecte se redressa.

— Je n'installais pas les systèmes électriques.

— Mais vous aviez dirigé les travaux, précisa Anne.

— Un électricien s'en occupait.

— Son nom ? demanda Antoine.

— Je ne m'en souviens plus.

— Le dossier se trouve-t-il encore ici ?

— Probablement dans les archives.

Antoine se tourna vers le technicien.

— Pouvez-vous localiser approximativement le signal dans la maison ?

— Avec un récepteur portable. Plus nous approchons, plus le niveau augmente.

— Combien de temps ?

— Nous pouvons commencer immédiatement.

Marc regarda les policiers.

— Vous allez démonter les murs ?

— Pas si l'appareil se montre coopératif, répondit Antoine.

Michel Aymon consulta sa montre.

— Trois heures trente et une.

Le commissaire se tourna vers lui.

— Continuez à noter les heures.

— Oui.

— Mais vous restez assis.

— Je peux écrire assis.

Le technicien prit un petit appareil muni d'un écran et d'une antenne courte.

Il commença dans le salon.

Le signal était faible.

Il passa près des téléphones déposés sur le plateau.

Aucun ne correspondait.

Près de l'entrée, la valeur augmenta légèrement.

— Il est dans cette direction, dit-il.

Le couloir menait au bureau, à l'escalier et à une petite pièce autrefois utilisée comme vestiaire.

Carrel accompagna le technicien.

Antoine les suivit.

Un agent resta derrière eux afin d'empêcher quiconque de quitter le salon.

Ils avancèrent lentement.

Devant la porte du bureau, le signal augmenta nettement.

— Il est ici ? demanda Carrel.

— Ou au-dessus.

Le technicien entra dans le bureau.
Le secrétaire d'Étienne restait ouvert.
Les lettres avaient été placées sous scellés.
Le tiroir dans lequel le téléphone noir avait été découvert était vide.
L'ordinateur, l'imprimante et la lampe de bureau furent vérifiés.
Le signal ne correspondait à aucun d'eux.
— Plus fort près du mur, dit le technicien.
Une grande carte du Valais occupait presque toute la surface.
Antoine s'approcha.
Des punaises indiquaient plusieurs lieux.
La maison.
Le café de Madeleine.
La parcelle contestée.
L'ancienne remise portant le numéro quatre cent soixante-dix.
Certains tracés avaient été faits au crayon.
D'autres à l'encre noire.
— Étienne travaillait sur cette carte ? demanda Carrel.
— Oui, répondit Anne depuis le couloir. Depuis plusieurs semaines.
— Ne vous approchez pas davantage, demanda Antoine.
Elle resta sur le seuil.
Le technicien déplaça lentement le récepteur.
— Le signal est plus fort derrière la carte.
Marc fit un mouvement depuis le salon.
Carrel le vit.
— Restez où vous êtes.
— Le mur contient un ancien boîtier d'alarme, dit l'architecte.
Antoine se tourna.
— Comment le savez-vous ?
— Parce que j'ai dirigé la rénovation.
— Vous venez de dire ne pas vous souvenir du système.
— J'ai dit que je ne me souvenais pas du nom de l'électricien.
— Où se trouve le boîtier ?
Marc indiqua la partie inférieure de la carte.
— Derrière le cadre, à droite.
Antoine regarda le spécialiste de la police scientifique.
— Photographiez avant de toucher.

Plusieurs clichés furent pris.

La carte fut ensuite soulevée avec précaution.

Derrière elle apparaissait une petite porte métallique peinte de la même couleur que le mur.

Aucune poignée.

Deux vis maintenaient le couvercle.

— Le système est encore alimenté ? demanda le technicien.

Anne secoua la tête.

— Il ne devrait plus l'être.

Le récepteur confirma pourtant que le signal provenait de l'intérieur.

Le spécialiste photographia les vis.

— Elles ont été retirées récemment.

— Comment le voyez-vous ? demanda Carrel.

— La peinture est marquée autour des têtes.

— Avec quel outil ?

— Un petit tournevis plat.

Antoine pensa à la boîte d'outils trouvée dans la voiture de Marc.

Mais aussi aux tournevis présents dans la cave, la cuisine et le bureau.

Le couvercle fut ouvert.

À l'intérieur, les anciens câbles de l'alarme avaient été coupés.

Un câble récent, noir, était branché sur une alimentation électrique.

Il conduisait à un petit téléphone fixé contre le fond du boîtier avec du ruban adhésif.

L'écran était allumé.

Une application affichait un cercle tournant.

— Ne le touchez pas, dit le technicien.

Le téléphone n'était pas un modèle courant.

Sa coque était épaisse.

Aucune marque visible.

Un objectif minuscule avait été placé face à un trou percé dans le couvercle métallique.

Le trou correspondait à l'un des points noirs imprimés sur la carte.

— Il pouvait filmer le bureau, dit Carrel.

— Une partie du bureau et la porte, confirma le technicien.

Antoine regarda le petit objectif.

Depuis plusieurs jours, peut-être plusieurs semaines, quelqu'un pouvait observer qui entrait chez Étienne.

Voir le secrétaire.

Voir le tiroir.

Voir le négatif.

Et entendre les conversations tenues dans la pièce.

Anne porta une main à sa bouche.

— Papa était surveillé.

— Probablement, répondit Antoine.

— Depuis combien de temps ?

— Nous allons essayer de le déterminer.

Marc regardait le boîtier depuis le salon.

— Ce n'est pas mon appareil.

Antoine ne répondit pas immédiatement.

— Encore une fois, Monsieur Besse, vous répondez avant que je vous le demande.

— Parce que vous regardez dans ma direction.

— Je regarde souvent les personnes qui connaissent l'emplacement d'un objet caché.

L'avocat intervint :

— Mon client vient d'expliquer qu'il connaissait l'ancien boîtier en raison de son activité professionnelle.

— Oui.

— Cela ne prouve pas qu'il y ait placé quoi que ce soit.

— Non.

— Alors évitez les insinuations.

— Je n'insinue rien.

Antoine regarda le couvercle démonté.

— Je constate qu'un téléphone a été installé dans une cache connue de votre client.

Le technicien photographia les branchements.

— Le message vient bien de cet appareil.

— Pouvez-vous savoir s'il a été envoyé manuellement ? demanda Antoine.

— Pas encore.

— Quelqu'un aurait-il pu se trouver dans le bureau à trois heures vingt-sept ?

— Non, répondit Carrel. La pièce était vide et surveillée depuis la découverte du premier téléphone.

— L'envoi a donc été programmé ou commandé à distance.

— Oui.

— L'appareil possède-t-il un clavier déverrouillé ?

— L'écran est actif, mais il faut préserver l'état exact.

Le technicien plaça autour du téléphone un dispositif isolant temporairement les communications sans l'éteindre.

— Dès que je coupe le réseau, nous éviterons tout effacement à distance.

— Faites-le.

Le cercle tournant disparut.

Le message avait déjà été envoyé.

Anne observait la carte du Valais maintenant décrochée.

— Papa avait-il découvert le téléphone ?

— Je ne pense pas, répondit Antoine.

— Il travaillait juste devant.

— C'est souvent le meilleur endroit pour cacher quelque chose.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne cherche pas ce qu'on croit connaître.

Le téléphone fut détaché avec son câble, puis placé dans une pochette transparente.

Sous le ruban adhésif, une poussière noire apparut.

Le spécialiste en préleva une petite quantité.

— De la cire ? demanda Carrel.

— Peut-être. Ou un résidu de caoutchouc.

— Comparez avec la cire de la bouteille et celle trouvée dans la veste de Marc.

— Bien.

Une petite particule métallique brillait également près de l'une des vis.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le spécialiste utilisa une pince.

— Un fragment très fin. Peut-être la pointe d'un outil.

— Le tournevis aurait cassé ?

— Ou glissé.

Antoine regarda Marc.

L'architecte ne détourna pas les yeux.

— Vous possédez un tournevis plat de cette taille ? demanda le commissaire.

L'avocat répondit :

— Comme la moitié des personnes présentes dans cette maison.

— C'est exact.

Marc sourit légèrement.

— Vous voyez.

— Mais tous ne connaissaient pas le boîtier.

Le sourire disparut.

Le technicien emporta l'appareil dans la petite salle de travail.

La carte du Valais resta appuyée contre le mur.

Derrière elle, le boîtier ouvert ressemblait à une petite bouche noire.

À trois heures quarante-deux, les invités furent autorisés à changer de position, mais pas à quitter le salon.

Antoine s'installa près du technicien.

— Que pouvez-vous me dire sans modifier les données ?

— L'appareil est un téléphone durci, destiné aux chantiers ou aux activités extérieures.

— Répandu ?

— Moins qu'un téléphone ordinaire, mais pas rare.

— Carte téléphonique ?

— Prépayée.

— Enregistrée au nom de qui ?

— Nous attendons la réponse de l'opérateur.

— Connexion au réseau ?

— Il connaît automatiquement le mot de passe de la maison.

— Cela signifie qu'il a été configuré ici.

— Ou que le mot de passe lui a été ajouté ailleurs.

— Il était écrit sous le routeur.

— Oui.

— Le message était programmé ?

Le technicien examina les données visibles.

— Pas selon l'application de messagerie principale.

— Commandé à distance ?

— Probablement.

— Comment ?

— Une application de contrôle a été installée.

— Quelqu'un pouvait manipuler le téléphone depuis un autre appareil.

— Oui. Lire les messages, activer la caméra, prendre des photographies et envoyer du texte.

— La personne pouvait donc être à l'extérieur de la maison.

— Oui.

— Ou dans le salon avec un autre téléphone.

— Également.

Antoine regarda les appareils recueillis.

— L'application conserve-t-elle l'adresse de l'appareil de contrôle ?

— Pas directement. Mais elle conserve des horaires de connexion.

— La dernière ?

— Trois heures vingt-six et cinquante-huit secondes.

— Juste avant le message.

— Oui.

— Connexion extérieure ou locale ?

— Extérieure.

Carrel se pencha.

— La personne n'était donc pas dans la maison.

— Pas nécessairement, répondit le technicien. Un téléphone placé dans le salon peut passer par le réseau mobile et apparaître comme une connexion extérieure.

— Pouvez-vous localiser l'adresse ?

— Seulement de manière approximative. Elle appartient à un opérateur mobile suisse.

— Région ?

— Valais central.

Carrel soupira.

— Cela ne réduit pas beaucoup.

— Non.

Antoine observa le téléphone caché.

— L'appareil a-t-il enregistré le bureau ?

— Oui.

— Combien de fichiers ?

— Beaucoup.

— Depuis quand ?

Le technicien consulta les dates.

— Première vidéo : il y a dix-neuf jours.

— Après qu'Étienne a commencé à préparer le week-end.

Anne confirma depuis la porte :

— Papa a envoyé les invitations il y a environ trois semaines.

— Qui connaissait le projet à ce moment-là ?

— Paul. Marc. Hélène. Probablement Philippe.

— Pourquoi Marc ?

— Papa l'avait appelé pour lui demander s'il viendrait.

— Et Philippe ?

— Ils travaillaient encore sur certains dossiers de la cave.

Antoine nota les noms.

— La première vidéo montre-t-elle l'installation ?

— Non. Elle commence après la fermeture du boîtier.

— L'appareil possède-t-il un détecteur de mouvement ?

— Oui. Il enregistrerait seulement lorsque quelqu'un entrait dans le bureau.

— Nous devons préserver chaque fichier.

— Bien sûr.

— Commencez par vendredi et samedi.

Le technicien ouvrit la liste.

Les fichiers portaient seulement des heures.

Vendredi, dix-huit heures douze.

Étienne entra dans le bureau.

Il posait une enveloppe sur le secrétaire.

Puis Marc apparaissait derrière lui.

Le son était faible, mais compréhensible.

Le technicien augmenta légèrement le volume.

— Je veux les originaux avant toute modification, précisa Antoine.

— Ils sont copiés séparément.

L'image montrait une partie du dos d'Étienne.

Marc restait près de la porte.

— Ferme, disait Étienne.

Marc refermait la porte.

— Tu n'aurais pas dû inviter Hélène.

— Au contraire.

— Elle ne mérite pas cela.

— Elle mérite la vérité.

— Ce n'est pas la même chose.

Étienne ouvrait l'enveloppe.

La caméra ne permettait pas de voir son contenu.

— Bernard t'a remis le négatif ? demandait Marc.

— Pas encore.

— Alors tu n'as rien.

— J'ai les plans.

— Les plans ne prouvent pas qu'elle était encore vivante.

Étienne se tournait vers lui.

— Moi, je le prouve.

Marc ne répondait pas.

— Tu l'as entendue, poursuivait Étienne.

— Arrête.

— Elle demandait une ambulance.

— Nous avons essayé de comprendre ce qui s'était passé.

— Non.

La voix d'Étienne devenait plus dure.

— Elle respirait, et tu as regardé son sac.

Dans le salon, Sophie ferma les yeux.

Hélène se leva.

— Je veux écouter.

Antoine se tourna vers elle.

— Vous pouvez rester à distance.

Elle s'approcha jusqu'au ruban placé devant la petite pièce.

Sur l'écran, Marc faisait un pas vers Étienne.

— Tu crois que répéter cela changera quelque chose ?

— Non.

— Alors pourquoi maintenant ?

— Parce que j'ai passé vingt-cinq ans à prétendre que mon silence protégeait les vivants.

— Il les protégeait.

— Il nous protégeait, Marc.

Étienne refermait l'enveloppe.

— Ce n'est pas la même chose.

Marc regardait vers le secrétaire.

— Qu'est-ce que tu vas dire ?

— Tout.

— Même ce que toi, tu as fait ?

— Oui.

— Même le fait que tu l'as suivie ?

— Oui.

— Que tu as essayé de prendre son sac ?

— Oui.

— Que sa chute est arrivée à cause de toi ?

Étienne restait silencieux quelques secondes.

— Oui.

Marc secouait la tête.

— Tu ne tiendras pas jusqu'au bout.

— Cette fois, si.

— Tu l'as déjà dit.

— Cette fois, Hélène sera là.

Marc se tournait vers la porte.

Étienne ajoutait :

— Et je te demanderai qui conduisait.

Marc s'arrêtait.

— Philippe.

— Non.

— C'était sa voiture.

— Pas sur le premier trajet.

Marc se retournait lentement.

— Tu ne sais rien.

— Bernard a la photographie.

— Bernard a passé sa vie à garder des papiers pour les vendre au meilleur moment.

— Il a le négatif.

— Alors pourquoi ne te l'a-t-il pas donné ?

— Parce qu'il a peur.

— De moi ?

— De celui qui était au volant.

Marc regardait directement Étienne.

— Ne prononce pas son nom devant les autres.

— Pourquoi ? Parce qu'il a dirigé l'enquête ensuite ?

— Parce que tu ne sais pas ce qu'il est encore capable de faire.

La vidéo s'arrêtait lorsque les deux hommes quittaient le champ de la caméra.

Personne ne parla.

Hélène tenait le dossier d'une chaise.

— Marianne était vivante, murmura-t-elle.

Antoine ne répondit pas.

Elle regarda Marc.

— Elle demandait une ambulance.

L'architecte restait derrière son avocat.

— Nous ne savons pas si l'enregistrement est complet, déclara celui-ci.

— La voix de votre client est reconnaissable, dit Hélène.

— Je ne nie pas qu'une conversation ait eu lieu. Je demande que son intégrité soit contrôlée.

— Bien sûr, répondit Antoine.

Hélène se tourna vers le commissaire.

— Vous dites encore « bien sûr ».

— Parce que son avocat a raison sur ce point.

— Vous venez d'entendre Marc reconnaître qu'elle respirait.

— J'ai entendu Étienne l'affirmer et Marc ne pas le contester.

— Quelle différence ?

— Une différence que nous devons lui demander d'expliquer officiellement.

Elle regarda Marc.

— Il expliquera.

— Oui.

— Comme toujours.

— Oui.

Marc fit un pas vers eux.

— J'ai voulu appeler.

Son avocat lui saisit le bras.

— Plus un mot.

Marc se dégagea.

— J'ai voulu appeler une ambulance.

Hélène le fixa.

— Mais vous ne l'avez pas fait.

— Étienne disait qu'elle était morte.

— Elle parlait.

— Puis elle ne parlait plus.

— Combien de temps ?

Marc regarda le sol.

— Je ne sais pas.

— Vous savez.

— Non.

— Vous avez regardé votre montre ?

Il releva brusquement la tête.

La question l'avait atteint.

Antoine le vit.

— Quelle montre portiez-vous à l'époque ? demanda le commissaire.

L'avocat intervint :

— Mon client ne répondra plus sans une audition formelle.

— Très bien.

Hélène s'approcha malgré le ruban.

— Vous saviez combien de temps elle avait respiré.

Marc détourna les yeux.

— Et vous avez attendu, poursuivit-elle.

Sophie se leva.

— Hélène...

— Ne me demandez pas de me calmer.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire.

Sophie regarda son mari.

— J'allais lui demander de répondre.

Marc ferma les yeux.

Son avocat se plaça entre eux.

— Cet échange est terminé.

Antoine fit signe au sergent Carrel.

— Monsieur Besse retourne dans la pièce séparée.

— Vous m'arrêtez ?

— Pas encore pour le meurtre d'Étienne.

— Vous répétez cela depuis des heures.

— Parce que les faits concernant Marianne deviennent plus précis avant ceux concernant Étienne.

Marc regarda le téléphone caché.

— Cet appareil ne m'appartient pas.

— Peut-être.

— Quelqu'un m'a enregistré.

— Oui.

— Quelqu'un qui voulait me compromettre.

— Ou qui voulait savoir ce que vous alliez dire à Étienne.

Marc suivit son avocat.

Avant de franchir la porte, il se tourna vers Antoine.

— Regardez les autres vidéos.

— C'est prévu.

— Vous comprendrez que je ne suis pas le seul à avoir parlé avec lui.

— Je n'en ai jamais douté.

La porte se referma.

Le technicien continua.

Samedi matin, onze heures quarante.

Étienne entra seul dans le bureau.

Il plaçait le téléphone noir dans le tiroir.

Puis il sortait une photographie d'une enveloppe et la regardait sous la lampe.

Le négatif n'apparaissait pas encore.

Quelques minutes plus tard, Paul entra.

— Tu l'as trouvé ? demandait Étienne.

— Dans la veste de Marc.

— Il l'avait donc pris.

— Ou quelqu'un l'y avait mis.

— Donne.

Paul remettait une petite enveloppe transparente.

Étienne la plaçait sous la lampe.

— C'est bien Métral, disait-il.

— Philippe voulait que je lui apporte.

— Tu ne lui donnes rien.

— Il contrôle la cave.

— Plus pour longtemps.

— Tu vas retirer la garantie.

— Oui.

Paul restait immobile.

— Tu me mets en faillite.

— Non. Tu t'y es mis tout seul.

— J'ai protégé les employés.

— Tu as protégé tes décisions.

— Tu parles comme si tu n'avais jamais rien caché.

Étienne regardait le négatif.

— Justement.

Il remplaçait l'enveloppe dans le tiroir.

— Je vais parler ce soir.

— Et moi ?

— Tu ouvriras les comptes.

— Philippe me détruira.

— Alors tu diras ce qu'il t'a demandé de payer.

Paul sortait du bureau sans répondre.

La vidéo suivante commençait à douze heures cinquante et une.

Étienne n'était pas présent.

Une silhouette entrait rapidement.

Le visage restait hors du champ de la caméra.

La personne ouvrait le tiroir.

Prenait l'enveloppe.

La tenait devant la lampe.

Puis une seconde silhouette apparaissait à la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandait Paul.

La première personne refermait le tiroir.

— Rien.

La voix était celle de Luc.

— Donne-moi cela, disait Paul.

— Pourquoi ?

— Parce que mon père me l'a confié.

— Il appartient à Isabelle.

— Elle l'avait perdu.

— Non. Quelqu'un l'avait pris.

Luc tenait encore l'enveloppe.

— Bernard voulait qu'elle le garde.

— Bernard voulait de l'argent.

— Et toi, Philippe te tient par la cave.

Paul avançait.

— Donne.

Luc lui remettait l'enveloppe.

— Elle est vide, disait Paul.

— Elle l'était déjà.

— Tu mens.

— Pas cette fois.

Luc quittait le bureau.

Paul restait seul.

Il regardait l'enveloppe, fouillait le tiroir, puis sortait à son tour.

— Le négatif avait disparu avant le déjeuner, dit Isabelle.

— Oui, répondit Antoine.

— Pourtant j'ai vérifié le carnet avant de descendre.

— Vous avez vérifié l'enveloppe ou seulement sa présence ?

Elle réfléchit.

— L'enveloppe.

— L'avez-vous ouverte ?

— Non.

— Elle pouvait déjà être vide.

Isabelle ferma les yeux.

— Oui.

— Quelqu'un avait donc pris le négatif avant que le carnet disparaisse.

— Luc.

— La vidéo ne le montre pas prendre le négatif. Elle le montre tenir l'enveloppe.

— Il a pu le retirer avant que Paul entre.

— Oui.

Luc parla depuis la pièce voisine.

— Je ne l'ai pas pris !

Son avocat lui demanda de se taire.

Antoine regarda l'écran.

— Continuez.

La vidéo suivante datait de treize heures quatre.

Marc entra dans le bureau.

Il ouvrait le même tiroir.

L'enveloppe n'y était plus.

Il fouillait rapidement les papiers.

Puis il regardait directement vers la carte du Valais.

Pendant une seconde, son regard semblait se poser sur l'objectif caché.

— Il savait, dit Carrel.

— Pas nécessairement, répondit Antoine.

Marc approchait de la carte.

L'image devenait floue lorsque son épaule passait devant l'objectif.

On entendait un léger bruit métallique.

Puis il reculait.

Il tenait quelque chose dans la main.

Un petit tournevis.

— Il a ouvert le boîtier, murmura Anne.

— Ou vérifié qu'il était fermé, dit Antoine.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Nous lui demanderons.

Marc rangeait le tournevis dans sa poche.

Avant de quitter le bureau, il ouvrait une dernière fois le tiroir.

La vidéo s'arrêtait.

— Le téléphone était déjà dans le boîtier, dit le technicien.

— Oui.

— Marc savait donc qu'il se trouvait là.

Antoine observa l'image.

— Il connaissait au moins le boîtier.

— Et il l'a ouvert.

— Probablement.

— Cela explique la marque récente sur les vis.

— Oui.

Carrel regarda la porte derrière laquelle Marc attendait.

— Nous avons assez pour l'arrêter.

— Pour le téléphone caché, pas encore.

— Il l'a ouvert.

— Nous devons voir ce qu'il a fait lorsqu'il se trouvait devant l'objectif.

— La caméra ne montre pas l'intérieur du boîtier.

— Exactement.

— Il pouvait vérifier l'appareil.

— Oui.

— Ou le réparer.

— Oui.

— Ou le découvrir.

Antoine se tourna vers Anne.

— Votre père avait-il parlé à Marc de l'ancien système d'alarme ?

— Je ne sais pas.

— Marc savait-il que la carte cachait le boîtier ?

— Évidemment.

— Paul ?

— Probablement.

— Philippe ?

— Il avait assisté à certains travaux.

— Roland Métral ?

— Je ne vois pas pourquoi.

Le technicien consulta les données.

— Il existe une connexion de commande à treize heures cinq.

— Pendant que Marc se trouve devant la carte.

— Oui.

— L'appareil a été redémarré.

Carrel regarda Antoine.

— Marc l'a donc utilisé.

— Il se trouvait devant au moment du redémarrage.

— Ce n'est plus une coïncidence.

— Non.

Antoine ouvrit son carnet.

13 h 04 : Marc ouvre le boîtier.

13 h 05 : téléphone caché redémarré.

L'architecte connaissait l'appareil.

Mais cela ne prouvait pas encore qu'il l'avait installé.

Ni qu'il avait envoyé les derniers messages.

Le technicien poursuivit l'examen.

— Il y a un fichier sonore créé juste avant le redémarrage.

— Ouvrez-le.

L'enregistrement était court.

On entendait le bruit des vis.

Puis la respiration d'un homme.

Une voix très basse disait :

— Tu restes là jusqu'à ce soir.

Le fichier s'arrêtait.

Sophie se leva.

— C'est Marc.

Personne ne répondit.

— Je reconnais sa voix, répéta-t-elle.

Antoine regarda le spécialiste.

— Il faudra une comparaison officielle.

— Oui.

— Mais vous êtes certaine ? demanda-t-il à Sophie.

— Oui.

Elle regarda la porte fermée.

— Il parlait au téléphone comme à une personne.

— Ou comme à un outil.

— Il savait qu'il était là.

— Oui.

Sophie se rassit lentement.

— Pourquoi aurait-il surveillé Étienne ?

— Pour savoir ce qu'il avait découvert.

— Et ce qu'il comptait dire.

— Oui.

— Cela signifie qu'il a entendu Paul parler du négatif.

— Probablement.

— Qu'il a vu où Étienne l'avait rangé.

— Oui.

— Qu'il a pu le prendre.

— Oui.

— Et qu'il savait pour le conducteur.

Antoine ne répondit pas.

Tout conduisait vers Marc.

Le téléphone caché.

La veste.

L'enveloppe.

La cire.

La cuillère.

Le poison accessible dans la trousse de Sophie.

La conversation avec Étienne.

La connaissance du boîtier.

Le geste au moment de l'échange des verres.

L'ensemble était cohérent.

Mais un homme qui avait installé un appareil de surveillance aurait-il laissé sa propre voix à l'intérieur ?

Peut-être.

Les coupables ne prévoyaient pas toujours que leurs outils deviendraient des témoins.

Le technicien ouvrit les enregistrements de l'après-midi.

À seize heures cinquante-six, le téléphone captait des bruits dans le couloir.

La coupure de courant survenait peu après.

L'image devenait noire, mais le son continuait.

Des voix.

Des pas.

Un objet tombait.

Puis Marc entra dans le bureau.

Il respirait rapidement.

Il ouvrait un tiroir.

Quelqu'un apparaissait derrière lui.

— Tu l'as ? demandait une voix.

Le son était faible.

— Non, répondait Marc. L'enveloppe est vide.

— Alors Luc l'a pris.

— Ou Paul.

— Le téléphone ?

— Il est toujours là.

— Éteins-le.

— Pas maintenant.

— Ils vont appeler la police.

— Justement.

La seconde voix restait hors du champ.

Antoine regarda les personnes présentes.

— Pouvez-vous isoler cette voix ?

— Nous essaierons, répondit le technicien.

La vidéo montrait Marc sortir.

La seconde personne ne passait jamais devant l'objectif.

On entendait seulement la porte se refermer.

— Qui parlait avec lui ? demanda Hélène.

— Nous ne savons pas encore.

— Sophie ?

Sophie secoua la tête.

— Ce n'est pas moi.

— Luc ?

L'ancien guide parla depuis l'autre pièce.

— Non.

— Paul ?

Il se trouvait encore séparé.

Antoine demanda qu'on lui fasse écouter uniquement la voix, sans lui montrer la vidéo.

Paul fut conduit jusqu'au couloir.

Le technicien relança le passage.

— Tu l'as ?

— Non. L'enveloppe est vide.

— Alors Luc l'a pris.

— Ou Paul.

— Le téléphone ?

— Il est toujours là.

— Éteins-le.

— Pas maintenant.

— Ils vont appeler la police.

— Justement.

Paul écouta deux fois.

— Vous reconnaissez la voix ? demanda Antoine.

— Peut-être.

— Qui ?

Paul regarda Marc derrière la porte.

— Philippe.

Hélène se redressa.

— Philippe était dans la maison ?

— Je ne sais pas.

— La voix pouvait provenir d'un appel téléphonique, dit le technicien.

— Vous entendez un haut-parleur ? demanda Antoine.

— Possible. Le son est légèrement compressé.

— Marc parlait donc peut-être à Philippe au téléphone.

— Oui.

— Avec quel appareil ?

— Pas celui qui se trouvait dans le boîtier. Il enregistrait.

— Son téléphone personnel ?

— Peut-être.

Sophie secoua la tête.

— Marc avait laissé son téléphone dans le salon pendant la coupure.

— Vous l'avez vu ?

— Oui.

— Était-il allumé ?

— Je ne sais pas.

— Possédait-il un second téléphone ?

Elle resta silencieuse.

— Madame Besse ?

— Il en avait un pour les chantiers.

— Où est-il ?

— Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs mois.

— Modèle ?

— Petit. Noir. Résistant.

Le technicien regarda l'appareil sorti du boîtier.

— Comme celui-ci ?

Sophie l'observa.

— Oui.

— Peut-il s'agir de son ancien téléphone professionnel ?

— Peut-être.

— Numéro ?

— Je ne le connais pas.

— Pourquoi ne pas avoir dit qu'il possédait un appareil de ce type ?

— Parce que je n'y avais pas pensé.

Antoine attendit.

Elle comprit ce que son silence pouvait signifier.

— Je ne le protège pas.

— Je ne vous ai rien reproché.

— Vous alliez l'écrire.

— J'écris les faits.

— Et ensuite vous regardez ce qu'ils dessinent.

— Oui.

Sophie ferma les yeux.

— Marc utilisait ce téléphone sur les chantiers. Il filmait les pièces, enregistrait les réunions et commandait parfois les caméras de surveillance temporaires.

— Il connaissait donc les applications de contrôle à distance.

— Oui.

— Avait-il encore accès à ce compte ?

— Je ne sais pas.

— Philippe ?

— Ils partageaient certains dossiers.

— Il pouvait connaître les accès.

— Oui.

Antoine regarda le technicien.

— L'application de commande possède-t-elle un nom d'utilisateur ?

— Un identifiant abrégé.

— Lequel ?

Le technicien agrandit l'écran.

MB_ARCH_47

Marc Besse.

L'avocat de l'architecte demanda immédiatement à voir l'écran.

— Un identifiant peut être copié.

— Oui, répondit Antoine.

— Mon client a peut-être abandonné cet appareil depuis longtemps.

— Oui.

— Quelqu'un pouvait donc utiliser son ancien compte.

— Oui.

— Philippe Darbellay, par exemple.

— Peut-être.

Marc, derrière la porte, frappa du poing contre le bois.

— C'est Philippe !

Carrel ouvrit.

— Reculez.

— Il utilisait mes comptes. Il connaissait les mots de passe. Il avait gardé plusieurs appareils après la dissolution du bureau commun.

— Quand avez-vous cessé de travailler ensemble ? demanda Antoine.

L'avocat tenta de l'interrompre.

Marc continua :

— Officiellement il y a six ans. En réalité, il gérait encore certains clients.

— Les Terrasses du Midi.

— Oui.

— La cave de Paul.

— Oui.

— L'ancienne remise.

Marc regarda Antoine.

— Oui.

— Philippe pouvait-il avoir installé ce téléphone ?

— Oui.

— Pourtant vous l'avez ouvert samedi à treize heures cinq.

— Parce que j'ai entendu un bruit.

— Quel bruit ?

— Une vibration derrière la carte.

— Vous avez donc découvert l'appareil.

— Oui.

— Et vous lui avez dit : « Tu restes là jusqu'à ce soir. »

Marc resta silencieux.

— Pourquoi ne pas l'avoir retiré ?

— Parce que je voulais savoir qui l'utilisait.

— Vous pouviez prévenir Étienne.

— Je ne lui faisais pas confiance.

— Vous avez redémarré l'appareil.

— Oui.

— Vous connaissiez son fonctionnement.

— Oui.

— Vous l'avez laissé filmer le bureau.

— Oui.

— Et vous ne l'avez dit à personne.

— Non.

— Pourquoi ?

Marc regarda Sophie.

— Parce que Philippe pouvait entendre.

— Vous craigniez Philippe ?

— Oui.

— Pourtant, pendant la coupure, vous lui avez parlé.

— Je ne lui ai pas parlé.

— La voix enregistrée vous demande si vous avez le négatif.

— Ce n'est pas Philippe.

— Vous venez de dire que c'était lui.

— J'ai dit qu'il pouvait utiliser mes comptes.

— Votre voix répond à quelqu'un, reprit Antoine.

— J'étais seul.

— L'enregistrement comporte deux voix.

— Il est truqué.

— Comme la conversation avec Étienne ?

Marc ne répondit pas.

— Votre avocat a raison sur un point, poursuivit Antoine. Chaque fichier devra être authentifié. Mais vous venez d'admettre avoir découvert le téléphone, l'avoir redémarré et l'avoir laissé en place.

— Oui.

— Vous saviez donc qu'Étienne était surveillé.

— Oui.

— Et vous avez utilisé cette surveillance à votre avantage.

— Pour comprendre ce qu'il préparait.

— Pour prendre le négatif ?

— Non.

— Pour connaître les déplacements dans le bureau ?

— Non.

— Pour entendre les entretiens ?

— Non.

— Pour savoir qui allait parler de Marianne ?

Marc regarda la porte.

— Je savais déjà qu'ils parleraient tous.

— Grâce au téléphone.

— Grâce à Étienne.

L'avocat demanda que l'échange s'arrête.

Antoine confirma.

— Monsieur Besse reste séparé.

Marc fut reconduit dans la petite pièce.

Le technicien poursuivit la lecture des enregistrements.

Après l'arrivée de la police, le téléphone n'avait enregistré que des passages partiels dans le bureau.

Paul cherchant un chargeur.

Anne ouvrant le secrétaire.

Un spécialiste photographiant les tiroirs.

Puis Antoine découvrant le téléphone noir d'Étienne.

Le petit appareil caché avait tout observé.

À vingt heures quarante-cinq, l'objectif filmait Marc entrer dans le bureau accompagné du sergent Carrel avant son entretien avec son avocat.

Marc regardait brièvement la carte.

Il ne s'en approchait pas.

À vingt heures quarante-six, le téléphone de Bernard envoyait la menace à Étienne.

TU AURAS DÛ TE TAIRE.

Marc se trouvait alors dans la pièce.

Mais sous surveillance.

— Il n'a pas pu utiliser le téléphone caché à ce moment-là, dit Carrel.

— Pas directement, répondit Antoine.

— À distance ?

— Peut-être.

— Son téléphone personnel était déjà saisi.

— L'appareil de contrôle pouvait être celui de Philippe.

— Ou le dernier téléphone que nous n'avons pas encore trouvé.

Antoine regarda les objets placés sous scellés.

Le message reçu à trois heures vingt-sept provenait du téléphone caché.

Mais la commande avait été envoyée depuis un autre appareil.

L'émetteur réel restait inconnu.

— Le téléphone caché contient-il une liste des appareils autorisés à le contrôler ? demanda-t-il.

— Trois identifiants.

— Le premier ?

— Un ancien ordinateur associé au compte de Marc.

— Le deuxième ?

— Un téléphone dont les données correspondent à l'appareil découvert dans la voiture de Paul.

— Le téléphone de Bernard.

— Oui.

— Le troisième ?

Le technicien regarda l'écran.

— Un appareil connecté pour la première fois vendredi soir.

— Modèle ?

— Smartphone récent.

— Numéro ?

— Non visible.

— Nom attribué ?

— PD-MOBILE.

Philippe Darbellay.

Hélène regarda Antoine.

— Cette fois, c'est clair.

— C'est un nom enregistré dans une application.

— Toujours pas une identité.

— Non.

— Mais Philippe est absent, son téléphone officiel est éteint et son véhicule a disparu.

— Oui.

— Il a contacté Métral vendredi soir.

— Oui.

— Il connaissait le négatif.

— Oui.

— Il contrôlait les comptes de Paul.

— Oui.

— Et il avait accès au téléphone caché.

— Probablement.

Hélène croisa les bras.

— Vous avez une manière étonnante de rendre chaque certitude provisoire.

— Cela évite parfois de poursuivre celui qu'un coupable a choisi pour nous.

Le téléphone de Carrel sonna.

Le sergent s'éloigna avant de revenir rapidement.

— L'hôpital.

— Bernard ?

— Il a repris connaissance quelques secondes.

Isabelle se leva.

— Il a parlé ?

— Très peu.

— Qu'a-t-il dit ?

Carrel consulta ses notes.

— L'infirmière lui a demandé qui lui avait donné le vin.

— Sa réponse ?

— Elle n'est pas certaine du premier mot.

— Lequel ?

— Cela ressemblait à « plan ».

— Et ensuite ?

— « Derrière le plan. »

Antoine regarda la carte du Valais appuyée contre le mur.

— Il parlait du téléphone caché ?

— Peut-être.

— Autre chose ?

Carrel poursuivit :

— Il a dit : « Pas la porte. Le mur. »

Anne regarda Antoine.

— Quel mur ?

— Nous ne savons pas.

— La remise, dit Luc depuis l'autre pièce.

Tout le monde se tourna vers lui.

— Pourquoi ? demanda Antoine.

Luc s'approcha jusqu'à la porte, suivi de son avocat.

— Bernard avait les anciens plans du bâtiment.

— Les plans originaux ?

— Oui.

— Que signifiait « pas la porte, le mur » ?

Luc hésita.

— L'accès que nous avons fermé ne menait pas directement à la pièce principale.

— Vous l'avez pourtant affirmé.

— C'est ce que Marc disait.

— Et vous ?

— Je n'avais pas étudié les plans.

— Vous avez construit le mur.

— J'ai transporté les matériaux.

— Où ?

— Dans le couloir arrière.

— Vous avez muré une porte.

— Je le croyais.

— Mais ?

Luc regarda Marc derrière la porte fermée.

— Marc avait déplacé la ligne sur le plan.

Le salon devint silencieux.

— Quelle ligne ? demanda Antoine.

— Celle du mur intérieur.

— Pourquoi ?

— Il disait qu'il fallait fermer tout le passage.

— Pour empêcher l'accès à la remise.

— Oui.

— Mais le véritable mur se trouvait ailleurs.

— Peut-être.

— Qu'avez-vous réellement muré ?

Luc passa une main sur son visage.

— Un couloir.

— Et derrière ?

— Une seconde pièce.

Hélène s'approcha.

— Où se trouvait Marianne ?

Luc secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Vous avez transporté les matériaux.

— Oui.

— Vous étiez là après sa mort.

— Oui.

— Vous avez aidé à fermer le passage.

— Oui.

— Et vous ne savez pas où elle se trouvait ?

— Marc ne m'a pas laissé entrer.

— Pourquoi ?

— Il disait qu'Étienne et lui avaient déjà déplacé ce qu'il fallait.

Hélène pâlit.

— Déplacé quoi ?

— Le sac. Les papiers.

— Et Marianne ?

Luc regarda le sol.

— Je ne l'ai pas vue.

— Vous l'avez cru ?

— Je voulais le croire.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

Luc releva les yeux.

— Non.

— Vous saviez qu'elle pouvait être derrière ce mur.

— Oui.

Isabelle s'assit brusquement.

Le silence de son mari venait de prendre une nouvelle forme.

Il ne s'agissait plus seulement d'avoir accepté une explication.

Il avait construit un mur devant une question qu'il ne voulait pas poser.

Antoine se tourna vers le technicien.

— Le téléphone caché contient-il des photographies de plans ?

— Plusieurs.

— Cherchez le bâtiment quatre cent soixante-dix.

Quelques minutes furent nécessaires.

Une image apparut.

Elle montrait deux feuilles posées l'une sur l'autre.

Le plan supérieur portait des annotations récentes.

Le plan inférieur semblait plus ancien.

Le technicien augmenta la luminosité.

Deux murs ne se trouvaient pas au même endroit.

Sur le plan modifié, le passage arrière s'arrêtait derrière une cloison épaisse.

Sur le plan original, un couloir étroit se poursuivait jusqu'à une pièce sans fenêtre.

— La pièce n'apparaît plus sur le plan récent, dit Anne.

— Elle a été supprimée, confirma Antoine.

— Par Marc ?

— Son nom figure dans le cartouche des modifications.

Le spécialiste agrandit la partie inférieure.

M. BESSE — RELEVÉ ET SÉCURISATION

Date : vingt-cinq ans plus tôt.

Hélène regarda le plan.

— Marianne est là.

Personne ne répondit.

— Elle est derrière ce mur.

— Nous allons vérifier, dit Antoine.

— Quand ?

— Dès que l'équipe technique est prête.

— Vous aviez prévu d'attendre le matin.

— Je change le programme.

Carrel regarda par la fenêtre.

La nuit commençait à perdre sa couleur noire.

Une ligne plus claire apparaissait derrière les montagnes.

— L'équipe peut être sur place dans quarante minutes, dit-il.

— Prévenez la procureure.

— Oui.

— Pompiers, médecin légiste, spécialiste en structure et équipe de fouille.

— Compris.

— Aucun mur ne sera ouvert avant validation du bâtiment.

— Oui.

Hélène prit son manteau.

— Je viens.

— Non.

— C'est ma sœur.

— Justement.

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de me rendre sur le chemin.

— Je peux vous empêcher d'entrer dans une zone dangereuse et dans une scène de crime.

— Je resterai dehors.

Antoine la regarda.

— Vous resterez derrière le périmètre.

— D'accord.

— Et vous n'approcherez pas du bâtiment sans mon autorisation.

— D'accord.

— Isabelle ?

— Je viens avec elle, dit l'enseignante.

Luc se leva.

— Moi aussi.

Isabelle se tourna vers lui.

— Non.

— Je dois montrer où nous avons construit.

— Vous montrerez aux policiers.

— C'est ce que je veux faire.

Antoine regarda son avocat.

— Monsieur Dayer sera conduit séparément et sous surveillance.

— Il n'est pas arrêté, répondit l'avocat.

— Il accepte de nous accompagner volontairement ?

Luc confirma.

— Oui.

— Alors il sera accompagné.

Marc entendit les préparatifs.

Il frappa contre la porte.

— Vous ne pouvez pas ouvrir ce mur sans moi.

Antoine entra dans la pièce.

L'architecte se tenait face à lui.

— Pourquoi ?

— Le bâtiment est instable.

— Un spécialiste en structure sera présent.

— Il ne connaît pas les modifications.

— Vous les connaissez.

— Oui.

— Vous allez donc nous les expliquer.

L'avocat intervint :

— Mon client n'ira nulle part sans connaître précisément son statut.

Antoine regarda Marc.

— Pour l'instant, il est retenu dans le cadre des vérifications et fortement soupçonné d'avoir participé à la dissimulation des faits entourant la mort de Marianne Rappaz.

— Et le meurtre d'Étienne ?

— L'enquête continue.

— Vous pensez toujours que je l'ai tué.

— Je pense que vous connaissiez le téléphone caché, l'existence du négatif, la pièce supprimée du plan et la manière dont Étienne comptait vous interroger.

— Cela ne prouve pas que j'ai mis le poison dans son verre.

— Non.

Marc semblait presque soulagé d'entendre le mot.

— Alors pourquoi m'emmener ?

— Parce que si le mur menace de s'effondrer, vous pourrez nous dire où vous avez modifié la structure.

— Et si je refuse ?

— Votre ancien plan parlera à votre place.

Marc regarda Antoine.

— Vous ne savez pas ce qu'il y a derrière.

— Non.

— Luc non plus.

— Non.

— Étienne seul le savait.

— Et vous.

Marc ne répondit pas.

Antoine s'approcha.

— Elle était encore vivante lorsque vous êtes arrivé.

L'architecte ferma les yeux.

— Oui.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez regardé votre montre.

Marc rouvrit les yeux.

— Qui vous a dit cela ?

— Votre réaction.

— Ce n'est pas une preuve.

— Non.

— Alors cessez de me regarder comme si vous aviez déjà compris.

Antoine resta calme.

— Aidez-moi à comprendre.

— Je ne peux pas.

— Vous ne voulez pas.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non.

Marc regarda le plan affiché sur l'écran dans la pièce voisine.

— Si vous ouvrez le mauvais mur, le plafond peut descendre.

— Le spécialiste décidera.

— Il faut entrer par l'arrière.

— Par la porte condamnée ?

— Non.

Marc s'interrompt.

Antoine attendit.

— Par où ?

L'architecte regarda son avocat.

Celui-ci lui conseilla de ne pas répondre.

Marc secoua la tête.

— Vous ne comprenez pas. S'ils ouvrent devant, ils détruiront tout.

— Tout quoi ?

— Le plancher.

— Et sous le plancher ?

Marc ferma les yeux.

— Le vide technique.

— Celui dans lequel Marianne est tombée.

Marc ne répondit plus.

Antoine se tourna vers Carrel.

— Il vient avec nous.

— Commissaire, protesta l'avocat.

— Votre client affirme posséder des informations indispensables à la sécurité de l'opération. Vous pourrez l'accompagner.

L'avocat consulta Marc.

Celui-ci confirma d'un mouvement de tête.

À quatre heures vingt-six, les premières voitures quittèrent la maison.

Le jour n'était pas encore levé.

La lumière des phares glissait sur les murs de vigne et les chemins étroits.

Antoine monta dans le véhicule de Carrel.

Il emportait une copie des deux plans.

Le plan original.

Et celui sur lequel une pièce entière avait été supprimée.

Dans une autre voiture, Hélène et Isabelle suivaient sous la surveillance d'une agente.

Luc voyageait séparément.

Marc et son avocat prenaient place dans un véhicule de police.

Les autres invités restaient dans la maison.

Aucun ne pouvait partir.

Paul demanda à voir le corps de son père dès que l'autorisation serait donnée.

Anne resta près des lettres de sa mère.

Sophie regarda la voiture emporter son mari sans lui dire au revoir.

Avant de monter, Antoine appela Élise.

Elle répondit après quelques sonneries.

— Tonio ?

— Je suis désolé de te réveiller.

— Je ne dormais plus vraiment.

— Nous allons ouvrir un ancien bâtiment.

— Celui de la femme disparue ?

— Oui.

— Tu penses la trouver ?

Antoine regarda les montagnes encore sombres.

— Je pense que nous allons enfin entrer dans l'endroit où tout le monde a refusé de regarder.

Élise resta silencieuse.

— Tu as mangé ? demanda-t-elle.

— Un peu de pain et du fromage.

— Ce n'est pas un repas.

— À cette heure-ci, cela s'en approche.

— Tu rentreras ?

— Oui.

— Pas tout de suite.

— Non.

— Alors prends soin des vivants pendant que tu cherches les morts.

Antoine ferma les yeux une seconde.

— J'essaierai.

— Je sais.

Il raccrocha.

Carrel démarra.

Les véhicules descendirent d'abord vers la route principale, puis empruntèrent le chemin qui remontait vers la parcelle oubliée.

Le ciel commençait à pâlir.

Au-dessus des vignes, les sommets recevaient les premières nuances du matin.

Antoine posa les plans sur ses genoux.

Sur le plus ancien, le couloir continuait derrière le mur.

Au bout se trouvait une pièce étroite.

Sous cette pièce, une zone non dessinée portait seulement une mention :

Vide technique — accès interdit.

Sur le plan modifié par Marc, la mention avait disparu.

La pièce aussi.

Il ne restait qu'un mur épais.

Un trait noir.

Vingt-cinq ans de silence réduits à quelques millimètres d'encre.

Carrel regarda la route.

— Vous pensez qu'elle est encore là ?

Antoine suivit du doigt le couloir supprimé.

— Je pense que quelqu'un a fait beaucoup d'efforts pour que personne ne pose cette question devant le bon mur.

Le véhicule tourna sur le chemin de terre.

L'ancienne remise apparut entre les arbres.

Les pierres étaient sombres.

Une partie du toit s'était affaissée.

Le bâtiment semblait plus petit que sur les photographies.

Mais le mur arrière paraissait anormalement épais.

Les pompiers installaient déjà leur matériel.

Hélène descendit de la voiture derrière eux.

Elle resta devant le périmètre, comme elle l'avait promis.

Marc sortit à son tour.

Lorsqu'il vit le bâtiment, son visage changea.

Antoine s'approcha.

— Quel mur ?

Marc regarda la façade.

Puis la partie arrière.

— Pas la porte, dit-il.

Les mêmes mots que Bernard.

Il leva lentement la main.

— Celui-là.

Le jour se levait sur le Valais.

Et, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, quelqu'un allait ouvrir le mur que tous les autres avaient aidé à ne pas voir.

CHAPITRE 21

La pièce effacée

Le spécialiste en structure fit le tour du bâtiment sans toucher aux murs.

Il portait un casque blanc, une lampe frontale et un gilet sur lequel la poussière du chemin avait déjà laissé des traces. Deux pompiers le suivaient avec du matériel de mesure.

Le jour se levait lentement sur les vignes.

Derrière le périmètre de sécurité, Hélène Rappaz restait immobile.

Isabelle se tenait près d'elle.

Luc attendait plus loin, accompagné d'un policier et de son avocat.

Marc Besse avait été placé près d'un véhicule, sous la surveillance du sergent Carrel. Son propre avocat parlait à voix basse, mais l'architecte semblait ne plus l'écouter.

Il regardait seulement la remise.

Antoine Fournier observa les pierres disjointes, le toit affaissé et les ouvertures condamnées.

Pendant vingt-cinq ans, le bâtiment avait été visible depuis les chemins.

Des promeneurs avaient dû passer à proximité.

Des enfants avaient peut-être joué dans les vignes.

Des propriétaires avaient consulté les plans.

Des employés communaux avaient classé des documents.

La vérité n'avait pas été cachée au bout du monde.

Elle avait été placée derrière un mur que chacun avait accepté de croire normal.

Le spécialiste revint vers Antoine.

— La façade avant est trop instable.

— Marc l'avait annoncé.

— Sur ce point, il avait raison.

— Peut-on entrer par l'arrière ?

— Pas encore. Il faut dégager une partie du terrain et poser deux soutiens temporaires sous la charpente.

— Combien de temps ?

— Si nous ne rencontrons pas de mauvaise surprise, moins d'une heure.

— Et si nous en rencontrons une ?

Le spécialiste regarda le toit.

— Nous arrêterons.

Antoine confirma.

— La sécurité d'abord.

Hélène fit un pas.

— Vous allez attendre encore ?

Le commissaire se tourna vers elle.

- Ils doivent stabiliser le bâtiment.
- Ma sœur attend depuis vingt-cinq ans.
- Elle ne peut plus être blessée.

Antoine parla doucement.

- Vous, oui.

Hélène regarda la remise.

- Je ne sais pas si je préfère qu'elle soit là ou qu'elle n'y soit pas.
- Vous n'avez pas besoin de choisir maintenant.
- Tout le monde choisit toujours pour moi.
- Pas cette fois.

Elle se tourna vers lui.

- Vous me direz ce que vous trouvez ?
- Oui.
- Pas seulement ce que vous pensez pouvoir me dire.
- Je vous dirai les faits que nous pourrons établir, dès que nous serons certains.
- Encore la prudence.
- Oui.

Hélène regarda Antoine quelques secondes.

- Je commence à comprendre pourquoi elle vous agace moins que moi.
- Elle m'agace également.

Une expression presque semblable à un sourire passa sur son visage.

Puis elle disparut.

Les pompiers commencèrent à dégager les pierres accumulées contre la façade arrière.

Luc suivait chaque geste.

- Ce n'était pas comme cela, dit-il.

Carrel se tourna vers lui.

- Qu'est-ce qui a changé ?
- Le terrain était plus haut.
- Naturellement ?
- Non.

Luc montra le pied du mur.

- Nous avons apporté de la terre.

Antoine s'approcha.

- Qui ?
- Marc, Étienne et moi.
- Quand ?

— Deux jours après la disparition.

— Combien de terre ?

— Plusieurs remorques.

— Pourquoi ?

Luc regarda Marc.

— Il disait qu'il fallait stabiliser le mur.

— Était-ce vrai ?

— Je ne sais pas.

— D'où provenait la terre ?

— D'un chantier.

— Lequel ?

Luc hésita.

— Celui des Terrasses du Midi.

Antoine pensa à la terre claire trouvée dans le coffre de la voiture de Madeleine.

— Avez-vous utilisé la voiture de Madeleine pour transporter cette terre ?

— Non.

— Une couverture brune ?

Luc baissa les yeux.

— Oui.

Hélène se tourna brusquement.

— Vous aviez une couverture de son café.

— Étienne l'avait apportée.

— Pourquoi ?

— Pour envelopper une caisse.

— Quelle caisse ?

— Des documents.

— Pas Marianne ?

— Non.

Hélène avança malgré le ruban.

Un policier leva une main.

— Restez derrière la limite, Madame.

— Vous avez transporté ses affaires dans la couverture ?

Luc répondit sans la regarder.

— Oui.

— Où ?

— Dans la voiture de Madeleine.

- Pourquoi utiliser cette voiture ?
- Parce qu'elle avait déjà été vue près du bâtiment.
- Et parce que personne ne savait encore qu'elle avait été empruntée par Marianne, dit Antoine.
- Oui.
- Vous vouliez que les traces trouvées dans le coffre soient attribuées à son propre trajet.
- Luc ferma les yeux.
- Étienne disait que cela compliquerait la chronologie.
- Et vous l'avez aidé.
- Oui.
- Qui conduisait la voiture de Madeleine ?
- Marc.
- L'architecte releva la tête.
- C'est faux.
- Son avocat lui demanda de se taire.
- Luc se tourna vers lui.
- Tu l'as conduite jusqu'au café avant le jour.
- Tu mens.
- Les clés étaient sous le siège lorsque Madeleine l'a retrouvée.
- N'importe qui pouvait les y laisser.
- Tu avais la couverture dans le coffre.
- Marc fit un mouvement vers Luc.
- Carrel s'interposa.
- Vous restez chacun à votre place.
- Antoine regarda l'ancien guide.
- Que contenait la caisse ?
- Les dossiers de Marianne.
- Tous ?
- Je ne sais pas.
- Où les avez-vous transportés ?
- Dans une cave appartenant à Philippe.
- Laquelle ?
- Une petite cave près de Sierre.
- Existe-t-elle encore ?
- Je ne sais pas.
- Philippe était-il présent ?
- Plus tard.

— Roland Métral ?

Luc regarda le bâtiment.

— Il est arrivé après nous.

— Dans la Volvo de Philippe.

— Oui.

— Qui conduisait ?

— Roland.

— Pourquoi l'ancien responsable de l'enquête venait-il avant même que la disparition soit officiellement signalée ?

Luc ne répondit pas.

Antoine répéta :

— Pourquoi ?

— Étienne l'avait appelé.

— Pour lui dire que Marianne était morte ?

— Oui.

Hélène porta une main à son visage.

— Avant d'appeler une ambulance.

Luc baissa la tête.

— Oui.

Le commissaire ressentit une colère calme.

Elle ne se manifesta ni dans sa voix ni dans ses gestes.

— Étienne a appelé un enquêteur avant les secours.

— Marc disait qu'il était trop tard.

— Marianne parlait encore lorsqu'il est arrivé.

— Oui.

— Roland Métral le savait ?

Luc hésita.

— Je ne sais pas.

— L'a-t-il vue ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Elle se trouvait dans le vide.

— Était-elle accessible ?

— Par le couloir technique.

— Le même qui a ensuite été muré.

— Oui.

— Vous êtes entré dans ce couloir ?

— Non.

— Qui y est entré ?

Luc regarda Marc.

— Lui.

Marc secoua la tête.

— Étienne également, poursuivit Luc.

— Philippe ?

— Je ne crois pas.

— Métral ?

— Non.

— Que faisiez-vous pendant ce temps ?

— J'attendais dehors.

— Et vous avez continué à attendre pendant qu'ils décidaient ce qu'ils allaient dire.

Luc ne répondit pas.

Isabelle resta près d'Hélène.

Elle ne regardait plus son mari.

Les pompiers retirèrent une nouvelle couche de terre.

Un morceau de tissu apparut entre deux pierres.

Le responsable de l'équipe leva immédiatement la main.

— On arrête.

Tout le monde se tut.

Le spécialiste scientifique s'approcha avec un appareil photographique.

Le morceau visible était brun.

Épais.

Abîmé par l'humidité.

Madeleine n'était pas présente pour le reconnaître, mais Antoine pensa immédiatement à la couverture disparue.

Le tissu fut photographié avant d'être dégagé.

Un pompier retira doucement la terre à l'aide d'une petite pelle.

La couverture ne semblait pas envelopper un corps.

Elle entourait un objet rectangulaire.

— Une caisse, murmura Luc.

Antoine le regarda.

— Celle dont vous avez parlé ?

— Elle lui ressemble.

— Vous avez affirmé l'avoir transportée dans la voiture de Madeleine.

Luc pâlit.

— C'est ce que Marc m'avait dit.

— Vous ne l'avez jamais vue dans le coffre ?

— J'ai porté la couverture.

— Vide ?

— Non. Elle était lourde.

— Mais vous n'avez pas vérifié ce qu'elle contenait.

— Non.

Marc regardait la caisse apparaître progressivement.

Son visage ne changeait plus.

Le spécialiste en structure demanda que deux supports supplémentaires soient installés avant de poursuivre.

Pendant l'attente, Antoine s'approcha de Marc.

— Vous reconnaissez cette caisse ?

L'avocat répondit :

— Mon client ne fera aucune déclaration sur un objet qui n'a pas encore été ouvert.

Marc parla malgré lui :

— Ce n'est pas celle des documents.

Son avocat se tourna lentement.

Antoine attendit.

— Comment le savez-vous ?

— La caisse des documents était métallique.

— Celle-ci semble en bois.

— Oui.

— Que contient-elle ?

— Je ne sais pas.

— Vous venez pourtant de la distinguer d'une autre.

— Parce que je me souviens de la caisse métallique.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas.

— Luc affirme que vous avez transporté les dossiers dans la voiture de Madeleine.

— Luc ment.

— Quel objet avez-vous transporté dans cette voiture ?

Marc regarda le tissu brun.

— Des outils.

- Enveloppés dans la couverture ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- Pour éviter qu'ils ne fassent du bruit.
- Quels outils ?
- Une masse. Des burins. Des truelles.
- Le matériel utilisé pour fermer le passage.
- Oui.
- Pourquoi la terre claire dans le coffre ?
- Les outils en étaient couverts.
- Pourquoi ramener la voiture au café ?
- Étienne l'avait prise.
- Marianne l'avait prise.
- Étienne l'a retrouvée près de la remise.
- Et vous l'avez conduite.

Marc ne répondit plus.

Antoine regarda la couverture.

Luc affirmait qu'elle avait servi à transporter des documents.

Marc disait qu'elle enveloppait des outils.

La caisse restée sous la terre prouvait au moins que l'un des deux récits était incomplet.

Peut-être les deux.

Le travail reprit.

La caisse fut entièrement dégagée.

Elle mesurait environ soixante centimètres de long.

Le bois était noirci.

Un petit cadenas rouillé maintenait le couvercle.

Aucune inscription n'était visible.

— Nous la sortons ? demanda le pompier.

Le spécialiste scientifique examina sa position.

— Oui, avec son environnement immédiat.

Une planche rigide fut glissée sous la caisse.

Le tissu, la terre et les pierres proches furent conservés ensemble.

La caisse fut transportée vers une table installée sous une tente.

Hélène suivit l'opération du regard.

— Vous allez l'ouvrir ?

— Pas avant qu'elle soit entièrement photographiée, répondit Antoine.

— Je veux être présente.

— Vous pourrez rester à distance.

— Merci.

Cette fois, le mot ne contenait plus de reproche.

Le spécialiste en structure revint de l'intérieur du passage arrière.

— Nous avons un accès.

— Jusqu'où ?

— Un petit couloir. Le mur ajouté se trouve à environ quatre mètres.

— Est-il stable ?

— Pour trois personnes maximum, avec protection et sans toucher à la voûte.

— Qui entre ?

— Moi. Un pompier. Un spécialiste scientifique.

Antoine regarda la remise.

— Et moi.

Le spécialiste hésita.

— Quatre personnes augmentent le risque.

— Alors je remplace le pompier.

— Commissaire...

— Je reste derrière vous et je ne touche à rien.

Carrel s'approcha.

— Je devrais venir.

— Vous restez dehors.

— Pourquoi ?

— Parce que si quelque chose se passe, quelqu'un doit diriger ici.

Le sergent n'appréciait pas la réponse, mais il l'accepta.

Antoine enfila un casque et un masque.

Avant d'entrer, il se tourna vers Hélène.

— Nous allons avancer lentement.

— Je sais.

— Si nous trouvons quelque chose, je ressortirai vous parler avant toute intervention importante.

Elle confirma.

Marc fit un pas.

— Le mur n'est pas celui que vous voyez au bout.

Antoine le regarda.

— Expliquez.

— Il y en a deux.

— Pourquoi ?

— Le premier ferme le couloir.

— Le second ?

Marc hésita.

— Il soutient une partie du plancher.

— Où ?

— À droite, derrière l'ancienne armoire.

— Il y a une armoire dans le couloir ?

— Il y en avait une.

— Est-elle encore là ?

— Je ne sais pas.

Le spécialiste en structure observa le plan.

— Cette cloison n'apparaît sur aucun document.

— Je l'ai ajoutée plus tard, dit Marc.

— Quand ?

— La semaine suivante.

— Seul ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Marc regarda Hélène.

— Le premier mur ne suffisait pas.

— À cacher quoi ?

L'architecte ferma les yeux.

Son avocat lui conseilla de ne pas répondre.

Antoine attendit quelques secondes.

Puis il entra dans le bâtiment.

L'air était froid et humide.

Une odeur de terre, de bois pourri et de poussière ancienne remplissait le passage.

La lampe du casque éclairait les murs irréguliers.

Par endroits, des traces de chaux apparaissaient encore.

Le spécialiste avançait le premier en vérifiant chaque appui.

— Ne marchez que sur les plaques que nous avons posées.

— Compris.

Le couloir était plus étroit qu'il ne paraissait sur le plan.

À gauche, une ancienne niche contenait des bouteilles cassées et des morceaux de bois.

À droite, une ouverture avait été remplie de pierres grossièrement maçonnées.

— Premier mur, dit le spécialiste.

L'appareil photographique crépita.

La maçonnerie n'était pas ancienne.

Les pierres avaient été réutilisées, mais le mortier différait du reste du bâtiment.

Antoine observa la surface.

Dans la partie inférieure, un morceau de métal dépassait légèrement.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le spécialiste scientifique s'accroupit sans toucher.

— Une poignée.

— Une porte derrière le mur ?

— Probablement.

— Marc n'a donc pas seulement fermé une ouverture. Il a maçonné devant une porte existante.

— Oui.

Le spécialiste en structure éclaira la partie droite.

— L'armoire est là.

Un grand meuble de bois, presque entièrement déformé par l'humidité, se trouvait contre le mur.

Son dos était fixé par plusieurs barres métalliques.

— Ne la déplacez pas, dit-il. Elle peut servir de soutien improvisé.

Antoine regarda derrière le meuble.

Une bande de maçonnerie plus récente apparaissait.

Le second mur.

— Le vide technique se trouve derrière ?

— Selon le plan original, oui.

— Peut-on utiliser une caméra ?

— C'est la meilleure solution.

Un trou existait déjà près du sol, dissimulé derrière une planche tombée.

Le spécialiste scientifique y introduisit une petite caméra fixée à une tige souple.

L'image apparut sur un écran portable.

D'abord, ils ne virent que de la poussière.

Puis une pierre.

Une pièce sombre.

Le technicien orienta lentement la caméra.

Un morceau de tissu clair apparut.

Puis une chaussure.

Personne ne parla.

La caméra progressa de quelques centimètres.

La chaussure était encore attachée à une jambe.
Le temps et l'humidité avaient transformé le corps.
Mais la forme humaine restait reconnaissable.
Antoine sentit son souffle ralentir.
Il ne s'agissait plus d'une hypothèse.
Ni d'une version.
Ni d'un souvenir transformé par vingt-cinq ans de peur.
Une personne se trouvait derrière le mur.
Le technicien recula légèrement la caméra.
— Nous arrêtons.
Le spécialiste en structure confirma.
— Nous ne pouvons pas ouvrir sans renforcer la partie supérieure.
Antoine regarda encore une fois l'écran.
Près du corps, un objet rond reflétait la lumière.
Une montre.
Plus loin, un sac à main était coincé sous une poutre.
— Photographiez l'image, dit-il.
Sa voix resta stable.
Le spécialiste enregistra la séquence.
— Nous ressortons.
Le retour dans le couloir sembla plus long.
Lorsque Antoine retrouva l'air extérieur, Hélène comprit immédiatement.
Elle ne posa pas la question.
Elle regarda simplement son visage.
Le commissaire retira son casque.
— Nous avons trouvé des restes humains.
Hélène ferma les yeux.
Isabelle passa un bras autour de ses épaules.
— Nous devons encore confirmer l'identité, poursuivit Antoine.
— C'est elle.
— Tout indique que cela peut être Marianne.
— C'est elle.
Antoine ne la contredit pas.
Hélène regarda le bâtiment.
— Elle était là tout ce temps.
— Oui.

— Derrière leur mur.

— Oui.

— Est-ce qu'elle était seule ?

— Nous n'avons vu qu'une personne.

— Son sac ?

— Il semble se trouver près d'elle.

— Sa montre ?

— Également.

Hélène porta une main à sa bouche.

Aucun cri ne sortit.

Elle se plia légèrement, comme si son corps venait seulement de comprendre ce que son esprit savait depuis des années.

Isabelle la soutint.

Luc fit un mouvement dans leur direction.

Hélène leva la main.

— Non.

Il s'arrêta.

— Ne venez pas.

— Hélène...

— Vous avez construit ce mur.

— Je ne savais pas qu'elle était derrière.

— Vous saviez qu'elle pouvait l'être.

Luc ne répondit pas.

— C'est suffisant.

Elle se tourna vers Antoine.

— Pouvez-vous me dire comment elle est morte ?

— Pas encore.

— Étienne a dit qu'elle était tombée.

— Le corps semble se trouver dans le vide technique.

— Il disait donc vrai.

— Sur ce point, peut-être.

— Et Marc ?

Antoine regarda l'architecte.

— Il savait exactement quel mur cachait la pièce.

Hélène essuya son visage avec le dos de sa main.

— Est-ce qu'ils l'ont déplacée ?

- Nous ne le savons pas encore.
- La montre peut le dire ?
- Peut-être.
- Pourquoi ?
- Si elle s'est arrêtée au moment de la chute ou si elle a été endommagée.
- Vous la regarderez.
- Oui.
- Et son sac.
- Oui.
- Sans perdre les papiers.
- Nous ferons tout pour les préserver.

Hélène confirma.

Puis elle s'éloigna de quelques pas.

Elle resta face aux vignes, soutenue par Isabelle.

Antoine rejoignit Carrel.

- Nous avons un corps, un sac et une montre.
- Accès possible ?
- Pas sans renforcement.
- Le médecin légiste arrive dans quinze minutes.
- Personne n'entre avant lui.
- Marc savait ?
- Il connaissait le second mur et le vide technique.

Carrel regarda l'architecte.

- Nous l'interpellons ?

Antoine réfléchit.

La découverte confirmait la dissimulation du corps.

Marc avait reconnu avoir participé à la fermeture.

Il avait modifié les plans.

Il connaissait l'emplacement précis.

Il existait désormais un risque de concertation, de destruction de preuves et de fuite.

- Oui.
- Pour quels motifs ?
- Participation présumée à la dissimulation d'un corps, altération de plans, entrave à l'enquête et omission de porter secours.
- Et le meurtre d'Étienne ?
- Pas encore.

Carrel s'approcha de Marc.

— Monsieur Besse, vous êtes interpellé.

L'avocat se plaça à côté de son client.

— Sur quelle base précise ?

Carrel énuméra les motifs.

Marc regarda Antoine.

— Vous aviez déjà décidé avant d'entrer.

— Non.

— Vous attendiez seulement de trouver le corps.

— J'attendais un fait que votre plan ne puisse pas expliquer autrement.

— Je n'ai pas tué Marianne.

— Ce n'est pas ce qui vient d'être dit.

— Elle est tombée.

— Peut-être.

— Étienne a essayé de prendre son sac. Le plancher a cédé.

— Vous étiez présent pendant qu'elle respirait.

Marc serra les mâchoires.

— Oui.

— Et vous n'avez pas appelé les secours.

— Étienne disait qu'il ne fallait pas.

— Vous étiez adulte.

— Oui.

— Architecte.

— Oui.

— Vous connaissiez le bâtiment.

Marc regarda la remise.

— Oui.

— Vous pouviez savoir comment l'atteindre.

— Ce n'était pas aussi simple.

— Mais possible.

Marc ferma les yeux.

— Oui.

Antoine laissa le silence tomber.

— Vous l'avez donc laissée mourir.

L'avocat intervint :

— Mon client ne répondra plus.

Marc ne protesta pas.

Carrel lui passa les menottes.

Sophie n'était pas présente pour voir son mari être placé dans le véhicule.

Antoine pensa qu'elle apprendrait la nouvelle dans la maison d'Étienne, entourée des objets qui avaient déjà commencé à l'accuser.

Luc observa l'interpellation.

— Et moi ?

Le commissaire se tourna vers lui.

— Vous restez à disposition.

— Pourquoi ne m'arrêtez-vous pas ?

— Ce n'est pas une faveur.

— J'ai également aidé à construire le mur.

— Oui.

— Alors ?

— Marc savait que Marianne était derrière. Vous affirmez ne pas l'avoir vue.

— Vous me croyez ?

— Pas encore.

— Mais vous le croyez, lui.

— Il connaissait le second mur et le vide technique. Vous venez de nous conduire au premier.

Luc regarda le sol.

— Je savais qu'il y avait quelque chose de plus.

— Quoi ?

— Je ne sais pas.

— Vous dites encore cela.

— Parce que c'est vrai.

Antoine s'approcha.

— Votre silence a été utile aux autres précisément parce que vous avez accepté de ne pas savoir.

Luc releva les yeux.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qu'ils pouvaient vous laisser transporter la terre, les pierres et la couverture sans vous dire ce qui se trouvait derrière le mur.

— J'aurais dû entrer.

— Oui.

— J'aurais dû appeler quelqu'un.

— Oui.

— J'avais peur.

— Oui.

— Vous ne dites jamais que cela excuse.

— Parce que cela n'excuse pas.

Luc regarda Isabelle.

Elle se tenait toujours auprès d'Hélène.

— Est-ce qu'elle me parlera encore ?

— Ce n'est pas une question de police.

— Non.

— Et je ne choisirai pas sa réponse à sa place.

Le médecin légiste arriva avec son équipe.

La zone fut réorganisée.

Des tentes furent installées afin de protéger l'entrée du bâtiment et la table portant la caisse.

La procureure rejoignit également les lieux.

Elle salua Antoine d'un signe bref.

— Vous avez interpellé Marc Besse.

— Oui.

— Avant mon arrivée.

— Les motifs étaient suffisants et le risque de fuite réel.

— Son avocat conteste.

— C'est son travail.

Elle regarda la remise.

— Le corps est visible ?

— Par caméra uniquement.

— Identité ?

— Non confirmée.

— Hélène Rappaz est présente.

— Derrière le périmètre.

La procureure observa la sœur de Marianne.

— Vous lui avez parlé ?

— Oui.

— Combien lui avez-vous dit ?

— Que nous avons trouvé des restes humains, un sac et une montre.

— Vous auriez pu attendre l'identification.

— Elle regardait mon visage.

La procureure ne répondit pas immédiatement.

— Très bien.

Ce n'était ni une approbation ni un reproche.

Antoine connaissait cette manière de parler.

— La caisse ? demanda-t-elle.

— Découverte sous la terre ajoutée contre le mur.

— Lien avec la voiture de Madeleine ?

— La couverture semble correspondre à celle qui avait disparu.

— Contenu ?

— Inconnu.

— Nous l'ouvrons ici ?

Le spécialiste scientifique recommanda de conserver l'environnement immédiat, puis d'ouvrir le cadenas sous la tente.

La procureure donna son accord.

Hélène fut autorisée à se placer à quelques mètres.

La caisse fut photographiée sous tous les angles.

Le cadenas céda sous un outil fin.

Le couvercle résista d'abord.

Le bois gonflé par l'humidité s'était collé au cadre.

Lorsque la caisse s'ouvrit enfin, une odeur de papier mouillé et de terre se répandit.

À l'intérieur se trouvaient des bouteilles.

Trois.

Vides.

Couchées dans de la paille décomposée.

Gabriel n'était pas là pour les identifier.

Le spécialiste en sortit une avec précaution.

L'étiquette avait presque entièrement disparu.

Mais quelques lettres restaient visibles.

...DANT

— Fendant, dit Hélène.

Antoine confirma.

— Probablement.

La seconde bouteille ne portait plus aucune inscription.

La troisième était brisée au niveau du col.

Sous les bouteilles se trouvait un objet enveloppé dans du papier huilé.

Un carnet.

Plus petit que celui d'Isabelle.

La couverture était noire.

— Celui de Marianne ? demanda Hélène.

— Nous allons le vérifier.

Le carnet fut placé à plat.

L'humidité avait collé plusieurs pages, mais les premières restaient lisibles.

Une écriture fine couvrait le papier.

Des dates.

Des montants.

Des noms de sociétés.

Des références de parcelles.

Et plusieurs initiales.

P. D.

F. V.

R. M.

E. M.

Plus bas apparaissait une phrase :

Accident : paiement non déclaré — compensation familiale — terrain transféré.

La procureure se pencha.

— Marianne avait tout noté.

— Une partie, répondit Antoine.

Une autre page comportait une liste de rendez-vous.

Le dernier était daté du jour de sa disparition.

18 h 00 — refuge — Étienne / Marc / Luc.

Puis :

19 h 30 — café Madeleine si problème.

Et, tout en bas :

Ne pas monter dans la voiture de P.

Hélène ferma les yeux.

— Philippe.

Antoine regarda la lettre.

— Peut-être.

— Qui d'autre ?

— Paul avait dix-neuf ans à l'époque.

— Il ne conduisait pas l'affaire.

— Non.

— Philippe, alors.

— C'est probable.

Le spécialiste tourna délicatement une autre page.

Une phrase était écrite plus fortement, comme si le stylo avait appuyé sur le papier.

Marc dit que Métral peut régler le rapport.

La procureure se redressa.

— Voilà qui devient direct.

Antoine ne répondit pas.

Plus bas :

Étienne veut protéger Valérie. Il dit que la vérité détruirait une innocente.

Hélène regarda le carnet.

— Valérie Vernay.

— Probablement.

— Toute cette histoire pour la protéger ?

— Peut-être au début.

— Et ensuite pour se protéger eux-mêmes.

— Oui.

Le carnet contenait encore plusieurs pages.

Elles seraient séparées et restaurées en laboratoire.

Sous le carnet se trouvait une enveloppe gonflée par l'humidité.

Aucun nom n'apparaissait.

À l'intérieur, le spécialiste aperçut des photographies collées entre elles.

Puis un petit objet métallique.

Une clé.

Hélène la reconnut immédiatement.

— C'est la même que celle que j'ai apportée.

— La clé de la consigne ou du coffre ? demanda Antoine.

— Oui.

— Votre sœur avait peut-être fait un double.

— Ou elle m'avait envoyé l'autre.

— Quand l'avez-vous reçue ?

— Quelques jours avant sa disparition.

— Elle ne vous avait donné aucune explication.

— Seulement de la garder.

Antoine regarda la clé.

Marianne avait prévu qu'une personne puisse chercher ses documents.

Elle avait réparti les accès.

Une clé chez Hélène.

Une autre dans la caisse.

Peut-être qu'aucune ne correspondait au bâtiment.

Peut-être qu'elles ouvraient quelque chose qui n'avait toujours pas été retrouvé.

Le spécialiste souleva la paille au fond de la caisse.

Un dernier objet apparut.

Un petit verre à vin.

Le pied était cassé.

Sous la base, une lettre avait été tracée au feutre.

M

Madeleine.

Hélène recula.

— Le même que celui d'Étienne.

— Le même modèle, dit Antoine.

— Il venait du café.

— Oui.

— Pourquoi se trouve-t-il avec les notes de Marianne ?

Personne ne répondit.

Le verre ne portait aucune trace visible de vin.

Sur le bord, un petit éclat manquait déjà.

Plus ancien.

Usé.

Contrairement au verre du dîner, celui-ci avait été utilisé longtemps après avoir été abîmé.

— Placez-le sous scellés séparés, demanda Antoine.

— Vous pensez qu'il est lié au poison ? demanda la procureure.

— Pas directement.

— Alors à quoi ?

Antoine regarda le bâtiment.

— Au dernier endroit où Marianne s'est réfugiée avant de venir ici.

— Une sorte de signature ?

— Peut-être un souvenir.

— Ou un récipient utilisé pour transporter quelque chose.

— Nous le ferons analyser.

Hélène observait le verre.

— Marianne l'a peut-être pris au café.

— Pourquoi ?

— Elle avait l'habitude d'emporter un objet lorsqu'elle avait besoin de se rassurer.

Antoine la regarda.

— Quel type d'objet ?

— Quelque chose de banal. Une cuillère. Un ticket. Un verre.

— Depuis quand ?

— Depuis l'enfance.

— Elle vous l'avait expliqué ?

— Elle disait qu'un objet réel l'empêchait de croire qu'elle avait imaginé ce qui venait de se passer.

Le commissaire regarda le verre sous scellés.

Marianne avait peut-être pris ce verre après avoir parlé à Madeleine.

Pour conserver une preuve de son passage.

Ou simplement pour se rappeler qu'elle n'avait pas rêvé sa peur.

Vingt-cinq ans plus tard, quelqu'un avait placé un verre du même café devant Hélène.

Étienne l'avait pris.

Puis il avait été empoisonné.

Le meurtrier connaissait donc peut-être ce détail intime.

— Qui savait que Marianne emportait parfois des objets ? demanda Antoine.

Hélène réfléchit.

— Étienne.

— Marc ?

— Peut-être.

— Philippe ?

— Je ne sais pas.

— Luc ?

L'ancien guide secoua la tête.

— Non.

— Votre sœur avait-elle raconté cela à Madeleine ?

— Probablement.

Antoine regarda le verre du dîner sur la photographie de son dossier.

La lettre M sous le pied.

Les initiales P. D. ajoutées récemment.

Le verre trouvé dans la caisse portait seulement le M de Madeleine.

Quelqu'un avait reproduit un objet lié à Marianne.

Puis ajouté le nom de Philippe.

Le meurtre d'Étienne n'avait pas seulement utilisé les preuves du passé.

Il avait mis en scène leur découverte.

— Le verre du dîner était une copie du souvenir, dit Antoine.

La procureure se tourna vers lui.

— Expliquez.

— Le meurtrier savait qu'un verre du café de Madeleine se trouvait avec les documents de Marianne.

— Pourtant, la caisse était enterrée.

— Quelqu'un l'avait ouverte avant nous.

— Comment ?

Le spécialiste scientifique examina les charnières.

— Une vis est plus récente.

— La caisse a été ouverte puis refermée, confirma Antoine.

— Quand ?

— Impossible à dire immédiatement.

— Marc ?

— Peut-être.

— Philippe ?

— Peut-être aussi.

— Étienne ?

— Il connaissait probablement l'emplacement.

— Il aurait donc pu prendre l'idée du verre.

Antoine secoua la tête.

— Étienne ne s'est pas empoisonné.

— Non. Mais il pouvait avoir montré le contenu à quelqu'un.

— Ou en avoir parlé dans son bureau, devant le téléphone caché.

La procureure regarda la remise.

— Le téléphone de Marc.

— Relié également à Philippe et au téléphone de Bernard.

— Donc plusieurs personnes pouvaient apprendre que le verre existait.

— Oui.

Le spécialiste en structure annonça que les renforts étaient prêts.

L'ouverture du second mur pouvait commencer.

Le médecin légiste entra dans le bâtiment avec son équipe.

Antoine resta dehors cette fois.

Il avait promis à Hélène de lui parler avant toute intervention importante.

Elle se tenait près de la tente.

Le carnet de Marianne se trouvait maintenant dans une boîte de conservation.

— Ils vont ouvrir, dit Antoine.

— Je reste ici.

— Oui.

— Est-ce que je pourrai la voir ?

Il prit le temps de répondre.

— Pas dans l'état où elle se trouve.

Hélène ferma les yeux.

— Vous décidez pour moi.

— Oui.

— Vous aviez dit que vous ne le feriez pas.

— Je vous ai dit que je ne choisirais pas à votre place ce que vous devez croire ou pardonner.

Il regarda le bâtiment.

— Mais je choisirai de ne pas vous laisser entrer dans une zone dangereuse ni voir une image qui ne vous rendra pas votre sœur.

Elle resta silencieuse.

— Ce que nous trouverons sera documenté, poursuivit-il. Vous aurez le droit de connaître les conclusions. Plus tard, vous pourrez décider si vous voulez consulter certaines photographies avec un accompagnement.

— Pas aujourd'hui.

— Non.

Hélène regarda le carnet sous protection.

— Alors je veux lire ses mots.

— Dès que les pages auront été stabilisées.

— Toutes.

— Celles qui vous concernent et celles que la procédure permet de vous remettre.

Elle eut un sourire triste.

— Vous redevenez commissaire.

— Je ne cesse jamais complètement.

— Heureusement, peut-être.

Les premiers coups mesurés résonnèrent dans le bâtiment.

Pas de masse.

Pas de destruction brutale.

Les pierres étaient retirées une à une.

Le mur avait été construit rapidement vingt-cinq ans auparavant.

Il fallait désormais plusieurs spécialistes pour l'ouvrir sans perdre ce qu'il cachait.

Antoine regarda Marc à travers la vitre du véhicule.

L'architecte suivait chaque mouvement.

Ses mains étaient menottées devant lui.

À un moment, il demanda à parler au commissaire.

Carrel ouvrit légèrement la portière.

— Je veux vous dire quelque chose avant qu'ils entrent, dit Marc.

Son avocat se rapprocha.

— Mon client ne fera aucune déclaration sans que je sois présent.

— Vous êtes présent, répondit Antoine.

Marc regarda la remise.

— La montre.

— Celle de Marianne ?

— Oui.

— Quoi ?

— Elle ne s'est pas arrêtée lors de la chute.

— Comment le savez-vous ?

Marc ferma les yeux.

— Je l'ai regardée.

— Quand ?

— Après.

— Elle fonctionnait encore.

— Oui.

— Avez-vous touché le corps ?

— Son bras.

— Pourquoi ?

— Pour chercher son pouls.

— Elle en avait un ?

Marc ne répondit pas.

Antoine répéta :

— Avait-elle encore un pouls ?

— Très faible.

Hélène se trouvait trop loin pour entendre.

— Et vous n'avez toujours pas appelé.

— Étienne disait qu'elle ne survivrait pas.

— Vous étiez médecin ?

— Non.

— Secouriste ?

— Non.

— Pourtant, vous avez décidé.

- J'ai paniqué.
- Combien de temps la montre a-t-elle continué ?
- Je ne sais pas.
- Vous l'avez regardée une seconde fois.

Marc serra les mâchoires.

- Oui.
- Pourquoi ?
- Parce qu'Étienne voulait établir l'heure.
- L'heure de la mort ?
- Oui.
- Pour construire la version officielle.
- Oui.
- Quelle heure indiquait-elle ?

Marc hésita.

Son avocat lui demanda de ne pas répondre.

L'architecte parla malgré tout.

- Vingt heures douze.

Antoine nota.

- Et la première fois ?
- Dix-neuf heures cinquante-six.
- Elle avait donc encore un pouls à dix-neuf heures cinquante-six.
- Oui.
- À vingt heures douze ?
- Je n'en ai pas trouvé.
- Combien de temps avez-vous cherché ?
- Quelques secondes.
- Une ambulance aurait pu arriver.
- Peut-être.
- Vous le saviez.
- Oui.

Antoine referma son carnet.

- Pourquoi me le dire maintenant ?

Marc regarda le bâtiment.

- Parce que la montre indiquera une autre heure.
- Pourquoi ?
- Étienne l'a réglée.

Le commissaire resta immobile.

— Il a modifié la montre de Marianne.

— Oui.

— À quelle heure ?

— Vingt et une heures trente.

— Pourquoi ?

— Pour faire croire qu'elle avait quitté la remise plus tard.

— Mais son corps restait sur place.

— Ils pensaient le déplacer.

— Qui ?

— Étienne et Philippe.

— Ont-ils essayé ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Métral a refusé.

— L'ancien enquêteur a refusé de déplacer le corps.

— Oui.

— Par conscience ?

Marc eut un sourire amer.

— Parce que cela créait trop de traces.

— Il a préféré modifier le rapport.

— Oui.

— Et murer l'accès.

— Oui.

— Vous avez remis la montre au poignet de Marianne ?

Marc baissa la tête.

— Oui.

— Après l'avoir réglée.

— Oui.

Antoine ressentit de nouveau cette colère calme.

— Vous avez touché son bras pour chercher un pouls.

— Oui.

— Puis vous l'avez touché pour falsifier l'heure.

Marc ferma les yeux.

— Oui.

— Entre les deux gestes, vous avez cessé de la considérer comme une personne.

L'architecte ne répondit pas.

Son avocat demanda la fin de l'entretien.

Antoine s'éloigna.

Le médecin légiste ressortit du bâtiment trente minutes plus tard.

Son visage était grave, mais professionnel.

— Le corps est accessible.

— Identification ?

— Pas formelle. Mais le sexe, les vêtements et les objets correspondent.

— Cause de la mort ?

— Impossible sur place.

— Fractures ?

— Probables. Nous devons examiner les restes au laboratoire.

— Position ?

— Elle se trouve à l'endroit où elle a vraisemblablement chuté.

— Pas déplacée.

— Pas de manière importante.

— Le sac ?

— Sous son bras gauche.

— Fermé ?

— Oui.

— La montre ?

— Toujours au poignet.

— Heure indiquée ?

Le médecin légiste consulta ses notes.

— Vingt et une heures trente-deux.

Antoine regarda Marc dans le véhicule.

L'architecte avait dit vrai.

Étienne avait réglé la montre.

Mais il restait deux minutes d'écart avec l'heure annoncée.

— La couronne est-elle tirée ?

— Non.

— Mécanique ou quartz ?

— Mécanique.

— Elle peut avoir continué deux minutes après avoir été remise au poignet.

— C'est possible.

— Ou quelqu'un l'a réglée à vingt et une heures trente-deux.

— Également.

— Autres objets ?

— Une petite montre de poche se trouve dans le sac.

— Une deuxième montre ?

— Oui.

Antoine releva la tête.

— Quelle heure indique-t-elle ?

— Dix-neuf heures cinquante-huit.

Le commissaire resta silencieux.

Marianne avait donc peut-être conservé elle-même l'heure réelle.

Ou l'une des deux montres s'était arrêtée lors de la chute.

— Elle fonctionnait comment ?

— Mécanique. Le verre est brisé.

— Impact récent à l'époque ?

— Probablement.

— Elle peut s'être arrêtée au moment de la chute.

— Oui.

Antoine regarda le bâtiment.

Marc avait réglé la montre au poignet.

Mais il n'avait pas vu celle qui se trouvait dans le sac.

Un objet banal venait de conserver l'heure qu'ils avaient tenté de déplacer.

— Autre chose dans le sac ?

— Une enveloppe, un portefeuille, un petit magnétophone et plusieurs papiers.

— Magnétophone ?

— À cassette.

— État ?

— Très dégradé, mais peut-être exploitable.

— Personne n'y touche avant l'équipe spécialisée.

— C'est prévu.

— Le sac sera extrait avec le corps ?

— Séparément, après photographie.

Antoine regarda Hélène.

Elle attendait.

Il s'approcha.

— Nous avons probablement trouvé Marianne.

Elle inspira lentement.

- Probablement ?
 - L'identification formelle devra être faite.
 - Mais vous le savez.
 - Oui.
 - Est-elle tombée ?
 - Sa position correspond à une chute dans le vide technique.
 - Ils ne l'ont pas déplacée.
 - Pas de manière importante.
- Hélène ferma les yeux.
- Elle était donc là lorsque Luc construisait.
 - Oui.
 - Et lorsque Marc ajoutait le second mur.
 - Oui.
 - Ils l'entendaient encore ?
 - Je ne peux pas vous le dire.
 - Marc sait.
 - Oui.
 - Vous lui avez demandé ?
 - Il affirme qu'elle ne respirait plus lorsqu'ils ont commencé les travaux.
 - Vous le croyez ?
 - Nous allons vérifier tout ce qui peut l'être.
- Hélène regarda Antoine.
- Sa montre ?
 - Celle qu'elle portait a été réglée après sa mort.
 - Par qui ?
 - Marc affirme l'avoir fait sur ordre d'Étienne.
- Elle resta immobile.
- Ils ont changé son heure.
 - Oui.
 - Même cela.
 - Oui.
 - Pourquoi ?
 - Pour construire une autre chronologie.
 - Et ils ont oublié quelque chose.
- Antoine la regarda.
- Une seconde montre se trouvait dans son sac.

— Elle indique quelle heure ?

— Dix-neuf heures cinquante-huit.

Hélène porta une main à sa poitrine.

— La montre de notre père.

— Vous la reconnaissez ?

— Marianne la gardait toujours dans son sac.

— Pourquoi ?

— Elle ne fonctionnait pas très bien.

— Mais elle la remontait.

— Oui. Chaque matin.

— Elle a pu se briser lors de la chute.

— Oui.

Hélène regarda le bâtiment.

— Dix-neuf heures cinquante-huit.

— Peut-être l'heure réelle de la chute.

— Marc dit qu'elle avait encore un pouls à dix-neuf heures cinquante-six.

— Oui.

— Il ment donc encore.

— Ou sa mémoire décale de quelques minutes.

— Vous lui trouvez toujours une possibilité.

— Je garde celle que les preuves n'ont pas encore supprimée.

Hélène confirma lentement.

— Cette fois, je comprends.

Elle se tourna vers la remise.

— Est-ce que je peux lui dire quelque chose ?

— À Marianne ?

— Oui.

— Bien sûr.

— Seule.

Antoine demanda aux personnes proches de s'éloigner.

Hélène resta derrière le périmètre.

Elle ne pouvait pas voir sa sœur.

Seulement le mur ouvert, les bâches et les personnes qui travaillaient avec précaution.

Elle parla très bas.

Antoine ne chercha pas à entendre.

Certains mots appartenait à l'enquête.

D'autres devaient rester entre les vivants et leurs morts.

Lorsqu'elle revint, ses yeux étaient rouges, mais son visage semblait moins tendu.

— Merci, dit-elle.

Antoine confirma.

Le téléphone du sergent Carrel sonna.

Il s'éloigna quelques instants, puis revint.

— Des nouvelles de la maison.

— Quoi ?

— Sophie Besse a demandé à parler immédiatement.

— À propos de Marc ?

— À propos du verre.

— Qu'a-t-elle dit ?

Carrel consulta son message.

— Elle affirme avoir reconnu les lettres P. D. sous le pied.

— Elle les avait déjà vues ?

— Oui.

— Où ?

— Sur un autre verre, chez elle.

Antoine regarda le petit verre retrouvé dans la caisse.

— Chez Marc et Sophie ?

— Oui.

— Quand ?

— Vendredi matin, avant leur départ.

— Le verre du dîner se trouvait donc chez eux avant d'arriver dans la maison d'Étienne.

— D'après elle.

— Marc l'avait-il apporté ?

— Elle ne sait pas. Elle l'a vu sur son bureau, à côté d'un petit outil de gravure.

Antoine regarda le véhicule dans lequel Marc attendait.

L'architecte avait possédé le verre.

La cuillère portait son empreinte.

Le poison venait de la trousse de Sophie.

Le téléphone caché utilisait son compte.

Et les initiales de Philippe avaient été gravées chez lui.

Chaque détour revenait vers Marc.

Mais un dernier détail restait.

— Sophie a-t-elle vu le produit ?

— Non.

— Le téléphone de chantier ?

— Elle pense qu'il manquait dans une armoire depuis plusieurs semaines.

— Autre chose ?

Carrel hésita.

— Elle dit que Marc ne pouvait pas avoir envoyé le message reçu à trois heures vingt-sept.

— Parce qu'il était surveillé.

— Pas seulement.

— Pourquoi ?

— Elle affirme que l'accès à distance du téléphone caché utilisait une reconnaissance vocale.

— La voix de qui ?

— Celle de Philippe Darbellay.

Antoine regarda la vallée.

Philippe restait introuvable.

Son nom était gravé sous le verre.

Sa voix pouvait commander le téléphone caché.

Il avait appelé Métral.

Il contrôlait les dettes de Paul.

Il apparaissait près du coffre sur le négatif.

Et Sophie affirmait maintenant qu'un appareil installé par Marc répondait à sa voix.

— Nous retournons à la maison, dit Antoine.

— Et la fouille ?

— L'équipe reste ici. Le corps, le sac et la caisse partent au laboratoire.

— Hélène ?

— Elle peut choisir de rester jusqu'au départ de Marianne.

Carrel regarda le bâtiment.

— Vous pensez toujours que Marc a tué Étienne ?

Antoine observa l'architecte derrière la vitre.

— Je pense qu'il a préparé une partie du piège.

— Le verre.

— Oui.

— La cuillère.

— Oui.

— Le téléphone caché.

— Il le connaissait.

— Le poison.

— Il y avait accès.

— Alors qu'est-ce qui manque ?

Antoine remit son carnet dans sa poche.

— Savoir s'il a préparé tout cela pour tuer Étienne.

— Ou pour quelqu'un d'autre.

— Ou sous la direction de quelqu'un d'autre.

Carrel regarda la route qui descendait vers la vallée.

— Philippe.

— Peut-être.

— Vous le dites encore.

— Parce qu'un nom gravé sous un verre n'est pas une confession.

— Même quand l'homme a disparu.

— Surtout quand l'homme a disparu.

Le sergent ouvrit la portière du véhicule.

Antoine se retourna une dernière fois vers la remise.

La pièce effacée des plans venait de réapparaître.

Marianne avait été retrouvée.

Son sac aussi.

Son carnet.

Ses montres.

Son verre.

Le mur n'avait pas détruit la vérité.

Il l'avait seulement conservée dans le noir.

Avant de monter dans la voiture, Antoine ouvrit son carnet.

Sous la phrase :

Le meurtrier a déplacé la culpabilité d'une personne à l'autre, il écrivit :

On peut déplacer une montre, un verre, un plan ou un témoignage. Mais il reste toujours un objet que personne n'a pensé à faire mentir.

Il regarda l'heure indiquée par la montre de Michel dans son souvenir.

Puis celle conservée dans le sac de Marianne.

Dix-neuf heures cinquante-huit.

Vingt-cinq ans plus tard, elle venait enfin de recommencer à parler.

CHAPITRE 22

Ce que Sophie savait

À six heures vingt-deux, Antoine Fournier franchit de nouveau la porte de la maison d'Étienne Morand.

La lumière du matin entraît maintenant par les fenêtres du salon.

Elle révélait les verres abandonnés, les coussins déplacés, les tasses de café froid et les traces laissées par une nuit sans sommeil.

La maison paraissait plus petite.

Peut-être parce que plusieurs de ses secrets avaient été transportés vers le laboratoire.

Peut-être parce que Marc Besse n'y était plus.

Sophie attendait près de la table de la cuisine.

Elle portait encore les vêtements de la veille. Ses cheveux étaient attachés rapidement et son visage ne montrait plus seulement la fatigue.

Il y avait autre chose.

Une décision.

Lorsque Antoine entra, elle se leva.

— Vous l'avez trouvée ?

— Nous avons découvert des restes humains correspondant probablement à Marianne Rappaz.

Sophie ferma les yeux.

— Hélène était présente ?

— Oui.

— Marc savait où elle se trouvait.

Ce n'était pas une question.

— Il connaissait le mur, répondit Antoine.

— Il vous a parlé ?

— Un peu.

— Suffisamment ?

— Jamais suffisamment.

Sophie regarda vers le salon.

Anne était assise près du secrétaire de son père.

Paul se trouvait toujours dans une pièce séparée, accompagné de son avocat arrivé peu avant l'aube.

Jean-Louis, Claire, Gabriel, Madeleine, Michel et Nathalie attendaient dans différentes parties de la maison.

La police avait cessé d'essayer de les maintenir tous éveillés.

Elle exigeait seulement qu'ils restent disponibles.

— Je veux faire une déclaration officielle, dit Sophie.

— Vous souhaitez un avocat ?

— Non.

— Vous pouvez en demander un à tout moment.

— Je ne suis pas accusée.

— Pas actuellement.

Elle regarda Antoine.

— Vous choisissez toujours vos mots.

— Dans une enquête, les mots finissent souvent dans un dossier.

— Très bien.

Elle tira une chaise.

— Alors mettez ceux-ci dans votre dossier.

Antoine demanda au sergent Carrel de rester présent.

La procureure fut appelée. Elle autorisa l'entretien et demanda qu'il soit enregistré.

Un appareil fut posé sur la table.

Antoine annonça l'heure, le lieu et les personnes présentes.

Puis il regarda Sophie.

— Vous vouliez parler du verre.

— Oui.

— Commencez où vous le souhaitez.

Elle posa les mains devant elle.

— Vendredi matin, le verre se trouvait chez nous.

Antoine ne bougea pas.

— Celui qui a été placé devant Hélène ?

— Oui.

— Vous en êtes certaine ?

— La lettre M était sous le pied.

— Les initiales P. D. également ?

— Pas lorsque je l'ai vu pour la première fois.

Antoine ouvrit son carnet.

— À quelle heure ?

— Vers neuf heures.

— Où ?

— Dans le bureau de Marc.

— Que faisait-il ?

Sophie prit le temps de répondre.

— Il avait posé plusieurs objets sur sa table de travail.

— Lesquels ?

— Le verre. Une petite cuillère. Un outil électrique pour graver le métal et le verre. De la cire noire. Un briquet et une ancienne photographie du café de Madeleine.

— La photographie montrait quoi ?

— La salle, avec plusieurs tables préparées pour une fête.

— Marianne apparaissait-elle ?

— Non.

— Étienne ?

— Je ne crois pas.

— Pourquoi Marc possédait-il cette photographie ?

— Il disait qu'Étienne la lui avait remise.

— Pour quelle raison ?

— Pour préparer le week-end.

— Préparer quoi exactement ?

Sophie regarda l'enregistreur.

— Une mise en scène.

— Quels mots Marc a-t-il utilisés ?

— Il a dit qu'Étienne voulait placer devant Hélène un objet provenant du café où Marianne avait été vue vivante pour la dernière fois.

— Le verre.

— Oui.

— Étienne connaissait donc son origine.

— D'après Marc.

— Vous ne l'avez pas entendu directement d'Étienne.

— Non.

— Que devait comprendre Hélène ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas demandé ?

— Si.

— Réponse de Marc ?

— Que certains objets forçaient les personnes à se souvenir plus rapidement qu'une explication.

Antoine nota la phrase.

— Le verre était-il déjà ébréché ?

— Non.

— Que s'est-il passé ?

Sophie serra légèrement les doigts.

- Marc a pris la cuillère.
- Celle provenant du buffet d'Étienne ?
- Je ne le savais pas à ce moment-là. Elle se trouvait déjà chez nous.
- Vous êtes certaine ?
- Oui.
- Il l'avait donc emportée avant le week-end.
- Ou quelqu'un la lui avait donnée.
- Continuez.
- Il a frappé doucement le bord du verre.
- Une fois ?
- Deux fois.
- L'éclat est apparu immédiatement ?
- Après le deuxième coup.
- Qu'avez-vous dit ?
- Que le verre était dangereux.
- Réponse ?

Sophie regarda la table.

- Il a dit : « C'est justement ce qu'il faut. »

Carrel releva les yeux.

Antoine ne l'interrompit pas.

- Vous lui avez demandé pourquoi ?
- Oui.
- Que vous a-t-il répondu ?
- Qu'Hélène sentirait l'éclat avant de boire.
- Il voulait qu'elle refuse le verre.
- Oui.
- Comment pouvait-il savoir qu'Étienne l'échangerait avec le sien ?

Sophie resta silencieuse quelques secondes.

Puis elle prononça les mots lentement :

- Marc a dit : « Étienne prend toujours pour lui ce qui est abîmé chez lui. »

Le réfrigérateur se mit en marche derrière eux.

Le bruit semblait soudain trop fort.

- Il connaissait donc la réaction d'Étienne, dit Antoine.
- Oui.
- Il comptait sur elle.
- Oui.

— Et vous avez assisté à la préparation.

— Oui.

— Pourquoi ne pas avoir parlé avant ?

Sophie regarda le commissaire.

— Parce que je croyais encore qu'il s'agissait seulement d'une mise en scène.

— Même après la mort d'Étienne ?

— Non.

— Alors pourquoi attendre ?

— Parce que chaque détail conduisait vers mon mari.

— Et vous vouliez être certaine.

— Oui.

— Ou vous vouliez lui laisser le temps de s'expliquer.

— Peut-être.

Antoine ne la corrigea pas.

— Que s'est-il passé après la création de l'éclat ?

— Marc a nettoyé le verre.

— Avec quoi ?

— Un chiffon blanc et de l'alcool.

— Puis ?

— Il a retourné le pied.

— Et gravé P. D.

— Oui.

— A-t-il expliqué ces initiales ?

— Il a dit que Philippe devait comprendre qu'Étienne savait.

— Savoir quoi ?

— Que Philippe avait participé au déplacement des documents de Marianne.

— Pas du corps.

— Marc n'a pas utilisé ce mot.

— Que pensiez-vous que Philippe avait fait ?

— Qu'il avait aidé à cacher les dossiers financiers.

— Marc vous avait-il parlé de Marianne encore vivante dans la remise ?

— Jamais.

— Vous avez appris cela quand ?

— Cette nuit.

— Vous ne saviez donc pas que votre mari avait refusé d'appeler une ambulance.

Sophie baissa les yeux.

— Non.

— Vous le croyez capable de vous avoir caché cela pendant vingt-cinq ans ?

— Je sais maintenant qu'il en était capable.

Antoine attendit.

Sophie reprit :

— Marc disait que les initiales feraient pression sur Philippe pendant le dîner.

— Comment Philippe aurait-il pu les voir ? Il n'était pas invité.

— Je lui ai posé la question.

— Réponse ?

— Marc a dit que le verre ne devait pas nécessairement être découvert le soir même.

— Alors quand ?

— Lorsque la police s'intéresserait à l'ancienne affaire.

Antoine posa son stylo.

— Il prévoyait donc déjà une intervention de la police.

— Oui.

— Avant la mort d'Étienne.

— Oui.

— Cela ne vous a pas inquiétée ?

— Marc disait qu'Étienne voulait rouvrir le dossier.

— Il savait donc que la police examinerait les objets.

— Oui.

— Et il avait préparé un verre portant le nom de Philippe.

— Oui.

— Sans vous expliquer pourquoi il l'avait volontairement ébréché.

— Il me l'a expliqué.

— Pour provoquer l'échange.

— Oui.

— Mais pas pourquoi la police devrait ensuite s'intéresser au verre.

Sophie ferma les yeux.

— Non.

— Vous avez pourtant quitté la maison avec lui.

— Oui.

— En emportant le verre.

— Oui.

— La cuillère.

— Oui.

— La cire.

— Oui.

— Et un téléphone de chantier.

Elle rouvrit les yeux.

— Oui.

Antoine regarda Carrel.

Le sergent nota l'information.

— Quel téléphone ?

— Un ancien appareil noir, avec une coque épaisse.

— Celui retrouvé derrière la carte du Valais ?

— Je pense que oui.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois chez vous ?

— Vendredi matin.

— Marc l'a placé où ?

— Dans une petite sacoche avec ses outils.

— L'avez-vous vu l'installer dans le bureau d'Étienne ?

— Non.

— Saviez-vous qu'il permettait une surveillance à distance ?

— Marc l'utilisait sur les chantiers.

— Il filmait les pièces ?

— Oui.

— Il pouvait être commandé depuis un autre appareil ?

— Oui.

— Par reconnaissance vocale ?

Sophie confirma.

— Marc avait configuré plusieurs voix.

— La sienne ?

— Oui.

— Celle de Philippe Darbellay ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Ils partageaient autrefois certains systèmes de surveillance sur leurs chantiers.

— Philippe pouvait-il contrôler l'appareil ?

— S'il possédait encore les accès.

— Marc pouvait-il commander l'appareil avec un enregistrement de la voix de Philippe ?

Sophie réfléchit.

- Oui.
- Facilement ?
- Il enregistrerait toutes leurs réunions professionnelles.
- Philippe le savait ?
- Au début, oui.
- Plus tard ?
- Je ne sais pas.
- Marc possédait-il des phrases suffisamment claires pour tromper la reconnaissance vocale ?
- Probablement.

Antoine nota.

Le nom PD-MOBILE enregistré dans l'application ne prouvait donc pas que Philippe avait réellement utilisé le téléphone.

Marc pouvait avoir créé lui-même l'accès.

Il pouvait avoir commandé l'appareil avec une ancienne voix enregistrée.

Il pouvait également avoir préparé les messages avant d'être placé sous surveillance.

— Vendredi matin, Marc a-t-il utilisé la voix de Philippe devant vous ?

— Non.

— A-t-il écouté des enregistrements ?

— Oui.

— Lesquels ?

— Plusieurs appels professionnels.

— Vous avez reconnu Philippe ?

— Oui.

— Quels mots répétait-il ?

Sophie ferma les yeux.

— « Ouvre le dossier. »

— Autre chose ?

— « Confirme l'accès. »

— Et ?

Elle hésita.

— « Lance l'enregistrement. »

— Les mêmes phrases utilisées par l'application ?

— Probablement.

— Pourquoi Marc les écoutait-il ?

— Il disait qu'il cherchait une ancienne conversation concernant les Terrasses du Midi.

— Vous l'avez cru.

— Oui.

— Vous le croyez encore ?

— Non.

Antoine regarda l'enregistreur.

— Votre mari préparait donc un verre destiné à provoquer un échange, gravait les initiales d'un autre homme et sélectionnait des enregistrements de la voix de ce même homme.

— Oui.

— Tout cela la veille de la mort d'Étienne.

— Oui.

— Pourtant, vous n'avez rien dit lorsque le verre a été découvert.

— Non.

— Ni lorsque le téléphone caché a été trouvé.

— Non.

— Ni lorsque les initiales P. D. sont apparues.

— Non.

Sophie releva la tête.

— Je savais ce que cela ferait de parler.

— À Marc ?

— À notre vie.

— Étienne est mort.

— Je sais.

— Bernard a failli mourir.

— Je sais.

— Hélène attendait depuis vingt-cinq ans.

— Je sais.

— Et vous avez encore choisi votre vie.

Les mots n'étaient pas prononcés avec cruauté.

Sophie les reçut pourtant comme un coup.

— Oui.

— Pourquoi parler maintenant ?

— Parce que Marc a admis que Marianne respirait.

Sa voix se brisa.

— Parce qu'il a touché son bras. Il a senti son pouls. Puis il a changé sa montre.

Elle porta une main à son visage.

— Je suis médecin.

Antoine attendit.

— Je passe ma vie à essayer de gagner quelques minutes lorsqu'une personne respire encore.

Elle regarda le commissaire.

— Et l'homme avec lequel je vis a décidé que seize minutes ne valaient pas un appel.

— Vous pensez qu'il a décidé seul ?

— Non.

— Étienne l'a influencé.

— Oui.

— Philippe ?

— Peut-être.

— Métral ?

— Après.

— Mais Marc connaissait le bâtiment.

— Oui.

— Il pouvait intervenir.

— Oui.

— Et il ne l'a pas fait.

Sophie essuya ses yeux.

— Je ne peux plus protéger un homme qui a regardé sa montre pendant qu'une femme mourait.

Antoine referma brièvement son carnet.

Il laissa quelques secondes de silence.

Puis il reprit :

— Le verre et la cuillère ne sont pas les seuls objets qui nous intéressent.

— Je sais.

— Votre trousse médicale.

Sophie se raidit.

— Oui.

— Vendredi matin, où se trouvait-elle ?

— Dans notre chambre.

— Fermée ?

— La fermeture était tirée.

— Verrouillée ?

— Non.

— Marc savait-il ce qu'elle contenait ?

— En partie.

— Le produit digitalique ?

— Oui.

— Comment ?

— Il m'avait vue l'utiliser lors d'une urgence plusieurs mois auparavant.

— Il connaissait le flacon.

— Oui.

— Sa forme ?

— Oui.

— L'endroit où vous le rangiez ?

— Probablement.

— Vendredi, avez-vous remarqué quelque chose ?

Sophie regarda ses mains.

— La fermeture n'était plus placée comme je la laissais habituellement.

— À quel moment ?

— Avant notre départ.

— Vous avez vérifié le contenu ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que rien ne semblait manquer.

— Le flacon était encore présent ?

— Je ne l'ai pas regardé précisément.

— Vous êtes médecin et vous partez avec une trousse dont vous soupçonnez qu'elle a été ouverte.

— Je n'ai pas pensé qu'elle avait été fouillée.

— À quoi avez-vous pensé ?

— Que Marc avait pris un pansement ou un médicament pour son estomac.

— Vous lui avez demandé ?

— Non.

— Samedi, quand avez-vous constaté la disparition du flacon ?

— Après la coupure de courant.

— Et les aiguilles ?

— Au même moment.

— Le produit pouvait donc avoir été pris dès vendredi.

— Oui.

— Avant que vous arriviez chez Étienne.

— Oui.

— Marc a-t-il posé des questions médicales inhabituelles ?

Sophie resta silencieuse.

— Madame Besse ?

— Une seule.

— Laquelle ?

— Il m'a demandé si une petite quantité d'un médicament amer pouvait rester concentrée sur le bord d'un verre.

Carrel releva immédiatement la tête.

— Quand ?

— Vendredi matin.

— Avant ou après avoir ébréché le verre ?

— Après.

— Quels mots exacts ?

Sophie réfléchit.

— « Si quelques gouttes sont déposées après que le verre est rempli, est-ce que le produit reste près du bord ? »

— Votre réponse ?

— Que cela dépendait de la densité, de la température et du liquide.

— Vous lui avez parlé du produit digitalique ?

— Non.

— Pourquoi posait-il la question ?

— Il disait vouloir comprendre comment le vin de la vieille bouteille avait été modifié.

— Vous l'avez cru ?

— Je voulais le croire.

— Lui avez-vous expliqué comment éviter que le produit se mélange ?

— Non.

— Avez-vous dit qu'il fallait le déposer lentement contre la paroi ?

Sophie ferma les yeux.

— Oui.

— Avec une aiguille ?

— Il me l'a demandé.

— Et vous avez répondu ?

— Qu'une aiguille longue pouvait déposer une goutte très précisément.

La cuisine resta silencieuse.

— Vous lui avez donc donné la méthode, dit Antoine.

— Sans savoir ce qu'il préparait.

— Oui.

— Mais vous avez vu le verre.

— Oui.

— L'éclat.

— Oui.

— La cuillère.

— Oui.

— Les initiales.

— Oui.

— Et la trousse ouverte.

— Oui.

Sophie regarda Antoine.

— Dites-le.

— Quoi ?

— Que j'aurais dû comprendre.

— Vous aviez assez d'éléments pour poser davantage de questions.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non.

— Vous pensez que j'ai choisi de ne pas comprendre.

— Oui.

Elle reçut la réponse sans protester.

— Vous avez raison.

Antoine reprit son stylo.

— Votre mari est-il droitier ?

— Oui.

— Lorsqu'il a frappé le verre ?

— Il tenait la cuillère de la main droite.

— Pour graver les initiales ?

— De la main droite également.

— Pour manipuler une aiguille ?

— Il utiliserait la droite.

— Lorsqu'il s'est baissé derrière votre chaise pendant le repas, quelle main avez-vous vue ?

Sophie réfléchit.

— La gauche tenait la cuillère.

— Et la droite ?

— Je ne la voyais pas.

— Elle se trouvait donc près du verre d'Étienne.

— Oui.

- Avez-vous senti un contact contre votre chaise ?
- Oui.
- Où ?
- Près de mon épaule droite.
- Comme si son bras passait derrière vous.
- Oui.
- Il pouvait cacher une longue aiguille le long de son avant-bras.
- Oui.
- Dans sa manche.
- Oui.

Sophie regarda sa propre manche.

- Il portait une chemise avec des poignets larges.
- Celle saisie après son interpellation ?
- Probablement.
- Couleur ?
- Blanche.

Carrel consulta ses notes.

- La chemise a été placée sous scellés avec la veste sombre.

Antoine demanda :

- Marc s'est-il changé après le repas ?
- Oui.
- Quand ?
- Après son passage au sous-sol.
- Pourquoi ?
- Sa chemise portait une tache.
- Où ?

Sophie montra l'intérieur de son poignet droit.

- Près du poignet.
- Couleur ?
- Presque transparente.
- Odeur ?
- Amère.
- Vous l'avez sentie ?
- Oui.
- Qu'a dit Marc ?
- Qu'il avait renversé du vin.

— Le vin n'est pas transparent.

— Non.

— Vous n'avez toujours rien dit.

— Non.

Antoine regarda Carrel.

— Demandez une analyse prioritaire de l'intérieur du poignet droit de la chemise.

— Je m'en occupe.

Le sergent sortit de la cuisine.

Sophie resta devant Antoine.

— Il y a autre chose.

— Quoi ?

— Marc avait deux verres.

— Deux verres provenant du café de Madeleine ?

— Oui.

— Où se trouve le second ?

— Chez nous.

— Emplacement précis ?

— Dans le meuble bas de son bureau, derrière des dossiers de chantier.

— Ébréché ?

— Non.

— Gravé ?

— Il avait commencé à tracer une lettre sous le pied.

— Laquelle ?

— Un P.

Antoine nota l'adresse et l'emplacement.

— Pourquoi conserver un second verre ?

— Je pensais qu'il voulait choisir celui qui ressemblerait le plus à la photographie.

— Et maintenant ?

— Je pense qu'il s'est entraîné.

— À l'ébrécher ?

— Peut-être.

— À graver les initiales ?

— Oui.

— À déposer le produit ?

Sophie baissa les yeux.

— Peut-être aussi.

— Avez-vous bu dans ce verre ?

— Non.

— Marc ?

— Je ne sais pas.

— Il contenait quelque chose vendredi matin ?

— Un peu d'eau.

— Pourquoi ?

— Il disait vouloir vérifier la visibilité de la gravure lorsque le verre était rempli.

— L'eau avait-elle une couleur ?

— Non.

— Une odeur ?

Sophie réfléchit.

— Légèrement amère.

Antoine ne répondit pas immédiatement.

— Vous avez senti l'eau ?

— Marc l'a vidée dans l'évier. L'odeur est restée quelques secondes.

— Vous connaissiez l'odeur du produit manquant.

— Oui.

— Était-ce la même ?

Sophie ferma les yeux.

— Je crois.

— Ce verre doit être saisi immédiatement.

— Oui.

Carrel revint.

Antoine lui donna les nouvelles instructions.

Une équipe fut envoyée au domicile des Besse, avec l'autorisation de la procureure déjà élargie aux objets décrits par Sophie.

— Madame Besse, dit Antoine, vous venez de nous donner des éléments importants.

— Je sais.

— Ils peuvent également vous mettre en cause.

— Parce que le verre se trouve chez moi.

— Et parce que vous connaissiez le produit.

— Oui.

— Vous avez expliqué la méthode.

— Oui.

— Votre mari peut dire que vous avez préparé le verre.

— Il le dira peut-être.

— Cela vous inquiète ?

— Oui.

— Vous souhaitez maintenant un avocat ?

Sophie réfléchit.

— Pas encore.

— Ce n'est pas une preuve de culpabilité.

— Je sais.

— Ni d'innocence.

— Je sais aussi.

Antoine arrêta provisoirement l'enregistrement.

Il demanda qu'on apporte du café et quelque chose à manger.

Madeleine entra quelques minutes plus tard avec du pain et du fromage.

Elle posa l'assiette devant Sophie.

— Mangez.

Sophie regarda les aliments.

— Je n'ai pas faim.

— Ce n'est pas une raison.

Madeleine servit également Antoine.

— Vous non plus.

— J'ai mangé cette nuit.

— Du pain et du fromage.

Il la regarda.

— Comment le savez-vous ?

— Vous avez laissé les papiers dans la poubelle.

Antoine eut un léger sourire.

— Élise vous aurait donné raison.

— Votre femme me semble raisonnable.

Madeleine retourna dans le salon.

Sophie prit un morceau de pain.

— Elle sait pour le verre trouvé dans la caisse ?

— Pas encore.

— Il était semblable à celui du dîner.

— Oui.

— Marc connaissait donc le contenu de cette caisse.

— Probablement.

— Étienne aussi.

— Oui.

— Papa...

Elle s'arrêta.

— Pardon. Étienne avait-il demandé à Marc de reproduire le verre ?

— C'est ce que votre mari affirme indirectement.

— Vous ne le croyez pas.

— Je pense qu'Étienne pouvait vouloir montrer le verre à Hélène.

— Mais pas l'empoisonner.

— Non.

— Marc a transformé une mise en scène en piège.

— Peut-être.

— Vous recommencez.

— Oui.

Sophie mangea un peu de pain.

— Marc disait souvent que le meilleur mensonge était une vérité à laquelle on ajoutait seulement un geste.

Antoine écrivit la phrase.

— Donnez-moi un exemple.

— Une porte réellement ouverte, mais par la mauvaise personne. Un paiement réel, mais pour un faux motif. Une photographie authentique, mais prise cinq minutes trop tard.

— Un verre réellement lié à Marianne, mais utilisé pour tuer Étienne.

— Oui.

— Les initiales réelles de Philippe, mais ajoutées par Marc.

— Oui.

— Un téléphone réellement accessible par Philippe, mais commandé avec sa voix enregistrée.

— Oui.

— Une bouteille réellement manipulée, mais sans le poison qui a tué Étienne.

— Oui.

Antoine regarda le salon.

Le meurtre avait été construit à partir d'objets authentiques.

Chaque objet racontait une partie vraie de l'ancienne affaire.

Mais leur assemblage racontait une histoire fausse.

Philippe sur le verre.

Paul dans la cire.

Sophie dans le poison.

Luc dans le négatif.

Bernard dans le téléphone.

Métral au volant.

Marc avait peut-être réparti chaque élément afin que personne ne puisse distinguer le meurtre de la culpabilité ancienne.

L'enregistrement reprit.

— Vendredi matin, Marc vous a-t-il parlé d'Étienne comme d'une personne en danger ?

— Non.

— Était-il en colère contre lui ?

— Oui.

— Pour quelle raison ?

— Étienne voulait tout dire.

— Y compris le rôle de Marc.

— Oui.

— Quelles conséquences craignait-il ?

— La prison.

— Pour omission de porter secours ?

— Oui.

— Dissimuler un corps ?

— Oui.

— Falsifier les plans ?

— Oui.

— Perdre son cabinet ?

— Surtout cela.

— Sa réputation.

— Oui.

— Votre couple ?

Sophie réfléchit.

— Je ne pense pas qu'il craignait de me perdre autant que son nom.

— Vous l'aviez déjà interrogé sur Marianne ?

— Plusieurs fois au fil des années.

— Ses réponses ?

— Qu'il avait seulement participé à la sécurisation d'un bâtiment dangereux après sa disparition.

— Vous le croyiez ?

— Je pensais qu'il cachait quelque chose de professionnel.

— Pas la mort d'une femme.

- Non.
- Vendredi soir, avez-vous parlé du verre ?
- Oui.
- Où ?
- Dans notre chambre chez Étienne.
- Le téléphone caché pouvait-il vous entendre ?
- Je ne sais pas.
- Que lui avez-vous demandé ?
- S'il était certain qu'Hélène ne se couperait pas.
- Réponse ?
- Qu'elle remarquerait l'éclat avant.
- Autre chose ?
- J'ai demandé pourquoi le verre devait être placé devant elle plutôt que montré directement.
- Que vous a-t-il dit ?
- Sophie fixa l'enregistreur.
- « Parce qu'Étienne doit le prendre lui-même. »
- Antoine ne bougea plus.
- Les mots exacts ?
- Oui.
- Il n'a pas dit qu'Étienne le prendrait peut-être.
- Non.
- Il a dit qu'il devait le prendre.
- Oui.
- Pourquoi ?
- Marc n'a pas répondu.
- Vous n'avez pas insisté.
- Non.
- Avait-il déjà préparé le poison à ce moment-là ?
- Je ne sais pas.
- La trousse était dans votre chambre.
- Oui.
- Marc est-il resté seul avec elle ?
- Lorsque je suis descendue prendre un verre d'eau.
- Combien de temps ?
- Cinq minutes.
- À votre retour ?

- Il refermait une petite boîte noire.
- Celle contenant les longues aiguilles ?
- Oui.
- Il vous a vue.
- Oui.
- Qu'a-t-il dit ?
- Qu'il cherchait un pansement.
- Vous l'avez cru ?
- J'ai regardé la boîte.
- Était-elle vide ?
- Je ne l'ai pas ouverte.
- Vous aviez encore une occasion.
- Oui.

Sophie regarda Antoine.

- Je pourrais vous donner une explication pour chaque silence.
- Je les écouterai.
- Mais elles diraient toutes la même chose.
- Laquelle ?
- Je connaissais Marc depuis vingt-six ans et Étienne depuis presque autant.

Elle regarda vers la fenêtre.

- Lorsqu'on connaît les gens depuis longtemps, on ne leur demande plus pourquoi ils tiennent une cuillère, ouvrent une trousse ou déplacent un verre. On construit soi-même une réponse normale.
- Même lorsque les gestes ne le sont pas.
- Oui.
- Votre confiance a rempli les espaces.
- Ma peur aussi.
- De quoi aviez-vous peur vendredi soir ?
- De comprendre.

Antoine nota.

L'entretien dura encore quarante minutes.

Sophie décrivit les vêtements portés par Marc.

La petite sacoche d'outils.

La chemise blanche.

Le moment où il avait quitté leur chambre avec le verre enveloppé dans une serviette.

L'ancienne cire noire trouvée dans une boîte.

La manière dont il avait répété plusieurs fois le nom de Philippe.

Elle confirma aussi que Marc connaissait le code de sa trousse.

Même si celle-ci n'était pas verrouillée, certains compartiments intérieurs portaient de petites fermetures numérotées.

Le code correspondait à l'année de leur mariage.

Marc ne pouvait pas l'ignorer.

À sept heures quarante-huit, l'entretien fut suspendu.

Sophie resta dans la cuisine.

Antoine rejoignit la procureure dans le bureau.

Elle avait reçu une copie des premières déclarations.

— Nous pouvons ajouter le meurtre d'Étienne aux soupçons contre Marc, dit-elle.

— Oui.

— Vous n'avez pas l'air satisfait.

— Nous avons le plan.

— Le verre préparé.

— Oui.

— La réaction d'Étienne prévue.

— Oui.

— La méthode demandée à Sophie.

— Oui.

— L'accès au produit.

— Oui.

— Les aiguilles.

— Oui.

— Le geste pendant le repas.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il vous faut encore ?

Antoine regarda le boîtier ouvert derrière la carte du Valais.

— Une preuve qui ne repose pas seulement sur Sophie.

— Elle donne des détails vérifiables.

— Nous les vérifions.

— Vous pensez qu'elle ment ?

— Pas entièrement.

— Entièrement ?

— Non.

La procureure croisa les bras.

— Vous soupçonnez qu'elle adapte son récit après l'interpellation de son mari.

— C'est possible.

— Pour se protéger.

— Ou pour le punir.

— Elle avait accès au poison.

— Oui.

— Elle connaissait mieux que lui la dose et la méthode.

— Oui.

— Elle se trouvait à côté du verre.

— Oui.

— Pourtant, c'est Marc qui avait préparé l'échange.

— D'après elle.

La procureure regarda Antoine.

— Vous pensez réellement qu'elle pourrait avoir utilisé la mise en scène de son mari pour tuer Étienne ?

— Je pense que nous devons vérifier avant de supprimer cette possibilité.

— Motif ?

— Protéger Marc de la révélation.

— Mais elle vient de le dénoncer.

— Après que son rôle ancien est devenu impossible à cacher.

— Elle aurait donc tué pour le protéger, puis parlé contre lui.

— Les personnes ne restent pas toujours fidèles à leur premier choix.

La procureure regarda la cuisine.

— Vous ne lui avez pas dit que vous la soupçonniez.

— Je lui ai dit que son récit pouvait la mettre en cause.

— Et elle a continué.

— Oui.

— Cela joue en sa faveur.

— Oui.

— Mais pas suffisamment pour vous.

Antoine eut un léger sourire.

— Vous me connaissez.

— Je connais surtout votre capacité à compliquer un dossier qui pourrait devenir simple.

— Un dossier simple ne serait pas devenu aussi simple après vingt-cinq ans.

La procureure regarda les photographies du verre.

— Philippe reste introuvable.

- Pour le moment.
 - Métral est retenu.
 - Oui.
 - Bernard est à l'hôpital.
 - Oui.
 - Marc est interpellé.
 - Oui.
 - Et vous pensez encore que quelqu'un d'autre peut avoir versé le poison.
 - Le plan peut appartenir à une personne et le dernier geste à une autre.
 - Sophie.
 - Ou Philippe à distance, avec l'aide de Marc.
 - Philippe ne se trouvait pas à table.
 - Il pouvait avoir donné l'ordre.
 - Et Marc l'aurait exécuté.
 - Oui.
 - Cela ferait toujours de Marc l'auteur matériel.
 - Oui.
 - Alors nous avançons.
 - Nous avançons.
- Le téléphone de Carrel sonna dans le couloir.
- Le sergent entra.
- Philippe Darbellay a été retrouvé.
 - Où ? demanda la procureure.
 - Dans une petite cave appartenant à une ancienne société près de Sierre.
 - Seul ?
 - Oui.
 - Armé ?
 - Non.
 - Blessé ?
 - Non.
 - Téléphone ?
 - Il avait son appareil officiel éteint et un ordinateur portable.
 - Le dernier téléphone ?
 - Aucun autre appareil sur lui.
 - A-t-il essayé de fuir ?
 - Non. Il dit qu'il se cachait.

— De la police ?

— Il affirme qu'il avait peur de Marc.

Sophie se trouvait dans l'embrasure de la porte de la cuisine.

Elle avait entendu.

— Philippe avait peur de Marc ?

— C'est ce qu'il dit, répondit Antoine.

— Ce n'est pas impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que Marc conservait des enregistrements de toutes leurs affaires.

— Philippe le savait.

— Oui.

— Il pouvait être accusé de tout ce que Marc avait préparé.

— Oui.

— Notamment grâce aux initiales sous le verre.

Sophie regarda le sol.

— Marc voulait que vous trouviez Philippe avant de comprendre son propre rôle.

— Peut-être.

— Pourquoi Philippe s'est-il caché ?

— Nous le lui demanderons.

— Il acceptera de parler ?

— Avec un avocat.

— Vous allez partir maintenant ?

— Pas encore.

— Pourquoi ?

— J'attends les premiers résultats de votre domicile.

Sophie retourna s'asseoir.

La procureure regarda Antoine.

— Vous ne lui laissez aucun repos.

— Elle peut demander l'arrêt de l'entretien.

— Ce n'est pas ce qu'elle veut.

— Non.

— Elle veut savoir si le second verre contient le produit.

— Moi aussi.

À huit heures vingt-six, l'équipe envoyée chez les Besse rappela.

Carrel plaça la communication sur haut-parleur.

— Nous avons trouvé le meuble, annonça l'enquêtrice.

— Le verre ? demanda Antoine.

— Oui.

— Dans quelle position ?

— Debout, derrière deux dossiers. Il contient encore un peu de liquide séché dans le fond.

Sophie ferma les yeux.

— Lettre sous le pied ?

— Un P partiellement gravé.

— Éclat ?

— Non.

— Autres objets ?

— Un outil de gravure, plusieurs cuillères et une boîte contenant de la cire noire.

— Le verre a-t-il été analysé ?

— Un test provisoire a été effectué sur une petite partie du résidu.

— Résultat ?

La voix hésita.

— Réaction compatible avec le même composé digitalique que celui détecté dans le verre d'Étienne.

Personne ne parla.

Sophie resta immobile.

— Concentration ? demanda Antoine.

— Beaucoup plus faible.

— Diluée dans l'eau.

— Probablement.

— Empreintes ?

— Trop tôt.

— Photographiez et placez tout sous scellés. Analyse complète au laboratoire.

— Compris.

La communication se termina.

La procureure regarda Sophie.

— Le poison a donc été testé chez vous.

— Oui.

— Dans le second verre.

— Oui.

— Par Marc ou par vous.

Sophie soutint son regard.

— Je ne l'ai pas fait.

— Vous étiez présente lorsque le verre contenait de l'eau.

— Oui.

— Vous avez reconnu une odeur amère.

— Oui.

— Et vous n'avez pas vérifié.

— Non.

La procureure demanda :

— Pourquoi devrions-nous croire que vous n'avez pas participé ?

Sophie regarda Antoine.

Il ne répondit pas à sa place.

— Vous ne devriez pas me croire, dit-elle finalement.

La procureure sembla surprise.

— Vous devriez vérifier.

— C'est ce que nous faisons.

— Mes empreintes se trouveront probablement sur le verre.

— Pourquoi ?

— Je l'ai déplacé vendredi matin.

— Avant ou après le test ?

— Après.

— Vous avez touché le liquide ?

— Non.

— Marc ?

— Je l'ai vu tenir une petite pipette.

Antoine releva la tête.

— Vous ne l'aviez pas mentionnée.

— Je viens de m'en souvenir.

— Décrivez-la.

— Transparente. Très fine.

— Une pipette médicale ?

— Non. Un outil utilisé pour déposer de la colle ou de l'encre.

— Où Marc la conservait-il ?

— Dans le tiroir avec l'appareil de gravure.

— L'équipe doit la chercher.

Carrel rappela immédiatement les enquêteurs.

La pipette fut trouvée quelques minutes plus tard dans un petit tube en plastique.

— Test provisoire ? demanda Antoine.

— Ils le feront au laboratoire. Elle est presque sèche.

— Empreintes ?

— Visibles, mais non encore identifiées.

Sophie regarda Antoine.

— C'est lui.

Le commissaire resta silencieux.

— Vous avez maintenant le verre d'essai, le produit, la pipette et l'outil de gravure.

— Oui.

— La cuillère.

— Oui.

— Le téléphone.

— Oui.

— La chemise.

— En cours d'analyse.

— Qu'est-ce qui manque encore ?

— Comprendre pourquoi vous avez attendu.

Elle eut un mouvement de recul.

— Je vous l'ai expliqué.

— Vous avez expliqué votre peur.

— Ce n'est pas suffisant ?

— Pour comprendre humainement, peut-être.

— Et pour l'enquête ?

— Non.

Sophie serra les mains.

— Vous pensez que j'ai aidé Marc.

— Peut-être sans savoir jusqu'où il allait.

— Je ne l'ai pas aidé.

— Vous lui avez donné la méthode.

— Sans comprendre.

— Vous avez vu le verre être préparé.

— Oui.

— Vous avez senti le produit dans le verre d'essai.

— Oui.

— Vous avez constaté que votre trousse avait été ouverte.

— Oui.

— Vous avez vu Marc refermer la boîte des aiguilles.

— Oui.

— Vous avez remarqué la tache sur sa manche.

— Oui.

— Puis Étienne est mort.

— Oui.

— Et vous avez attendu plusieurs heures.

Sophie regarda par la fenêtre.

— Parce qu'une partie de moi espérait encore qu'il existait une autre explication.

— Laquelle ?

— Que Philippe avait tout organisé.

— Pourquoi ?

— Marc parlait de lui depuis des semaines.

— Pour préparer votre propre regard.

— Peut-être.

— Il a gravé son nom sous le verre.

— Oui.

— Utilisé sa voix dans le téléphone.

— Oui.

— Laissé ses liens apparaître dans les contrats.

— Oui.

— Et lorsque les indices ont commencé à conduire vers Philippe, cela vous a rassurée.

— Oui.

Antoine nota.

— Vous avez donc fait exactement ce que Marc attendait.

Sophie ferma les yeux.

— Oui.

Le téléphone de Carrel vibra.

Il consulta le message.

— Premier résultat sur la chemise.

Sophie rouvrit les yeux.

— Le laboratoire a détecté une trace du composé digitalique à l'intérieur du poignet droit.

Antoine demanda :

— Même préparation ?

— Les premiers marqueurs correspondent au flacon manquant de la trousse de Sophie.

— Quantité ?

— Très faible.

- Compatible avec une goutte ayant coulé le long d'une aiguille ?
- Le laboratoire dit que c'est possible.
- Autres traces ?
- Une fibre métallique très fine est restée prise dans la couture.
- Provenance ?
- Elle pourrait appartenir au capuchon ou au raccord d'une longue aiguille.

La procureure referma son dossier.

- Cette fois, nous avons assez pour le meurtre d'Étienne.

Antoine regarda Sophie.

Elle ne semblait ni soulagée ni surprise.

- Marc avait le produit sur sa manche, dit-elle.
- Oui.
- Il a versé le poison.
- C'est maintenant l'hypothèse la plus fortement soutenue.
- Vous ne dites toujours pas qu'il l'a fait.
- L'analyse complète doit confirmer la correspondance.
- Mais vous le pensez.

Antoine prit le temps de répondre.

- Oui.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, Sophie sembla perdre toute sa force.

Elle posa ses deux mains sur la table.

- Il l'a fait devant moi.
- Oui.
- Il s'est servi de ma chaise.
- Probablement.
- De ma trousse.
- Oui.
- De ce que je lui avais expliqué.
- Oui.
- Et de ma confiance.

Antoine ne répondit pas.

Cette dernière chose ne serait jamais placée sous scellés.

Elle ne figurerait pas dans une analyse chimique.

Pourtant, elle avait fait partie du crime.

Sophie releva les yeux.

- Pourquoi Étienne ?

— Pour empêcher les révélations concernant Marianne.

— Seulement cela ?

— Son rôle dans la remise pouvait détruire sa carrière, son nom et sa liberté.

— Marc avait déjà soixante-deux ans.

— Les personnes ne craignent pas moins de perdre leur vie parce qu'elles en ont déjà vécu une grande partie.

— Il aurait pu parler.

— Oui.

— Reconnaître.

— Oui.

— Demander pardon.

— Oui.

— Au lieu de cela, il a construit tout ce piège.

— Oui.

— Pour que nous regardions tous les autres.

— Oui.

Sophie pensa aux objets.

— Paul avec la cire.

— Oui.

— Philippe avec les initiales.

— Oui.

— Luc avec le négatif.

— Oui.

— Bernard avec le téléphone.

— Oui.

— Métral avec la voiture.

— Oui.

— Et moi avec le poison.

— Oui.

Elle regarda Antoine.

— Il nous a tous placés autour de la table comme Étienne plaçait ses invités.

— Avec une différence.

— Laquelle ?

— Étienne voulait les faire parler.

Antoine regarda la chaise vide du notaire.

— Marc voulait qu'ils s'accusent.

À neuf heures dix, Antoine mit fin à l'entretien.

Sophie demanda à rester seule quelques minutes.

Il accepta.

Dans le couloir, la procureure attendait.

— Vous allez interroger Philippe ?

— Oui.

— Avant Marc ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que Marc sait maintenant que nous avons trouvé Marianne.

— Il ignore encore ce que Sophie vient de dire.

— Son avocat apprendra rapidement l'ajout des soupçons.

— Vous voulez donc entendre Philippe avant que les versions se rencontrent.

— Exactement.

La procureure regarda la porte de la cuisine.

— Et Sophie ?

— Elle reste témoin pour le moment.

— Vous êtes certain ?

— Non.

— Comme toujours.

— Comme souvent.

Anne s'approcha.

— Est-ce que Marc a tué mon père ?

Antoine la regarda.

Elle avait passé la nuit à découvrir que son père avait laissé mourir Marianne, modifié une montre, déplacé des documents et participé à un mur.

Elle demandait maintenant si un ami l'avait tué à son tour.

— Les éléments que nous avons recueillis désignent fortement Marc Besse.

— Cela veut dire oui ?

— Cela veut dire que nous allons l'interroger officiellement pour le meurtre de votre père.

— Pourquoi ne pas me répondre simplement ?

— Parce que vous méritez une réponse qui ne changera pas demain.

Anne regarda la cuisine.

— Sophie a parlé.

— Oui.

— Elle savait.

— Elle avait vu plusieurs éléments sans comprendre ou sans vouloir comprendre leur ensemble.

— Comme nous tous.

Antoine ne répondit pas.

Anne regarda le secrétaire de son père.

— Papa disait qu'une personne honnête pouvait se tromper parce qu'elle regardait seulement ce qu'elle espérait trouver.

— Votre père avait parfois raison.

— Pas assez souvent.

— Peut-être.

Elle se tourna vers le commissaire.

— Et vous, qu'espérez-vous trouver chez Philippe ?

— Ce que Marc avait besoin qu'il fasse réellement pour que ses faux indices paraissent vrais.

— Vous pensez qu'il a participé.

— À l'ancienne affaire, certainement.

— Au meurtre ?

— Nous allons le vérifier.

— Et s'il accuse Marc ?

— Je chercherai ce qu'il essaie encore de protéger.

Anne eut un sourire fatigué.

— La question de votre carnet.

— Oui.

— Qui protégez-vous encore ?

— Oui.

— Vous l'avez posée à Sophie ?

— Pas avec ces mots.

— Sa réponse ?

Antoine regarda la porte fermée.

— Pendant plusieurs heures, elle protégeait encore l'homme qu'elle ne connaissait plus.

Il prit son manteau.

Carrel l'attendait près de l'entrée.

— Le véhicule est prêt.

— Philippe se trouve où ?

— Dans les locaux de la police à Sierre.

— Son avocat ?

— En route.

— Métral ?

— Toujours retenu séparément.

— Bernard ?

— Son état est stable.

— Hélène ?

— Elle est restée près de Marianne jusqu'au départ du véhicule funéraire.

Antoine regarda le jour maintenant installé sur les vignes.

La nuit avait produit plus de vérités que certains hommes en vingt-cinq ans.

Mais aucune ne réparait ce qu'elles révélaient.

Avant de quitter la maison, il ouvrit son carnet.

Sous la phrase :

Qui protégez-vous encore ?

Il écrivit :

On ne participe pas toujours à un crime en accomplissant un geste. Parfois, il suffit de fabriquer soi-même l'explication qui permet de ne pas voir celui qui l'accomplit.

Il referma le carnet.

Dans la cuisine, Sophie restait seule devant l'assiette de pain et de fromage.

Sur la table, l'enregistreur était éteint.

Pourtant, elle continuait à parler très bas.

Elle répétait la phrase de Marc :

— Étienne prend toujours pour lui ce qui est abîmé chez lui.

Antoine s'arrêta une seconde dans le couloir.

Étienne avait pris le verre ébréché.

Il avait pris le défaut pour lui.

Mais pendant vingt-cinq ans, il avait laissé Marianne porter celui des autres.

Le commissaire ouvrit la porte.

Philippe Darbellay les attendait à Sierre.

Et, cette fois, aucun objet ne parlerait à sa place.

CHAPITRE 23

L'homme dans la cave

Philippe Darbellay attendait dans une salle d'audition du poste de police de Sierre.

Il avait retiré sa veste et l'avait soigneusement pliée sur le dossier de la chaise voisine. Sa chemise restait impeccable malgré la nuit passée dans une cave.

Un gobelet de café refroidissait devant lui.

Il ne l'avait pas touché.

Lorsque Antoine Fournier entra, Philippe regarda d'abord le commissaire, puis le sergent Carrel qui le suivait.

— Vous avez retrouvé Marianne, dit-il.

Antoine posa son carnet sur la table.

— Pourquoi pensez-vous cela ?

— Vous ne seriez pas venu aussi rapidement si le mur n'avait rien caché.

— Quel mur ?

Philippe eut un sourire fatigué.

— Celui que Marc a supprimé des plans.

Antoine s'assit.

La caméra de la salle était allumée. L'avocat de Philippe, un homme mince aux lunettes rectangulaires, consulta sa montre.

— Mon client accepte de répondre aux questions relatives à sa présence dans la cave où il a été découvert, précisa-t-il. Pour les faits anciens, nous souhaitons connaître son statut.

— Monsieur Darbellay n'est pas arrêté, répondit Antoine. Il est entendu comme personne appelée à donner des renseignements. Cette situation peut évoluer selon ses réponses.

Philippe regarda son avocat.

— Elle évoluera.

— Ce n'est pas à vous d'en décider, répondit celui-ci.

— Si.

Il se tourna vers Antoine.

— J'ai déplacé les dossiers de Marianne.

Le commissaire ouvrit son carnet.

— Quand ?

— La nuit de sa disparition.

— Depuis la remise ?

— Oui.

— Avec qui ?

— Étienne et Roland Métral.

— Marc ?

— Il était encore dans le bâtiment.

— Luc ?

— À l'extérieur.

— Qui vous avait appelé ?

— Étienne.

— À quelle heure ?

Philippe réfléchit.

— Un peu après vingt heures.

— Marianne respirait-elle encore ?

Le visage de Philippe se ferma.

— Je ne l'ai pas vue.

— Ce n'est pas ma question.

— Je ne sais pas.

— Que vous a dit Étienne au téléphone ?

— Qu'un accident venait de se produire et que Marianne avait découvert des documents dangereux.

— Il a parlé d'une chute ?

— Oui.

— D'une ambulance ?

— Non.

— Vous n'avez pas demandé si elle était blessée ?

Philippe regarda la table.

— Étienne a dit qu'il était trop tard.

— Et vous l'avez cru.

— Oui.

— Sans vérifier.

— Oui.

Antoine nota.

— Pourquoi avez-vous appelé Roland Métral ?

— Je ne l'ai pas appelé.

— Étienne l'a fait.

— Oui.

— Métral dirigeait déjà une enquête qui n'existait pas encore.

Philippe ne répondit pas.

— Pourquoi lui ?

— Il connaissait François Vernay.

— Et vous.

— Oui.

— Il avait déjà rendu des services.

L'avocat intervint :

— Nous entrons dans des affirmations susceptibles de mettre mon client en cause pénalement.

Philippe leva une main.

— Laissez-le continuer.

— Ce n'est pas prudent.

— La prudence nous a conduits jusqu'ici.

Antoine observa Philippe.

L'homme semblait épuisé, mais pas désorienté.

Il avait probablement répété certaines réponses pendant des années.

— Quels services Roland Métral avait-il rendus ? demanda le commissaire.

— Il avait simplifié des rapports.

— Lesquels ?

— Des accidents. Des conflits de propriété. Des plaintes retirées.

— Contre de l'argent ?

— Pas directement.

— Alors contre quoi ?

— Des avantages. Des recommandations. Une place dans une commission. Des travaux confiés à des proches.

— Qui organisait cela ?

Philippe hésita.

— François Vernay.

— Avec votre aide.

— Parfois.

— Et celle d'Étienne.

— Pour les actes juridiques.

— Marc pour les plans.

— Oui.

Antoine écrivit les noms.

— Marianne avait découvert ce système.

— Une partie.

— Quelle partie ?

Philippe regarda son café.

— Après un accident de voiture impliquant le frère de François Vernay, plusieurs paiements avaient été effectués.

— Pour indemniser la famille de la victime ?

— En partie.

— Sans déclaration officielle.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Le conducteur avait bu. Il utilisait un véhicule cantonal. L'affaire aurait détruit plusieurs carrières.

— Et peut-être envoyé un homme en prison.

— Oui.

— Où intervient Valérie Vernay ?

Philippe prit le temps de répondre.

— Elle était jeune. Son père risquait de perdre son emploi, sa maison et sa liberté.

— Elle n'était responsable de rien.

— Non.

— Étienne voulait la protéger.

— Oui.

— Comment ?

— En organisant une compensation à travers une succession et un transfert de terrain.

— La parcelle oubliée.

— Oui.

— Vendue à un prix trop bas.

— Le prix officiel était bas.

— Le reste était versé ailleurs.

— Oui.

— À travers votre fiduciaire.

— Oui.

— Les Terrasses du Midi.

— Une société écran au départ.

— Devenue ensuite un véritable projet immobilier.

— Oui.

Antoine regarda Philippe.

— Vous avez transformé une compensation cachée en opération immobilière.

— Nous avons essayé de donner une forme légale à ce qui ne l'était pas.

— Une forme légale n'efface pas l'origine.

— Je le sais maintenant.

— Vous le saviez déjà.

Philippe confirma d'un léger mouvement de tête.

— Marianne a découvert les transferts.

— Oui.

— Elle travaillait pour vous.

— Oui.

— Elle vous a confronté.

— Deux jours avant sa disparition.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Qu'elle ne comprenait pas l'ensemble.

— Le même argument que tous ceux qui veulent empêcher quelqu'un de parler.

— Probablement.

— L'avez-vous menacée ?

— Non.

— Avez-vous parlé à Étienne ?

— Oui.

— À Marc ?

— Oui.

— À Métral ?

Philippe hésita.

— Le lendemain.

— Avant sa disparition.

— Oui.

— Pourquoi contacter un responsable de police alors qu'aucune plainte n'existait ?

— Pour savoir ce qui se passerait si Marianne déposait les documents.

— Sa réponse ?

— Qu'il fallait éviter qu'elle transforme un arrangement ancien en scandale public.

— Comment ?

— En discutant avec elle.

— C'est le mot qu'il a utilisé ?

— Oui.

— Et qu'entendait-il réellement ?

Philippe regarda Antoine.

— À l'époque, je préférais ne pas le savoir.

Le commissaire écrivit la phrase.

- Le soir de sa disparition, vous êtes arrivé à la remise dans votre Volvo.
- Oui.
- Roland conduisait.
- Oui.
- Pourquoi pas vous ?
- J'avais bu.
- Combien ?
- Deux ou trois verres.
- Vous lui aviez donné les clés.
- Oui.
- La photographie retrouvée sur le négatif montre Roland au volant, vous près du coffre et Étienne devant le bâtiment.
- Je sais.
- Comment ?
- Philippe regarda son avocat.
- Marc m'a parlé de l'image.
- Quand ?
- Il y a environ quinze ans.
- Pourquoi attendre dix ans avant de vous en parler ?
- Il l'utilisait comme assurance.
- Contre vous ?
- Contre nous tous.
- Il avait pris la photographie.
- Oui.
- Depuis quel endroit ?
- Derrière le mur extérieur, près d'une fenêtre cassée.
- Pourquoi photographier la scène ?
- Marc ne faisait confiance à personne.
- Pourtant, il participait à la dissimulation.
- C'est précisément pour cela qu'il voulait une preuve.
- Que contenait le coffre de la Volvo ?
- Philippe regarda la caméra.
- Des dossiers.
- Uniquement des dossiers ?
- Oui.
- Pas Marianne.

— Non.

— Vous êtes certain ?

— Je n'ai jamais transporté son corps.

— Mais vous saviez qu'il se trouvait dans le bâtiment.

— Je savais qu'elle était tombée.

— Qu'elle était morte ?

— Étienne le disait.

— Vous ne l'avez toujours pas vérifié.

— Non.

— Où avez-vous transporté les dossiers ?

— Dans la cave où la police m'a retrouvé.

— La même cave.

— Oui.

— Pourquoi vous y cacher vingt-cinq ans plus tard ?

Philippe regarda enfin son café.

— Parce que personne ne se souvient des endroits où il a enterré sa première faute.

— Vous vous en souveniez.

— Oui.

— Que restait-il dans cette cave ?

— Quelques copies. Des registres. Des contrats.

— La police les a trouvés ?

— Ils sont derrière une paroi en bois.

Carrel nota immédiatement l'information.

— Pourquoi ne pas les avoir détruits ? demanda Antoine.

— Parce que Marc avait la photographie.

— Vous conserviez donc les documents afin de pouvoir vous défendre.

— Oui.

— Chacun gardait une preuve contre les autres.

— C'est ainsi que le silence a tenu.

Antoine referma brièvement son carnet.

— Parlons de ce week-end.

Philippe regarda la caméra.

— Marc a tué Étienne.

L'avocat posa sa main sur la table.

— Mon client formule une hypothèse.

— Non, répondit Philippe. Je formule enfin la conclusion que je refusais.

Antoine resta calme.

- Sur quoi repose-t-elle ?
- Marc savait qu'Étienne allait parler.
- Vous aussi.
- Oui.
- Vous aviez également beaucoup à perdre.
- Oui.
- Vous contrôliez les dettes de Paul.
- Oui.
- Votre nom se trouve sous le verre empoisonné.
- Gravé par Marc.
- Comment le savez-vous ?
- Il me l'a annoncé.

Le commissaire ouvrit de nouveau son carnet.

- Quand ?
- Vendredi matin.
- Par téléphone ?
- Oui.
- Quels mots ?

Philippe réfléchit.

- Il a dit : « J'ai placé ton nom là où ils finiront par regarder. »
- Vous avez compris qu'il parlait d'un verre ?
- Pas immédiatement.
- Quand l'avez-vous compris ?
- Lorsqu'il a ajouté : « Étienne prendra ce qui est abîmé. »

Antoine ne bougea pas.

Les mots correspondaient à ceux rapportés par Sophie.

- Avez-vous conservé cet appel ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- J'enregistrais les conversations avec Marc.
- À son insu ?
- Depuis plusieurs années.
- Où sont les enregistrements ?
- Sur l'ordinateur saisi dans la cave.
- Protégés ?

— Oui.

— Mot de passe ?

Philippe regarda son avocat.

Celui-ci soupira.

— Mon client peut remettre volontairement les accès, sous réserve d'un procès-verbal précis.

— Il le fera.

Philippe donna une suite de lettres et de chiffres.

Carrel quitta la pièce pour transmettre l'information à l'équipe informatique.

— Pourquoi Marc vous parlait-il aussi ouvertement ? demanda Antoine.

— Parce qu'il aimait que les autres sachent qu'il possédait une longueur d'avance.

— Il vous annonçait qu'il allait vous accuser.

— Il me prévenait de ne pas intervenir.

— En gravant vos initiales sous un verre.

— Oui.

— Pourquoi ne pas appeler la police ?

Philippe eut un rire sans joie.

— Pour expliquer quoi ? Que l'homme avec lequel j'avais caché des documents après la mort d'une femme préparait une mise en scène contre moi ?

— Vous pouviez parler de Marianne.

— Et perdre tout ce que j'avais protégé pendant vingt-cinq ans.

— Vous avez donc encore choisi votre propre sécurité.

— Oui.

— Étienne est mort.

— Je sais.

— Bernard a failli mourir.

Philippe releva la tête.

— Je n'ai rien fait à Bernard.

— Je ne vous ai pas accusé.

— Marc dira que c'est moi.

— Pourquoi ?

— Parce que Bernard connaissait les documents et le négatif.

— Vous saviez que Bernard faisait chanter Luc.

— Oui.

— Comment ?

— Bernard m'avait également demandé de l'argent.

— Combien ?

- Cinquante mille francs.
- Pour quoi ?
- Le rapport original, la photographie et le silence.
- Avez-vous payé ?
- Non.
- Pourquoi Luc a-t-il payé cinq mille ?
- Il avait plus peur que moi.
- Bernard vous avait-il donné son téléphone secondaire ?

Philippe secoua la tête.

- Non.
- Y aviez-vous accès ?
- Une fois.
- Quand ?
- Il y a environ six mois.
- Pourquoi ?
- Il me montrait les messages échangés avec Étienne.
- Avez-vous copié la carte ou le numéro ?
- Non.
- Marc était-il présent ?
- Non.
- Lui en avez-vous parlé ?

Philippe hésita.

- Oui.
- Vous lui avez donné le modèle de l'appareil ?
- Probablement.
- Le numéro ?
- Je ne crois pas.
- Vous préférez ne pas vous souvenir.
- Oui.

Antoine nota.

- Où étiez-vous samedi, au moment de la mort d'Étienne ?
- Dans la cave.
- Seul ?
- Oui.
- Depuis quelle heure ?
- Environ quinze heures.

— Pourquoi y être allé avant la mort ?

— Marc m'avait appelé à quatorze heures.

— Après le déjeuner.

— Oui.

— Que vous a-t-il dit ?

— Que le verre avait changé de place comme prévu.

L'avocat de Philippe ferma les yeux.

Antoine demanda :

— Comme prévu par qui ?

— Par Marc.

— Il vous avait expliqué l'échange ?

— Oui.

— Avant le dîner ?

— Vendredi.

— Il savait qu'Hélène refuserait le verre ébréché.

— Oui.

— Et qu'Étienne prendrait celui-ci.

— Oui.

— Vous ne pensiez toujours pas qu'il voulait le tuer.

— Je pensais qu'il voulait faire apparaître mes initiales après la révélation.

— Pourquoi parler du déplacement comme d'un élément important ?

Philippe regarda Antoine.

— Parce que Marc disait que le verre devait se trouver devant Étienne lorsque la police arriverait.

— La police.

— Oui.

— Pas seulement les invités.

— Oui.

— Vous compreniez donc qu'un crime ou un incident allait se produire.

— Je comprenais qu'Étienne allait provoquer une confrontation.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Que je ne participerais pas.

— Marc a dit ?

— « Tu participes depuis vingt-cinq ans. »

Le silence s'installa.

- Pourquoi vous rendre dans la cave ?
- Pour récupérer les dossiers avant que Marc ou Étienne ne les trouve.
- Vous vouliez les détruire.
- Je ne savais pas encore.
- Vous aviez apporté un ordinateur.
- Pour les numériser.
- Avant de les détruire.
- Peut-être.
- Vous avez éteint votre téléphone à dix-neuf heures.
- Oui.
- Après avoir appris la mort d'Étienne.
- Oui.
- Comment l'avez-vous apprise ?
- Marc m'a envoyé un message.
- Depuis quel numéro ?
- Inconnu.
- Contenu ?

Philippe prit une inspiration.

- « Il a bu. Ne bouge pas. Ils regarderont Paul d'abord. »

Antoine posa son stylo.

- Le message existe encore ?
- Sur mon ordinateur. Mon téléphone officiel l'a reçu, mais j'en avais fait une capture avant de l'éteindre.
- Pourquoi une capture ?
- Parce que Marc supprimait parfois ses messages à distance lorsqu'il utilisait certains services.
- Vous êtes certain qu'il s'agissait de Marc ?
- Le message était signé d'un point suivi de trois traits.
- Son ancien logo.
- Oui.
- L'avez-vous transmis à quelqu'un ?
- Non.
- Vous vous êtes caché.
- Oui.
- Par peur de Marc.
- Et de la police.
- Dans quel ordre ?

Philippe regarda le commissaire.

— D'abord de la police.

Antoine nota l'honnêteté tardive.

— Pourquoi Marc aurait-il voulu que nous regardions Paul ?

— La cire de la cave. Les dettes. Le téléphone placé sous son siège.

— Vous saviez pour le téléphone ?

— Marc m'a dit qu'il avait « rendu sa voix à Bernard et sa place à Paul ».

— Quand ?

— Dans un message vendredi soir.

— Vous n'avez pas compris ?

— Je n'ai pas voulu comprendre.

— Le téléphone retrouvé dans la voiture de Paul utilisait la carte de Bernard.

— Je le sais maintenant.

— Marc vous avait donc annoncé les deux éléments.

— Oui.

— Et vous avez attendu.

— Oui.

La porte s'ouvrit.

Carrel entra avec une tablette.

— L'équipe a ouvert le dossier protégé.

Il posa l'appareil devant Antoine.

— Plusieurs fichiers audio correspondent aux dates indiquées par Monsieur Darbellay.

Philippe regarda l'écran.

— Ouvrez celui de vendredi, onze heures trois.

L'enregistrement commença.

Un bruit de voiture.

Puis la voix de Philippe :

— Tu veux quoi, Marc ?

La réponse de l'architecte était nette.

— Que tu restes loin de la maison.

— Étienne m'a déjà exclu du dîner.

— C'est mieux ainsi.

— Qu'est-ce que tu prépares ?

— Le verre est prêt.

— Quel verre ?

— Celui de Madeleine.

Un silence.

— Pourquoi tu l'as ?

— Étienne me l'a montré il y a longtemps.

— Tu l'as pris dans la caisse ?

— Il ne regardait plus ce qu'il gardait.

— Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Hélène le trouvera devant elle.

— Et alors ?

— Elle sentira l'éclat.

— Tu l'as cassé ?

— Juste ce qu'il faut.

— Elle peut se blesser.

— Elle ne boira pas.

— Comment tu peux le savoir ?

La voix de Marc répondit sans hésitation :

— Étienne le prendra. Il prend toujours pour lui ce qui est abîmé chez lui.

Dans la salle d'audition, personne ne bougea.

L'enregistrement continuait.

Philippe disait :

— Et mon nom ?

— Sous le pied.

— Tu es malade.

— Non. Je suis prudent.

— Tu veux m'accuser.

— Je veux que chacun regarde la part qu'il possède.

— Et toi ?

— Moi, je serai assis à table.

— Qu'est-ce qui doit arriver après ?

Un silence plus long.

Puis Marc :

— Il parlera moins que prévu.

L'enregistrement s'arrêtait quelques secondes plus tard.

Antoine regarda Philippe.

— Vous avez entendu cette phrase vendredi.

— Oui.

— « Il parlera moins que prévu. »

— Oui.

— Et vous n'avez pas appelé la police.

— Non.

— Que pensiez-vous qu'elle signifiait ?

— Que Marc ferait peur à Étienne.

— Vous ne le croyez pas vous-même.

Philippe baissa les yeux.

Carrel ouvrit un second fichier.

— Samedi, quatorze heures sept.

La voix de Marc apparaissait de nouveau.

— Il l'a pris.

Philippe répondait :

— Quoi ?

— Le verre.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il faudra qu'il se taise avant de tout dire.

— Marc, qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien que les autres n'aient déjà commencé.

— Je ne veux pas être mêlé à cela.

— Ton nom est sous son verre. Tu y es déjà.

— Retire-le.

— Trop tard.

— Je viens.

— Non. Tu vas dans la cave et tu attends.

— Pourquoi ?

— Parce que si tu apparais, le plan ne tient plus.

— Quel plan ?

Marc eut un rire très bref.

— Celui dans lequel personne ne sait qui a tué qui.

L'enregistrement s'interrompait.

L'avocat de Philippe se passa une main sur le visage.

Antoine regarda le technicien derrière la vitre.

— Authentification complète.

Carrel confirma.

— Bien sûr.

Philippe semblait plus âgé que lorsqu'ils étaient entrés.

- Il vous avait pratiquement annoncé le meurtre, dit Antoine.
- Oui.
- Vous le savez maintenant.
- Je le savais déjà un peu.
- Mais pas suffisamment pour agir.
- Non.
- Pourquoi Marc avait-il besoin que vous restiez dans la cave ?
- Pour pouvoir prétendre que j'y conservais les dossiers et que j'avais organisé les menaces.
- Vous possédiez réellement les dossiers.
- Oui.
- Il utilisait donc encore une vérité.
- Toujours.

Antoine pensa à la phrase de Sophie.

Un mensonge auquel on ajoutait seulement un geste.

Ou une vérité à laquelle on retirait le bon auteur.

- Vous avez contacté Roland Métral vendredi soir, dit le commissaire.
- Oui.
- Pourquoi ?
- Pour lui demander ce que Bernard avait encore conservé.
- Et les anciens rapports.
- Oui.
- Métral savait-il que Marc préparait quelque chose ?
- Je lui ai dit que Marc parlait d'un verre.
- Sa réaction ?
- Il a demandé si Bernard avait remis le négatif.
- Puis ?
- Il a dit qu'il s'occuperait de Bernard.

Antoine releva les yeux.

- Quels mots exacts ?
- « Laisse Clerc avec moi. »
- Vous avez compris quoi ?
- Qu'il allait lui parler.
- Bernard a été retrouvé inconscient devant un verre de fendant.
- Je sais.
- Vous pensez que Métral l'a empoisonné.
- Je pense que Roland ne supporte pas que les preuves lui survivent.

— L'avez-vous encouragé ?

— Non.

— Avez-vous tenté de l'arrêter ?

— Non.

— Encore une fois.

Philippe regarda la table.

— Oui.

Le téléphone de Carrel vibra.

Il lut le message, puis le tendit à Antoine.

Les résultats provisoires de l'hôpital venaient d'arriver.

Le produit retrouvé chez Bernard n'était pas celui de la trousse de Sophie.

Il s'agissait d'un dosage très élevé de son propre médicament cardiaque, dissous dans le vin.

Antoine releva la tête.

— Bernard n'a pas reçu le même poison qu'Étienne.

— Alors Marc n'a peut-être rien à voir avec cela, dit Philippe.

— Peut-être.

— Métral connaissait les médicaments de Bernard.

— Comment ?

— Ils se voyaient encore parfois.

— Malgré leur prétendue rupture.

— Oui.

— Où ?

— Dans cette cave.

— Celle où vous vous cachiez.

— Oui.

— Combien de personnes utilisaient cet endroit ?

— Roland, Marc, Étienne et moi possédions autrefois une clé.

— Bernard ?

— Non.

— La serrure a-t-elle été changée ?

— Pas depuis longtemps.

Antoine nota.

— Où est votre clé ?

— Dans ma poche lorsque la police m'a trouvé.

— Celle de Roland ?

— Je ne sais pas.

— Marc ?

— Il affirme l'avoir perdue.

— Étienne ?

— Peut-être dans ses effets personnels.

Le commissaire referma son carnet.

— Vous allez rester à disposition.

— Suis-je arrêté ?

— Pas encore.

L'avocat intervint :

— Mon client a coopéré et remis des éléments décisifs.

— Oui.

— Il ne présente pas de risque de fuite.

Antoine regarda Philippe.

— Nous l'avons retrouvé caché derrière une paroi dans une cave.

L'avocat ne répondit pas.

— La procureure décidera de la suite, poursuivit le commissaire. Monsieur Darbellay est susceptible d'être poursuivi pour les faits anciens, la dissimulation de documents et son absence de réaction malgré les propos de Marc.

Philippe regarda l'écran noir de la tablette.

— Vous allez lui faire écouter les enregistrements.

— Oui.

— Il dira que j'ai coupé des phrases.

— L'expertise vérifiera.

— Il dira que Sophie et moi nous sommes entendus.

— Avez-vous parlé avec elle ?

— Non.

— Il dira que le produit venait de sa trousse et que seul un médecin connaissait la dose.

— Il le dira probablement.

— Il trouvera une réponse à chaque objet.

— Oui.

Philippe se pencha légèrement.

— Alors ne lui montrez pas tout immédiatement.

— Pourquoi ?

— Marc ne supporte pas les espaces vides.

— Expliquez.

— Lorsqu'il ignore ce que l'autre sait, il parle pour reprendre le contrôle.

Antoine pensa à toutes les réponses données avant les questions.

— Vous le connaissez bien.

— Trop.

— Et pourtant, vous avez attendu qu'il tue Étienne.

Philippe baissa les yeux.

— Oui.

Antoine se leva.

Avant de quitter la salle, il s'arrêta.

— Une dernière question.

Philippe releva la tête.

— Qui protégez-vous encore ?

L'homme regarda son avocat.

Puis la caméra.

Puis la veste soigneusement pliée.

— Valérie Vernay.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne sait toujours pas que la maison dans laquelle elle a grandi a été payée avec le silence d'une famille blessée.

— Elle est adulte.

— Oui.

— Vous décidez encore ce qu'elle peut supporter.

Philippe ferma les yeux.

— Oui.

Antoine remit son carnet dans sa poche.

— C'est ainsi que tout a commencé.

Dans le couloir, Carrel l'attendait.

— Nous retournons voir Marc ?

— Oui.

— Vous allez lui faire écouter les deux enregistrements ?

— Le premier seulement.

— Pourquoi pas le second ?

Antoine regarda la porte de la salle d'audition.

— Parce que Philippe a raison sur un point.

— Lequel ?

— Marc parle davantage lorsqu'il croit qu'il peut encore choisir la vérité que nous connaissons.

Ils quittèrent le poste de Sierre.

Le soleil éclairait maintenant toute la vallée.

Les vignes, les routes et les villages semblaient parfaitement visibles.

Mais Antoine savait que la lumière ne révélait rien par elle-même.

Il fallait encore regarder au bon endroit.

Dans la voiture, il ouvrit son carnet.

Sous la phrase écrite près de la remise, il ajouta :

Le silence ne tient pas parce que tous les coupables se font confiance. Il tient parce que chacun conserve une preuve contre les autres.

Puis il écrivit le nom de Marc Besse.

À côté, une seule phrase :

Il parlera moins que prévu.

Cette fois, Marc devrait expliquer ce qu'il avait voulu empêcher Étienne de dire.

CHAPITRE 24

La vérité préparée

Marc Besse entra dans la salle d'audition à dix heures quarante-six.

Ses menottes avaient été retirées avant qu'il s'assoie.

Son avocat prit place à sa droite.

Sur la table se trouvaient seulement une carafe d'eau, trois verres neufs et l'enregistreur officiel.

Antoine Fournier s'installa en face de lui.

Le sergent Carrel resta légèrement en retrait.

Marc regarda les trois verres.

— Vous avez choisi un service sans éclat.

— Oui.

— C'est prudent.

— Ils ont été vérifiés.

Marc eut un léger sourire.

— Vous pensez que je peux encore empoisonner quelqu'un ici ?

— Non.

— Alors pourquoi les vérifier ?

— Parce qu'après certaines affaires, on cesse de considérer un verre comme un objet banal.

L'avocat de Marc ouvrit son dossier.

— Avant toute question, nous souhaitons connaître les faits précis reprochés à mon client.

Antoine annonça l'heure, le lieu et les personnes présentes.

Puis il énuméra calmement :

— Participation présumée à la dissimulation du décès de Marianne Rappaz, omission de porter secours, falsification de plans, entrave à l'enquête, installation et utilisation d'un dispositif de surveillance non autorisé, soustraction de documents, et soupçon d'homicide sur la personne d'Étienne Morand.

Marc ne réagit qu'au dernier mot.

— Soupçon.

— Oui.

— Vous n'avez donc toujours pas la preuve.

— Nous avons plusieurs preuves.

— Plusieurs preuves ou plusieurs objets ?

— Les objets deviennent des preuves lorsqu'ils peuvent être reliés à des gestes.

— Et les gestes à des personnes.

— Exactement.

Marc regarda l'enregistreur.

— Je répondrai sur Marianne.

Son avocat se tourna vers lui.

— Nous avons convenu...

— Je répondrai.

— Et sur Étienne ? demanda Antoine.

— Je n'ai pas tué Étienne.

— Vous acceptez néanmoins les questions.

— Oui.

L'avocat manifesta son désaccord, mais Marc confirma sa décision.

Antoine ouvrit son carnet.

— Marianne était encore vivante lorsque vous êtes arrivé dans la remise.

— Oui.

— Elle demandait une ambulance.

Marc regarda la carafe.

— Au début.

— Combien de temps ?

— Quelques minutes.

— Vous avez senti un pouls à son poignet.

— Oui.

— À quelle heure ?

— Je vous l'ai dit.

— Dix-neuf heures cinquante-six.

— Environ.

— La montre de poche retrouvée dans son sac s'est arrêtée à dix-neuf heures cinquante-huit.

Marc releva les yeux.

— Je ne connaissais pas cette montre.

— Elle peut s'être brisée lors de la chute.

— Oui.

— Deux minutes après que vous avez senti un pouls.

Marc ne répondit pas.

— Vous connaissiez le bâtiment.

— Oui.

— Le couloir technique permettait d'atteindre Marianne.

— Difficilement.

— Mais il permettait de l'atteindre.

— Oui.

— Vous auriez pu descendre.

— Je suis descendu.

Antoine posa son stylo.

— Jusqu'à elle ?

— Presque.

— Vous venez de dire avoir touché son poignet.

— Je l'ai atteinte depuis le bord.

— Vous pouviez donc approcher son bras.

— Oui.

— Et poser une corde.

— Peut-être.

— Luc était guide de montagne.

— Il n'était pas encore entré.

— Vous pouviez l'appeler.

— Étienne refusait.

— Pourquoi ?

— Il disait que Luc parlerait.

— Vous avez accepté.

— J'ai paniqué.

— Vous avez pourtant eu la présence d'esprit de regarder votre montre.

Marc serra les mâchoires.

— On regarde l'heure lorsqu'on attend.

— Vous n'attendiez pas les secours.

— Non.

— Vous attendiez qu'elle cesse de respirer.

L'avocat intervint :

— Mon client ne répondra pas à une formulation accusatoire.

Antoine ne quitta pas Marc des yeux.

— Qu'attendiez-vous ?

L'architecte resta silencieux.

— Étienne voulait son sac.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Les documents.

— Vous les avez cherchés pendant qu'elle vivait encore.

— Étienne les cherchait.

— Et vous ?

Marc regarda ses mains.

— Je tenais la lampe.

— Vous l'aidiez donc.

— Oui.

— Lorsque le pouls a disparu, vous avez réglé la montre portée par Marianne.

— Oui.

— Sur ordre d'Étienne.

— Oui.

— Puis vous avez supprimé une pièce des plans.

— Oui.

— Et construit un second mur.

— Oui.

— Seul.

— Oui.

— Pourquoi un second mur si le premier passage était déjà fermé ?

Marc prit une inspiration.

— Parce que le premier laissait entendre les bruits du vide.

Hélène avait demandé s'ils avaient pu entendre Marianne.

Antoine garda la voix stable.

— Quels bruits ?

— Des pierres qui tombaient.

— Seulement des pierres ?

Marc regarda son avocat.

— Mon client n'est pas obligé de répondre.

— Non, confirma Antoine.

Marc parla pourtant.

— Une fois, j'ai cru entendre un choc.

— Quand ?

— Le lendemain.

— Marianne pouvait-elle être encore vivante ?

— Non.

— Comment le saviez-vous ?

— Je n'avais plus trouvé de pouls.

— Pendant quelques secondes.

— Oui.

— Et vous avez construit un second mur parce qu'un bruit vous inquiétait.

Marc ferma les yeux.

— Le bâtiment bougeait.

— Vous êtes architecte. Vous saviez distinguer un bâtiment qui bouge d'un geste humain.

— Pas toujours.

— Pourquoi ne pas vérifier ?

— Parce que je ne pouvais plus revenir en arrière.

Antoine nota les mots.

— Vous pouviez toujours appeler.

— Non.

— Le téléphone fonctionnait.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Vous ne pouviez plus appeler sans reconnaître ce que vous aviez déjà fait.

Marc ne répondit pas.

Antoine referma la partie de son dossier consacrée à Marianne.

— Passons à Étienne.

— Je ne l'ai pas tué.

— Vendredi matin, vous aviez chez vous un verre provenant du café de Madeleine.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Étienne me l'avait montré plusieurs années auparavant.

— Le verre retrouvé dans la caisse près de la remise ?

— Non. Un autre du même service.

— Sophie affirme que vous en possédiez deux.

— Oui.

— Où les aviez-vous obtenus ?

— Madeleine m'avait donné une caisse de vaisselle après la fermeture de son café.

— Pourquoi en choisir deux précisément avant le dîner ?

— Étienne voulait évoquer le dernier passage de Marianne au café.

— Il vous avait demandé de placer le verre devant Hélène.

— Oui.

— De l'ébrécher ?

Marc hésita.

— Il voulait qu'elle le remarque.

— Ce n'est pas ma question.

— L'idée de l'éclat venait de moi.

— Pourquoi ?

- Parce qu'un verre ordinaire n'aurait pas attiré son attention.
- Vous saviez qu'elle passerait le doigt sur le bord.
- Je le supposais.
- Et qu'Étienne échangerait le verre.
- C'était possible.
- Vous avez dit à Sophie : « Étienne doit le prendre lui-même. »

Marc regarda Antoine.

- Elle vous l'a dit.
- Oui.
- Elle essaie de se protéger.
- De quoi ?
- D'avoir pris le produit.
- Vous accusez votre épouse.

L'avocat posa une main sur le bras de Marc.

- Réfléchissez avant de poursuivre.

Marc le repoussa légèrement.

- Sophie avait accès au flacon.
- Vous aussi.
- Elle connaissait la dose.
- Vous lui aviez posé plusieurs questions.
- Sur la vieille bouteille.
- Vous lui avez demandé si quelques gouttes déposées contre la paroi resteraient près du bord.
- Oui.
- Puis si une longue aiguille permettrait de les placer précisément.
- Oui.
- Vous aviez déjà ébréché le verre.
- Oui.
- Et gravé les initiales P. D. sous le pied.
- Oui.
- Pourquoi Philippe ?
- Parce qu'il avait organisé les transferts.
- Il n'était pas au dîner.
- Le verre devait être examiné plus tard.
- Par la police.
- Peut-être.
- Vous prépariez donc une preuve avant qu'un crime soit commis.

— Non.

— Quel événement devait amener la police à examiner le verre ?

Marc regarda la table.

— Étienne voulait avouer.

— Une confession ne transforme pas automatiquement un verre en pièce à conviction.

— Il comptait montrer les objets.

— Pourquoi graver vous-même les initiales de Philippe au lieu de laisser Étienne expliquer ?

— Pour le forcer à parler lorsqu'on le retrouverait.

— Le forcer avec une fausse preuve.

— Avec une indication.

— Une indication que vous aviez fabriquée.

— Oui.

Antoine regarda les trois verres neufs.

— Vous avez remplacé la vérité par un objet qui semblait plus convaincant.

— Je voulais que Philippe cesse de nier.

— C'est ainsi que vous justifiez les plans modifiés ?

Marc releva brusquement la tête.

— Ce n'est pas la même chose.

— Dans les deux cas, vous dessinez la réalité que les autres doivent trouver.

L'architecte resta silencieux.

Antoine sortit une photographie.

Le second verre découvert chez les Besse apparaissait dans le meuble du bureau.

— Celui-ci contient des traces du même composé digitalique que le verre d'Étienne.

— Sophie a pu les déposer.

— La pipette retrouvée près de votre outil de gravure porte une empreinte complète de votre index droit.

— Je l'utilisais pour la colle.

— Elle contient également une trace du produit.

— Sophie pouvait l'avoir utilisée ensuite.

— Pourquoi aurait-elle remplacé la pipette dans votre tiroir ?

— Pour m'accuser.

— Depuis quand souhaitait-elle vous accuser ?

Marc ne répondit pas.

— Vendredi matin, elle vivait encore avec vous et vous protégeait toujours.

— Vous ne connaissez pas notre couple.

— Non.

— Elle avait découvert certaines choses.

— Lesquelles ?

— Mes enregistrements de Philippe.

— Et Marianne ?

— Non.

— Elle ignorait votre rôle réel jusqu'à cette nuit.

— C'est ce qu'elle dit.

Antoine posa une autre photographie.

La chemise blanche.

L'intérieur du poignet droit.

— Le même composé se trouve dans la couture.

— Le flacon s'est renversé lorsque j'ai fouillé la trousse.

— Vous admettez donc avoir fouillé la trousse.

L'avocat de Marc ferma les yeux.

L'architecte comprit son erreur.

— Je cherchais un pansement.

— Dans le compartiment contenant le digitalique et les longues aiguilles.

— Je ne savais pas ce qu'il contenait.

— Le code correspondait à l'année de votre mariage.

— Sophie ne verrouillait presque jamais ce compartiment.

— Vous l'avez ouvert vendredi soir.

Marc ne répondit pas.

— Elle vous a vu refermer la boîte noire des longues aiguilles.

— Elle ment.

— Une aiguille manque.

— Je sais.

— Comment ?

Marc se figea.

Antoine attendit.

— Sophie l'a dit devant tout le monde.

— Elle a dit que plusieurs longues aiguilles manquaient.

— Alors plusieurs.

— Vous venez de parler d'une seule.

L'avocat intervint :

— Cette distinction n'a aucune valeur. Mon client reprend une formulation générale.

Antoine confirma.

— Elle sera appréciée avec le reste.

Marc regarda la carafe.

— Je veux de l'eau.

Carrel remplit l'un des verres neufs et le posa devant lui.

Marc le prit par le pied.

Il examina le bord avant de boire.

Antoine observa le geste.

— Vous vérifiez l'éclat.

— Après ce week-end, vous le feriez aussi.

— Probablement.

Marc but une gorgée.

— Je n'ai pas tué Étienne.

— Vous avez préparé le verre.

— Pour la mise en scène.

— La cuillère.

— Pour créer l'éclat.

— Les initiales.

— Pour Philippe.

— Le téléphone caché.

— Pour savoir ce qu'Étienne préparait.

— Les enregistrements de la voix de Philippe.

— Pour accéder à d'anciens dossiers.

— Le produit d'essai dans le second verre.

Marc posa son verre.

— Quel produit d'essai ?

Antoine ne répondit pas immédiatement.

— Vous ne saviez pas que le laboratoire avait détecté le digitalique dans le second verre.

— Sophie a pu l'y mettre.

— Pourtant, vous venez de l'appeler un produit d'essai.

Marc regarda son avocat.

— J'ai compris votre formulation.

— J'ai seulement dit « le produit d'essai ».

— Vous essayez de me piéger avec des mots.

— Vous semblez surtout reconnaître rapidement les mots qui vous concernent.

L'avocat demanda une pause.

Antoine l'accorda.

L'enregistrement fut suspendu à onze heures vingt-neuf.

Marc resta dans la salle avec son conseil.

Antoine et Carrel sortirent.

— Il est en train de perdre le contrôle, dit le sergent.

— Un peu.

— Vous allez utiliser l'enregistrement de Philippe.

— Oui.

— Lequel ?

— Le premier.

— « Il parlera moins que prévu. »

— Oui.

— Et le message annonçant que Paul serait regardé en premier ?

— Plus tard.

Carrel regarda à travers la vitre.

Marc parlait rapidement à son avocat.

— Vous pensez qu'il confessera ?

— Pas encore.

— Il peut continuer à tout attribuer à Sophie.

— Oui.

— Même la chemise ?

— Il dira qu'elle a versé le produit.

— La pipette ?

— Qu'elle l'a utilisée.

— Le verre ?

— Qu'elle a participé.

— Et le geste derrière la chaise ?

— Qu'il ramassait la cuillère.

Carrel soupira.

— Il avait préparé une réponse pour tout.

— C'est son métier.

— Architecte ?

— Il construit une structure avant d'y faire entrer les autres.

La pause prit fin.

Antoine revint s'asseoir.

— Nous allons écouter un enregistrement.

L'avocat demanda son origine.

— Il a été remis volontairement par Philippe Darbellay et fait l'objet d'une expertise.

Marc regarda la table.

— Philippe vous donne tout maintenant.

— Il donne ce qu'il croit pouvoir encore utiliser.

— Il a toujours fait cela.

L'enregistrement commença.

La voix de Marc remplit la pièce :

— Le verre est prêt.

Puis les questions de Philippe.

Le café de Madeleine.

L'éclat.

Les initiales.

La phrase :

— Étienne le prendra. Il prend toujours pour lui ce qui est abîmé chez lui.

Marc ne bougea pas.

L'enregistrement continua.

— Qu'est-ce qui doit arriver après ?

Le silence.

Puis :

— Il parlera moins que prévu.

Carrel arrêta le fichier.

Antoine regarda Marc.

— Expliquez.

— Une phrase sortie de son contexte.

— Le contexte dure plusieurs minutes.

— Philippe a pu modifier le fichier.

— L'expertise le dira.

— Il me demandait ce qui se passerait après la confrontation.

— Et vous avez répondu qu'Étienne parlerait moins que prévu.

— Parce qu'Hélène serait présente.

— Cela devait l'empêcher de parler ?

— Il avait honte.

— Au contraire, sa présence lui donnait enfin une raison d'avouer.

— Vous ne connaissiez pas Étienne comme moi.

— Vous comptiez sur son caractère pour qu'il prenne le verre.

— Oui.

— Mais vous prétendez ne pas savoir comment il parlerait devant Hélène.

Marc resta silencieux.

— Vous saviez exactement ce qu'il ferait lorsqu'un verre était ébréché, poursuivit Antoine. Vous connaissiez sa manière de recevoir, sa culpabilité, ses hésitations et son besoin de contrôler le moment de la révélation.

— Oui.

— Vous saviez qu'il parlerait.

— Peut-être.

— Et vous aviez besoin qu'il ne le fasse pas.

Marc regarda la caméra.

— Je voulais qu'il reporte.

— Jusqu'à quand ?

— Après le week-end.

— Pourquoi ?

— Pour convaincre Philippe et Métral de se présenter.

— Philippe n'était pas invité.

— Justement.

— Vous vouliez gagner du temps.

— Oui.

— En préparant un verre empoisonné.

— Non.

Antoine sortit un document.

— Le laboratoire a examiné la chemise.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Une fibre métallique se trouvait dans la couture du poignet droit.

— Je travaille avec des outils.

— Elle provient du raccord d'une aiguille médicale.

Marc ne répondit pas.

— Son alliage correspond aux aiguilles manquantes de la trousse de Sophie.

— Ce type d'alliage est courant.

— Le diamètre également.

— Cela ne prouve pas que l'aiguille était dans ma manche.

— Un fragment du revêtement plastique bleu se trouve à côté de la fibre.

Marc regarda son poignet.

— Le même plastique bleu que celui retrouvé près de vous au sous-sol.

— Quelqu'un l'a placé là.

— Qui ?

— Paul.

— Pourquoi ?

— Pour protéger ses comptes.

— Paul savait-il que vous portiez une aiguille dans votre manche ?

— Je n'en portais pas.

— Luc ?

— Il pouvait avoir pris les aiguilles.

— Sophie ?

— Elle les possédait.

— Madeleine ?

— Non.

— Hélène ?

— Non.

— Vous réduisez progressivement le nombre de personnes capables de construire votre propre piège.

Marc se pencha.

— C'est précisément ce que vous voulez.

— Non.

Antoine posa les mains sur la table.

— Je veux savoir qui a déposé le produit sur le bord du verre.

— Sophie.

— Elle se trouvait assise devant vous.

— Elle pouvait l'avoir fait plus tôt.

— Le poison a été ajouté après l'échange.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Le verre portant les initiales d'Étienne est propre. Si le produit avait été déposé avant, Hélène aurait pu le boire après l'échange.

— Sophie pouvait attendre.

— Jusqu'à quand ?

— Lorsqu'elle s'est penchée vers Étienne.

— À quel moment ?

Marc ouvrit la bouche.

Puis il s'arrêta.

— Vous ne vous souvenez pas, dit Antoine.

— Non.

— Pourtant, vous vous souvenez précisément de votre cuillère tombée.

— Oui.

— De l'endroit où vous vous êtes baissé.

— Oui.

— Du verre placé devant Hélène.

— Oui.

— De la réaction attendue d'Étienne.

— Oui.

— Mais pas d'un geste de Sophie qui aurait tué un homme à quelques centimètres de vous.

Marc ne répondit pas.

Antoine reprit :

— Lorsque vous vous êtes baissé derrière la chaise de votre épouse, votre main gauche tenait la cuillère.

— Oui.

— Votre main droite se trouvait dans votre manche.

— Non.

— Sophie a senti votre bras passer derrière son épaule.

— Je me suis appuyé.

— Le produit a été déposé sous l'éclat.

— Je n'ai rien déposé.

— La trace forme une ligne descendante très fine.

— Cela peut arriver lorsque quelqu'un verse le produit.

— Elle commence à la hauteur où une longue aiguille pouvait atteindre la paroi sans que le verre soit pris en main.

Marc regarda l'un des verres neufs.

Antoine vit son regard calculer la distance.

— Vous venez de mesurer mentalement le geste.

— Non.

— Vous êtes architecte. Vous mesurez tout.

— C'est ridicule.

— Vous aviez testé la méthode chez vous.

— Sophie.

— Avec votre pipette.

— Elle pouvait l'utiliser.

— Votre empreinte se trouve sur la partie fine, celle que l'on tient pour déposer une goutte.

— Je l'utilisais souvent.

— Le vendredi matin précisément.

— Peut-être.

— Vous aviez demandé à Sophie comment empêcher le produit de se mélanger.

— Pour la bouteille.

— Pourtant, la bouteille ne contenait pas le digitalique.

— Je ne pouvais pas le savoir.

— Vous le saviez, parce que vous l'aviez vous-même manipulée avec une autre substance.

Marc se figea.

— Quelle substance ?

— Nous attendons l'analyse définitive.

— Alors vous ne savez rien.

— Nous savons qu'elle n'a pas tué Étienne.

— Peut-être qu'elle devait seulement créer une diversion.

— C'est exactement ce qu'elle a fait.

Le silence tomba.

Marc comprit qu'il venait une nouvelle fois de fournir une explication avant qu'elle ne soit demandée.

Son avocat posa son stylo.

— Nous demandons une suspension.

Marc leva la main.

— Non.

— Je vous le conseille fortement.

— Non.

Il regarda Antoine.

— Oui, la bouteille était une diversion.

Carrel ne bougea pas.

Antoine demanda :

— Préparée par vous ?

— Avec Étienne.

— Étienne voulait manipuler une bouteille ancienne ?

— Il voulait montrer que plusieurs personnes avaient touché à l'histoire de Marianne.

— Pourquoi la pression ?

— Pour que la cire se fissure pendant le repas.

— Et attirer l'attention.

— Oui.

— Le sceau P. M. ?

- Pour Paul et Philippe.
 - Les mêmes initiales.
 - Oui.
 - Étienne avait accepté d'accuser son fils ?
 - Pas de l'accuser. De le forcer à parler des paiements.
 - Paul ignorait cette mise en scène.
 - Oui.
 - Gabriel également.
 - Oui.
 - Sophie ?
 - Non.
 - Vous seul et Étienne.
 - Oui.
 - Pourtant Étienne semblait réellement inquiet lorsque la bouteille a commencé à fuir.
 - Il jouait son rôle.
 - Anne aussi l'a cru inquiet.
 - Étienne savait très bien mentir.
 - Sur ce point, vous le connaissiez.
- Marc regarda le commissaire.
- Nous devons utiliser les objets pour ouvrir chaque silence.
 - La bouteille pour Paul.
 - Oui.
 - Le verre pour Philippe.
 - Oui.
 - Le négatif pour Métral.
 - Oui.
 - Le téléphone de Bernard pour Luc.
 - Non.
 - Celui-ci venait de vous.
 - Je l'avais récupéré.
 - Où ?
 - Dans la veste de Luc.
 - Quand ?
 - Vendredi soir.
 - Pourquoi Luc possédait-il le téléphone de Bernard ?
 - Bernard le lui avait donné pour recevoir le reste de l'argent.

— Vous l'avez pris.

— Oui.

— Puis placé sous le siège de Paul.

Marc hésita.

Son avocat l'interrompit enfin :

— Mon client ne répondra pas à cette question.

Mais l'aveu précédent était déjà enregistré.

Antoine resta silencieux.

Marc finit par reprendre :

— Je voulais que la police trouve les messages.

— Dans la voiture de Paul.

— Pour comprendre que les menaces venaient de quelqu'un lié à la cave.

— Vous vouliez accuser Paul.

— Non.

— Vous avez choisi son véhicule.

— Parce qu'il disposait des clés de la maison et de la cave.

— Et parce que son père menaçait de le ruiner.

— Oui.

— Vous saviez que cela lui donnerait un motif.

— Oui.

— Vous prépariez donc bien plusieurs suspects.

— Je préparais plusieurs vérités.

— Avec les mauvais auteurs.

Marc se tut.

Antoine reprit :

— Étienne avait-il accepté que le téléphone soit caché dans la voiture de son fils ?

— Non.

— Avait-il accepté les menaces ?

— Non.

— Avait-il accepté le téléphone derrière la carte ?

— Non.

— Le poison ?

— Non.

— À quel moment votre mise en scène commune est-elle devenue votre crime ?

Marc regarda la table.

— Elle ne l'est pas devenue.

— Vous venez d'admettre avoir détourné le plan d'Étienne pour accuser Paul et Philippe.

— Pour les faire parler.

— Étienne allait parler avant eux.

— Oui.

— Et c'était cela que vous ne pouviez pas accepter.

— Il allait tout détruire.

La phrase sortit sans préparation.

L'avocat se tourna vers son client.

Antoine ne bougea plus.

— Qu'allait-il détruire ?

Marc serra les mains.

— Les vies de tous ceux qui étaient là.

— La vôtre.

— Aussi.

— Votre cabinet.

— Oui.

— Votre nom.

— Oui.

— Votre liberté.

Marc regarda Antoine.

— Vous croyez qu'un aveu répare quelque chose ?

— Non.

— Hélène a retrouvé un corps derrière un mur. Paul a perdu son père. Sophie découvre qu'elle a vécu avec un homme qu'elle ne connaît pas. Que répare la vérité ?

— Rien de ce qui est déjà arrivé.

— Alors pourquoi tout détruire pour elle ?

— Parce que continuer à mentir ajoute encore des victimes.

— C'est une phrase de policier.

— C'est une phrase d'homme.

Marc détourna les yeux.

— Étienne avait attendu vingt-cinq ans. Il pouvait attendre encore.

— Mais il ne le voulait plus.

— Non.

— Vous avez essayé de le convaincre.

— Oui.

— Vendredi.

— Oui.

— Samedi matin.

— Oui.

— Il a refusé.

— Oui.

— Alors vous avez utilisé le verre.

Marc ne répondit pas.

Antoine laissa le silence s'installer.

Longtemps.

Philippe avait raison.

Marc supportait mal les espaces vides.

— Le verre était déjà prêt, dit finalement l'architecte.

— Oui.

— La bouteille aussi.

— Oui.

— Le poison se trouvait dans la trousse de Sophie.

— Oui.

— Une seule goutte suffisait presque.

— Qui vous l'avait expliqué ?

— Sophie parlait de médecine à la maison.

— Elle ne vous avait pas donné de dose mortelle.

— Non.

— Vous avez cherché.

Marc releva légèrement la tête.

— Où ? demanda Antoine.

— Je n'ai rien cherché.

— Votre téléphone personnel contient-il l'historique ?

— Vous l'avez saisi.

— Le téléphone de chantier ?

— Vous l'avez trouvé.

— Un troisième appareil ?

Marc ne répondit pas.

— Celui qui commandait le téléphone derrière la carte.

— Philippe pouvait le faire.

— Avec sa propre voix.

— Oui.

— Ou vous, avec ses enregistrements.

— Oui.

— Où est l'appareil de commande ?

— Je ne sais pas.

— Vous l'avez caché.

— Non.

— Dans la maison ?

— Non.

— Dans la remise ?

— Non.

— Chez Sophie ?

— Non.

— Dans la cave de Philippe ?

Marc regarda Antoine.

— Vous l'avez trouvée.

— Nous avons trouvé Philippe.

— Alors cherchez mieux.

L'avocat demanda une nouvelle pause.

Cette fois, Antoine l'accorda.

L'enregistrement fut suspendu à douze heures dix-huit.

Dans le couloir, Carrel consulta les messages reçus.

— Le laboratoire vient de confirmer la correspondance.

— Laquelle ?

— Le produit du verre d'Étienne, celui du second verre, la pipette et la chemise proviennent du même flacon.

— Identique à celui de Sophie.

— Oui.

— Empreintes sur le flacon ?

— Sophie et Marc.

— Sophie devait l'avoir manipulé professionnellement.

— Oui.

— Marc ?

— Son empreinte se trouve sous le capuchon intérieur.

Antoine regarda Carrel.

— Il ne pouvait pas la laisser en prenant simplement un pansement.

— Non.

- L'aiguille ?
- Ils ont récupéré un fragment supplémentaire dans la doublure de sa manche.
- Correspondance ?
- Même lot que celles de la trousse.
- ADN ?
- En cours.

Le sergent poursuivit :

- L'équipe informatique a trouvé une note supprimée dans le téléphone caché.
- Contenu ?

Carrel lut :

- « 0,8 ml. Bord gauche. Trois gorgées. Effet entre vingt et quarante minutes. »
- Date ?
- Vendredi, vingt-trois heures douze.
- Auteur ?
- Compte MB_ARCH_47.
- Copiable.
- Oui.
- Mais cohérent avec tout le reste.
- Oui.

Antoine regarda la porte.

- Nous reprenons.

Lorsque l'enregistrement redémarra, Marc semblait plus calme.

Son avocat avait probablement obtenu de lui qu'il ne réponde plus.

Antoine posa les nouveaux résultats devant eux.

- Le produit trouvé sur votre chemise vient du flacon de Sophie.

L'avocat répondit :

- Nous attendons le rapport complet.
- Votre empreinte se trouve sous le capuchon intérieur.

Marc regarda le document.

- Je l'ai peut-être ouvert autrefois.
- Sophie affirme ne jamais vous avoir autorisé à manipuler ce flacon.
- Elle peut se tromper.
- Deux fragments de l'aiguille manquante se trouvent dans la couture de votre manche.
- Une aiguille peut s'y accrocher lorsque je fouille la trousse.
- Vous admettez de nouveau l'avoir fouillée.

L'avocat ferma son dossier.

— Mon client ne répondra plus.

Antoine posa la photographie de la note supprimée.

— Cette information a été enregistrée vendredi soir sur le téléphone caché.

Marc lut.

0,8 ml. Bord gauche. Trois gorgées. Effet entre vingt et quarante minutes.

Son visage resta presque immobile.

— Le compte utilisé portait votre identifiant.

L'avocat répéta :

— Un identifiant peut être copié.

— Oui.

Antoine regarda Marc.

— Qui connaissait le volume nécessaire ?

Aucune réponse.

— Sophie ?

Silence.

— Philippe ?

Silence.

— Vous ?

Marc ne bougea pas.

— Pourquoi « bord gauche » ?

Toujours rien.

— Parce que l'éclat se trouvait à gauche lorsque le verre était placé devant Hélène.

Marc fixa la photographie.

— Après l'échange, le même éclat se trouvait du côté où Étienne portait habituellement le verre à ses lèvres.

Silence.

— Vous aviez observé sa manière de boire.

Marc serra les mâchoires.

— Vous avez placé le produit juste sous l'éclat afin qu'il le prenne presque directement.

L'architecte regarda Antoine.

— Il n'a bu que de l'eau.

— Oui.

— Le produit pouvait agir plus vite.

— Oui.

— Vous aviez prévu vingt à quarante minutes.

Marc ne répondit pas.

— Étienne a commencé à se sentir mal environ vingt-cinq minutes plus tard.

Silence.

— Vous saviez que la dose pouvait le tuer.

Marc prit le verre d'eau.

Sa main tremblait légèrement.

Il ne but pas.

— Vous aviez préparé la bouteille pour attirer les regards.

— ...

— Le verre pour contrôler la cible.

— ...

— La cuillère pour expliquer votre geste.

— ...

— Le téléphone de Bernard pour accuser Paul.

— ...

— Les initiales de Philippe pour le désigner.

— ...

— Le négatif dans votre veste pour pouvoir l'utiliser contre Métral.

— ...

— Le poison de Sophie pour que sa trousse devienne une autre piste.

— ...

Antoine se pencha légèrement.

— Vous n'avez pas préparé une vérité.

— ...

— Vous avez préparé suffisamment de vérités pour que personne ne voie votre geste au milieu.

Marc posa lentement le verre.

— Je veux retourner dans ma cellule.

— Vous en avez le droit.

L'avocat confirma la fin de l'entretien.

Antoine ferma son dossier.

Puis il posa une dernière question, sans attendre de réponse :

— Pourquoi avoir empoisonné Bernard Clerc ?

Marc releva brusquement la tête.

— Je n'ai pas touché Bernard.

Son avocat ferma les yeux.

Antoine observa le visage de l'architecte.

La réponse avait été immédiate.

Mais, cette fois, elle ne semblait pas préparée.

— Vous saviez qu'il avait été empoisonné.

— Tout le monde le savait.

— Pas avec le même produit qu'Étienne.

Marc resta silencieux.

— Bernard a reçu une dose massive de son propre médicament cardiaque.

— Alors ce n'est pas moi.

— Peut-être.

— Vous avez enfin un autre coupable.

— Pour Bernard, oui.

Marc eut un rire bref.

— Vous voyez. Votre belle construction s'effondre.

— Non.

Antoine remit son carnet dans sa poche.

— Elle révèle seulement qu'un autre homme a profité de votre crime pour régler sa propre peur.

Marc ne souriait plus.

— Métral.

— Pourquoi pensez-vous à lui ?

— Bernard avait le rapport.

— Philippe lui avait dit que Métral s'occuperait de Bernard.

— Alors vous savez déjà.

— Je veux savoir ce que vous savez.

Marc regarda son avocat.

Cette fois, il suivit son conseil.

Il ne répondit plus.

L'audition prit fin à douze heures quarante et une.

Marc fut reconduit hors de la salle.

Dans le couloir, il croisa brièvement Philippe Darbellay, accompagné de deux policiers.

Les deux hommes se regardèrent.

Aucun ne parla.

Ils n'en avaient plus besoin.

Pendant vingt-cinq ans, ils avaient conservé des preuves l'un contre l'autre.

Désormais, ces preuves appartenaient à l'enquête.

Carrel rejoignit Antoine près de la fenêtre.

— Nous avons assez pour demander la détention provisoire pour le meurtre d'Étienne.

— Oui.

- Et pour Marianne.
- Pour la dissimulation, l'omission de porter secours et la falsification.
- Pas pour sa mort.
- Elle semble avoir chuté accidentellement pendant qu'Étienne tentait de prendre son sac.
- Marc l'a laissée mourir.
- Oui.
- Cela peut devenir plus grave qu'une simple omission.
- La procureure décidera selon les éléments médicaux et le droit applicable.

Carrel regarda la porte par laquelle Marc avait disparu.

- Il n'a pas confessé.
- Non.
- Mais il a reconnu presque tout ce qui entourait le meurtre.
- Oui.
- Le verre, la bouteille, le téléphone, le faux indice contre Paul.
- Oui.
- Il ne reste que la goutte.

Antoine regarda les trois verres neufs.

- Le dernier geste est souvent celui que les coupables défendent le plus longtemps.
- Parce qu'il sépare la préparation du meurtre.
- Oui.

Le téléphone de Carrel sonna.

Le sergent répondit, écouta, puis se tourna vers Antoine.

- La patrouille chez Métral a trouvé quelque chose.
- Quoi ?
- Dans son garage, un sac contenant les médicaments de Bernard.
- Boîte complète ?
- Plusieurs plaquettes, dont certaines écrasées.
- Le verre ?
- Même modèle que celui retrouvé chez Bernard.
- Empreintes ?
- En cours.
- Autre chose ?

Carrel consulta ses notes.

- Une clé de la cave où Philippe s'était caché.

Antoine regarda la vallée par la fenêtre.

Marc avait probablement tué Étienne.

Mais Roland Métral avait essayé de faire taire Bernard pendant que tous les regards se tournaient vers la maison.

Deux hommes.

Deux verres.

Deux crimes nés du même silence.

— Nous entendons Métral cet après-midi, dit Antoine.

— Vous ne dormez pas ?

— Plus tard.

— Élise ne sera pas contente.

— Non.

— Vous devriez au moins manger.

Antoine regarda l'heure.

Il pensa au pain et au fromage.

Puis au café qu'il prenait chaque matin à la même table, près de la fenêtre.

— Nous passons d'abord voir Bernard à l'hôpital.

— Il peut parler ?

— Quelques minutes, d'après le médecin.

— Pourquoi avant Métral ?

Antoine ouvrit son carnet.

— Parce que Métral a passé sa vie à décider ce que Bernard avait réellement dit.

Il écrivit une nouvelle phrase :

Lorsqu'un homme prépare trop soigneusement la vérité des autres, il finit toujours par laisser sa propre voix dans un détail.

Puis il ajouta deux noms.

Marc Besse — Étienne Morand.

Roland Métral — Bernard Clerc.

Carrel regarda la page.

— Deux enquêtes maintenant.

— Non.

Antoine referma le carnet.

— La même peur, devenue deux crimes.

Ils quittèrent le poste.

Dans la salle d'audition vide, les trois verres restèrent sur la table.

Deux avaient été utilisés.

Le troisième était encore intact.

Pour Antoine, il représentait ce qui manquait toujours au dossier :

le geste que Marc refusait encore de reconnaître,
et la vérité que Bernard devait être autorisé à raconter lui-même.

CHAPITRE 25

La déposition de Bernard

À treize heures dix, Antoine Fournier entra dans la chambre de Bernard Clerc.

Le médecin avait autorisé quinze minutes.

Pas davantage.

Bernard était assis dans son lit, le dos soutenu par deux oreillers. Un appareil surveillait son rythme cardiaque. Une perfusion descendait le long de son bras gauche.

Son visage avait perdu la couleur grise de la veille, mais chaque respiration semblait devoir être décidée.

Isabelle attendait dans le couloir.

Elle avait demandé à entrer.

Bernard avait refusé.

— Je veux parler au commissaire d'abord, avait-il dit.

Antoine s'assit près du lit.

Le sergent Carrel resta debout contre le mur. Un enregistreur officiel avait été placé sur la tablette roulante.

— Vous pouvez interrompre l'entretien à tout moment, dit Antoine.

Bernard regarda l'appareil.

— J'ai interrompu assez de choses comme cela.

Sa voix était faible, mais claire.

Antoine annonça l'heure, le lieu et les personnes présentes.

— Qui vous a donné le vin ? demanda-t-il.

Bernard ferma les yeux.

— Roland Métral.

— Quand ?

— Hier soir. Peu avant neuf heures.

— Il est entré chez vous sans difficulté ?

— Il avait encore une clé.

— Pourquoi ?

— Nous nous voyions parfois.

— Malgré ce que vous aviez conservé contre lui.

Bernard eut un sourire fatigué.

— C'est précisément pour cela que nous nous voyions.

— Que voulait-il ?

— Le négatif. Le rapport original. Et savoir ce que j'avais remis à Isabelle.

— Vous lui avez répondu ?

— Que le négatif n'était plus chez moi.

— Il était avec Isabelle.

— Oui.

— Le rapport ?

— J'en avais plusieurs copies.

— Où ?

Bernard regarda Carrel.

— Dans un coffre à la banque. Et une autre dans la cave de Philippe.

— Philippe connaissait cette copie ?

— Oui.

— Métral aussi ?

— Il la soupçonnait.

Antoine ouvrit son carnet.

— Pourquoi conserver autant de doubles ?

— Au début, parce que j'avais peur qu'on me fasse porter tout le rapport.

— Ensuite ?

Bernard détourna le regard vers la fenêtre.

— Parce qu'une preuve finit par devenir une monnaie.

— Vous avez fait chanter Luc Dayer.

— Oui.

— Philippe Darbellay.

— Oui.

— D'autres ?

— J'ai demandé de l'argent à Étienne une fois.

— A-t-il payé ?

— Non. Il a dit que je n'étais pas meilleur que ceux que je dénonçais.

— Il avait raison.

Bernard confirma lentement.

— Oui.

Le médecin passa la tête par la porte.

Antoine leva une main pour indiquer que l'état du patient restait stable.

— Le vin, reprit-il. D'où venait-il ?

Bernard prit une longue respiration.

— De la seconde bouteille du refuge.

— Le fendant manquant.

— Oui.

— Comment l'aviez-vous obtenu ?

- Roland me l'avait donné après la disparition.
- Pour la détruire ?
- Il disait qu'elle n'avait aucune importance.
- Alors pourquoi vous la donner ?
- Parce qu'il ne voulait pas la conserver chez lui.
- Vous l'avez gardée vingt-cinq ans.
- Oui.
- Pourquoi ?

Bernard regarda l'enregistreur.

- Parce que Gabriel avait noté les bouteilles servies au refuge. Si un jour quelqu'un retrouvait la liste, le fendant prouverait que le panier n'avait pas été récupéré comme Étienne le prétendait.
- La bouteille était pleine ?
- Presque.
- Métral savait que vous l'aviez encore.
- Oui.
- Il l'a apportée dans votre salon.
- Oui. Il a dit que nous devons enfin boire le dernier verre de cette histoire.

Carrel écrivit les mots.

- Vous l'avez vu mettre vos médicaments dans le vin ? demanda Antoine.
- Non.
- Comment savez-vous qu'il l'a fait ?
- Il m'a demandé le rapport. Je suis allé jusqu'au meuble. Quand je suis revenu, le vin était déjà servi.
- Vous avez bu.
- Deux gorgées.
- Le goût ?
- Amer.
- Vous ne vous êtes pas arrêté.

Bernard eut un sourire triste.

- Après vingt-cinq ans de fendant, on accepte parfois qu'une vieille bouteille soit mauvaise.
- Quand avez-vous compris ?
- Lorsque mon cœur a commencé à ralentir.
- Métral était encore là ?
- Oui.
- Qu'a-t-il fait ?
- Il a cherché le rapport.

— Pas une ambulance.

— Non.

— Vous lui avez parlé ?

— Je lui ai dit qu'il recommençait.

— Recommençait quoi ?

Bernard regarda Antoine.

— À choisir le rapport avant la personne.

Le commissaire n'écrivit pas immédiatement.

— Il a trouvé les documents ?

— Une enveloppe vide.

— Et votre téléphone principal ?

— Il l'a pris.

— Le second téléphone avait déjà été remis à Luc.

— Oui.

— Pourquoi le lui donner ?

Bernard ferma les yeux.

— Pour qu'il paie le reste.

— Cinq mille francs ne vous suffisaient pas.

— Non.

— Vous aviez prévu de lui remettre quoi en échange ?

— Une photographie du rapport original. Pas l'original.

— Vous continuiez donc à vendre la même peur plusieurs fois.

— Oui.

Le mot sortit sans défense.

Antoine regarda l'appareil cardiaque.

Le rythme restait régulier.

— Quand avez-vous compris que Marc avait pris le téléphone à Luc ?

— Je ne le savais pas.

— Il l'a utilisé pour menacer Étienne et Isabelle.

Bernard ouvrit les yeux.

— Marc savait que cet appareil existait.

— Par qui ?

— Philippe.

— Philippe l'avait vu chez vous.

— Oui.

— Et vous lui aviez montré les échanges avec Étienne.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je voulais qu'il comprenne que le week-end aurait lieu avec ou sans lui.

— Vous avez donc alimenté la peur de chacun.

— Je pensais que la peur les ferait enfin parler.

— Elle a surtout permis à Marc de préparer son crime.

Bernard regarda la couverture sur ses jambes.

— Je sais.

Antoine tourna une page.

— Revenons à l'ancienne enquête. Qui a rédigé la première version de la déposition de Michel Aymon ?

— Moi.

— Elle mentionnait deux voitures.

— Oui.

— Les heures exactes.

— Oui.

— La plaque partielle de la Volvo.

— Oui.

— Pourquoi la version finale a-t-elle changé ?

— Roland a retiré la seconde voiture.

— Devant vous ?

— Oui.

— Il vous a donné un ordre direct ?

— Il a dit que l'affaire concernait une adulte partie volontairement et qu'une voiture supplémentaire ne ferait que créer des suspects inutiles.

— Vous saviez que c'était faux.

— Oui.

— Métral avait déjà été devant la remise.

Bernard ferma les yeux.

— Je l'ai compris plus tard.

— Quand avez-vous vu le négatif ?

— Trois jours après.

— Qui vous l'a donné ?

— Marc.

Antoine releva la tête.

— Marc vous a remis la preuve qu'il avait lui-même prise.

— Il voulait une copie du rapport avant de me donner le négatif.

— Pourquoi ?

— Pour posséder quelque chose contre Roland.

— Et vous avez gardé le négatif.

— Oui.

— Marc l'a-t-il réclamé ?

— Plusieurs fois.

— Vous avez refusé.

— Je lui ai dit qu'une image n'appartenait pas à celui qui l'avait prise lorsqu'elle montrait un crime.

— Pourtant, vous ne l'avez pas remise à la justice.

Bernard regarda Antoine.

— La justice avait le visage de Roland Métral.

— Il existait d'autres policiers.

— Oui.

— D'autres procureurs.

— Oui.

— Vous avez choisi de ne faire confiance à personne.

— Oui.

— Et ensuite, vous avez utilisé la preuve.

Bernard ne répondit pas.

Le médecin réapparut.

— Encore cinq minutes.

Antoine confirma.

— La cassette trouvée dans le sac de Marianne, dit-il. Saviez-vous qu'elle enregistrait ?

Le visage de Bernard changea.

— Oui.

— Comment ?

— Lorsque nous avons inspecté la remise la première fois, Roland a entendu un bruit dans le sac.

— La cassette tournait encore.

— Elle était arrivée à la fin.

— A-t-il ouvert le sac ?

— Non. Le sac était dans le vide technique. Nous ne pouvions pas l'atteindre sans descendre.

— Marc le pouvait.

— Oui.

— Roland savait donc qu'un enregistrement pouvait exister.

— Oui.

— C'est pour cela qu'il a voulu que le mur reste fermé.

— En partie.

— Il vous l'a dit ?

— Il a dit : « Tant que le sac reste là-dessous, personne ne peut prouver ce qu'elle a entendu. »

Carrel cessa d'écrire une seconde.

Antoine demanda :

— Qu'avait-elle entendu ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez une idée.

Bernard regarda la porte.

— Roland était déjà dans la voiture lorsque Marianne a quitté le refuge.

— Avec Marc.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour lui faire peur et récupérer les copies.

— Philippe n'était pas au volant.

— Non.

— C'était Métral.

— Oui.

— Marianne est descendue.

— Près du café.

— Puis elle a pris la voiture de Madeleine.

— Oui.

— Elle savait donc que la police participait déjà à la pression exercée sur elle.

— Oui.

Antoine regarda l'enregistreur.

La cassette pouvait contenir la voix de Marianne nommant l'homme qui conduisait avant même sa disparition officielle.

— Une dernière question, dit-il. Pourquoi donner le négatif à Isabelle après toutes ces années ?

Bernard prit le temps de respirer.

— Parce qu'elle ne me devait rien.

— Et parce que vous étiez malade.

— Oui.

— Vous vouliez alléger votre conscience.

— Non.

Antoine attendit.

— Je voulais que quelqu'un me voie enfin comme un homme qui avait conservé une preuve, pas seulement comme celui qui avait signé un mauvais rapport.

— C'était encore une manière de choisir votre rôle dans l'histoire.

— Oui.

Bernard regarda le plafond.

— Mais j'ai signé ce rapport.

— Oui.

— J'ai laissé Michel passer pour un ivrogne.

— Oui.

— J'ai demandé de l'argent à ceux qui avaient peur.

— Oui.

— Et quand Roland est revenu, j'ai encore sorti les papiers avant d'appeler à l'aide.

— Vous avez appelé l'ambulance ?

— Non.

— Qui l'a fait ?

— Ma voisine. Elle a vu la porte ouverte.

Bernard ferma les yeux.

— Même à la fin, quelqu'un d'autre a dû choisir ma vie à ma place.

Le médecin entra.

L'entretien devait s'arrêter.

Antoine éteignit l'enregistreur.

Avant de se lever, il demanda :

— Isabelle peut-elle entrer maintenant ?

Bernard hésita.

— Oui.

— Que voulez-vous lui dire ?

— La vérité.

— Laquelle ?

Bernard regarda le commissaire.

— Que je ne lui ai pas donné le négatif par courage.

Antoine confirma.

Dans le couloir, Isabelle attendait contre le mur.

Il lui expliqua que Bernard acceptait de la voir.

Elle posa la main sur la poignée.

— Est-ce qu'il a parlé de Luc ?

— Oui.

— Il lui demandait de l'argent.

— Oui.

— Et de Métral ?

— Oui.

Isabelle regarda la porte.

— Je ne sais plus si je viens écouter un témoin ou pardonner un homme.

— Vous n'êtes obligée de faire ni l'un ni l'autre aujourd'hui.

Elle entra.

Antoine et Carrel marchèrent vers l'ascenseur.

Le sergent consulta ses notes.

— Nous avons Métral pour l'empoisonnement de Bernard.

— Nous avons la déclaration de Bernard.

— Les médicaments étaient dans le garage de Métral.

— Oui.

— La clé de la cave aussi.

— Oui.

— Cela devient solide.

Antoine appuya sur le bouton.

— Solide n'est pas complet.

— Vous voulez qu'il dise pourquoi.

— Je veux qu'il dise ce qu'il a encore fait pour éviter que Marianne soit entendue.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

Avant d'entrer, Antoine regarda une dernière fois la chambre.

Bernard avait conservé une photographie, un rapport, une bouteille et un téléphone.

Il avait cru garder la vérité en vie.

En réalité, il l'avait gardée en otage.

Dans son carnet, Antoine écrivit :

Une preuve conservée pour être vendue ne devient pas plus juste parce qu'elle finit par servir la vérité.

CHAPITRE 26

Roland Métral

Roland Métral était assis très droit lorsque Antoine entra dans la salle d'audition.

Il avait demandé une chemise propre.

Ses cheveux étaient peignés et ses mains reposaient à plat sur la table.

Seul un pansement autour de sa paume droite rappelait sa tentative de fuite par la fenêtre.

Son avocat consulta le dossier posé devant lui.

— Mon client conteste la manière dont il a été interpellé, annonça-t-il.

— Il pourra la contester dans la procédure, répondit Antoine.

— Il nie également avoir voulu prendre la fuite.

Métral regarda le commissaire.

— Je cherchais de l'air.

— Par une fenêtre de salle de bains.

— La porte était occupée par deux policiers.

— Cela explique le chemin. Pas l'intention.

Carrel alluma l'enregistreur.

Antoine annonça l'heure et les personnes présentes.

— Bernard Clerc vous accuse de l'avoir empoisonné avec ses propres médicaments, commençait-il.

Métral ne réagit pas.

— Il est malade et confus.

— Les plaquettes de médicaments ont été retrouvées dans votre garage.

— Il me les avait données.

— Pourquoi ?

— Il ne les supportait plus.

— Elles avaient été prescrites récemment.

— Je ne vérifie pas les ordonnances de mes amis.

— Vous avez également conservé un pilon portant des traces de ces comprimés.

Métral se tourna vers son avocat.

Celui-ci prit la parole :

— Les analyses définitives ne nous ont pas été communiquées.

— Elles le seront.

Antoine posa une photographie sur la table.

Le verre trouvé chez Bernard.

Puis une autre.

Le sac contenant les médicaments dans le garage de Métral.

— Vos empreintes sont sur la bouteille de fendant.

— Bernard me l'avait offerte autrefois.

— Vous l'avez rapportée chez lui hier soir.

— Non.

— Il vous a reconnu.

— Bernard reconnaîtrait le diable s'il lui devait de l'argent.

— Sa voisine a vu votre voiture devant la maison.

Métral resta silencieux.

— Une caméra de circulation l'a enregistrée à vingt heures trente-neuf, poursuivit Antoine.

— Je suis passé dans le quartier.

— Puis à vingt et une heures douze sur la route du retour.

— Oui.

— Vous êtes resté environ vingt-cinq minutes.

— J'ai parlé à Bernard.

— Vous venez de nier être allé chez lui.

L'avocat posa une main sur le dossier.

Métral ne le regarda pas.

— Je n'ai pas dit que je n'étais pas entré.

— Vous avez dit ne pas avoir rapporté la bouteille.

— C'est différent.

Antoine ouvrit son carnet.

— Très bien. Pourquoi êtes-vous entré ?

— Pour parler de l'ancienne enquête.

— Sur demande de Philippe Darbellay.

— Il m'avait appelé.

— Vendredi soir.

— Oui.

— Il vous a dit que Bernard possédait le rapport original.

— Oui.

— Et que le négatif allait être montré chez Étienne.

— Oui.

— Qu'avez-vous répondu ?

Métral regarda Antoine.

— Que Bernard devait cesser de jouer avec des documents qu'il avait lui-même cachés.

— Philippe rapporte une autre phrase.

— Philippe rapporte ce qui l'arrange.

— « Laisse Clerc avec moi. »

Métral eut un léger sourire.

— Cela peut signifier que j'allais lui parler.

— Vous lui avez parlé.

— Oui.

— Puis vous avez écrasé ses médicaments.

— Non.

Antoine posa le rapport provisoire du laboratoire sur la table.

— La poudre trouvée dans votre pilon correspond au même lot que les comprimés dissous dans le vin.

Métral ne lut pas le document.

— Un lot n'est pas une personne.

— Vos empreintes se trouvent à l'intérieur de la boîte de Bernard.

— Je l'ai ouverte autrefois.

— La boîte avait été délivrée il y a trois semaines.

Le silence s'installa.

Métral regarda enfin son avocat.

— Je voulais seulement qu'il dorme.

L'avocat ferma les yeux.

Carrel ne bougea pas.

Antoine demanda :

— Combien de comprimés avez-vous écrasés ?

— Je ne sais pas.

— Vous aviez été gendarme pendant plus de trente ans.

— Cela ne fait pas de moi un pharmacien.

— Vous saviez qu'il souffrait du cœur.

— Oui.

— Vous saviez qu'une dose importante pouvait le tuer.

— Je savais qu'il serait malade.

— Assez pour ne pas appeler une ambulance lorsque son état s'est dégradé.

Métral regarda la table.

— Il respirait lorsque je suis parti.

— Marianne aussi respirait lorsque Marc est arrivé.

Le visage de Métral changea à peine.

Mais Antoine vit le mouvement.

— Vous faites un rapprochement facile.

- C'est vous qui l'avez répété.
- Je n'étais pas dans la remise lorsqu'elle respirait.
- Vous êtes arrivé quand ?
- Après vingt heures.
- Heure exacte ?
- Je ne sais plus.
- La photographie vous montre au volant devant le bâtiment.
- Oui.
- Philippe près du coffre.
- Oui.
- Étienne devant la porte.
- Oui.
- Marc derrière l'appareil.

Métral ne répondit pas.

- Pourquoi avez-vous conduit la Volvo de Philippe ?
- Il avait bu.
- Vous aviez déjà conduit cette voiture plus tôt.
- Non.

Antoine sortit une copie de la première page restaurée du carnet de Marianne.

Ne pas monter dans la voiture de P.

Puis il posa le relevé audio préliminaire de la cassette.

Une seule phrase était lisible à ce stade :

Métral conduit. Marc dit qu'ils veulent seulement parler.

Le visage de l'ancien enquêteur se figea.

- Où avez-vous obtenu cela ?
- Dans le sac de Marianne.
- L'enregistrement est inutilisable après vingt-cinq ans.
- Vous saviez qu'il existait.

Métral regarda Antoine.

- Bernard vous l'a dit.
- Il affirme que vous aviez entendu le magnétophone tourner.
- Il ment.
- Pourquoi avoir fait murer le passage, alors ?
- Le bâtiment était dangereux.
- Pourquoi supprimer la pièce des plans ?
- Ce n'était pas ma décision.

— Celle de Marc.

— Oui.

— Sous votre contrôle.

— Je dirigeais l'enquête. Pas le chantier.

Antoine se pencha légèrement.

— Vous dirigiez surtout la version qui devait rester.

Métral serra la mâchoire.

— Marianne avait découvert un système financier ancien. Elle menaçait plusieurs personnes. Elle a paniqué, pris une voiture et eu un accident dans un bâtiment abandonné.

— Voilà le rapport que vous aviez préparé avant même de commencer l'enquête.

— C'était la conclusion la plus probable.

— Vous aviez été dans la voiture qui l'avait effrayée.

— Nous voulions parler.

— Avec un responsable de police au volant et Marc à côté d'elle.

— Elle avait accepté de monter.

— Puis elle a demandé à descendre.

— Oui.

— Vous vous êtes arrêté ?

Métral hésita.

— Marc l'a demandé.

— Vous, non.

— Elle ouvrait déjà la porte.

— En roulant ?

— Nous étions presque arrêtés.

— Elle avait donc raison d'avoir peur.

Métral détourna le regard.

— Pourquoi vouliez-vous lui parler ? demanda Antoine.

— Pour éviter une plainte inutile.

— Une plainte contre des transferts cachés, une falsification de succession et l'usage d'un véhicule cantonal dans un accident.

— L'affaire avait été réglée.

— Par ceux qui avaient intérêt à la régler.

— La famille avait reçu de l'argent.

— Sans pouvoir décider si elle préférait la justice.

Métral regarda le commissaire.

— Vous êtes jeune dans ce genre d'affaires.

Carrel leva légèrement les yeux.

Antoine resta calme.

— Expliquez-moi.

— Un scandale ne punit pas seulement les responsables. Il prend les maisons, les emplois, les enfants et les noms. Nous avons empêché cela.

— En choisissant qui devait supporter le silence.

— En limitant les dégâts.

— Marianne n'était pas un dégât.

— Non.

— Pourtant, après sa chute, vous avez encore limité les dégâts.

Métral ne répondit pas.

Antoine posa une copie du premier rapport de Bernard.

— Michel Aymon avait donné deux voitures, deux heures et une plaque partielle.

— Il avait bu.

— Son horaire correspond aux autres éléments.

— Par hasard.

— Vous avez retiré la Volvo parce qu'elle vous plaçait sur la route de la remise.

— Elle plaçait Philippe.

— La photographie vous place au volant.

— Une photographie prise par Marc pour nous tenir.

— Vous le saviez.

— Oui.

— Et vous avez quand même accepté que Marc modifie les plans.

— Oui.

— Que Luc construise le mur.

— Oui.

— Que Bernard réécrive la déposition.

— Oui.

— Que Nathalie publie une version affaiblie.

— Je ne contrôlais pas la journaliste.

— Vous lui avez donné le mot « fragile » pour Michel.

— Oui.

— Vous avez donc transformé le témoin le plus précis en homme peu fiable.

— Oui.

L'avocat de Métral demanda une pause.

L'ancien enquêteur leva une main.

— Non.

Il regarda Antoine.

— Vous voulez que je dise que j'ai détruit l'enquête.

— Je veux que vous décriviez ce que vous avez fait.

— J'ai retiré la seconde voiture.

— Oui.

— J'ai demandé à Bernard d'écrire que Marianne traversait une période instable.

— Sur quelle base ?

— Philippe avait parlé de sa nervosité.

— La nervosité d'une femme que vous tentiez d'intimider.

— Oui.

— Continuez.

— J'ai retardé les recherches autour de la remise.

— Combien de temps ?

— Trois jours.

— Pourquoi ?

— Pour que Marc termine la sécurisation.

— Le mur.

— Oui.

— Vous saviez qu'un corps se trouvait derrière.

Métral ferma les yeux.

— Étienne disait qu'elle était morte.

— Ce n'est pas ma question.

— Je le savais.

Le mot resta dans la salle.

— Avez-vous vu Marianne ?

— Non.

— Avez-vous essayé ?

— Non.

— Vous avez entendu le magnétophone.

— Oui.

— Vous saviez que le sac pouvait contenir sa version.

— Oui.

— Pourquoi ne pas descendre ?

Métral regarda ses mains.

— Parce qu'à ce moment-là, tout ce que je pouvais encore sauver se trouvait de notre côté du mur.

Antoine laissa le silence répondre.

Après plusieurs secondes, il reprit :

— Samedi, vous avez reçu une photographie du négatif sur votre téléphone.

— Oui.

— Avec le message : « Il sait pour le conducteur. Il parlera ce soir. »

— Oui.

— Qui l'a envoyée ?

— Le téléphone de Bernard.

— Qui tenait l'appareil ?

— Je pensais Luc.

— Pourquoi ?

— Bernard lui réclamait de l'argent.

— Marc avait déjà pris le téléphone.

— Je ne le savais pas.

— Qu'avez-vous fait après le message ?

— J'ai appelé Philippe.

— Puis Bernard.

— Oui.

— Puis vous êtes allé chez lui.

— Oui.

— Pour le faire dormir.

Métral eut un sourire épuisé.

— Pour qu'il cesse de parler assez longtemps pour que je récupère le rapport.

— Vous avez utilisé son propre médicament.

— Oui.

— Dissous dans le fendant du refuge.

— Oui.

— Pourquoi cette bouteille ?

— Parce qu'il y tenait.

— Vous vouliez lui rappeler que vous pouviez encore reprendre ce qu'il avait conservé.

— Peut-être.

— Et s'il mourait ?

Métral regarda Antoine.

— Je me suis dit qu'un homme malade pouvait mourir devant un verre de vin sans que personne pose les bonnes questions.

Carrel cessa d'écrire.

L'avocat posa lentement son stylo.

Antoine demanda :

— Vous êtes parti lorsqu'il ne pouvait plus se lever.

— Oui.

— Avec son téléphone principal.

— Oui.

— Où est-il ?

— Dans la rivière.

— Laquelle ?

Métral donna un emplacement précis près d'un pont.

— Le rapport ?

— Je ne l'ai pas trouvé.

— La bouteille ?

— Je l'ai laissée.

— Les médicaments ?

— Je les ai repris.

— Pourquoi ?

— Pour que l'on pense à une erreur de dosage.

— Vous les avez cachés dans votre garage.

— Je n'ai pas eu le temps de faire mieux.

Antoine referma son carnet.

— Vous avez passé votre carrière à écrire les rapports des autres.

Métral regarda la caméra.

— Oui.

— Cette fois, vos propres mots resteront.

— Vous pensez que cela changera ce qui s'est passé ?

— Non.

— Alors à quoi sert-il de parler ?

— À empêcher que votre version soit encore la seule disponible.

L'ancien enquêteur eut un sourire sans joie.

— Vous croyez beaucoup aux dossiers.

— Je crois surtout aux personnes qui doivent enfin pouvoir les lire.

L'audition fut suspendue.

Dans le couloir, la procureure attendait.

— Il reconnaît l'empoisonnement, dit Antoine.

— L'intention homicide ?

— Il affirme avoir voulu l'endormir. Puis il a admis avoir envisagé qu'un décès paraîtrait naturel.

— Cela suffira pour demander sa détention.

— Oui.

— Et les faits anciens ?

— Il reconnaît l'altération du rapport, le retard des recherches et la dissimulation.

La procureure regarda la porte.

— Il était responsable de l'enquête.

— Oui.

— Il a utilisé cette fonction pour protéger sa propre présence sur les lieux.

— Oui.

— Le dossier va devenir très lourd.

Antoine regarda son carnet.

— Il l'était déjà. Nous venons seulement de cesser de le porter à la place des responsables.

Carrel sortit de la salle avec un sac de pièces.

— Une équipe part récupérer le téléphone dans la rivière.

— Très bien.

— Métral a également parlé d'un ancien appareil de Marc dans la cave de Philippe.

Antoine se tourna.

— Qu'a-t-il dit exactement ?

— Qu'il y avait autrefois, derrière une armoire cadastrale, une niche utilisée pour les enregistrements et les doubles de clés. Marc l'appelait « le poste de secours ».

— Philippe n'en a pas parlé.

— Non.

— Faites retourner l'équipe dans la cave.

— Vous pensez au troisième téléphone.

— Oui.

La procureure regarda Antoine.

— Vous avez déjà assez contre Marc.

— Assez pour l'accuser.

— Pas assez pour vous satisfaire.

— Pas assez pour savoir comment les derniers messages ont été programmés.

Elle confirma.

— Très bien. Fouille complémentaire.

Antoine se dirigea vers la sortie.

Le laboratoire les attendait pour l'écoute de la cassette de Marianne.

Au moment d'ouvrir la porte, il entendit Métral demander à son avocat :

— Est-ce que Bernard va vivre ?

Antoine s'arrêta.

L'avocat ne connaissait pas la réponse.

Le commissaire revint sur ses pas et ouvrit la porte de la salle.

— Son état est stable.

Métral releva les yeux.

— Il pourra parler ?

— Oui.

L'ancien enquêteur regarda la table.

— Alors il racontera tout à sa manière.

— Exactement.

Antoine referma la porte.

Dans son carnet, il écrivit :

Un rapport peut supprimer une voiture, une heure ou un témoin. Il ne supprime jamais ce que son auteur savait au moment de l'écrire.

CHAPITRE 27

La cassette de Marianne

Le laboratoire avait installé la cassette dans une pièce sans fenêtre.

L'appareil de lecture ne ressemblait pas à un magnétophone ordinaire. La bande passait lentement entre plusieurs têtes, sous le contrôle d'un technicien qui surveillait chaque tension.

Hélène était assise près d'Antoine.

Isabelle se trouvait derrière elle.

La procureure avait autorisé leur présence pour une première écoute limitée, à condition que le technicien puisse interrompre immédiatement si la bande risquait de se dégrader.

— Vous n'êtes pas obligée d'entendre, rappela Antoine.

Hélène regarda la cassette à travers la vitre de protection.

— Pendant vingt-cinq ans, tout le monde a entendu à ma place.

— Vous pouvez aussi décider d'arrêter.

— Oui.

Le technicien expliqua que plusieurs séquences avaient été récupérées.

Certaines étaient presque inaudibles.

D'autres contenaient des chocs, des frottements ou des voix déformées par la position du magnétophone dans le sac.

— Nous commencerons par la partie la plus claire, dit-il.

Il lança la lecture.

Un souffle emplit les haut-parleurs.

Puis une voix de femme.

Jeune.

Rapide.

— Dix-neuf heures quarante-deux. Je suis au café de Madeleine.

Hélène ferma les yeux.

Elle n'avait pas besoin qu'on lui dise qu'il s'agissait de Marianne.

La voix poursuivit :

— J'ai quitté la voiture près du virage. Métral conduisait. Marc disait qu'ils voulaient seulement parler. Philippe n'était pas avec eux. Je ne remonte pas dans cette voiture.

Un bruit de tasse.

Puis la voix de Madeleine, plus lointaine :

— Tu veux que j'appelle quelqu'un ?

— Pas encore. Je dois récupérer les originaux. Après, j'appelle Hélène.

Hélène porta une main à sa bouche.

La bande continua.

— Si Étienne vient, dites que vous ne m'avez pas vue. Lui ou les autres.

Un froissement.

— Je prends votre voiture. Je la ramène.

Madeleine répondait quelque chose d'inaudible.

Puis le son changeait.

Un moteur.

Des clignotants.

Marianne parlait seule.

— Les copies principales sont dans le sac. Les références sont dans le carnet noir. La parcelle quatre cent soixante-dix relie les paiements, l'accident et la société. Marc a modifié les plans. Étienne dit qu'il veut protéger Valérie. Il ne comprend pas qu'on ne protège pas quelqu'un avec le silence d'une autre famille.

Antoine regarda Hélène.

Elle gardait les yeux fermés.

Mais elle écoutait chaque mot.

La bande se couvrit de parasites.

Puis une portière claqua.

Des pas sur du gravier.

La voix de Marianne revint, plus basse :

— Dix-neuf heures cinquante-deux. Remise quatre cent soixante-dix. J'entre par l'arrière.

Un bruit de clé.

Une porte grinça.

Pendant plusieurs secondes, seuls les pas et la respiration de Marianne furent audibles.

Puis une voix d'homme.

Étienne.

— Donne-moi le sac.

— Non.

— Tu ne comprends pas ce que tu vas provoquer.

— Je comprends les montants. Je comprends les signatures.

— Valérie n'a rien fait.

— Alors elle n'a rien à craindre de la vérité.

— Son père ira en prison.

— Peut-être. Ce n'est pas à toi de décider que la famille blessée doit se taire pour elle.

Un froissement violent.

Étienne :

— Donne-moi seulement les originaux. Garde les copies.

— Vous avez déjà choisi une fois.

— Marianne...

— Ne me touchez pas.

Un choc.

Un craquement sec.

Puis le bruit de plusieurs objets tombant.

Hélène ouvrit les yeux.

Le technicien posa la main près du bouton d'arrêt.

Antoine lui fit signe d'attendre.

De la bande montait une respiration douloureuse.

Très loin, Marianne parla :

— Appelez une ambulance.

Étienne répondait, mais les mots étaient couverts par un frottement.

Puis Marianne, plus forte :

— Étienne, appelez maintenant.

Des pas rapides s'éloignèrent.

Une porte.

Un moteur ou peut-être une voiture arrivant sur le gravier.

La voix de Marc apparut.

— Où est-elle ?

Étienne :

— Le plancher a cédé.

— Tu as appelé ?

Un silence.

— Étienne, tu as appelé ?

— Elle a le sac.

— On peut descendre par le couloir technique.

— D'abord le sac.

Hélène se leva brusquement.

La chaise recula sur le sol.

— Arrêtez.

Le technicien coupa la lecture.

Le silence de la pièce devint presque matériel.

Isabelle posa les mains sur les épaules d'Hélène.

— Il a dit qu'on pouvait descendre, murmura-t-elle.

Antoine confirma.

— Oui.

— Marc savait comment l'atteindre.

— Oui.

— Et Étienne a dit d'abord le sac.

— Oui.

Hélène marcha jusqu'au mur.

Elle resta dos aux autres.

— Combien de temps après la chute ?

Le technicien consulta l'horodatage reconstitué à partir de la vitesse de bande.

— Environ deux minutes.

— Elle parlait encore.

— Oui.

— Marc pouvait descendre.

Antoine prit le temps de répondre.

— Selon ses propres paroles, le couloir technique permettait un accès.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— Nous le lui avons demandé.

— Il a dit qu'Étienne refusait.

— Oui.

Hélène se tourna.

— Marc n'était pas un enfant.

— Non.

— Il pouvait appeler.

— Oui.

— Il pouvait aller chercher Luc.

— Oui.

Elle regarda la cassette.

— Je veux continuer.

— Vous êtes certaine ? demanda Isabelle.

— Non.

Hélène reprit sa place.

— Mais je veux continuer.

Le technicien relança la bande quelques secondes avant l'arrêt.

La voix de Marc revint :

— On peut descendre par le couloir technique.

Étienne :

— D'abord le sac.

Un bruit métallique.

Des pierres.

Marc appelait :

— Marianne ?

Une réponse faible :

— Ambulance.

Puis Étienne :

— Donne-nous le sac. On appelle après.

Hélène ferma les yeux.

La voix de Marianne fut presque un souffle :

— Vous mentez encore.

Des frottements commencèrent.

Marc donnait des indications.

— Éclaire plus bas. Je vois la sangle.

Étienne :

— Prends-la.

— Elle tient le sac.

— Tire.

Marianne cria.

Le technicien regarda Antoine.

Le commissaire hésita une seconde.

Hélène leva la main.

— Continuez.

La sangle céda.

Un objet tomba contre la pierre.

Marc respirait rapidement.

— Elle a un pouls.

Étienne :

— Faible ?

— Oui.

— Alors il est déjà trop tard.

— Ce n'est pas toi qui décides.

— Si on appelle maintenant, tout sort.

— Et si on n'appelle pas ?

Le silence d'Étienne dura plusieurs secondes.

— On protège les vivants.

Marianne émit un son.

Marc disait :

— Elle nous entend.

Étienne répondit :

— Pas pour longtemps.

Isabelle se mit à pleurer sans bruit.

Hélène resta immobile.

La bande se brouilla.

Une séquence de plusieurs minutes était presque entièrement perdue.

Le technicien indiqua que le logiciel avait néanmoins isolé quelques fragments.

Ils entendirent Marc :

— Dix-neuf heures cinquante-six.

Puis :

— Toujours un pouls.

Deux minutes plus tard, un choc violent, probablement la montre de poche se brisant dans le sac.

Puis la voix de Marianne, incompréhensible.

Ensuite des pas à l'extérieur.

Une voiture arrivait.

Philippe parlait :

— Où sont les dossiers ?

Étienne :

— Dans le sac.

Une autre voix.

Roland Métral.

— Elle est morte ?

Marc répondit :

— Pas encore.

Le technicien arrêta de lui-même.

Personne ne protesta.

Antoine sentit Carrel se raidir derrière lui.

Hélène fixa le haut-parleur.

— Métral savait.

— Oui, dit Antoine.

— Il vient de demander si elle était morte.

— Oui.

— Marc a répondu pas encore.

— Oui.

— Et Métral n'a pas appelé.

— Non.

La procureure demanda :

— Quelle heure pour cette partie ?

Le technicien consulta son écran.

— Environ vingt heures quatre.

— Il restait donc plusieurs minutes avant l'heure où Marc affirme ne plus avoir trouvé de pouls.

— Oui.

Hélène regarda Antoine.

— Ils étaient quatre.

— Étienne, Marc, Philippe et Métral.

— Quatre adultes autour d'une femme vivante.

— Oui.

— Et aucun n'a appelé.

Antoine ne trouva rien à ajouter.

La lecture reprit après une pause.

La bande était plus abîmée.

Des mots apparaissaient entre les parasites.

Métral :

— Si on appelle maintenant, elle dira que je conduisais.

Philippe :

— Les dossiers doivent disparaître.

Marc :

— On peut encore la sortir.

Étienne :

— Et expliquer pourquoi nous avons attendu ?

Un silence.

Puis Marc :

— Je vais chercher Luc.

Métral :

— Personne d'autre n'entre.

Étienne :

— Il nous aidera à fermer.

Une longue zone inaudible suivit.

À vingt heures douze environ, Marc disait :

— Je ne trouve plus le pouls.

Étienne :

— Donne-moi sa montre.

Marc :

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne peut pas être morte ici à cette heure.

Le bruit d'une couronne de montre que l'on tire était presque impossible à distinguer, mais le frottement métallique existait.

Métral :

— Vingt et une heures trente. Après le dernier bus.

Philippe :

— Et la voiture ?

Étienne :

— On la ramène au café.

La bande continua encore quelques secondes.

Puis la voix de Marianne apparut une dernière fois.

Elle ne parlait pas aux hommes.

L'enregistrement avait probablement capté une phrase prononcée avant leur arrivée et déplacée par une déformation de la bande.

— Hélène, je suis désolée de ne pas t'avoir appelée d'abord.

Le son s'interrompit.

La bobine tourna dans le vide.

Hélène resta assise.

Elle ne pleurait plus.

— Est-ce la fin ? demanda-t-elle.

— De la partie récupérable aujourd'hui, répondit le technicien.

— Vous pourrez sauver davantage ?

— Peut-être quelques phrases. Pas beaucoup.

— Je veux une copie.

La procureure prit la parole :

— Lorsque les expertises seront terminées, une copie pourra être préparée selon les règles de la procédure.

Hélène regarda Antoine.

— Cela veut dire attendre.

— Oui.

— Mais cette fois, je sais ce que j'attends.

— Oui.

Elle se leva.

- Je ne veux pas entendre une seconde fois le cri.
- Vous n'y serez jamais obligée.
- Je veux sa voix avant. Au café. Dans la voiture. Quand elle explique les dossiers.
- Ce sera indiqué.
- Et sa dernière phrase.

Antoine confirma.

Isabelle accompagna Hélène hors de la pièce.

Avant de franchir la porte, Hélène se tourna.

- Étienne disait protéger les vivants.
- Oui.
- Il parlait de qui ?
- De Valérie. De Paul. De lui-même. Probablement de tous ceux dont la vie aurait été touchée.
- Pas de Marianne.
- Non.
- Elle était pourtant vivante.

Antoine baissa les yeux vers son carnet.

— Oui.

Après leur départ, la procureure resta avec Antoine et Carrel.

- Cet enregistrement change la qualification des faits anciens, dit-elle.
- Oui.
- Ils savaient qu'elle était vivante.
- Oui.
- Ils ont empêché l'appel des secours pour protéger leurs intérêts.
- Oui.
- Métral et Philippe sont entendus séparément. Marc est détenu. Étienne est mort.
- Luc est arrivé après la mort, selon la cassette.
- Mais il a aidé à fermer.
- Oui.

La procureure regarda la bande.

- Et le décès pouvait-il être évité ?
- Le médecin légiste doit encore se prononcer.
- Il ne donnera probablement pas une certitude.
- Non.
- Seulement une chance.

Antoine referma son carnet.

- Ils lui ont retiré même cette chance.

Le technicien retira délicatement la cassette de l'appareil.

Il la plaça dans une boîte neuve, avec la date et l'heure.

Pendant vingt-cinq ans, la voix de Marianne avait tourné dans l'obscurité jusqu'à la fin de la bande.

Les hommes avaient modifié les plans, les heures, les rapports et les témoignages.

Ils n'avaient pas réussi à modifier sa phrase la plus simple.

Appelez une ambulance.

Dans son carnet, Antoine écrivit :

Le silence n'était pas l'absence d'une voix. C'était la décision de ne pas répondre à celle qui demandait de l'aide.

CHAPITRE 28

Les deux crimes

Le médecin légiste posa deux chronologies sur la table.

La première était médicale.

La seconde provenait des objets.

À gauche, les blessures observées sur les restes de Marianne.

À droite, les heures reconstituées grâce à la cassette, aux deux montres, aux appels et aux déplacements des véhicules.

Antoine, la procureure et Carrel étaient réunis dans une salle du laboratoire cantonal.

Hélène avait choisi de ne pas assister à cette partie.

Elle avait dit :

— Dites-moi seulement ce que vous pourrez affirmer sans inventer.

Le médecin légiste indiqua la première ligne.

— La chute a provoqué plusieurs fractures, dont une au bassin et une autre au thorax. Il existe également un traumatisme crânien.

— Cause certaine du décès ? demanda la procureure.

— Probablement une combinaison d'hémorragie interne et de détresse respiratoire.

— Aurait-elle survécu avec une ambulance appelée immédiatement ?

Le médecin prit le temps de répondre.

— Je ne peux pas l'affirmer.

— Une chance réelle ? demanda Antoine.

— Oui.

— Importante ?

— Impossible à quantifier après vingt-cinq ans. Mais elle parlait, respirait et présentait un pouls plusieurs minutes après la chute. Une extraction rapide et une prise en charge auraient pu modifier l'issue.

— Ils ont attendu seize minutes entre le premier pouls constaté par Marc et le moment où il dit ne plus en trouver.

— Au moins seize minutes.

— Pourquoi au moins ?

— La chute précède le premier contrôle du pouls. La demande d'ambulance est enregistrée presque immédiatement. Le délai total est donc plus long.

Carrel regarda les deux montres photographiées.

— La montre de poche s'arrête à dix-neuf heures cinquante-huit.

— Probablement lors d'un choc dans le sac, confirma le médecin.

— Celle du poignet indique vingt et une heures trente-deux.

— Elle a été réglée. L'usure de la couronne et une particule récente dans le mécanisme le confirment.

— Par Marc sur ordre d'Étienne.

— C'est cohérent avec l'enregistrement.

La procureure posa les mains sur la table.

— Nous ne pourrons pas dire qu'un appel aurait sauvé Marianne.

— Non.

— Mais nous pouvons dire qu'ils ont consciemment supprimé une possibilité de survie.

— Oui.

Antoine regarda la ligne entre dix-neuf heures cinquante-six et vingt heures douze.

Seize minutes.

Assez pour composer un numéro.

Assez pour courir chercher Luc.

Assez pour descendre avec une corde.

Assez pour choisir quatre fois de ne rien faire.

— Le couloir technique était-il réellement accessible ? demanda-t-il.

Le spécialiste en structure répondit depuis l'autre bout de la table.

— Difficile, mais accessible. Une personne équipée pouvait atteindre le niveau inférieur. Sans équipement, il restait possible de faire descendre une corde et de stabiliser la victime.

— Marc le savait.

— Il avait dessiné le relevé du bâtiment.

— Luc aurait pu descendre.

— Un guide expérimenté, avec le matériel mentionné dans son véhicule, aurait eu de bonnes chances d'atteindre la victime.

— Mais Métral a interdit qu'on l'appelle avant la perte du pouls.

— D'après la cassette, oui.

La procureure referma le dossier médical.

— Informez Hélène avec les mêmes mots. Une possibilité, pas une promesse de survie.

— Je m'en charge, dit Antoine.

Avant de partir, un spécialiste de la restauration apporta le carnet noir de Marianne.

Plusieurs pages avaient été séparées et photographiées.

Une feuille pliée se trouvait entre les dernières pages.

Elle n'était pas de la main de Marianne.

Le papier portait l'écriture d'Étienne.

La date remontait à trois semaines avant le dîner.

Objets à remettre sur la table :

— bouteille du refuge pour Gabriel et Paul ;

— verre de Madeleine devant Hélène ;

- photographie complète pour Marc ;
- rapport original pour Métral ;
- comptes pour Philippe ;
- lettre pour Anne et Paul.

Plus bas :

Leur demander ce qu'ils ont protégé et ce qu'ils ont sacrifié.

La procureure relut la liste.

- Étienne avait donc réellement conçu la mise en scène.
- Une partie, répondit Antoine.
- Le verre devant Hélène.
- Oui.
- La bouteille manipulée.
- Probablement avec l'aide de Marc.
- Il voulait provoquer des réactions, pas un meurtre.
- Oui.

Carrel observa une phrase ajoutée au crayon :

Marc insiste pour créer un éclat. Trop théâtral. Refuser.

Le sergent releva les yeux.

- Étienne avait refusé l'éclat.
- Marc l'a fait quand même.

Une seconde annotation apparaissait :

Ne pas utiliser les initiales. Philippe doit répondre aux comptes, pas à un faux signe.

La procureure souffla lentement.

- Marc a transformé chaque refus d'Étienne en partie du piège.
- Oui.
- L'éclat pour provoquer l'échange.
- Oui.
- Les initiales pour accuser Philippe.
- Oui.
- Le téléphone de Bernard pour Paul.
- Étienne ne l'avait pas prévu.
- Le poison de Sophie.
- Évidemment non.

Antoine regarda la dernière phrase d'Étienne :

Après le verre, demander à Marc pourquoi Marianne est descendue et qui conduisait.

Le mot « verre » ne désignait peut-être pas le verre empoisonné.

Il désignait le dernier verre servi au refuge.

Le moment où Marianne avait quitté le groupe avec Marc avant de découvrir Métral au volant.

Étienne voulait reconstruire la vérité à partir des objets.

Marc avait utilisé la même architecture pour construire un meurtre.

— Il connaissait tout le plan d'Étienne, dit Carrel.

— Oui.

— Il savait quel objet serait placé devant qui.

— Oui.

— Il lui suffisait d'ajouter ce qu'Étienne avait refusé.

— Un éclat. Des initiales. Du poison. Des téléphones.

La procureure regarda Antoine.

— Nous avons maintenant le mobile, la préparation et le geste probable.

— Il reste le dispositif de commande.

— L'équipe fouille la cave.

— Et il reste la confession.

— Elle n'est pas indispensable.

— Non.

— Mais vous la voulez.

Antoine regarda les seize minutes dessinées sur la chronologie.

— Je veux surtout qu'il cesse d'utiliser le silence comme dernier endroit où se cacher.

Ils quittèrent le laboratoire.

Hélène les attendait dans une petite salle avec une fenêtre donnant sur les montagnes.

Isabelle était assise près d'elle.

Antoine posa les deux chronologies sur la table, mais ne les poussa pas immédiatement vers elle.

— Le médecin peut établir que Marianne était gravement blessée.

Hélène confirma.

— Il ne peut pas garantir qu'elle aurait survécu.

— Mais ?

— Elle avait une chance réelle si les secours avaient été appelés immédiatement.

Hélène ferma les yeux.

— Combien de temps ont-ils attendu ?

— Au moins seize minutes après le premier pouls constaté par Marc. Davantage depuis la chute.

— Quatre hommes.

— Oui.

— Étienne cherchait le sac.

— Oui.

— Marc connaissait l'accès.

— Oui.

— Philippe voulait les dossiers.

— Oui.

— Métral voulait protéger son rôle.

— Oui.

Elle regarda Antoine.

— Lequel l'a tuée ?

Il prit le temps de répondre.

— La chute a provoqué les blessures.

— Ce n'est pas ce que je demande.

— Étienne a tenté de prendre le sac et le plancher a cédé.

— Ensuite ?

— Ensuite, chacun a participé à la décision de ne pas appeler.

— Donc tous.

— Humainement, oui.

— Et juridiquement ?

— La procureure devra distinguer les gestes, les responsabilités et ce qui peut encore être poursuivi.

Hélène regarda la vallée.

— J'ai passé vingt-cinq ans à vouloir un nom.

— Je sais.

— Maintenant, j'en ai quatre.

— Oui.

— Et aucun ne suffit.

Antoine ne répondit pas.

Après un moment, il lui montra la feuille d'Étienne.

— Il avait préparé le dîner autour des objets de l'ancienne affaire.

Hélène lut la liste.

— Le verre devant moi.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour vous montrer un objet venant du café de Madeleine.

— Il voulait décider du moment où je comprendrais encore.

— Oui.

Elle vit l'annotation :

Marc insiste pour créer un éclat. Trop théâtral. Refuser.

— Étienne avait refusé.

— Oui.

— Marc l'a fait.

— Oui.

— Il a donc utilisé le plan d'Étienne contre lui.

— C'est ce que les éléments indiquent.

Hélène posa la feuille.

— Étienne n'était pas innocent.

— Non.

— Mais il n'avait pas prévu sa propre mort.

— Non.

— Est-ce que cela le rend meilleur ?

— Ce n'est pas à moi de décider.

Elle eut un sourire triste.

— Vous refusez toujours les classements simples.

— Les personnes les respectent rarement.

Isabelle regarda la liste.

— Luc n'y apparaîtrait pas.

— Étienne comptait probablement le confronter avec les plans et le rapport.

— Il a aidé à construire.

— Oui.

— Mais il n'était pas là pendant les seize minutes.

— La cassette indique qu'il est arrivé après.

Isabelle ferma les yeux.

— Cela ne l'innocente pas.

— Non.

— Mais cela change ce qu'il m'avait caché.

— Oui.

— Il ne savait peut-être pas qu'elle respirait.

— Rien ne le prouve.

— Il savait qu'elle pouvait être derrière le mur.

— Oui.

Isabelle regarda Hélène.

— Je suis désolée.

Hélène confirma sans répondre.

Ce pardon-là ne pouvait pas être demandé à la place de Luc.

Le téléphone de Carrel sonna.

Il s'éloigna vers la porte.

Lorsqu'il revint, son visage avait changé.

— L'équipe a trouvé la niche dans la cave de Philippe.

— Contenu ? demanda Antoine.

— Un ordinateur ancien, plusieurs doubles de clés et un téléphone récent relié à une batterie externe.

— Actif ?

— Éteint, mais intact.

— Le troisième téléphone.

— Probablement.

— Qu'ils ne tentent aucune ouverture sur place. Transfert direct au laboratoire numérique.

— C'est en cours.

Hélène regarda Antoine.

— C'est celui qui envoyait les messages ?

— Peut-être celui qui les commandait.

— À qui appartient-il ?

— Nous allons le vérifier.

Elle regarda la feuille d'Étienne une dernière fois.

— Marc avait donc préparé une vérité pour chacun.

— Non, répondit Antoine.

— Quoi alors ?

— Une accusation pour chacun.

Il rangea les chronologies.

Seize minutes avaient séparé une chute d'une mort probable.

Vingt-cinq ans avaient séparé la voix de Marianne de ceux qui l'écoutaient enfin.

Dans les deux cas, le temps n'avait rien décidé.

Des personnes l'avaient utilisé pour ne pas agir.

Antoine écrivit dans son carnet :

Il existe des minutes que l'on perd. Et d'autres que l'on refuse volontairement de donner à quelqu'un.

CHAPITRE 29

Ce que Marc n'avait pas prévu

Le téléphone trouvé dans la cave de Philippe était enveloppé dans un sac antistatique.

À côté, les techniciens avaient posé une batterie externe, un câble, un petit écouteur et un carnet de mots de passe.

Le tout avait été découvert derrière une armoire contenant d'anciens plans cadastraux.

La niche était fermée par une plaque de bois fixée avec quatre vis.

Deux portaient des traces récentes.

Antoine observait l'écran principal du laboratoire numérique.

Carrel se tenait à sa droite.

La procureure suivait l'extraction depuis une autre pièce.

— Modèle récent, expliqua le technicien. Carte prépayée, mais l'appareil a surtout travaillé par réseau sans fil.

— Propriétaire ? demanda Antoine.

— Aucun nom officiel. Mais le compte principal s'appelle MB-SECOURS.

— Marc Besse.

— Probablement.

— Le poste de secours dont parlait Métral.

— Oui.

Le technicien afficha les appareils associés.

Le téléphone caché derrière la carte du Valais.

Le téléphone de Bernard retrouvé dans la voiture de Paul.

Un ancien ordinateur enregistré sous MB_ARCH_47.

Et plusieurs fichiers audio portant le nom de Philippe.

— Peut-il commander les autres appareils ? demanda Carrel.

— Oui. Il sert de centre de contrôle.

— Les messages ont-ils été envoyés depuis celui-ci ?

— Certains ont été programmés ici, puis exécutés par les autres téléphones.

Le technicien ouvrit un calendrier de tâches.

Samedi, vingt heures quarante-six :

Envoyer à E.M. : TU AURAS DÛ TE TAIRE.

Dimanche, trois heures vingt-sept :

Commande appareil carte : VOUS AVEZ LE MAUVAIS TÉLÉPHONE.

Une troisième tâche avait été annulée.

Dimanche, six heures quinze :

Envoyer à H.R. : ELLE N'ÉTAIT PAS SEULE.

Antoine regarda l'heure.

— Marc comptait continuer après la nuit.

— Oui, répondit le technicien.

— Même s'il était surveillé.

— Les tâches avaient été programmées vendredi soir.

— Il savait donc que la police pourrait être présente.

— Oui.

Carrel serra les mâchoires.

— Tout était prévu.

— Une grande partie, dit Antoine.

Le technicien ouvrit l'historique des commandes vocales.

Plusieurs phrases de Philippe avaient été découpées à partir d'anciens enregistrements.

Ouvre le dossier.

Confirme l'accès.

Lance l'enregistrement.

Le système les avait assemblées pour donner l'impression que l'appareil PD-MOBILE contrôlait le téléphone caché.

— Philippe n'a jamais prononcé ces commandes ce week-end, dit Carrel.

— Pas directement, confirma le technicien.

— Marc a utilisé sa voix.

— Oui.

— Peut-on prouver qui a créé les montages ?

— Le logiciel conserve un profil de travail. Il correspond à l'ordinateur saisi chez Marc.

— Date ?

— Vendredi matin.

Antoine regarda les lignes de commande.

Le nom de Philippe sous le verre.

La voix de Philippe dans le téléphone.

Les comptes de Philippe dans la cave.

Marc avait placé le même homme dans chaque direction possible.

— Les recherches médicales ? demanda Antoine.

Le technicien ouvrit l'historique effacé.

Plusieurs pages avaient été consultées au cours des deux semaines précédentes.

Effets d'un médicament digitalique.

Absorption par voie orale.

Délai d'apparition des symptômes.

Dissolution dans l'eau.

Concentration sur une paroi de verre.

— Les recherches proviennent-elles de ce téléphone ?

— Oui.

— Localisation ?

— Principalement le domicile de Marc et Sophie.

— Horaires ?

— Tard le soir et tôt le matin.

— Sophie pouvait utiliser l'appareil ?

— Théoriquement, oui.

— Pratiquement ?

— Le déverrouillage principal utilise une empreinte digitale.

— Laquelle ?

— Nous avons comparé avec les empreintes transmises. Index droit de Marc Besse.

Carrel regarda Antoine.

— Voilà la preuve qui ne repose pas sur Sophie.

— Une de plus.

Le technicien poursuivit.

Dans une application de notes supprimées se trouvait une liste.

Vendredi :

1. Verre M — éclat gauche.

2. Graver P.D.

3. Tester 0,8 ml dans second verre.

4. Téléphone Bernard dans véhicule Paul.

5. Carte bureau — redémarrer après arrivée.

6. Bouteille : pression seulement, pas produit.

7. Cuillère visible.

8. Main droite derrière Sophie.

Le laboratoire resta silencieux.

Antoine lut une seconde fois la dernière ligne.

Main droite derrière Sophie.

Il n'existait plus d'explication innocente pour le geste.

— La note a-t-elle été modifiée ? demanda la procureure depuis le haut-parleur.

— Créée vendredi à vingt-trois heures douze, répondit le technicien. Dernière modification samedi à neuf heures dix-sept.

— Par l'empreinte de Marc ?

- Le téléphone était déverrouillé par son index lors des deux sessions.
- Copie complète et expertise indépendante, ordonna-t-elle.
- Bien sûr.

Le technicien ouvrit un dossier photographique.

Le second verre apparaissait sur le bureau de Marc.

D'abord intact.

Puis avec un P partiellement gravé.

Ensuite rempli d'eau.

Une pipette était tenue au-dessus du bord.

La main visible portait une alliance large et une petite cicatrice près du pouce.

Carrel agrandit l'image.

— Marc possède cette cicatrice.

— Oui, dit Antoine.

Une courte vidéo montrait une goutte descendre lentement sur la paroi intérieure.

Au bas de l'image, un chronomètre tournait.

Vingt-cinq minutes plus tard, une note apparaissait :

Goût amer encore net. Dépôt visible seulement sous lumière oblique.

— Il a répété le meurtre avant le dîner, murmura Carrel.

— Il a testé la méthode.

— Et Sophie a senti l'odeur.

— Oui.

— Elle n'a toujours rien dit.

— Non.

Le technicien ouvrit un fichier audio personnel.

La voix de Marc, enregistrée vendredi soir :

— Étienne veut faire parler les objets. Il croit encore contrôler la table. La bouteille attirera Gabriel.

Le verre passera d'Hélène à Étienne. Paul portera la cire. Philippe portera ses initiales. Luc portera le négatif. Sophie portera le produit. Moi, je serai celui qui ramasse une cuillère.

Un silence.

Puis :

— Après, chacun expliquera ce qu'il a caché. Personne ne regardera le geste le plus simple.

Le fichier s'arrêtait.

La procureure demanda :

— Existe-t-il une phrase indiquant clairement l'intention de tuer ?

— Nous cherchons encore, répondit le technicien.

Antoine regarda l'écran.

— La dose, le délai et la liste suffisent à démontrer la préparation.

— Oui, confirma-t-elle. Mais il tentera de dire qu'il voulait seulement rendre Étienne malade.

— Il l'a déjà laissé entendre.

Le technicien trouva un autre mémo.

Créé samedi à neuf heures vingt-trois.

Marc parlait plus bas :

— S'il survit, il parlera depuis l'hôpital. Il faut que la dose soit complète. Trois gorgées minimum.

Personne ne dit rien.

La procureure rompit le silence.

— Voilà l'intention.

Le fichier continuait :

— La place de Sophie couvre la main droite. La cuillère occupe la gauche. Après, descendre au sous-sol et abandonner la boîte d'aiguilles près de la fenêtre. Le flacon doit disparaître.

Antoine pensa à Marc retrouvé avec une blessure au front.

À la trousse près de lui.

À l'étui d'aiguilles jeté dehors.

Même sa découverte au sous-sol avait fait partie de la construction.

— La blessure ? demanda Carrel.

Le technicien chercha dans les notes.

Une ligne :

Se frapper légèrement contre étagère si besoin.

Carrel recula d'un pas.

— Il avait prévu jusqu'à sa propre blessure.

— Oui.

— Pourquoi conserver cette liste ?

— Parce qu'il pensait supprimer le téléphone après, répondit Antoine.

— Il l'avait caché dans la cave de Philippe.

— Pour qu'on le trouve chez Philippe si la police remontait jusque-là.

— Mais il a laissé son empreinte de déverrouillage.

— Il croyait probablement qu'un effacement à distance suffirait.

Le technicien confirma :

— Une commande d'effacement était programmée dimanche à sept heures.

— Pourquoi n'a-t-elle pas fonctionné ?

— La batterie externe s'est débranchée lorsque l'armoire a été déplacée pendant la fouille. Le téléphone s'est éteint avant de recevoir la commande.

Antoine regarda Carrel.

Un objet que personne n'avait pensé à faire mentir.

Cette fois, ce n'était pas une montre.

C'était un câble mal fixé.

— Autres fichiers ? demanda-t-il.

— Un message non envoyé à Sophie.

Le technicien l'afficha.

Tu diras que tu n'as rien compris. Ils te croiront parce que tu voudras toi-même le croire.

Carrel détourna le regard.

— Il l'avait également préparée.

— Oui.

— Comme témoin ou comme suspecte ?

— Les deux.

Un autre brouillon s'adressait à Philippe :

Tu as construit les comptes. Tu porteras le motif.

Un autre à Paul :

Ton père allait te ruiner. Ils comprendront.

Un dernier ne comportait aucun destinataire :

La meilleure défense sera leur propre culpabilité.

Antoine referma son carnet.

— Transmettez immédiatement les éléments à l'avocat de Marc selon la procédure.

— Vous allez l'interroger aujourd'hui ? demanda la procureure.

— Oui.

— Attendez que l'expertise de l'empreinte soit signée.

— Combien de temps ?

— Une heure environ.

— Très bien.

Carrel regarda l'écran noir du téléphone.

— Il a construit un crime comme un bâtiment.

— Avec des matériaux appartenant aux autres.

— Et une sortie pour lui.

— Oui.

— Il n'avait pas prévu le câble.

Antoine eut un léger sourire sans joie.

— Les constructions tombent parfois pour une pièce que leur auteur jugeait secondaire.

Ils quittèrent le laboratoire.

Dans le couloir, Sophie attendait avec son avocat, qu'elle avait finalement accepté d'appeler.

Elle se leva en voyant Antoine.

— Vous l'avez trouvé.

— Oui.

— C'était le téléphone de Marc.

— Son empreinte le déverrouillait.

Sophie ferma les yeux.

— Il y avait les recherches ?

— Oui.

— Le verre ?

— Oui.

— Moi ?

Antoine hésita une seconde.

— Un message vous concernant.

— Que disait-il ?

Son avocat intervint :

— Ma cliente n'a pas à recevoir oralement un élément qui lui sera communiqué officiellement.

Sophie regarda Antoine.

— Je veux savoir.

Il lui répéta la phrase :

Tu diras que tu n'as rien compris. Ils te croiront parce que tu voudras toi-même le croire.

Sophie resta immobile.

— Il savait.

— Quoi ?

— Que je verrais tout séparément.

— Oui.

— Et que je fabriquerais les explications à sa place.

— Oui.

Elle regarda le sol.

— Il me connaissait mieux que je ne le connaissais.

Antoine ne répondit pas.

Ce n'était pas entièrement vrai.

Marc connaissait surtout l'endroit où la confiance de Sophie cessait de poser des questions.

Avant de repartir, Antoine écrivit dans son carnet :

Un plan parfait n'existe pas. Il existe seulement un auteur persuadé que les détails qu'il méprise resteront silencieux.

CHAPITRE 30

La dernière confrontation

Marc Besse regarda le téléphone posé dans sa pochette transparente.

Il ne demanda pas où il avait été trouvé.

Il le savait.

Son avocat avait reçu les premières pièces une heure auparavant. Il avait demandé le report de l'audition.

Marc avait refusé.

— Je veux en finir, avait-il dit.

Antoine s'installa en face de lui.

Carrel alluma l'enregistreur.

La procureure suivait l'audition derrière la vitre.

— Le téléphone se trouvait dans la cave de Philippe, commença Antoine.

— Oui.

L'avocat tourna brusquement la tête vers son client.

— Vous le saviez ?

Marc ne répondit pas à son conseil.

— Pourquoi l'avoir caché là ? demanda Antoine.

— Pour le protéger.

— De quoi ?

— De la police.

— Et pour accuser Philippe lorsqu'il serait découvert.

— C'était une possibilité.

— Le compte principal portait votre nom.

— Un ancien identifiant.

— Votre empreinte digitale le déverrouillait.

— J'avais configuré l'appareil.

— Vendredi et samedi, il a été déverrouillé par votre index droit.

Marc regarda le téléphone.

— Vous avez une liste, dit-il.

— Oui.

— Des notes supprimées.

— Oui.

— Des enregistrements.

— Oui.

— Alors vous n'avez plus besoin de moi.

Antoine ouvrit son carnet.

— J'ai besoin que vous répondiez du dernier geste.

— Vous pensez déjà le connaître.

— Je le connais matériellement.

— Alors écrivez-le.

— Je veux l'entendre de vous.

Marc eut un sourire fatigué.

— Pour Hélène ?

— Pour le dossier. Pour Sophie. Pour Anne et Paul. Et pour vous empêcher de laisser votre propre rôle dans une phrase inachevée.

L'avocat de Marc demanda :

— Mon client n'a aucune obligation de répondre.

— Je sais.

Marc regarda Antoine.

— Montrez-moi la liste.

Le commissaire posa une copie sur la table.

Verre M — éclat gauche.

Graver P.D.

Tester 0,8 ml.

Téléphone Bernard dans véhicule Paul.

Bouteille : pression seulement.

Cuillère visible.

Main droite derrière Sophie.

Marc lut sans changer d'expression.

— Vous l'avez écrite, dit Antoine.

— Oui.

— Vous avez testé le produit dans le second verre.

— Oui.

— Vous avez utilisé la voix enregistrée de Philippe.

— Oui.

— Programmé les messages.

— Oui.

— Placé le téléphone de Bernard sous le siège de Paul.

— Oui.

— Manipulé la bouteille pour attirer les regards.

— Avec Étienne au début.

- Puis sans lui.
- Oui.
- Créé l'éclat contre son refus.
- Oui.
- Gravé les initiales de Philippe contre son refus.
- Oui.
- Pris le flacon de Sophie.

Marc resta silencieux.

- Votre empreinte se trouve sous le capuchon.
- Oui.
- Pris une longue aiguille.
- Oui.
- Cachée dans votre manche droite.
- Oui.

L'avocat posa une main sur l'avant-bras de Marc.

- Je vous conseille de mettre fin à l'entretien.
- Non.

Marc regarda Antoine.

- Vous voulez la goutte.
- Oui.
- Elle ne change rien à tout ce qui l'entoure.
- Elle sépare le projet du meurtre.
- Le projet était déjà devenu un meurtre avant la goutte.
- Dans votre esprit.

Marc ne répondit pas.

Antoine posa la photographie du verre ébréché.

- Hélène a senti le défaut.
- Oui.
- Étienne lui a donné son verre.
- Oui.
- Il a pris celui qui était abîmé.
- Comme prévu.
- Vous avez attendu trois minutes.
- Environ.
- Pourquoi ?
- Pour vérifier qu'il ne demanderait pas un autre verre.

— Puis vous avez pris la cuillère de la main gauche.

— Oui.

— Vous vous êtes levé.

— Oui.

— Vous vous êtes baissé derrière Sophie.

— Oui.

— Votre main droite est passée derrière son épaule.

— Oui.

— L'aiguille a atteint la paroi du verre sous l'éclat.

Marc regarda l'image.

— Oui.

— Vous avez poussé le piston.

Un silence.

— Oui.

Le mot fut prononcé sans émotion.

Carrel ne bougea pas.

Antoine demanda :

— Toute la dose ?

— Oui.

— Vous saviez qu'elle pouvait tuer.

— Oui.

— Vous vouliez qu'Étienne meure.

Marc regarda la caméra.

— Je voulais qu'il ne parle pas.

— Depuis un lit d'hôpital, il aurait parlé.

— Oui.

— Vous avez donc choisi une dose complète.

— Oui.

L'avocat demanda de nouveau une suspension.

Marc secoua la tête.

— Laissez-moi finir.

Antoine ne dit rien.

— Étienne avait construit ce week-end pour nous juger, reprit Marc. Il avait décidé du moment, des objets, des places et de la manière dont chacun devrait avouer.

— Il avait enfin décidé d'avouer lui-même.

— Après vingt-cinq ans.

- Oui.
- Il voulait devenir l'homme courageux à la fin de l'histoire.
- Il n'aurait pas effacé ce qu'il avait fait.
- Mais il aurait choisi la dernière image.
- Comme vous avez essayé de choisir la vôtre.

Marc regarda Antoine.

- Je ne voulais pas finir comme l'architecte qui avait construit un mur devant une femme encore vivante.
- C'est pourtant ce que vous aviez fait.
- Je savais qu'elle allait mourir.
- Non.
- Ses blessures étaient graves.
- Vous n'étiez pas médecin.
- Elle respirait à peine.
- Vous avez senti son pouls.
- Faible.
- Et vous avez décidé que sa chance ne valait pas votre réputation.

Marc serra les mains.

- Étienne avait provoqué la chute.
- Oui.
- Métral dirigeait l'enquête.
- Oui.
- Philippe avait organisé les comptes.
- Oui.
- Pourquoi devais-je être celui qui détruisait sa vie pour appeler ?
- Parce que vous étiez celui qui pouvait encore le faire.

Le silence s'installa.

Marc regarda la liste.

- Pendant vingt-cinq ans, chacun a gardé une preuve contre moi.
- Et vous contre eux.
- Oui.
- Vous auriez pu parler le premier.
- Et être le seul à payer.
- Peut-être.
- Vous le reconnaissez.
- La justice n'est pas toujours répartie à parts égales.

— Alors j'ai réparti les preuves.

— Pour que les soupçons soient répartis.

— Oui.

— Paul avec la cire.

— Oui.

— Philippe avec les initiales et les comptes.

— Oui.

— Luc avec le négatif.

— Oui.

— Bernard avec le téléphone.

— Oui.

— Métral avec la voiture.

— Oui.

— Sophie avec le produit.

Marc ferma les yeux.

— Oui.

— Vous l'avez utilisée comme écran pendant le geste.

— Oui.

— Puis comme suspecte possible.

— Si nécessaire.

— Vous aviez écrit qu'elle fabriquerait elle-même l'explication permettant de ne pas comprendre.

Marc ne répondit pas.

— Pourquoi lui faire cela ?

— Je voulais qu'elle reste en dehors.

— En dehors ?

— Si elle disait ne rien savoir, vous la croiriez.

— Vous aviez placé le poison, la méthode et les empreintes dans sa maison.

— Pour que cela ressemble à un accès, pas à une participation.

— Vous l'aviez transformée en doute raisonnable.

Marc regarda la table.

— Oui.

— Ce n'est pas protéger quelqu'un.

— Non.

La réponse fut presque inaudible.

Antoine posa la note suivante :

S'il survit, il parlera depuis l'hôpital. Il faut que la dose soit complète.

— Vous l'avez enregistrée samedi matin.

— Oui.

— À quel moment avez-vous définitivement décidé de tuer Étienne ?

Marc réfléchit.

— Vendredi soir.

— Après votre conversation dans le bureau.

— Oui.

— Quand il a dit qu'il raconterait qu'elle demandait une ambulance.

— Oui.

— Pourquoi ce détail ?

— Parce que tout le reste pouvait encore être expliqué.

— Le mur comme panique.

— Oui.

— Les plans comme sécurisation.

— Oui.

— Les documents comme peur d'un scandale.

— Oui.

— Mais pas le refus d'appeler pendant qu'elle parlait.

— Non.

— Vous saviez que cette phrase vous détruirait.

— Oui.

— Alors vous avez tué l'homme qui allait la prononcer.

— Oui.

Marc prit le verre d'eau.

Il ne but pas.

— Étienne n'était pas meilleur que moi, dit-il.

— Non.

L'architecte sembla surpris.

— Vous êtes d'accord.

— Il a provoqué la chute. Il a cherché le sac. Il a refusé les secours. Il a modifié la montre et organisé le silence.

— Alors pourquoi suis-je ici et lui sera enterré comme une victime ?

— Parce qu'il est aussi la victime du meurtre que vous avez commis.

— C'est pratique.

— Les personnes peuvent être coupables d'un crime et victimes d'un autre.

Marc regarda Antoine.

— Vous ne simplifiez jamais.

— La réalité ne le fait pas pour nous.

L'avocat demanda :

— Mon client reconnaît-il formellement avoir donné la mort à Étienne Morand ?

Marc regarda le verre devant lui.

— J'ai préparé la dose.

— Ce n'est pas la question, dit Antoine.

— J'ai placé l'aiguille dans ma manche.

— Ce n'est pas encore la question.

— J'ai versé le produit dans son verre.

— Et vous saviez qu'il mourrait.

Marc prit une longue respiration.

— Oui.

L'aveu ne produisit aucun soulagement.

Carrel arrêta d'écrire un instant.

La procureure resta immobile derrière la vitre.

Antoine regarda l'homme assis en face de lui.

— Bernard Clerc ? demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas empoisonné.

— Métral a reconnu.

— Je le savais capable de paniquer.

— Vous lui avez envoyé la photographie du négatif.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour qu'il s'occupe de Bernard.

— Que vouliez-vous qu'il fasse ?

— Récupérer le rapport.

— Vous saviez qu'il pouvait utiliser la violence.

— Oui.

— Vous avez donc provoqué son geste.

— Je lui ai donné une information.

— Une information choisie pour déclencher sa peur.

— Oui.

— Vous ne contrôliez pas la dose de Métral.

— Non.

— Mais vous aviez encore placé un autre homme devant son propre verre.

Marc ferma les yeux.

— Oui.

L'audition dura encore une heure.

Marc décrivit la bouteille mise sous pression avec une petite pompe et une aiguille différente.

Il expliqua avoir remplacé la cire et utilisé l'ancien sceau pour conduire les soupçons vers Paul et Philippe.

Il reconnut avoir pris le négatif, l'avoir photographié, puis l'avoir glissé dans sa veste avant que Paul ne la déplace.

Il avait laissé Luc croire qu'il l'avait subtilisé.

Il avait jeté l'étui des aiguilles par la fenêtre du sous-sol.

Il s'était frappé le front contre une étagère afin de paraître surpris ou agressé.

Il avait programmé les messages et caché le troisième téléphone dans la cave de Philippe.

Chaque élément avait une place.

Chaque personne, un rôle.

À la fin, Antoine demanda :

— Regrettez-vous d'avoir tué Étienne ?

L'avocat se tourna vers son client.

Marc regarda la table.

— Je regrette que tout soit devenu nécessaire.

— Ce n'était pas nécessaire.

— Pour moi, si.

— Voilà la différence entre une explication et un regret.

Marc releva les yeux.

— Et Marianne ?

— Quoi, Marianne ?

— Est-ce que vous regrettez les seize minutes ?

L'architecte resta silencieux longtemps.

— J'y pense chaque fois que je regarde une montre.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la seule que j'ai.

Antoine ferma son carnet.

— Alors elle restera incomplète dans le dossier.

L'audition prit fin à dix-sept heures douze.

Marc fut reconduit en détention.

Dans le couloir, Sophie attendait avec son avocat.

Elle aperçut son mari entre deux policiers.

Marc s'arrêta.

— Sophie.

Elle ne répondit pas.

— Je voulais te protéger.

Elle le regarda enfin.

— Tu savais que je fabriquerais une explication pour toi.

Marc baissa les yeux.

— Oui.

— Tu n'as pas protégé ma vie.

Sa voix resta calme.

— Tu as utilisé la partie de moi qui te faisait confiance comme un outil de plus.

Les policiers l'emmenèrent.

Sophie resta immobile jusqu'à ce que la porte se referme.

Antoine sortit son carnet.

Sous le nom de Marc Besse, il écrivit :

Le dernier geste n'était pas la goutte versée dans le verre. C'était la décision de transformer la confiance de chacun en preuve contre les autres.

CHAPITRE 31

Après Marianne

Trois semaines plus tard, Michel Aymon entra dans le café d'Antoine avec un journal plié sous le bras.

Marie posa deux cafés noirs sur la table près de la fenêtre.

— Je n'en ai commandé qu'un, dit Antoine.

— Monsieur Aymon regarde votre tasse depuis qu'il est entré.

Michel s'assit.

— Je peux payer le mien.

— Ce n'est pas la question, répondit Marie.

Elle retourna derrière le comptoir.

Michel déplia le journal.

L'article de Nathalie occupait presque toute la première page régionale.

MARIANNE RAPPAZ : VINGT-CINQ ANS APRÈS, LE TÉMOIGNAGE ÉCARTÉ ÉTAIT EXACT

Sous le titre, Nathalie racontait la découverte du corps, l'altération de l'enquête et le rôle de plusieurs responsables.

Elle mentionnait son propre article ancien.

Elle écrivait qu'elle avait accordé davantage de confiance à une fonction qu'à la précision d'un témoin.

Michel posa l'index sur une phrase.

— Elle a écrit mon nom.

— Avec votre accord ?

— Oui.

— Cela vous convient ?

Michel réfléchit.

— Je pensais que je voulais qu'on dise que j'avais raison.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je préférerais que personne n'ait eu besoin de le vérifier.

Antoine confirma.

Michel regarda sa montre.

— Elle avance toujours de six secondes.

— Je sais.

— Je ne vais pas la régler.

— Pourquoi ?

— Pendant vingt-cinq ans, tout le monde disait que mon heure était fausse. Six secondes me rappellent qu'une montre peut être imparfaite sans mentir.

Il but une gorgée de café.

— Vous avez dormi ? demanda-t-il.

— Un peu.

— Votre femme vous croit ?

— Pas toujours.

Marie passa près de la table.

— Elle a raison.

Antoine sourit.

La vie ordinaire reprenait ses places sans attendre la fin des procédures.

Marc Besse avait été placé en détention provisoire pour le meurtre d'Étienne, la dissimulation de Marianne, l'omission de porter secours, la falsification et plusieurs entraves à l'enquête.

Roland Métral était détenu pour l'empoisonnement de Bernard et pour son rôle dans l'ancienne dissimulation.

Philippe Darbellay avait été libéré sous mesures strictes après avoir remis les dossiers de la cave. Il restait poursuivi pour les transferts financiers, la destruction de preuves et sa participation au silence.

Bernard Clerc avait quitté les soins intensifs.

Il avait signé une déposition complète.

Il devrait lui aussi répondre du faux rapport, de la rétention de preuves et du chantage.

Luc Dayer n'était pas détenu.

La cassette confirmait qu'il était arrivé après la mort probable de Marianne.

Mais il avait transporté les matériaux, aidé à fermer l'accès et accepté de ne pas savoir.

La justice examinerait ce qui pouvait encore être poursuivi.

Isabelle avait quitté le domicile conjugal.

Elle n'avait pas annoncé si cette séparation serait définitive.

Elle avait seulement dit à Luc :

— Pendant vingt-cinq ans, tu m'as demandé de vivre dans la maison construite par ton silence. J'ai besoin de savoir qui je suis dehors.

Paul Morand avait ouvert les comptes de la cave à un expert indépendant.

Les paiements vers les sociétés de Philippe avaient été déclarés.

La banque avait nommé un administrateur provisoire.

Plusieurs employés craignaient encore pour leur travail.

Paul avait réuni l'équipe et reconnu ses décisions sans les attribuer uniquement à son père ou à Philippe.

Émilie Rey avait accepté de participer à un groupe de vignerons chargé de chercher une solution afin de préserver l'activité.

Mathieu avait demandé que les anciennes questions de succession soient revues équitablement.

Jean-Louis avait accepté.

Claire n'avait rien promis de plus que de rester présente lorsque ses enfants parleraient.

Sophie Besse avait quitté la maison qu'elle partageait avec Marc.

Elle vivait provisoirement dans un petit appartement appartenant à une collègue.

Elle continuait à travailler, sous réserve d'un examen administratif concernant la sécurité de sa trousse médicale.

Elle avait remis tous les objets, les fichiers et les notes de Marc qu'elle pouvait identifier.

Un matin, elle avait demandé à voir Antoine.

Ils s'étaient rencontrés dans une salle du poste.

— Est-ce que vous pensez que je suis innocente ? avait-elle demandé.

— Du meurtre d'Étienne, les éléments indiquent que vous n'avez pas participé au geste ni à sa préparation consciente.

— Ce n'est pas ce que je demande.

Antoine avait attendu.

— Vous avez vu plusieurs signes et choisi des explications qui vous permettaient de ne pas regarder l'ensemble.

— Donc non.

— Innocente n'est peut-être pas le mot utile pour cette partie.

Sophie avait confirmé.

— Je témoignerai.

— Oui.

— Même s'il dit que je mens.

— Oui.

— Même si son avocat montre tout ce que j'aurais dû comprendre.

— Oui.

— Je ne veux plus que ma honte serve encore à son silence.

Antoine avait noté cette phrase.

Anne et Paul avaient enterré Étienne dans une cérémonie privée.

Hélène n'y était pas venue.

Elle avait envoyé une seule phrase à Anne :

Je ne peux pas pleurer avec vous l'homme qui a refusé d'appeler pour ma sœur. Mais je sais qu'il était votre père.

Anne avait conservé le message.

Elle avait répondu :

Je comprends ce que vous ne pouvez pas me donner.

Puis elle avait remis à Hélène le paquet de lettres portant le nom de Marianne.

Certaines avaient été écrites par la mère d'Anne et Paul.

D'autres par Étienne, sans jamais être envoyées.

L'une d'elles disait :

Chaque année, je pense que parler détruirait trop de vies. Chaque année, je comprends moins pourquoi la vie de Marianne ne comptait pas dans ce calcul.

Hélène avait lu la phrase plusieurs fois.

Elle n'avait pas pardonné.

Mais elle avait cessé de croire qu'Étienne n'avait jamais regardé le mur qu'il avait contribué à construire.

— Cela ne change pas ce qu'il a fait, avait-elle dit à Antoine.

— Non.

— Cela change seulement la forme de son silence.

— Oui.

Marianne avait été formellement identifiée grâce aux données dentaires, aux objets personnels et à une comparaison génétique.

Le petit magnétophone, les montres et le carnet resteraient encore un temps sous scellés.

La montre de poche du père serait ensuite remise à Hélène.

Elle s'était arrêtée à dix-neuf heures cinquante-huit.

Hélène avait demandé qu'on ne la répare pas.

— Je ne veux pas qu'elle recommence à tourner, avait-elle expliqué. Je veux seulement que personne ne change encore son heure.

Bernard avait accepté de rencontrer Michel.

La conversation avait duré moins de dix minutes.

Bernard avait commencé par expliquer les ordres de Métral.

Michel l'avait arrêté.

— Je sais qui donnait les ordres. Je veux savoir pourquoi vous les avez signés.

Bernard avait répondu :

— Parce que je voulais garder mon uniforme.

Michel avait regardé l'homme dans le fauteuil roulant.

— Et moi, j'ai perdu mon nom de témoin.

Bernard avait baissé les yeux.

Il n'y avait pas eu de pardon.

Seulement une phrase enfin placée devant la bonne personne.

Au café, Michel replia le journal.

— Vous avez terminé l'enquête ? demanda-t-il.

— L'enquête policière principale, presque.

— Et le reste ?

— Les expertises, les actes d'accusation, les procès.

— Cela peut durer.

— Oui.

Michel regarda par la fenêtre.

— La vérité arrive toujours après les gens.

— Souvent.

— Alors elle ne sert qu'aux vivants.

— C'est déjà beaucoup.

Marie apporta un croissant à Antoine.

— Je n'ai rien commandé.

— Votre femme a téléphoné.

— Élise vous appelle maintenant ?

— Elle a dit que vous aviez encore oublié de déjeuner hier.

Michel sourit.

— Les témoins se parlent.

Antoine prit le croissant.

— Celui-ci est fiable.

Après le départ de Michel, il se rendit au bureau de la procureure.

Le dossier occupait plusieurs cartons.

Elle lui montra le projet de mise en accusation.

— Marc reconnaît le meurtre, dit-elle.

— Oui.

— Son avocat contestera la capacité de la dose à démontrer une intention certaine.

— Le mémo précise qu'il fallait une dose complète parce qu'Étienne parlerait depuis l'hôpital.

— C'est solide.

— Métral ?

— Il reconnaît les comprimés et son départ sans secours. Il continue de dire qu'il voulait seulement endormir Bernard.

— Il a admis avoir pensé qu'une mort paraîtrait naturelle.

— Oui.

— Philippe ?

— Il coopère, mais il minimise toujours sa participation aux seize minutes.

— La cassette parle.

— Oui.

La procureure referma le dossier.

— Vous êtes satisfait ?

Antoine regarda les cartons.

— Non.

— Vous avez le meurtrier, l'ancienne dissimulation, le rapport falsifié et l'empoisonnement de Bernard.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il manque ?

— Rien au dossier principal.

— Alors ?

— Marianne reste morte. Étienne aussi. Les autres doivent vivre avec ce qu'ils ont fait ou refusé de voir.

La procureure confirma.

— Ce n'est pas notre travail de réparer tout cela.

— Non.

— Seulement d'empêcher qu'une version mensongère reste officielle.

— Oui.

Elle le regarda.

— C'est déjà beaucoup.

Antoine pensa à Michel.

La même phrase.

En quittant le palais, il marcha quelques minutes le long d'un bisse.

L'eau avançait sans bruit entre les pierres.

Elle ne revenait pas sur son chemin.

Elle contournait les obstacles et continuait.

Antoine sortit son carnet.

Il relut les phrases écrites pendant l'affaire.

Qui protégez-vous encore ?

Hélène n'était pas la cible. Elle était le passage.

Le meurtrier a déplacé la culpabilité d'une personne à l'autre.

Puis il ajouta :

La vérité ne rend pas aux vivants ce qu'ils ont perdu. Elle leur rend seulement le droit de ne plus vivre dans la version choisie par les autres.

CHAPITRE 32

Le carnet d'Antoine

Marianne Rappaz fut enterrée un matin clair de septembre.

La tombe se trouvait près de celles de ses parents.

Hélène avait choisi une pierre simple.

Le nom.

Les dates.

Et une phrase tirée du carnet noir :

La vérité ne protège personne lorsqu'elle n'appartient qu'à ceux qui la cachent.

La famille, quelques amis, d'anciens collègues et plusieurs habitants du village s'étaient réunis.

Nathalie restait au fond, sans appareil photographique.

Michel se tenait près de Madeleine.

Isabelle était venue seule.

Luc se trouvait plus loin, derrière un arbre, sans chercher à rejoindre le groupe.

Anne et Paul étaient présents.

Hélène avait accepté leur venue.

Elle ne leur avait pas demandé de représenter leur père.

Ils venaient pour Marianne.

Sophie se tenait à côté d'Anne.

Elle n'avait pas parlé depuis son arrivée.

Antoine et Élise restaient légèrement en retrait.

Le commissaire n'était pas là au titre de l'enquête.

Il avait été invité par Hélène.

Lorsque la cérémonie se termina, chacun déposa une fleur.

Hélène attendit que les autres se soient éloignés.

Elle sortit de son sac la montre de poche de son père.

La justice venait de la lui remettre.

Le verre était brisé.

Les aiguilles indiquaient toujours dix-neuf heures cinquante-huit.

Elle ne la plaça pas dans la tombe.

Elle la tint simplement quelques secondes au-dessus de la pierre.

— Je la garde, dit-elle très bas. Mais je ne laisserai personne la remettre à l'heure.

Puis elle rangea la montre.

Madeleine s'approcha avec un petit objet enveloppé dans un tissu.

— La police m'a rendu celui-ci hier.

Elle ouvrit le tissu.

Un verre du vieux café.

Pas celui trouvé dans la caisse.

Un autre, conservé chez elle depuis la fermeture.

Sous le pied, la lettre M apparaissait encore.

— Je voulais le poser ici, dit Madeleine.

Hélène regarda le verre.

— Non.

Madeleine sembla surprise.

— Pourquoi ?

— Marianne a déjà passé assez de temps avec leurs objets.

Elle prit le verre, le regarda une dernière fois, puis le rendit.

— Utilisez-le.

— Pour quoi ?

— Pour servir quelqu'un. Un verre doit redevenir un verre.

Madeleine referma le tissu.

— D'accord.

Anne attendait à quelques mètres.

Hélène la rejoignit.

— Merci d'être venue, dit-elle.

— Je ne savais pas si je devais.

— Moi non plus.

Anne regarda la tombe.

— Mon père aurait dû être ici pour répondre.

— Oui.

— Je ne peux pas demander pardon à sa place.

— Non.

— Et je ne veux pas défendre ce qu'il a fait.

Hélène confirma.

— Mais je l'aimais.

— Je sais.

— Cela vous fait-il du mal ?

Hélène réfléchit.

— Non. Ce qui m'a fait du mal, c'est qu'on exigeait de moi que l'amour des autres compte davantage que la vie de ma sœur.

Anne baissa les yeux.

— Je comprends.

— Vous n'êtes pas obligée de cesser de l'aimer pour savoir ce qu'il a fait.

Anne se mit à pleurer.

Hélène posa une main sur son bras.

Ce n'était pas un pardon.

C'était une place laissée à deux vérités qui ne s'annulaient pas.

Paul se tenait près de Jean-Louis.

Il annonça à Antoine que la cave continuerait probablement sous une nouvelle structure.

— Je ne la dirigerai plus seul, dit-il.

— C'est votre décision ?

— Celle de la banque aussi.

— Et les comptes ?

— Tous ouverts.

— Même ceux qui peuvent vous mettre en cause.

— Oui.

Paul regarda la tombe.

— Mon père pensait toujours qu'il pouvait choisir le bon moment pour tout dire.

— Et vous ?

— J'essaie de comprendre qu'un bon moment n'existe pas lorsque la vérité est déjà due.

Antoine confirma.

Sophie vint ensuite.

Élise s'éloigna discrètement pour les laisser parler.

— Marc a reçu l'acte d'accusation, dit Sophie.

— Oui.

— Il m'a écrit.

— Vous avez lu ?

— Non.

— Vous le ferez ?

— Je ne sais pas.

Elle regarda les montagnes.

— Avant, je pensais que ne pas lire serait une fuite.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je pense que je peux choisir ce qui entre encore dans ma vie.

— Oui.

— Cela ressemble à ce que vous disiez à Hélène.

— Peut-être.

Sophie prit une inspiration.

— J'ai repris une autre trousse médicale.

— Avec un autre code ?

— Sans code. Elle reste sous clé lorsqu'elle n'est pas avec moi.

— C'est prudent.

— Je vérifie chaque compartiment.

— Cela peut prendre du temps.

— J'en ai perdu davantage à ne pas regarder.

Elle salua Antoine et rejoignit Anne.

Luc attendit que la plupart des personnes soient parties avant de s'approcher de la tombe.

Isabelle le vit.

Elle ne partit pas.

Il resta à plusieurs mètres d'elle.

— Je ne vais pas te demander de revenir, dit-il.

— Bien.

— Je voulais seulement te dire que j'ai donné tous les plans, les comptes et les noms dont je me souvenais.

— C'est ce que tu devais faire.

— Oui.

— Pas pour moi.

— Non.

Luc regarda la pierre.

— Je ne savais pas qu'elle respirait lorsque j'ai commencé à transporter les matériaux.

— Je le sais maintenant.

— Cela change quelque chose ?

Isabelle réfléchit.

— Cela change ce dont tu es coupable.

— Et entre nous ?

— Pas encore.

Luc confirma.

Il déposa une fleur et s'éloigna.

Michel regarda sa montre.

— Onze heures quarante-trois et six secondes, dit-il.

Madeleine lui donna un léger coup de coude.

— Vous pourriez parfois garder l'heure pour vous.

— Oui.

Il rangea son poignet sous sa manche.

— Mais aujourd'hui, je voulais savoir exactement quand elle était enfin près de ses parents.

Madeleine ne répondit pas.

Elle prit son bras.

Antoine et Élise quittèrent le cimetière à pied.

Ils marchèrent sans parler jusqu'à la voiture.

— Tu n'as pas mangé, dit Élise.

— Il y avait du café après la cérémonie.

— Ce n'est pas un repas.

— Madeleine avait apporté du pain.

— Du pain seul n'est toujours pas un repas.

Antoine sourit.

— Qu'est-ce que tu as préparé ?

— Une soupe, du fromage et une tarte aux pommes.

— Cela ressemble à un repas.

— J'espérais obtenir ton approbation professionnelle.

Ils rentrèrent au chalet en début d'après-midi.

Élise posa la soupe sur la table.

Elle ne demanda rien sur Marc, Métral ou les dossiers.

Elle servit deux assiettes.

Puis elle ouvrit une bouteille de fendant et versa un petit ballon à chacun.

Antoine regarda le verre.

Élise le remarqua.

— Je peux mettre de l'eau.

— Non.

Il prit le ballon par le pied.

Le bord était lisse.

Aucune initiale ne se trouvait dessous.

Aucun objet n'avait été déplacé pour accuser quelqu'un.

Ce n'était ni une preuve, ni une menace, ni une reconstitution.

Seulement un verre partagé avec la personne qui l'attendait lorsqu'il rentrait.

— À Marianne ? demanda Élise.

Antoine réfléchit.

— À ceux qui ont enfin cessé de parler à sa place.

Ils touchèrent doucement les verres.

Après le repas, Élise débarrassa la table.

Antoine voulut l'aider.

— Non, dit-elle. Va écrire ta phrase.

— Quelle phrase ?

— Celle que tu écris toujours lorsque tu prétends que l'enquête est terminée.

Il prit son vieux stylo-plume.

Celui qu'Élise lui avait offert lorsqu'il était devenu commissaire.

Dans son bureau, les cartes du Valais et des bisses couvraient encore les murs.

Antoine ouvrit le carnet à la dernière page de l'affaire.

Il relut les noms.

Étienne Morand.

Marianne Rappaz.

Marc Besse.

Sophie.

Paul.

Hélène.

Bernard.

Métral.

Philippe.

Luc.

Puis toutes les phrases écrites au cours de la nuit et des semaines suivantes.

Il posa la plume sur le papier.

Protéger quelqu'un ne donne jamais le droit de choisir à sa place la vérité qu'il peut supporter.

Il attendit que l'encre sèche.

Puis il referma le carnet.

Le lendemain matin, il entra dans son café habituel.

Marie posa le café noir avant même qu'il s'assoie.

À la table voisine, deux hommes discutaient d'une limite de propriété.

L'un affirmait que le vieux mur avait toujours suivi la vigne.

L'autre jurait que les plans disaient le contraire.

Antoine regarda par la fenêtre.

Le jour se levait sur les coteaux.

L'eau d'un bisse avançait quelque part au-dessus de la ville, suivant une ligne ancienne que personne ne voyait depuis le café.

Marie posa une petite cuillère près de la tasse.

— Elle n'est pas tombée, dit-elle.

Antoine sourit.

— Tant mieux.

Il prit son café.

La journée pouvait commencer.